
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01927466 1

FÉNELON

LA CONFRÉRIE SECRÈTE DU PUR AMOUR

LUDOVIC NAVATEL

FÉNELON

LA CONFRÉRIE SECRÈTE DU PUR AMOUR

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

1914

Nihil obstat

YVES DE LA BRIÈRE.

Imprimatur

Parisiis, die 13ª januarii 1914.

H. ODELIN,

v.-g.

BIBLIOGRAPHIE

---

1. Fénelon. — Œuvres complètes précédées de son Histoire littéraire par M. [Gosselin], directeur au Séminaire de Saint-Sulpice. 10 vol. in-4°, Paris 1851-1852.

2. Marquis de Vogüé. — *Le duc de Bourgogne et le duc de Beauvillier*, lettres inédites 1700-1708. Paris 1900.

3. Maurice Masson. — *Fénelon et Mme Guyon*, documents nouveaux et inédits. Paris 1907.

4. Saint-Simon. — *Mémoires*, édition Boislisle-Lecestre, en cours de publication, 24 vol. grand in-8°, 1879-1912.
— Edition Chéruel, 13 vol. in-16.

5. [Phelipeaux]. — *Relation de l'origine, du progrès et de la condamnation du quiétisme répandu en France*, avec plusieurs anecdotes curieuses. *S. L.* MDCCXXXII.

N.-B. — Les soulignements en *italiques*, les passages indiqués par des crochets [] ou des tirets — — sont de l'auteur.

AVANT-PROPOS

Fénelon partage le privilège des grands hommes : il a une légende. On l'admire de bonne foi ; on reçoit de la tradition son histoire transfigurée et l'on s'en tient sur son compte, avec une conviction parfaite, à une connaissance poétique et sentimentale.

Cette admiration affectueuse a deux manières de figurer son héros. L'une qui vient de Saint-Sulpice : c'est le portrait de Fénelon, révéré du Clergé français. L'autre qui vient des philosophes du XVIIIe siècle : c'est le portrait de Fénelon, familier aux gens du monde. Le premier représente un archevêque dévot, souriant, aimable, un saint François de Sales, persécuté par des prélats jansénistes et qui, condamné à regret par un Pape qui l'aime, s'est soumis avec l'humilité d'un

enfant. Le second donne l'idée d'un philosophe humanitaire, victime du despotisme pour avoir aimé le peuple, détesté les abus et prêché de bonne heure la tolérance.

Respectons les images consacrées à la glorification de ce rare génie. Mais Fénelon ne vit pas uniquement dans l'opinion et dans la légende. Il vit surtout dans ses ouvrages. Il y a, dans ses écrits et notamment dans ses lettres spirituelles, un Fénelon qui s'est peint lui-même d'après nature. Il suffit de lire ces dernières avec soin, pour démêler les traits curieux de ce Fénelon trop peu connu. Car, ce n'est plus le Fénelon de l'histoire qui apparaît, ce n'est plus le populaire archevêque de Cambrai, c'est un Fénelon intérieur et occulte, c'est le chef d'une petite confrérie mystique qui cultive avec ferveur dans ses disciples chéris l'oraison de quiétude et de l'amour pur.

Nous avons essayé de composer avec les seuls documents authentiques de sa correspondance le tableau de cette direction spirituelle de Fénelon, dans la petite confrérie secrète du pur amour (1). On voudra bien nous pardonner d'avoir cité les

(1) Les *lettres de Fénelon et de Madame Guyon*, publiées par M. Maurice Masson, d'après un livre imprimé, nous font encore peur. Attendons la découverte des manuscrits ou de bonnes copies.

textes, au risque de sacrifier un peu de souplesse et d'élégance; mais ne fallait-il pas fournir au lecteur les motifs de nos assertions et le mettre en état de les reviser lui-même sur des témoignages significatifs ?

On verra aisément que notre étude ne va jamais sur les brisées d'autrui, bien qu'elle nous conduise parfois à des conclusions déjà énoncées par de bons esprits qui ont fréquenté Fénelon et parlé de lui avant nous (1). S'il en était autrement, nous douterions de nous-même.

Ces rencontres dont nous sommes fier laissent d'ailleurs à notre exécution son originalité. Ce qui ne veut pas dire que nous nous attribuons exclusivement, si mérite il y a, tout le mérite de ce livre. L'amitié de notre frère, le R. P. J.-J. Navatel, un érudit dans les choses religieuses du dix-septième siècle, nous a été d'un grand secours. Le choix du sujet, l'ordonnance des chapitres et dans le texte, une foule d'additions et de corrections heureuses lui appartiennent.

Nous sommes également fort redevable à l'exquise bonté de M. Rébelliau, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques et

(1) Il faut nommer Sainte-Beuve, Nisard, Brunetière, Faguet, J. Lemaître, Doumic, Maurice Masson, Delplanque, Cagnac, Griselle et Levesque de Saint-Sulpice.

Conservateur de la Bibliothèque de l'Institut de France, qui a bien voulu recommander notre premier essai et se porter garant de notre orthodoxie littéraire. Nous avouons pareille reconnaissance au R. P. Yves de La Brière, le chroniqueur si estimé des « Études », qui a répondu favorablement de notre correction dogmatique.

Paris, le 6 juillet 1913.

L. NAVATEL.

INTRODUCTION

I

LA DIRECTION SPIRITUELLE ET SES ORIGINES

C'est une tendance de l'esprit humain de vouloir conseiller et diriger les autres. — La direction dans les littératures anciennes et modernes. — La direction spirituelle est d'un ordre à part. — Les premières lettres de direction. — La raison d'être de la direction. — La direction spirituelle et ses ennemis au XVIIe siècle.

Il ne faut point s'étonner si dans la vie religieuse, on voit des hommes qui conseillent les autres et prétendent leur montrer le bon chemin qui les mènera à la perfection évangélique, puisque dans les choses de la vie civile, c'est tout le monde qui se mêle de conseiller et de diriger vers le bien, parents, amis et voisins et quiconque se présente.

Cela vient sans doute de cette bienveillance instinctive

à l'égard du prochain qui agit dans notre âme et qui aime à se répandre sous forme d'avis, d'encouragements, de reproches, de consolations. Pourquoi ne pas dire aussi qu'on ressent une douce satisfaction d'amour-propre, le savant comme l'homme du peuple à communiquer aux autres, son système, son idée, ses préventions et ses sympathies ? Or, tout cela se résout en dernier terme à vouloir influer sur les autres et à vouloir les diriger.

C'est à cette direction morale purement humaine qu'il faut rattacher chez les anciens la poésie gnomique des poètes primitifs, l'éthique des philosophes grecs et romains et chez les modernes les diverses productions littéraires qui ont plus ou moins le souci de gagner des lecteurs à un corps de doctrine ou à une opinion isolée, depuis les graves dissertations des philosophes jusqu'aux fictions amusantes des romanciers, jusqu'aux peintures joyeuses, touchantes ou terribles des écrivains dramatiques, sans oublier, par exemple, les articles de nos grands et petits journalistes contemporains qui alimentent les courants de l'opinion populaire.

Certes, la direction spirituelle ne veut pas désavouer la parenté tout humaine qui l'unit à cette direction simplement morale. Elle n'exclut ni la bienveillance qui s'intéresse au bonheur d'autrui, ni le zèle agréable qui cherche des disciples et qui veut introduire chez eux des idées chères. Ainsi s'explique l'usage de certains procédés analogues et la ressemblance des préceptes, quand les mêmes cas de conscience se rencontrent dans le profane et dans le sacré.

Il y a longtemps qu'on a comparé les maximes

d'Epictète, de Marc-Aurèle et de Sénèque avec celles des maîtres spirituels du Christianisme. Et ceux-ci n'hésitent pas à faire des emprunts avoués à ces moralistes du paganisme, s'ils rencontrent chez eux quelque belle considération.

Disons vite que ces ressemblances d'origine et ces points de contact s'arrêtent brusquement au seuil de l'ordre surnaturel qui est proprement le domaine, le séjour, l'atmosphère, la lumière divine, le principe et la fin de la direction spirituelle.

C'est Jésus-Christ qui prescrit aux chrétiens de se soumettre à l'autorité et de recourir à la conduite des prêtres, dans les choses de la religion : « Allez et enseignez ! Qui vous écoute, m'écoute. » C'est Dieu lui-même qui renvoie également à leur école les plus humbles et les plus grands, ne voulant communiquer des lumières et donner des assurances que par un intermédiaire accrédité. « Va trouver mon disciple Ananie, répond le Seigneur à saint Paul, sur le chemin de Damas, tu me demandes ce qu'il te faut faire, lui te le dira. »

Nous avons ici le témoignage célèbre et classique établissant et confirmant la pratique de la direction spirituelle. Saint Paul qui s'y soumet, encore tout rayonnant de la grâce qui l'inonde dans son cœur et dans son esprit, fut lui-même l'apôtre par excellence de la direction. Ses épîtres admirables où les docteurs de la vie intérieure trouvent leurs plus sûres maximes, sont en quelque sorte les premières lettres spirituelles du Christianisme. Le même titre convient encore aux épîtres des autres apôtres, saint Pierre, saint Jean et saint

Jacques. Ce fut à leur imitation que les Pères écrivirent sur la conduite des âmes.

Et depuis lors, il y a toujours eu dans l'Église des interprètes et des conducteurs de la piété chrétienne. Il le faut bien ! puisque la vie surnaturelle se passe ici-bas dans l'obscurité de la foi et comme dans un monde d'énigmes et de demi-rêves. Qui pourrait sûrement discerner de soi-même, dans ce milieu crépusculaire, les opérations de la grâce de celles de la nature ? Qui oserait prononcer sur les inspirations qui soufflent dans la conscience, pour affirmer si elles viennent de Dieu ou des passions ou de l'esprit malin, sinon Dieu lui-même ou celui qui parle en son nom ? Il se livre d'ailleurs des conflits délicats, entre la volonté et les tentations des sens et de l'orgueil, pour lesquels on a besoin d'un arbitre qui décide sur les résultats douteux, qui encourage parmi les hésitations et qui relève après les faiblesses et les défaillances.

Il est vrai que la nécessité d'avoir un directeur spécial ne se fait guère sentir aux simples chrétiens qui pratiquent la religion en suivant la voie commune. A ceux-là, les enseignements qui sont donnés en général du haut de la chaire et en particulier, au tribunal de la Pénitence, peuvent suffire. Mais nul n'ignore qu'il existe au sein de l'Église des âmes choisies qui s'acheminent vers Dieu en suivant les voies étroites des conseils évangéliques, pendant que le grand nombre se contente du chemin plus large des préceptes de l'Évangile. Heureux ceux qui suivent ce dernier jusqu'au bout, car il mène aussi bien en Paradis que les sentiers des perfections et des oraisons éminentes !

Ces voies extraordinaires, plus elles montent, plus elles deviennent périlleuses, comme le sont dans la nature les petits chemins écartés qui abandonnent la plaine pour courir sur la crête des montagnes au bord des précipices et des ravins.

Les âmes qui voyagent sur ces hauteurs ont besoin de guides compétents qui leur indiquent le parcours, leur signalent les passages dangereux et leur enseignent les expédients pour ne pas glisser, ni s'égarer, ni choir, tout le temps du moins qu'elles fréquentent les hautes cimes de la dévotion. Lorsqu'elles redescendent dans la plaine et tiennent le grand chemin avec la foule, leur pasteur ordinaire peut aisément les conduire, car le directeur n'est pas nécessairement le confesseur de ses dirigés. Il arrive souvent qu'il n'intervient qu'à certaines occasions pour surveiller, régler et entretenir l'action particulière de la grâce chez les âmes qui sont séparées momentanément ou d'une façon définitive de l'ordre général, pour suivre une vocation privilégiée.

Glorieux, sublime ministère qui fait d'un homme mortel l'interprète et l'oracle du Saint-Esprit ! Ministère difficile qui a pour fonction l'examen des phénomènes les plus invisibles de la conscience et le discernement des opérations surnaturelles par lesquelles Dieu lui-même se communique d'une manière ineffable à l'intelligence et à la volonté humaines ! Ministère par suite dangereux pour l'homme insuffisant qui voudrait s'y ingérer sans la science et l'humilité des saints, plus dangereux encore pour l'homme frivole qui oserait s'en approcher avec des idées profanes et mercenaires !

« Les meilleures choses, dit Fénelon, sont les plus

gâtées, parce que leur abus est pire que celui des choses moins bonnes. Voilà ce qui fait que la direction est si décriée. Le monde la regarde comme un art de mener les esprits faibles et d'en tirer parti. Le directeur passe pour un homme qui se sert de la religion pour s'insinuer, pour gouverner, pour contenter son ambition et souvent, on soupçonne dans la direction, si elle regarde le sexe, beaucoup d'amusement et de misère.

» Tant de gens, sans être ni choisis ni éprouvés, se mêlent de conduire les âmes qu'il ne faut pas s'étonner qu'il en arrive assez souvent des choses irrégulières et peu édifiantes (1). »

C'est convenir, comme on voit, assez rondement des griefs dont la littérature du XVII[e] siècle prit prétexte pour partir en guerre contre la direction spirituelle.

Pascal avait déjà ouvert le feu avec les Provinciales qui tournent en caricature les casuistes. Molière reprit l'assaut : dans son Tartufe, il brosse à grandes touches, avec un puissant relief et des tons crus, la figure odieuse et grotesque d'un directeur scélérat, qui dans l'intention à peine voilée du comédien, représente la classe entière. Boileau vint à son tour donner son coup de griffe avec une tirade qui est peut-être la plus jolie de ses satires. La Bruyère s'y essaya aussi les dents. Nous ne citons que les plus célèbres.

A tout prendre, pourquoi ne dirions-nous pas que ces attaques eurent quelque utilité? Elles n'atteignaient que les incapables et les indignes, tandis que les hommes de talent et de vertu leur échappaient. Ainsi, sans le savoir, les ennemis de la direction rendirent service à

(1) Tome V, p. 728. — **1.**

la cause qu'ils incriminaient. Ils épouvantèrent par leurs railleries mordantes les pasteurs mercenaires, sans décourager le zèle d'un Bossuet, d'un Bourdaloue et de tant d'autres.

D'un Fénelon surtout; car il dut braver des contradictions autrement puissantes, autrement terribles que celles des hommes de lettres et des gens du monde. Or, rien ne fut capable d'intimider son apostolat mystique et la propagation clandestine de son système de spiritualité favori, comme on le dira dans la suite.

Mais complétons auparavant ces notions générales, explications préliminaires de toute direction spirituelle, par un aperçu particulier de la direction de Fénelon.

II

LA DIRECTION TRADITIONNELLE ET LA DIRECTION DE FÉNELON

L'idée inspiratrice et essentielle de la direction de Fénelon. — La méditation : méthode ordinaire de la direction traditionnelle. — L'exercice du recueillement, l'oraison du pur amour : méthode de Fénelon. — Une telle spiritualité, de son propre aveu, n'est pas pour le commun des fidèles mais pour une élite.

L'esprit essentiel et fondamental de la direction de Fénelon, le principe originel qui détermina le choix de ses moyens, sa préférence pour certains exercices de piété, son indifférence pour d'autres, l'idée inspiratrice qui informe ses jugements, ses exhortations et ses avis résident dans sa conception du pur amour et dans l'emploi de l'oraison de recueillement ou de quiétude pour amener à cet état du pur amour les âmes soumises à sa conduite.

En général, les directeurs n'ont pas de système propre ; ils n'inventent aucune recette pour opérer à coup sûr la transformation surnaturelle de leurs disciples. Ils acceptent et utilisent les exercices de piété traditionnels, employés depuis l'origine du christia-

nisme, qui se nomment : prières vocales, lecture spirituelle, examen particulier, retraite, usage des sacrements, fréquentation des offices et cérémonies du culte.

Ils affectionnent surtout une forme d'oraison mentale préconisée par de grands saints et approuvée par l'Église, comme une méthode excellente de perfection chrétienne. On peut la comparer à une sorte de rhétorique sacrée indiquant le cadre et la composition technique de l'entretien spirituel de l'âme fidèle avec Dieu. Cet entretien, formé par une contexture de réflexions, de sentiments et de résolutions, s'appelle méditation (1).

Elle n'est, en substance, que la considération affectueuse des mystères de la Vie, Mort et Passion de Notre Seigneur. En repassant silencieusement les circonstances de cette divine histoire, en goûtant les paroles de Jésus, l'esprit acquiert une connaissance de Dieu plus sensible, le cœur se nourrit de nobles projets, de saints désirs; l'un et l'autre se transforment dans ce commerce avec les choses divines; la prière ardente qui termine la méditation fait descendre du ciel la grâce qui féconde les bons propos et les réalise en actes de vertus. Fénelon voulut quelque chose de plus nouveau et de plus distingué que cette méditation méthodique; il crut avoir trouvé dans le recueillement des quiétistes le secret de la perfection religieuse. Le livre du « Moyen court » (2)

(1) Voir dans les *Études* du 20 novembre 1913 l'article sur l'Apostolat liturgique et la Piété personnelle.

(2) Cet opuscule avait paru à Grenoble en 1685, sous le titre de *Moyen court et très facile de faire oraison que tous peuvent pratiquer très aisément et arriver par là dans peu de temps à une haute*

de madame Guyon fut son nouvel Évangile. C'est de là qu'il tira son système de dévotion et son oraison de recueillement. Sans doute, il ne pouvait faire fi des anciens usages de la piété chrétienne : prières vocales, lectures, examen de conscience, retraite spirituelle, sacrements et culte public ; mais tout cela ne lui paraît bon que pour le commun des fidèles, tout au plus pour les débutants parmi ses adeptes.

Quant à l'ensemble extérieur et formaliste du culte catholique, s'il le garde pour ses parfaits, c'est peut-être moins par la conviction qu'il a de sa nécessité pour eux, que parce que les observances religieuses font l'objet d'une obligation de précepte à laquelle les parfaits doivent se soumettre comme les autres par humilité et par obéissance. Inutile de dire que la méditation traditionnelle partage la même défaveur ; on la tolère chez les nouveaux venus, mais on se hâte de les en tirer pour les introduire dans l'exercice du recueillement. Cette oraison, selon la formule du « Moyen court », comprend tout ; c'est le principe et la consommation de la sainteté idéale. L'architecte spirituel, en construisant l'édifice de sa mysticité, lui a réservé la place d'honneur dans le sanctuaire. Les autres exercices de dévotion, y compris la méditation ordinaire, sont tenus à l'écart dans le parvis des étrangers ; mais regardez là-haut au fond de l'abside, dans le chœur, sur le maître-autel cette arche d'alliance. C'est l'oraison du pur amour.

perfection. Censuré par un Décret du Saint-Office, le 3 mai 1689, Bossuet le condamna « d'abondant comme contenant une mauvaise doctrine », dans sa célèbre Ordonnance *sur les États d'oraison*, du 16 avril 1695.

Il faudrait un livre entier, si l'on voulait expliquer le système mystique de Fénelon, l'histoire de ses origines et de sa formation, son organisme savant, sa valeur théologique. Pour dire ici juste ce qu'il en faut, afin de bien comprendre sa direction spirituelle, l'oraison du pur amour consiste en principe à s'abandonner sans réserve à la volonté de Dieu. Mais de quelle façon et dans quelle mesure entend-il cela? car il est plusieurs manières de s'abandonner à Dieu. Il l'entend d'un abandon absolu qu'on pratique d'après lui en se recueillant en la présence de Dieu, en faisant taire ses pensées d'amour-propre, tous ses désirs personnels, en *anéantissant* l'amour de soi-même dans l'amour pur de Dieu aimé pour lui et non pour soi. Cette spiritualité nouvelle érigée en dogme absolu et en méthode unique et facile de perfection chrétienne contrastait visiblement avec la dévotion approuvée de l'Eglise.

Jamais les saints n'avaient négligé à ce point, dans la direction des parfaits, l'usage des pratiques pieuses familières aux simples fidèles. Jamais, ils n'avaient emprisonné l'art de conduire les âmes dans le cercle étroit d'une méthode invariable et d'une formule unique. Jamais, ils n'avaient exagéré l'amour de Dieu jusqu'à un état continuel et permanent de sacrifice absolu de tout sentiment intéressé, jusqu'à une immolation farouche et silencieuse où l'âme se dévore elle-même, sans pouvoir exhaler un soupir, sans pouvoir goûter par réflexion la joie pure de son renoncement et de son amour. Est-il possible que l'exagération d'une pareille doctrine eût échappé au bon sens de Fénelon ?

Oui et non, car c'était un rêveur qui aimait les chimères et qui s'obstinait à vouloir leur donner une existence réelle. D'un autre côté, il savait fort bien prévoir les difficultés et les dangers qui pouvaient sortir de ses propres utopies. Il se rendait exactement compte que son oraison de pur amour exposait les gens à des précipices et à des abîmes. Avec une franchise calculée, il courut le premier au devant des objections qu'on devait susciter à sa méthode. Il en dénonça le premier les inconvénients, mais il les conjura avec adresse en disant qu'ils étaient relatifs à certaines personnes, qu'ils n'existaient qu'à l'égard des esprits grossiers et que sa spiritualité n'étant pas faite pour les sottes gens, ne pouvait profiter qu'à des esprits de marque.

Il écrivait à madame de la Maisonfort : « J'avais dit à madame de Maintenon, dans le commencement, que mes petits écrits conviennent à fort peu de gens ; elle ne pouvait le croire et jugeant sur son goût, elle voulait en faire part à tous ceux qu'elle désirait gagner. Dans la suite, l'expérience lui a fait sentir que j'avais raison et elle me l'a dit avec une entière simplicité, comprenant que ces écrits avaient un fond de vérité très utile à un petit nombre de gens et très dangereux à tout le reste qui en est incapable (1). »

Fénelon ne va-t-il pas jusqu'à avouer à madame de Maintenon cet incroyable pressentiment : « Peut-être que moi qui parle, je suis plus prévenu qu'un autre et que je favorise trop une spiritualité extraordinaire (2). » Comme ce côté « extraordinaire » de son système lui plaisait

(1) Tome IX, p. 7. Lettre du 12 juin 1692. — **I.**

(2) Ibid., p. 17.

plus que tout et malgré tout, il endormait les inquiétudes de sa conscience relativement aux périls qui pouvaient provenir de sa doctrine, en disant aux autres et en se répétant à lui-même qu'il n'écrivait que pour une élite. Effectivement, le prosélytisme de Fénelon goûtait peu la maxime évangélique : « Prèchez à toute créature. Ce qu'on vous aura dit à l'oreille, criez-le sur les toits. » Il préféra toujours aux quantités numériques les valeurs individuelles ; il chercha pour son auditoire un petit monde à part, discret, très distingué et d'une trempe solide et belle. Il fallait des natures fines et puissantes à la fois pour endurer les exigences d'une dévotion si ingrate et si abstraite, si crucifiante.

Comment Fénelon parvint-il à recruter ces âmes délicates et fortes ? Comment réussit-il à mettre sur les épaules de ce monde si peu endurant par nature le joug d'une spiritualité si dure ? Comment leur fit-il porter ce joug si allégrement au milieu des situations critiques de leur existence et incompatibles, ce semble, avec une vie de renoncement absolu ?

Sans doute, il fut admirablement servi par le goût dévot de son époque. Mais il ne dut qu'à lui-même, au charme enchanteur de son esprit, à ses manières caressantes, à ses complaisances infinies, d'avoir su persuader à ses disciples d'embrasser une vie si austère et d'avoir pu les grouper en une sorte d'association secrète dont les membres intimement unis entre eux étaient attachés à leur chef par une estime, un amour, une vénération, un dévouement, une constance qui seraient allés jusqu'au martyre.

FÉNELON

CHAPITRE PREMIER

LES ADEPTES DE LA PETITE CONFRÉRIE

L'élan religieux du XVII[e] siècle; ses causes et ses effets. — Fénelon trouvait un terrain tout préparé pour répandre ses théories mystiques. — Circonstances qui favorisèrent le recrutement des premiers adeptes. — Les membres de la petite confrérie. — Le rôle de madame Guyon. — Le secret et le mystère parmi les disciples ; leur affectueuse vénération pour Fénelon. — Comment le maître faisait son choix, exerçait son influence et retenait les élus. — Sa tendresse et la fréquence de ses protestations hyperboliques. — Sa condamnation ne fit que le grandir à leurs yeux.

L'élan religieux qui remua si vivement le dix-septième siècle fut une suite de la réaction produite dans les consciences catholiques par les horreurs des guerres de religion. Que de ruines morales, que de décombres matériels accumulés par la rage des sectaires !

Au milieu de ces désordres et de ces dévastations, la foi des peuples s'était pervertie, la piété était disparue et en beaucoup d'endroits, le culte catholique avait même complètement cessé. A la vue de ces grandes misères, le clergé et les ordres religieux s'émurent. Les

uns et les autres prêchèrent des missions avec une ardeur merveilleuse qui suscita partout un réveil de piété et un goût tout nouveau pour la perfection évangélique.

Le livre de l'*Introduction à la vie dévote* que publia saint François de Sales en 1609 traça une direction lumineuse aux aspirations ardentes mais confuses qui flottaient comme en l'air à cette époque.

Les âmes éprises de dévotion et de repos se réfugièrent dans quelqu'une des nombreuses congrégations qui venaient de se reconstituer ou de se produire. Celles qui ne pouvaient sortir du monde imitèrent la vie des couvents à leur manière en se mettant sous la conduite d'un directeur de conscience.

Jamais pareille abondance de ces monastères individuels et de ces maîtres de dévotion. Jamais floraison pareille de livres, manuels et traités ascétiques. C'était un torrent qui débordait, qui inondait parfois le domaine profane et qui laissait des épaves jusque dans les satires de Boileau. Bientôt les plus grands hommes de lettres, par piété, par goût, par entraînement de la mode donnèrent dans ce genre. Presque tous les écrivains classiques du siècle se firent auteurs spirituels par intermittence.

On connaît les tragédies chrétiennes de Corneille et sa traduction en vers de l'*Imitation*. Racine écrivit ses drames bibliques et des hymnes pieuses. Boileau rima l'amour de Dieu et La Fontaine raconta la captivité de saint Malc entre un conte gaillard et un poème sur le quinquina.

Ce que l'on sait moins, c'est que Richelieu avait

publié, en 1636, un bon et judicieux traité sur la perfection chrétienne où son esprit sûr et son ferme bon sens protestent, avant Bossuet, contre les nouveautés en matière de dévotion. « C'est cependant, dit-il, ce qui se fait trop souvent en ce temps... Les inventions trop subtiles sont aussi dangereuses en la spiritualité que les nouveautés en matière de religion (1). »

Un peu plus tard, à l'époque de Fénelon, le siècle gardait encore quoique affaiblie l'ardeur de cette action religieuse. On y aimait les voies intérieures et tout particulièrement celles de l'amour divin. Fénelon lui-même remarquait que la curiosité du public sur cette matière était devenue universelle (2). Un docteur spirituel qui avait quelque chose à dire sur un point si à la mode était sûr de se faire écouter. Les âmes étaient prêtes à recevoir la graine mystique.

Et s'il est vrai qu'il existe une analogie indubitable entre le terrain du sol et le terrain idéal de l'âme, entre la culture des champs et la culture morale et religieuse et qu'il y ait, pour l'une comme pour l'autre un climat et une saison propices à telle ou telle essence, on peut dire qu'au temps de Fénelon, le climat religieux, le goût, l'opinion étaient favorables à un certain genre de mysticisme. Plus tard, s'il eût vécu, en plein dix-huitième siècle, il n'eût point trouvé chez qui cultiver et expérimenter ses belles théories de l'amour pur. Il arrivait donc à son heure pour s'attacher des disciples et pour les endoctriner. Il en aurait pu réunir

(1) *Traité de la perfection chrétienne*. Edit. Migne, chap. XLIV, 16e conseil.

(2) Avertissement. *Maximes des Saints*, p. 98. Édit. Chérel, 1911.

un grand nombre, mais il ne prenait que la fleur. La voie nouvelle demandait de grands noms pour s'en faire gloire, de l'esprit pour être comprise, du courage pour la suivre sur les hauteurs escarpées du détachement absolu.

Il est probable que le recrutement des adeptes se prépara de bonne heure, avant même que Fénelon eût définitivement arrêté les lignes de sa spiritualité nouvelle. Pendant dix ans, 1678-1689, qu'il fut l'aumônier des Nouvelles Catholiques du faubourg-Saint-Antoine, il dut sans doute se former autour de sa chaire et de son confessionnal un cercle assidu de personnes de distinction appartenant aux maisons nobles du quartier. Un abbé de naissance qui était de leur monde, un prédicateur si harmonieux, si doux, un confesseur si délicat, si prudent, si humain, que de motifs pour engager des âmes fières à lui confier leur conduite!

Les premières relations spirituelles de Fénelon purent commencer là. Malheureusement, il n'existe sur cette période initiale de l'apostolat de Fénelon aucun témoignage explicite et pas une seule lettre de direction. N'importe! il est certain que dans cet intervalle, les trois duchesses de Beauvilliers (1), de Chevreuse, de Mortemart et leurs maris écoutaient déjà ses avis spirituels. Par elles, Fénelon connut la duchesse de Charost, madame de Maintenon et la comtesse de Gramont. Une fois installé à Versailles, comme précepteur du duc de Bourgogne, il augmenta sa précieuse clientèle.

(1) Fénelon écrivait familièrement à la duchesse de Beauvilliers, dès l'année 1685. *Lettres inédites de Fénelon*, publiées par V. Verlaque. Paris, 1874.

En première ligne des nouveaux adhérents, il faut compter son élève, le duc de Bourgogne, les deux gentilshommes de la Manche, M. de Leschelle, M. Dupuy et madame de la Maisonfort. Les autres, comme le marquis de Seignelay, le vidame d'Amiens, fils du duc de Chevreuse, madame la comtesse de Montberon, femme du gouverneur de Cambrai et son propre neveu, le marquis de Fénelon, vinrent plus tard.

Nous pourrions en citer davantage : madame de Risbourg, le Père Lamy, etc. Mais parmi tous ces noms, nous ne retiendrons pour en faire l'objet d'une étude particulière, ni ces autres, ni madame de Maintenon, ni madame de la Maisonfort : celles-ci parce qu'elles ne furent que des transfuges et les autres parce qu'ils tiennent une place trop insignifiante ou trop effacée dans les lettres que nous avons.

Ce fut vraiment une petite confrérie mystique, une sorte de congrégation secrète qui se forma à Versailles, autour de Fénelon, à partir surtout de 1689, un an après sa fameuse rencontre avec madame Guyon à Beynes (1) chez la duchesse de Charost. Le pli profond que cette femme visionnaire imprima aux idées spirituelles de Fénelon par ses conversations et par ses livres fut indélébile. Sans madame Guyon, il n'aurait jamais existé de confrérie du pur amour. D'ailleurs, on le verra, en son lieu, à bonnes enseignes, cette femme demeura toute sa vie la Révérende Mère, la Prieure et la Prophétesse du petit bercail.

La correspondance spirituelle de Fénelon, encore que

(1) Château situé en Seine-et-Oise et tout voisin de Saint-Cyr. — *Première partie*, p. 35. — **5**.

soigneusement épluchée par son premier éditeur et en dépit des réticences voulues, des mots voilés, des allusions obscures, des initiales anonymes et de toutes les adresses mises en jeu pour éviter des surprises et dérouter les indiscrétions d'un adversaire ou d'un profane, ne laissent pas d'édifier suffisamment un lecteur tant soit peu perspicace, sur l'existence et le fonctionnement de cette petite secte dévote dont Fénelon est le docteur vénéré, le maître chéri et madame Guyon la prophétesse, l'oracle sacré, la lumière qui illumine et les enfants et leur père (1).

Les affiliés se désignent entre eux sous des noms de tendresse et de mignardise. Madame Guyon s'appelle N. M., notre Mère (2), Fénelon St-B., Saint-Bon; puis il y a le P. P., le petit Prince, le bon Duc [de Beauvilliers], le Tuteur [duc de Chevreuse], la P. D. [petite duchesse de Beauvilliers], les B. D. [les bonnes duchesses de Chevreuse et de Mortemart], le bon Leschelle, le bon Put., Fanfan ou le petit Boiteux [le marquis de Fénelon] et la Pendule, la bonne Pendule [madame de Montberon]. Cette manie ne s'arrête pas devant le nom adorable du Sauveur: on l'appelle le P. M. [le petit maître]. Ces noms affectueux correspondent à la grande intimité qui règne

(1) Nous n'osons pas encore nous appuyer sur les lettres publiées par M. Maurice Masson, malgré leurs signes intrinsèques d'authenticité, mais les parties parfaitement authentiques qu'il a éditées, comme les chansons, la biographie, les morceaux des lettres de madame Guyon à Chevreuse, confirment nos dires. Il en est de même des lettres de madame Guyon au neveu de Fénelon publiées par M. Albert Chérel. *Revue Fénelon*. Septembre et décembre 1910.

(2) Elle s'appelait encore la Mère des Enfants du Petit Maître. Voir les lettres au marquis de Fénelon. *Revue Fénelon*, ibid.

parmi les adeptes. Ils se traitent entre eux de frères et de sœurs. Ils se communiquent leurs secrets de conscience en pratiquant la monition fraternelle et Fénelon comme le plus petit frère découvre son âme à ses pénitentes et à ses pénitents.

Tout ce monde dévot adore le maître et cette adoration commune composée d'admiration, de vénération et d'amitié fervente entretient l'union, le support mutuel et donne à tous le courage de subir de bonne grâce la lourde spiritualité qui n'eût pas laissé de les accabler, si celui qui en était le docteur n'avait su se faire aimer d'une façon souveraine.

Ces grands seigneurs, ces nobles dames que nous verrons porter ou traîner la croix du pur amour avec une ingénuité, avec une patience si touchante, bien qu'entrecoupée maintes fois par des objections de surprise et des soupirs de découragement, quels exemples attendrissants de ce qu'on peut obtenir, en fait d'abnégation, des hommes et des femmes les plus délicates avec un idéal chimérique, quand on a su gagner leur cœur !

Ce fut là le grand art, ou si l'on aime mieux, le talent admirable de Fénelon.

Ses contemporains ont noté l'espèce de charme qu'il exerçait sur ceux qui le voyaient et qui l'entendaient parler : « Un homme, dit Saint-Simon, qui se mettait à la portée de chacun, sans le faire jamais sentir, qui les mettait à l'aise et qui semblait enchanter de façon qu'on ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver (1). »

Cette influence d'autorité et de sympathie qui rayonne

(1) Edit. Chéruel, tome VII, p. 274.

du front de certains hommes privilégiés annonce toujours que la Providence les destine à jouer ici-bas quelque grand rôle. Les uns deviennent des conquérants, les autres des hommes d'Etat. Quelques-uns accomplissent des révolutions politiques, quelques autres changent les institutions religieuses de leur pays. Les mieux partagés sont les saints qui se servent de leur génie attirant et captivant pour amener les hommes au royaume de Dieu.

Fénelon avec son génie d'enchanteur eût fait un grand ministre, si le duc de Bourgogne eût pu régner. Il fût aussi devenu un grand saint, s'il n'eût point dépensé son ascendant extraordinaire au profit d'une dévotion que son illusion lui fit toujours voir comme la pure essence du christianisme alors qu'elle n'était qu'une chimère dangereuse et irréalisable.

Ce fut pour gagner des adeptes à cette chimère et les retenir dans sa petite chapelle que Fénelon dépensa toutes les riches ressources de son génie. Voici ordinairement comment il s'y prenait. Avant d'insinuer à un élu la nouvelle mysticité, il tâtait pour ainsi dire le sujet, il s'essayait d'abord autour de son cœur comme autour d'un château-fort dont la conquête lui assurerait tout le reste. S'il s'apercevait qu'on fût réfractaire à la sympathie, il n'allait pas plus loin, il tournait court. Il écrivait au duc de Chevreuse, en parlant de l'évêque de Tournai : « Je n'ai rien oublié pour gagner son cœur, mais ses goûts sont trop loin des miens; il ne saurait être libre et à son aise avec moi (1). »

Il ne hasardait jamais la moindre avance sans avoir

(1) Tome VII, p. 342. — **1**.

pressenti le goût et l'inclination qu'on pouvait avoir pour lui. La marquise de Risbourg lui ayant proposé une postulante indécise, il la refusa net. « Vous ne faites justice ni à moi ni à d'autres, lui disait Fénelon, quand vous croyez qu'on m'a éloigné de travailler pour la plus jeune personne. Ce soupçon n'a aucun fondement. J'ai toujours été prêt à le faire de très bon cœur; mais je n'ai cru devoir faire aucune avance, comme je n'en fais jamais aucune vers qui que ce soit en tel cas. J'ai cru qu'il fallait voir si elle venait à moi par un choix de confiance ou par une complaisance politique (1). »

Mais une fois qu'il croyait apercevoir sur le front de quelqu'un la marque des élus, c'est-à-dire la sympathie, le goût et la confiance, alors il n'épargnait rien pour l'introduire au bercail du pur amour.

Il débutait par le langage du sentiment, depuis la note discrète de la politesse exquise, jusqu'aux sons éclatants des protestations les plus solennelles. Car Fénelon se montre affectueux et trop affectueux peut-être dans ses lettres de direction. Oh! ce n'est pas qu'il soit si tendre dans les mots ni qu'il laisse sa phrase s'épanouir dans des effusions naïves! *La Relation* de Bossuet *sur le Quiétisme* l'avait guéri de sa première candeur et de ses effusions poétiques (2).

Fénelon du reste n'avait nullement besoin d'être averti. C'était un homme fin, avisé, prévoyant de loin. Surtout — notons-le bien — sa grande âme planait dans un monde idéal inaccessible à certaines misères.

(1) Tome VIII, p. 710. Lettre du 2 décembre 1710. — **1.**

(2) Voir dans l'excellent ouvrage de M. Maurice Masson, *Fénelon et Madame Guyon*, les Poésies spirituelles de Fénelon, IIIe partie. — **3.**

Cependant il faut avouer que sous des tours légers et badins et à travers la discrétion et la délicatesse de ses pensées, il laisse encore entendre assez de tendresses qui sont comme des roses parmi les subtilités épineuses d'austères considérations.

A ce procédé destiné à s'assurer la confiance de ses disciples, on peut rattacher encore l'usage vraiment prodigue de protestations et d'offres de dévouement. Si vous voulez croire Fénelon, personne n'est plus zélé que lui, ni plus dévoué, ni plus fidèle à ses amis ; il est toujours sur le point de donner sa vie, de verser son sang, de mourir, s'il le fallait, pour eux.

Ces magnifiques déclarations, faciles à recueillir dans les écrits sur l'affaire du Quiétisme, excitaient l'incrédulité de Bossuet qui en haussait les épaules de dédain. Sont-elles plus sérieuses dans les lettres de direction ? Sans doute, la poésie du style a quelque droit de se jouer un peu de la vérité dans l'expression des sentiments. Quand on tient la plume, on se laisse saisir par un petit air inspiré ; l'esprit s'anime, l'imagination se déploie, le cœur se dilate. Dans cet état exalté, on sort du réel pour respirer plus à l'aise dans l'idéal, on ne voit plus ce qui est, on voit mieux ce qui devrait être et si l'on écrit sous cette impression, les mots cessent bientôt de correspondre à la réalité des choses. Ils les dépassent en les exagérant et quelquefois en les inventant.

Fénelon, qui fut un écrivain essentiellement idéaliste a pu se trouver dans ce mirage et donner pour vrai ce qu'il croyait voir de générosité magnanime et de dévouement infini dans son propre cœur. Il serait lourd de lui en faire un grief.

Mais il lui reste d'ailleurs, comme on le verra, une large part de sincérité capable de contenter les critiques les plus exacts et les plus maussades. Ajoutons au prestige de l'amitié exercé sur ses adeptes le charme de la doctrine condamnée, l'attrait piquant du fruit défendu, le ragoût du mystère. C'était comme une religion à part réservée à quelques élus et incompréhensible au reste des hommes.

Cette religion avait sa prière liturgique, l'oraison du pur amour, ses saints privilégiés; elle avait même son imagerie, les statues en cire du P. M. (Petit maître) de Jésus enfant (1), l'image de saint Michel (2), le grand patron des confrères, les Michelins, puis des estampes allégoriques, celle du duc de Bourgogne (3), le Roi du pur amour, l'image de Moïse exposé sur le Nil (4) et sans doute celle du Père spirituel (5) et de la Mère prophétesse. Enfin, cette petite Église était persécutée, son chef banni de la cour; il fallait se cacher, comme les premiers chrétiens, pour pratiquer sa religion sans encourir l'exil ou la Bastille : que d'attraits à la fois pour des âmes généreuses éprises de singularité, de dévotion, d'amitié, d'admiration et peut-être de romanesque!

Mais il est temps de les montrer l'une après l'autre, s'acheminant dans cette voie si attirante du pur amour, sous la conduite de leur guide bien-aimé.

(1) La Dame avait des petits Jésus en cire qu'elle appelait ses petits-maîtres. *Documents d'histoire*, Griselle, 1910, p. 119.

(2) *Première partie*, p. 199. — **5.**

(3) *Ibid.*, p. 198.

(4) Tome VIII, p. 642. Lettre du 5 janvier 1702. — **1.**

(5) *Deuxième partie*, p. 237. — **5.**

CHAPITRE II

LA DUCHESSE DE MORTEMART

L'« Ancienne » et la « Sœur aînée » de la petite confrérie. — Son ministère et ses doléances. — Les boutades apostoliques de Leschelle. — La messagère de madame Guyon. — Les exigences de son Père spirituel et les fruits de la direction. — Soucis et intérêts domestiques. — Bien traiter les serviteurs. — La duchesse de Mortemart filant sa quenouille à la Visitation de Saint-Denis.

Marie-Anne Colbert, que Fénelon appelle la bonne duchesse, était fille du célèbre ministre de Louis XIV, sœur du marquis de Seignelay, ministre de la marine, de l'archevêque de Rouen et des duchesses de Beauvilliers et de Chevreuse. Elle avait épousé en 1679 le duc de Mortemart, neveu de madame de Montespan, pair de France et gouverneur des galères, qui la laissa veuve de fort bonne heure (3 avril 1688).

Son goût pour la spiritualité extraordinaire lui fit rechercher madame Guyon qui devint son amie pour toujours, dès qu'elle eut fait sa connaissance. Ce fut chez la duchesse de Mortemart que se passa peut-être la scène rappelée par Bossuet : « Je trouvai dans la vie de madame Guyon que Dieu lui donnait une abondance de

grâces dont elle crevait, au pied de la lettre : il la fallait délacer. Elle n'oublia pas qu'une duchesse avait une fois fait cet office. En cet état, on la mettait souvent sur un lit. Souvent on se contentait de demeurer assis auprès d'elle. On venait recevoir la grâce dont elle était pleine et c'était là le seul moyen de la soulager (1). » Ce fut aussi chez la duchesse que madame Guyon, échappée de sa prison de Meaux, trouva une retraite. Plus tard, quand elle fut définitivement reléguée à Blois, continuant à donner ses consultations du fond de son exil, c'était souvent la duchesse de Mortemart qui transmettait aux affidés les réponses de l'oracle.

A ce titre d'ancienne amie et de première disciple de la Mère, Fénelon la portait aux nues et lui accordait une confiance sans restriction. « Vous êtes notre ancienne, lui écrivait-il (2), mais c'est votre ancienneté qui fait que vous devez à Dieu plus que toutes les autres. Vous êtes notre sœur aînée, ce serait à vous à être le modèle de toutes les autres pour les affermir dans les sentiers des ténèbres de la mort (3). »

Fénelon sut utiliser son ardeur généreuse en faveur de la religion nouvelle. Il en fit sa diaconesse et son évangéliste. A Paris, elle réchauffait le zèle des amis, elle recevait leurs confidences intérieures, elle les dirigeait dans leurs embarras spirituels, elle les gourmandait hardiment et même durement sur leurs

(1) *Relation sur le quiétisme*. Œuvres complètes. Edit. Lachat. Tome XX, p. 91.

(2) Dans une lettre sans date ni adresse mais indubitablement pour elle.

(3) Tome VIII, p. 575. — **1.**

défauts ; ce qui n'allait pas toujours sans blesser l'amour-propre des frères ni sans lui attirer quelques rebuffades. La pauvre femme alors au désespoir portait ses plaintes au cher Père en Dieu, sollicitant, implorant son assistance, sa lumière et sa consolation.

« J'ai toujours eu pour vous, lui répondait Fénelon, un attachement et une constance très grande : mais mon cœur s'est attendri en sachant qu'on vous a blâmée et que vous avez reçu avec petitesse [c'est-à-dire avec humilité] cette remontrance. Il est vrai que votre tempérament mélancolique et âpre vous donne une attention trop rigoureuse aux défauts d'autrui ; vous êtes trop choquée des imperfections et vous souffrez un peu impatiemment de ne voir point la correction des personnes imparfaites. Il y a longtemps que je vous ai souhaité l'esprit de condescendance et de support avec lequel N. M. (1) se proportionne aux faiblesses d'un chacun. Elle attend, compatit, ouvre le cœur et ne demande rien qu'à mesure que Dieu y dispose (2). »

Nous voyons par une autre réponse de Fénelon, en 1710, que les doléances recommencèrent. Le Père spirituel, comme un sage arbitre, excusa tout le monde et partagea les torts. « Je vois par votre lettre, ma bonne duchesse, que vous êtes persuadée que nos amis ont beaucoup manqué à votre égard. Cela peut être... Mais je ne crois pas que leur intention ait été de vous manquer en rien (3). »

(1) [Notre Mère], madame Guyon, à n'en pas douter.

(2) Tome VIII, p. 544-545. — **I.** Nous n'hésitons pas à identifier. cette lettre sans adresse et nous la donnons à madame de Mortemart

(3) Tome VII, p. 328. Lettre du 11 octobre 1710. — **I.**

Fénelon n'excusait pas toujours aussi lestement les peccadilles de ses amis, surtout quand l'honneur du pur amour était mis en danger. Ce bon M. de Leschelle, cet ancien sous-gouverneur du duc de Bourgogne qui fut renvoyé de la cour et qui resta si fidèle à Fénelon, faisait rage à Paris de prosélytisme en compagnie de son frère l'abbé. Leur propagande effrénée des opuscules de madame Guyon pouvait à la fin transpirer et envelopper l'archevêque et le pur amour dans un nouvel orage.

Fénelon averti à temps mit vite en campagne sa diaconesse pour assoupir le feu et la flamme de ses amis trop indiscrets. On va voir qu'il ne les manqua pas. « Je crois vous devoir dire en secret ce qui m'est revenu par une voie digne d'attention. On prétend que Leschelle entre dans la direction de sa nièce et de quelques autres personnes, indépendamment de son frère l'abbé qui était d'abord leur directeur ; qu'il leur fait lire entr'autres les écrits de N. [madame Guyon] que ces personnes ne sont nullement capables d'entendre, ni de lire avec fruit. Je vous dirai là-dessus que, pour me défier de ma sagesse — quelle humilité vis-à-vis de cette femme ! — je crois devoir me borner à vous proposer d'écrire à l'auteur, afin qu'il examine l'usage qu'on doit faire des écrits qu'il a laissés. N'y en a-t-il point trop de copies ? Ne les communique-t-on point trop facilement ? Chacun ne se mêle-t-il point de décider pour les communiquer, comme il le juge à propos, quoiqu'il ne soit peut-être pas assez avancé pour faire cette décision ? Je ne sais point ce qui se passe, ainsi je ne blâme aucun de nos amis. Mais en

général, je voudrais qu'ils eussent là-dessus une règle de l'auteur lui-même qui les retînt.

» Il y a dans ces écrits un grand nombre de choses excellentes pour la plupart des âmes qui ont quelque intérieur; mais il y en a beaucoup qui étant les meilleures de toutes, pour les personnes d'un certain attrait et d'un certain degré, sont capables de causer de l'illusion ou du scandale en beaucoup d'autres qui en feront une lecture prématurée. Je voudrais que la personne en question vous écrivît deux mots de ses intentions là-dessus, afin qu'ensuite nous puissions, sans la citer, faire suivre la règle qu'elle aura marquée.

» Je n'avais pas encore reçu l'avis qui regarde Leschelle, quand il est parti d'ici. Vous saurez qu'il est capable d'agir par enthousiasme et que naturellement il est indocile. Vous pourrez facilement découvrir le fond de tout cela et le redresser, s'il en a besoin. Il importe aussi de bien prendre garde à son frère, qui a été trompé plusieurs fois. Il veut trop trouver de l'extraordinaire. Il a mis ses lectures en la place de l'expérience; son imagination n'est ni moins vive, ni moins raide que celle de Leschelle (1). »

Cette lettre datée de 1707 atteste l'existence à Paris de la congrégation secrète du pur amour que Fénelon dirigeait de Cambrai, sous l'inspiration occulte de la Révérende Mère madame Guyon et par l'entremise de la sœur aînée, la duchesse de Mortemart.

Celle-ci du reste ne se contentait pas d'évangéliser sur place les petits frères parisiens. Quand l'esprit soufflait, elle prenait le bâton de pèlerine et s'en allait

(1) Tome VII, p. 257. — 1.

voyager au loin, pour annoncer la bonne nouvelle. Nous la trouvons à Cambrai en 1702, mandée par Fénelon, pour travailler avec lui, avec Leschelle, avec les abbés de Beaumont et de Langeron au salut de madame de Montberon, une précieuse conquête que l'archevêque tremblait toujours de lui voir échapper (1).

Nous la voyons plus tard à Saint-Denis faisant la conquête éternelle d'un moine bénédictin.

La lettre du Père Lamy à Fénelon à ce propos mérite vraiment un extrait :

« Les conférences [de madame de Mortemart] m'ont fait un bien que je ne puis vous exprimer. C'est une personne qui a beaucoup de grâce et qui est d'une simplicité, d'une droiture et d'une fermeté pour Dieu qui se font sentir et qu'on ne peut voir sans en être ravi, touché, édifié. Dans le sentiment actuel de cette grâce — comparez avec la grâce de madame Guyon citée par Bossuet! — je vous avoue, monseigneur, que je n'avais pas grand mérite à sacrifier à l'oraison l'étude et les raisonnements; ils me paraissent alors fort insipides (2). »

C'est fort bien d'être évangéliste et d'enflammer les autres par sa grâce d'un saint zèle pour la bonne doctrine, mais c'est encore plus beau de prêcher d'exemple. Ardente et ambitieuse comme elle l'était, madame de Mortemart ne demandait pas mieux que d'élever sa conduite à la hauteur des élans de sa dévotion.

Fénelon, qui avait trouvé en elle un heureux sujet,

(1) Voir ci-dessous, chap. XIV, p. 288, l'étude sur madame de Montberon.

(2) Tome VII. p. 567. Année 1703. — **1.**

n'avait pas moins à cœur d'incarner son système dans un exemple vivant qui en serait la plus convaincante apologie aux yeux du monde et même à ses propres yeux, car au fond, il ne fut jamais parfaitement rassuré sur la valeur de sa méthode.

Dans ce dessein, il exigeait de sa pénitente les plus grands efforts de perfection. Il l'animait à la course, il la flattait, il la piquait, il la lançait en pleine carrière dans l'abandon, le dépouillement, la petitesse, le dénûment, la désappropriation. En avant « dans les sentiers des ténèbres et de la mort ». Gare, si on recule, si on tourne seulement la tête !

La pénitente aurait voulu respirer et se rendre un peu compte de son parcours. Son guide lui criait toujours : En avant ! « Ce que je vous souhaite au-dessus de tout, c'est que vous n'altériez point votre grâce en la cherchant. Voulez-vous que la mort vous fasse vivre et vous posséder en vous abandonnant? Un tel abandon serait la plus grande propriété (1) et n'aurait que le nom trompeur d'abandon; ce serait l'illusion la plus manifeste. Il faut manquer de tout aliment pour achever de mourir. C'est une cruauté et une trahison que de vous laisser respirer et nourrir pour prolonger votre agonie dans le supplice. Mourez; c'est la seule parole qui me reste pour vous (2). »

On a ici le ton et la méthode de l'ardent conducteur. Voilà ce que devient le « *Jugum meum suave est et onus meum leve* » de Jésus-Christ, quand on dénature son Évangile par esprit de système.

(1) Ce que l'on retient pour en jouir.

(2) Tome VIII, p. 574, n° 193. — **1.**

Il est vrai qu'à la fin Fénelon s'avise lui-même de son rigorisme et qu'il semble convenir que tout cela est bien sec, bien amer, et bien difficile. « Je conviens... qu'il m'est plus facile de parler, qu'à vous de faire et que je tombe dans toutes les fautes où je vous propose de ne tomber pas. Mais enfin, nous devons plus que les autres à Dieu, puisqu'il nous demande des choses plus avancées; et peut-être sommes-nous à proportion les plus reculés (1). »

De fait, si la marque infaillible d'une bonne direction se voit aux progrès de l'âme qu'elle développe et si ces progrès consistent en première ligne dans la correction de ses défauts et le nivellement de ses travers, nous avons peur que la spiritualité du pur amour ne soit infirmée par ce principe qu'elle a si rarement vérifié.

Après douze ans d'un pareil régime ascétique, la duchesse avouait à son maître spirituel qu'elle se sentait encore pleine de défauts et impuissante à les corriger. Vous croyez peut-être que le directeur la consola, qu'il lui indiqua quelques moyens usités en pareil cas pour venir à bout de ses imperfections? Figurez-vous un médecin opiniâtre, entiché d'un système et qui s'imagine avoir trouvé l'antidote valable contre toutes les maladies. Ce remède aura beau échouer; les malades auront beau se plaindre que leur mal empire et qu'ils vont mourir. Le docteur entêté de son spécifique restera impassible et toujours il s'ingéniera à expliquer les choses à la gloire de sa méthode, sinon au profit de ses patients.

Voilà Fénelon; il veut toujours triompher de ses mé-

(1) Tome VIII, p. 575.

comptes et loin de se raviser sur la qualité de ses théories, il ne fait que les répéter et en recommander l'application de plus belle. Vous êtes, dites-vous, accablé par vos défauts et par votre impuissance de les vaincre, tant mieux, j'en suis ravi. « Ce désespoir de la nature qui est réduite à n'attendre plus rien de soi et à n'espérer que de Dieu est précisément ce que Dieu veut. Il nous corrigera quand nous n'espérerons plus de nous corriger nous-mêmes (1) ». Conclusion : « Laissez-vous apetisser par vos propres défauts (2). »

La duchesse n'avait avoué que les saillies blâmables de son humeur âpre et de son caractère trop impressionnable aux défauts du prochain. Fénelon, piqué d'un accès de franchise, comme cela lui arrive souvent, lui déclare sans détour que ce n'est point de son humeur que proviennent ses défauts mais de sa hauteur qu'on a trop flattée. « Il n'est pas étonnant, lui dit-il, que la haute opinion que toutes nos bonnes gens — les adeptes — ont eue de toutes vos pensées depuis douze ans, vous ait insensiblement accoutumée à une confiance secrète en vous-même et à une hauteur que vous n'aperceviez pas. Voilà ce que je crains pour vous cent fois plus que les saillies de votre humeur... La source du mal n'est que dans la hauteur secrète qui a été nourrie si longtemps par les plus beaux prétextes (3). »

Rien n'est plus délicat que de reprocher la hauteur à une âme fière : c'est porter le feu dans la plaie vive, c'est risquer de provoquer une révolte au lieu d'opérer

(1) Tome VII, p. 265. Lettre du 8 juin 1708. — 1.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

une guérison. Mais ici le chirurgien spirituel travaille sur une patiente qui lui est dévouée sans mesure. D'ailleurs, Fénelon sait mettre l'onguent de ses douces paroles sur l'incision qu'il vient d'ouvrir.

Il écrivit bientôt après à madame de Mortemart « Pardonnez-moi, ma bonne duchesse, toutes mes indiscrétions. Dieu sait combien je vous aime et à quel point je suis sensible à toutes vos peines. Je vous demande pardon de tout ce que j'ai pu vous écrire de trop dur, mais ne doutez pas de mon cœur et comptez pour rien ce qui vient de moi. Regardez la seule main de Dieu qui s'est servi de la rudesse de la mienne pour vous porter un coup douloureux. La douleur prouve que j'ai touché à l'endroit malade.

» Cédez à Dieu ; acquiescez pleinement, c'est ce qui vous mettra en repos et d'accord avec tout vous-même. Voilà ce que vous savez si bien dire aux autres. L'occasion est capitale, c'est un temps de crise. O quelle grâce ne coulera point sur vous, si vous portez, comme un petit enfant, tout ce que Dieu fait pour vous rabaisser et pour vous désapproprier, tant de votre sens que de votre volonté ! Je vous prie de vous faire si petite qu'on ne vous trouve plus (1). »

Ce léger badinage final qui semble arriver par hasard, contient néanmoins le mot important et décisif de tout le morceau. C'est ce petit mot qui fera sourire la grande dame un peu froissée et lui dérobera lestement son dépit. C'est ce petit mot qui n'a l'air de rien qui lui fera reprendre avec une nouvelle allégresse la lourde chaîne du renoncement. Hélas ! deux ans après, octobre 1710,

(1) Tome VII, p. 266-267. Lettre du 22 août 1708. — I.

nous apprenons que la ferveur s'est refroidie, que l'impatience est revenue, que les susceptibilités se sont réveillées et qu'enfin la voie lui laisse le cœur « dans la sécheresse, dans le vide de Dieu, dans l'insensibilité » De là une nouvelle consultation métaphysique du médecin spirituel.

Tout le mal, dit-il en substance, vient de l'amour-propre. C'est l'amour-propre qui crée nos défauts, c'est lui qui nous les cache, et nous rend les censeurs des défauts des autres.

Remède unique : le système du pur amour pris sous forme d'oraison de quiétude. « Ma conclusion est qu'il suffit d'écouter Dieu dans un profond silence intérieur...» je ne demande pas un recueillement actif et d'industrie. C'est se recueillir passivement que de ne se dissiper pas et que de laisser tomber l'activité naturelle qui dissipe.

» Il faut encore plus éviter l'activité pour la dissipation que pour le recueillement. Il suffit de laisser faire Dieu et de ne l'interrompre pas par des occupations superflues qui flattent le goût ou la vanité. Il suffit de laisser souvent tomber l'activité propre par une souple cessation ou repos qui nous fait rentrer sans aucun effort dans la dépendance de la grâce.

» Il faut s'occuper peu du prochain... Il faut laisser tout effacer et porter petitement toute peine qui ne s'efface pas. Ce recueillement passif est très différent de l'actif qu'on se procure par travail et par industrie, en se proposant certains objets distincts et arrangés. Celui-ci n'est qu'un repos du fond, qui est dégagé des objets extérieurs de ce monde.

» Dieu est moins alors l'objet distinct de nos pensées au dehors, qu'il n'est le principe de vie qui règle nos occupations. En cet état, on fait en paix et sans empressement ni inquiétude tout ce qu'on a à faire. L'esprit de grâce le suggère doucement.

» Mais cet esprit jaloux arrête et suspend notre action, dès que l'activité de l'amour-propre commence à s'y mêler. Alors la simple non-action fait tomber ce qui est naturel et remet l'âme avec Dieu pour recommencer au dehors sans activité le simple accomplissement de ses devoirs. En cet état, l'âme est libre dans toutes les sujétions extérieures parce qu'elle ne prend rien pour elle de tout ce qu'elle fait ; elle ne le fait que pour le besoin. Elle ne prévoit rien par curiosité ; elle se borne au moment présent, elle abandonne le passé à Dieu. Elle n'agit jamais que par dépendance. Elle s'amuse pour le besoin de se délasser et par petitesse ; mais elle est sobre en tout parce que l'esprit de mort est sa vie. Elle est contente, ne voulant rien (1). »

Nous faisons grâce au lecteur d'une page qui reste encore ; qu'il nous fasse grâce pour celle que nous venons de citer.

Ces choses-là sont si tenues qu'elles échapperaient aux plus fines mailles d'une analyse. Il faut les lire, si l'on veut comprendre ou du moins se figurer l'état mystique de quiétude décrit par Fénelon. C'est un rêve qu'on peut suivre en idée, grâce à la lucidité et à la transparence de l'expression, mais c'est un rêve traversé à chaque instant par des objections fictives auxquelles Fénelon oppose des explications ou des restrictions

(1) Tome VII, p. 326-327. Lettre du 11 octobre 1710. — **1.**

incidentes qui entremêlent ou qui entrecoupent son développement.

Ce recueillement passif doit laisser tomber l'activité naturelle qui dissipe.

— Mais ce recueillement sans activité, c'est-à-dire sans pensée, ni volition ne sera-t-il pas un véritable sommeil, un acte inconscient?

Réponse : Il faut encore plus éviter l'activité pour la dissipation que pour le recueillement.

— Dans cet état, y a-t-il place pour le prochain?

Oui, il faut s'occuper du prochain, mais peu; il faut laisser tout effacer.

— Mais les sentiments persistants, les inquiétudes, la tristesse, les tentations?

Réponse : Porter petitement toute peine qui ne s'efface pas. C'est un repos du fond qui est dégagé des objets extérieurs.

— Alors, on ne vivra plus, on n'agira plus au dehors?

Réponse : En cet état, on fait en paix et sans empressement ni inquiétude tout ce qu'on a à faire.

Il faut avouer que ce recueillement passif et actif, cette vie purement intérieure et pourtant extérieure, ce repos où tout s'efface et où certaines émotions persistent, a tout l'air d'une création chimérique.

Tant qu'on reste par la pensée dans la sphère de la spéculation, le quiétisme de Fénelon se soutient encore et garde une certaine apparence de possibilité, comme les figures d'un songe qui restent vraisemblables tant que dure le rêve. Mais veut-on concilier cet idéal avec la pratique? Alors, en sortant du monde imaginaire et

en quittant le rêve, on s'éveille et l'on ne peut rien retenir de ces fantaisies qui se dissipent comme une fumée, quand on veut les saisir. Ces efforts impuissants découragent les âmes adonnées à ce système et si elles ne perdent pas tout à fait le désir de se sanctifier, elles languissent dans une sécheresse immobile pleine de dangers et de séductions.

Les nobles âmes que dirigeait Fénelon n'avaient rien à craindre de ces misères, mais nous remarquons que la duchesse de Mortemart et les autres après elle, échouèrent dans la sécheresse, dans l'inquiétude et dans les scrupules, en essayant de se maintenir dans une voie si étroite, si subtile, si mortifiante. Au reste, le guide lui-même n'y marchait point sans difficultés. La « sœur aînée » qui avait mission (1), comme d'ailleurs les autres sœurs et petits frères du pur amour, de reprendre le Père spirituel sur ses défauts et de lui faire ce qu'on appelle dans l'ascétisme, la monition fraternelle, osa un jour lui reprocher d'être un flatteur, et ce qui est plus grave, de n'avoir pas avancé dans la vertu de petitesse. Fénelon eut l'air de consentir à tout, sauf

(1) Voici, du reste, un extrait d'une lettre qui met la chose hors de doute. Nous croyons que Madame de Mortemart en est la destinataire.

« Je vous demande plus que jamais de ne m'épargner point sur mes défauts. Quand vous en croirez voir quelqu'un que je n'aurai peut-être pas, ce ne sera point un grand malheur. Si vos avis me blessent, cette sensibilité me montrera que vous aurez trouvé le vif : ainsi vous m'aurez fait toujours un grand bien en m'exerçant à la petitesse et en m'accoutumant à être repris.

» Je dois être plus rabaissé qu'un autre, à proportion de ce que je suis plus élevé par mon caractère et que Dieu demande de moi une plus grande mort à tout. » Tome VIII, p. 544, n° 130. — **1.**

à ratifier ce dernier article : « Je crois presque tout ce que vous me dites ; et pour le peu que je ne trouve pas en moi conforme à vos remarques, outre que j'y acquiesce de tout mon cœur, sans le connaître, en attendant que Dieu me le montre ; d'ailleurs je crois voir en moi infiniment pis, par une conduite de naturel et de naturel très mauvais.

» Ce que je serais tenté de ne croire pas sur vos remarques, c'est que j'aie eu autrefois une petitesse que je n'ai plus. Je manque beaucoup de petitesse, il est vrai, mais je doute que j'en aie moins manqué autrefois. Cependant, je puis facilement m'y tromper (1). »

Il lui en coûtait, ce semble, de reconnaître que sa perfection sur le point quiétiste de la petitesse était en décadence, mais il se plaignit toujours, dans ses confidences aux initiés, du vide, du vague, de l'ennui de son âme : conséquence directe d'une piété métaphysique qui condamne à mort tous les mouvements qu'elle nomme naturels et qui se propose de les extirper comme les rejetons vénéneux de l'amour-propre. Il écrit dans une lettre à madame de Mortemart, en 1711 : « Pour moi, je passe ma vie à me fâcher mal à propos, à parler indiscrètement, à m'impatienter sur les opportunités qui me dérangent. Je hais le monde et je le méprise, et il me flatte néanmoins un peu. Je sens la vieillesse qui avance insensiblement et je m'accoutume à elle, sans me détacher de la vie. Je ne trouve en moi rien de réel, ni pour l'intérieur, ni pour l'extérieur.

(1) Tome VIII, p. 589, n° 219. — **1.**

La lettre est anonyme mais on peut, sans crainte, l'adresser à madame de Mortemart.

» Quand je m'examine, je crois rêver : je me vois comme une image dans un songe. Mais je ne veux point croire que cet état a son mérite. Je n'en veux juger ni en bien, ni en mal : je l'abandonne à celui qui ne se trompe point, et je suppose que je puis être dans l'illusion (1). »

Subtile, vaine et poursuivant un fantôme insaisissable de sainteté mystique, la direction de Fénelon reprend son avantage lorsque, laissant les chimères du désintéressement absolu, elle s'occupe des intérêts matériels de ses amis et règle, par exemple, l'harmonie de leur vie domestique. Sur ce terrain humble et positif, la démarche de Fénelon a presque autant d'aisance et de légèreté que son vol aérien quand il rase les nues en décrivant les courbes et les ondulations les plus souples et les plus capricieuses.

En dévotion, c'est un idéaliste, un métaphysicien, un rêveur, mais dans les choses purement humaines, quel homme d'affaires, quel politique, quel sage conseiller pour une famille !

La duchesse de Mortemart avait un fils qui lui donnait les plus grands soucis : il était prodigue, frivole, indévot. Comment discipliner un naturel si fougueux et si rétif ? Fénelon tranquillisa la mère en mariant le fils à sa cousine germaine, la fille du duc de Beauvilliers.

Ce projet qui paraissait irréalisable, à cause de tous les désavantages du jeune homme qui juraient avec les qualités remarquables d'une jeune fille recherchée des meilleurs partis, fut conclu presque sans résistance, parce que Fénelon le conseilla et le voulut. Au com-

(1) Tome VII, p. 348. Lettre du 27 juillet 1711. — **1.**

mencement, le nouveau marié fit patte de velours à sa mère et bonne mine dans le public. Fénelon en félicitait la duchesse (1), mais nous savons par une lettre au duc de Chevreuse qu'il n'était pas encore converti, trois ans après, en 1710. « M. le duc de Mortemart m'a parlé : il n'est pas mûr. Il est déplorable qu'on soit réduit à l'attendre dans un temps où la mort n'attendra peut-être pas. Mais il faut parler à Dieu de lui, non à lui de Dieu. Il a la tête dominée par son imagination (2). » Voilà le cadeau, en fait de gendre, que Fénelon avait passé à son ami, le duc de Beauvilliers.

La jeune duchesse de Mortemart de son côté, avait maille à partir avec sa belle-mère. Le sage Fénelon s'efforça de tenir entre les deux la balance égale. Il dit à la belle-fille « Elle peut vous montrer quelquefois un peu de vivacité sur les choses qu'elle désirerait de vous, pour votre bien, mais elle vous aime, je l'ai vu à n'en pouvoir douter, et le trop que vous croyez peut-être sentir n'est qu'un excès d'amitié » (3). Il dit à la belle-mère : « Vous ne sauriez user de trop grande patience avec elle en deçà de la flatterie, car je suis fort tenté de croire que la vivacité de son imagination, son habitude de se livrer aux romans de son amour-propre et la médiocrité de son fonds pour résister à toutes ces difficultés, ne la mette souvent dans une espèce d'impuissance d'aller jusqu'au but (4). »

Pour terminer ce qui touche la direction de Fénelon,

(1) Tome VII, p. 256-257. Lettre du 9 janvier 1707. — **1.**

(2) *Ibid.*, p. 314. Lettre du 17 avril 1710.

(3) *Ibid.*, p. 251. Lettre du 4 août 1706.

(4) *Ibid.*, p. 256. Lettre du 9 janvier 1707.

appliquée aux choses de la vie domestique, voici une consultation curieuse sur la manière de traiter les serviteurs qu'il donna à madame de Mortemart et qui fut retrouvée parmi les autres manuscrits (1) de Fénelon, à elle adressés.

« Un cavalier qui gourmande la bouche de son cheval en fait bientôt une rosse. Au contraire, on élève le cœur et l'esprit de ses gens en ne leur montrant jamais que de la politesse et de la dignité avec des inclinations bienfaisantes. Si on n'est pas en état de donner, il faut au moins faire sentir qu'on en a du regret. De plus, il faut donner à chacun dans sa fonction, l'autorité qui lui est nécessaire sur ses inférieurs; car rien ne va d'un train réglé que par la subordination à laquelle il faut sacrifier bien des choses. Quoique vous aperceviez les défauts d'un domestique, gardez-vous bien de vous en rebuter d'abord. Faites compensation du bien et du mal: croyez qu'on est fort heureux, si on trouve les qualités essentielles. Jugez de ce domestique par comparaison à tant d'autres plus imparfaits; songez aux moyens de le corriger de certains défauts qui ne viennent peut-être que de mauvaise éducation. Pour les défauts du fonds du naturel, n'espérez pas de les guérir, bornez-vous à les adoucir et à les supporter patiemment.

» Quand vous voudrez, malgré l'expérience, corriger un domestique de certains défauts qui sont jusque dans la moelle de ses os, ce ne sera pas lui qui aura tort de

(1) Tome VIII, p. 588, n° 218. — I.

Comparer le chapitre XII de l'*Éducation des Filles:* Sur la science de se faire servir qui n'est pas petite.

ne s'être point corrigé, ce sera vous qui aurez tort d'entreprendre encore sa correction. Ne leur dites jamais plusieurs de leurs défauts à la fois; vous les instruiriez peu et les décourageriez beaucoup. Il ne faut les leur montrer que peu à peu et à mesure qu'ils vous montrent assez de courage pour en supporter utilement la vue.»

Cette moralité moyenne que Fénelon demande pour les domestiques, en y mettant beaucoup de douceur et de patience, nous semble bien loin de la perfection raffinée que le directeur spirituel exige de ses disciples. Ne dirait-on pas qu'il ne croit guère à la perfectibilité du commun des hommes en avouant qu'ils ont des défauts incurables?

« Parlez [à vos domestiques], ajoute-t-il, non seulement pour leur donner vos ordres, mais encore pour trois autres choses: 1° pour entrer avec affection dans leurs affaires ; 2° pour les avertir de leurs défauts tranquillement; 3° pour leur dire ce qu'ils ont bien fait; car il ne faut pas qu'ils puissent s'imaginer qu'on n'est sensible qu'à ce qu'ils font mal et qu'on ne leur tient aucun compte de ce qu'ils ont bien fait. Il faut les encourager par une modeste mais cordiale louange. Quelques défauts qu'ait un domestique, tant que vous le garderez à votre service, il faut le bien traiter. S'il est même d'un certain rang entre les autres, il faut que les autres voient que vous lui parlez avec considération: autrement vous le dégraderiez parmi les autres. Vous le rendriez inutile dans sa fonction ; vous lui donneriez des chagrins horribles et il sortirait peut être de chez vous semant partout ses plaintes.

» Pour les domestiques en qui vous connaissez du sens, de la discrétion, de la probité et de l'affection pour vous, écoutez-les, montrez leur toute la confiance dont vous pouvez les croire dignes, car c'est ce qui gagne le cœur des gens désintéressés; Les manières honnêtes et généreuses font beaucoup plus sur eux que les bienfaits mêmes. L'art d'assaisonner ce qu'on donne est au-dessus de tout.

» Ne devez jamais rien à vos domestiques: autrement vous êtes en captivité. Il vaudrait mieux devoir à d'autres gros créanciers mieux en état d'attendre et moins en occasion de vous décrier, ou de se prévaloir de votre retardement à les payer. Il faut que les gages ou récompenses des domestiques soient sur un pied raisonnable; car si vous donnez moins que les autres gens modérés de votre condition, ils sont mécontents, vous croient avare, cherchent à vous quitter et vous servent sans affection (1). »

Comme tout cela est dit suavement! quelle sagesse! quelle expérience! quelle philanthropie! C'est dans le goût antique de Sénèque et de Marc-Aurèle. On pourrait aisément s'y tromper sans la pointe de quiétisme qui termine cette page si judicieuse et si humaine.

« Pour pratiquer toutes ces règles, ajoute Fénelon, il faut y songer devant Dieu, s'humilier tranquillement si on manque et enfin laisser faire à Dieu dans le recueillement ce que nous ne saurions faire par nos propres forces (2). »

Ces conseils n'ont rien perdu de leur saveur, ni peut-

(1) Tome VIII, p. 588, n° 218. — **1.**

(2) *Ibid.*, p. 589.

être de leur utilité. Ils représentent un petit manuel de gouvernement familial rempli d'une clairvoyance exquise et d'une expérience consommée que les maîtresses de maison feraient bien de relire.

Quant à la duchesse de Mortemart, il est à craindre que son naturel, âpre, hautain, exigeant résista à la cure de l'oraison de quiétude, car nous savons qu'elle ne put tenir à la fin avec les soucis de la vie domestique et qu'elle se retira dans le couvent de la Visitation de Saint-Denis où sa fille était religieuse. C'est là que le P. Lamy nous la montre jouant, pour ainsi dire, à la vie monastique dans le petit ermitage qu'elle avait fait construire pour elle, à l'ombre du couvent, égayant sa retraite d'ailleurs peu sévère, avec le cher souvenir de son incomparable directeur spirituel.

« Elle assiste, dit le P. Lamy, à tous les exercices de la maison, et aux vœux près, elle peut passer pour une des bonnes religieuses. Elle vient au parloir, filant sa quenouille comme toutes les autres, et elle édifie également et le dedans et le dehors. Vous jugez bien, Monseigneur, que nous ne nous quittâmes point sans avoir fait ample mention de votre Grandeur (1). »

Cette apparition charmante de la fière duchesse de Mortemart sous la figure d'une bonne fée, filant la laine (2) ou si l'on préfère, sous l'image de la femme forte du Livre des Proverbes, la réconciliera avec tous

(1) Tome VII, p. 684. Lettre du 21 janvier 1711. — I.

(2) C'était la mode. Il existe un joli billet de madame de Caylus à madame de Maintenon, à propos d'une quenouille qu'elle lui envoyait.

ceux qui auraient pu la prendre trop à la lettre dans son rôle un peu pédant d'évangéliste d'une coterie mystique. Espérons que le véritable esprit de saint François de Sales qu'elle dut prendre à la Visitation pendant les longues années de vie qui lui restèrent encore (1), ressuscita le squelette aride et décharné de sa dévotion, en lui inspirant au lieu d'un pur amour de métaphysique et de théorie, la charité, amour qui vient de Dieu et qui seul rend parfait et saint.

(1) Elle y mourut le 13 février 1750.

CHAPITRE III

LA COMTESSE DE GRAMONT

Deux manières dans la correspondance. — Un peu de critique littéraire qui l'explique. — Fénelon prêchant le quiétisme aux grandes dames de Versailles. — Médisances et imperfections de madame de Gramont. — L'alpha et l'oméga du nouvel Évangile. — Les épreuves de la comtesse. — La disgrâce de son frère ; un accident désagréable dans la santé de la Dame ; la maladie de son mari. — Derniers avis de Fénelon. — La comtesse de Gramont retourne aux Jansénistes.

La comtesse de Gramont fut des premières à se ranger sous la direction de Fénelon à qui l'amenèrent fort probablement madame de Mortemart et ses sœurs.

Elisabeth Hamilton, comtesse de Gramont, anglaise d'origine était venue en France au dix-septième siècle avec les Stuart. Les religieuses de Port-Royal l'avaient eue comme élève ; mais une fois dans le monde, elle y fit plus que d'oublier sa première éducation. Les Mémoires du temps ne la ménagent guère. Enjouée, spirituelle, moqueuse avec une beauté piquante, elle éblouit le comte de Gramont, qui l'épousa. Son frère Hamilton a finement raconté les prouesses galantes de son

mari dans les récits badins qu'il a intitulés les *Mémoires du chevalier de Gramont*.

Sur le milieu de sa vie mondaine à la cour de Versailles où sa naissance, son esprit et ses grâces naturelles ne la faisaient que trop réussir, le goût de la dévotion vint la surprendre (1684) (1). Elle avait alors une quarantaine d'années. Fénelon entretint avec elle une correspondance qui dura plus de dix ans, jusqu'à son exil à Cambrai en 1697. Ce qu'il faut noter en premier lieu, dans le recueil de ces lettres, c'est la couleur particulière qui distingue certaines d'entre elles d'un bout à l'autre et quelques unes à certains endroits seulement, par une façon de parler piété, assez discordante avec la manière ordinaire de Fénelon.

Ailleurs, il est subtil, métaphysique, raffinant toujours sur l'amour-propre et sur le pur amour. Ici, c'est le ton de la piété traditionnelle, l'accent exclusivement religieux.

A quoi tient cette dissemblance? Au changement qui se fit dans sa spiritualité, dès qu'il fut imprégné d'un nouveau mysticisme, vers l'année 1689. La première manière remonte aux années qui précèdent cette époque ou qui en restent voisines; la seconde manière, celle-là définitive, naquit de sa fréquentation avec madame Guyon et ses écrits.

Nous sommes persuadé que si l'on découvre un jour des lettres de Fénelon antérieures à son éblouissement mystique, on sera frappé du contraste qu'elles feront avec les suivantes. Ces premières lettres, s'il nous est permis de les caractériser par conjecture, tiendront

(1) Tome I. *Histoire littéraire de Fénelon*, p. 164. — **1.**

d'assez près au tour de saint François de Sales. L'onction de la piété de ce grand saint, bien qu'amoindrie en traversant l'esprit subtil de son disciple, s'y fera encore sentir doucement. Sa dévotion affectueuse envers Jésus-Christ, la Sainte Vierge, les Anges et les Saints, s'y manifestera encore par des élans d'amour, des prières, des invocations pieuses, quoique avec moins d'abandon. La vie liturgique de l'Église, ses fêtes, ses cérémonies y laisseront leurs reflets plus clairsemés cependant et plus froids. La perspective du ciel, l'horreur de l'enfer et de ses démons, y apparaîtront par des échappées de vue un peu voilées, mais suffisamment visibles, pour édifier les âmes par le souvenir de ces grands sujets.

Aussi bien, s'il se trouve parmi la correspondance des échantillons non datés manifestant les symptômes que nous venons de dire, on peut, sans être trop téméraire, les rapporter à la première époque. Si par contre, il y a des lettres sans indication de temps où l'on remarque les caractères non équivoques de la spiritualité nouvelle, la phraséologie familière au quiétisme, les termes de petitesse, désappropriation, abandon, recueillement, passif, amour pur, foi sèche et nue, qu'on n'hésite pas à se prononcer : c'est la sève nouvelle de la vigne mystique qui fut greffée par Fénelon à partir de 1689.

En tenant compte de cette distinction, nous n'hésitons pas à ranger dans la manière ancienne de l'écrivain, deux fragments insérés sans aucune date dans la correspondance de madame de Gramont et dont il nous faut dire un mot.

Dans le premier (1), Fénelon développe cette double idée qu'il faut se sanctifier dans l'état où la Providence nous a mis et que notre sanctification consiste dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, dans les petites choses comme dans les grandes. Il y avait là, ce semble, un thème tout prêt pour recevoir le système de l'abandon du pur amour. Fénelon qui dans la plupart de ses lettres le fait intervenir partout, soit comme doctrine, soit comme méthode, se contente ici de traiter à l'ancienne ce lieu commun de spiritualité. Rien qui fasse soupçonner le moins du monde l'esprit nouveau. Cette lettre est donc antérieure à la rencontre et l'une des premières que Fénelon dut écrire au début de la conversion de madame de Gramont.

L'autre fragment est plus significatif encore. A l'exemple de tous les saints directeurs, Fénelon engage sa pénitente à mettre sa vie intérieure en harmonie avec la vie liturgique de l'Église. « Le temps de l'Avent nous doit inspirer, madame, de grands désirs de nous donner à Dieu, de préparer notre cœur pour recevoir la plénitude de ses grâces et nous disposer à renaître avec Jésus-Christ ou, pour mieux dire, à profiter des fruits de sa naissance par l'union que nous devons avoir avec lui et que le seul amour de Dieu peut former en nous.

» Nous devons nous persuader qu'on dit à chacun de nous en particulier ce que saint Jean disait autrefois aux juifs pour les exciter à faire pénitence : *Préparez les voies du Seigneur*, *rendez droits ses sentiers*, afin qu'il trouve vos cœurs en état de le recevoir et d'y répandre ses bénédictions…

(1) Tome VIII, p. 605, n° 251. — **I.**

» Je crois donc, madame, qu'il est à propos que vous employiez beaucoup de temps à la prière et que vous preniez pour le sujet de vos oraisons, le troisième chapitre de saint Mathieu, une partie du premier chapitre de saint Marc, le troisième de saint Luc et le premier de saint Jean. Vous y trouverez les sujets des exhortations de saint Jean-Baptiste au peuple qui contiennent ce que nous devons faire pour nous disposer à profiter de la venue de Jésus-Christ dans le monde et dans nos cœurs (1). »

De tels endroits sont presque inouis dans les lettres spirituelles. Il est rare que Fénelon y mentionne les temps sacrés de l'Église et la solennité du jour. S'il le fait par hasard, c'est d'ordinaire en les considérant d'un point de vue étroit et systématique (2). Quand on sort d'une lecture des lettres de saint François de Sales ou même de celles de Bossuet et qu'on parcourt la correspondance de Fénelon, cette absence presque absolue de réminiscences liturgiques frappe l'esprit le moins attentif et l'avertit qu'il a quitté la zone de l'ancienne piété chrétienne. Il n'est pas moins rare de lui voir recommander la méditation ordinaire sur des endroits précis de l'Évangile. C'est l'oraison du recueillement et du silence qu'il conseille presque toujours. Il faut en conclure que cette lettre, si peu ressemblante aux autres, appartient comme la première à une époque un peu plus ancienne que la rencontre de madame Guyon.

Voici des lettres où la nuance ancienne transpire à certains endroits, par exemple : « Vous trouverez dans

(1) Tome VIII, p. 606-607, n° 252. — I.

(2) Voir ci-dessous madame de Montberon. Chap. XIV, p. 297.

le cœur de Jésus-Christ, mourant sur la Croix, tout ce qui manque au vôtre pour aimer ceux que votre orgueil voudrait haïr et confondre (1) ».

Et ailleurs : « Qu'on est heureux quand on souffre pourvu qu'on veuille bien souffrir et satisfaire à la justice de Dieu ! Que ne lui devons-nous pas et quelles peines mériterions-nous en rigueur ? Une éternité de supplices changée en quelques dartres, la perte de Dieu, la rage et le désespoir des démons changés en une souffrance temporelle et courte où l'on adore avec consolation et espérance la main dont est frappé par miséricorde (2) ».

Ces lettres qui contiennent ces fleurs de piété, presque introuvables sur les plateaux froids et nus de la mysticité fénelonienne, avoisinent probablement la première époque. La première lettre en effet est de 1690, la date est certaine, la seconde doit également s'y rapporter.

Mais la particularité qui rend précieuses les lettres adressées à la comtesse de Gramont, c'est que nulle part on aperçoit mieux qu'ici, bien qu'à la dérobée, l'esprit insinuant et l'attrait enchanteur du maître. Nous sommes maintenant en pleine saison de ses relations mystiques avec la prophétesse du pur amour. Nous traversons aussi les années de son préceptorat à la cour de Versailles. Rude tâche que l'éducation d'un prince fantasque et récalcitrant comme ce duc de Bourgogne ! Occupation accablante qui absorbait les heures du précepteur et faisait mince la part de loisirs destinée à sa propagande mystique !

(1) Tome VIII, p. 602. Lettre du 17 novembre [1690]. — 1.

(2) *Ibid.*, p. 604. Lettre du 9 septembre [1691].

Ces lettres nous montrent Fénelon s'échappant dès qu'il le peut de ses leçons et courant rafraîchir sa vie intérieure dans des colloques spirituels avec ses Philothées du pur amour. L'abbé va et vient à la tombée de la nuit, après l'étude du soir dans les entresols du palais de Versailles, tantôt chez la duchesse de Beauvilliers, tantôt chez la duchesse de Chevreuse. C'est chez elles qu'il donne d'abord rendez-vous à la comtesse de Gramont; mais dans la suite, la comtesse l'attend dans son petit salon, où l'on cause auprès de la petite cheminée en marbre blanc.

« Quand vous voudrez que j'aie l'honneur de vous voir de temps en temps, je me rendrai chez madame la duchesse de Chevreuse (1). »

« Si vous voulez, demain lundi, venir dans l'entresol de madame la duchesse de Beauvilliers, j'y serai à sept heures trois quarts, après l'étude du soir (2). »

« Si vous voulez que j'aie l'honneur de vous voir ce soir, je serai libre environ à six heures et je me rendrai dans l'endroit que vous me marquerez (3). »

« Si vous voulez, madame, venir tantôt vers les sept heures chez madame la duchesse de Chevreuse, j'espère qu'elle nous recevra charitablement, quoique je n'aie point encore mis le pied à sa porte. Vous voyez par là, madame, que je ne suis pas moins sauvage pour elle que pour vous. Je ne le suis plus même pour vous, ce me semble : vos peines m'ont ôté mon humeur farouche (4). »

(1) Tome VIII, p. 596. Lettre du 2 octobre [1689].

(2) *Ibid.*, p. 602. Lettre du 19 novembre [1690].

(3) *Ibid.* Lettre du 4 avril [1691].

(4) *Ibid.*, p. 604. Lettre du 20 septembre [1691].

Nous voyons qu'il se faisait désirer pour tenir en haleine le zèle de ses ferventes. C'était un de ses principes familiers que pour avoir la confiance des gens, il ne fallait pas trop faire l'empressé et les laisser venir.

La spirituelle madame de Gramont le raillait sur son humeur sauvage, l'accusait d'avoir de la préférence en faveur des duchesses à qui elle reprochait en riant de conserver Fénelon pour elles comme une relique. L'abbé, personne fort prudente, distribuait ses visites avec une équité parfaite et se défendait en badinant contre une correspondante si malicieuse.

« Ce n'est pas moi, madame, qui suis difficile à voir ; c'est vous. Souvenez-vous-en bien, et n'allez plus gronder contre les gens qui me gardent comme une relique. Je n'oserais vous aller chercher entre M. le comte de Gramont et tous ces autres gens qui vous tiennent si bonne compagnie (1). »

Décidément, la comtesse avait pris goût à l'abbé de Fénelon. Il était si bien ce nouveau directeur ; sa figure, ses manières respiraient si grand air. Il avait tant d'esprit, il parlait si harmonieusement aux oreilles et si doucement au cœur ! Sa doctrine était si fine, si pure, si distinguée surtout et si appropriée à des âmes choisies ! Et puis, un précepteur du prince en passe de devenir le personnage le plus influent de la cour ! Et déjà même ne l'était-il pas, ayant toute la confiance de madame de Maintenon (2) ? Il fallait les attaches solides que tous ces

(1) Tome VIII, p. 608. Lettre du 21 mars [1692].

(2) « Tous les dimanches, il dînait en particulier avec madame de Maintenon chez la duchesse de Chevreuse, et, sur les deux heures après-midi, il faisait une conférence spirituelle où se rendaient toutes les dévotes de la Cour ». *Première partie*, p. 43. — **5.**

motifs puissants mettaient au cœur et à l'esprit de la comtesse pour assujettir sous une conduite mortifiante une femme si fière, si capricieuse, si mondaine.

Cette conduite spirituelle dont on vient de voir l'aspect extérieur, il faut maintenant l'examiner de plus près.

Fénelon ne tint pas longtemps madame de Gramont à l'ancienne méthode de l'oraison mentale et de la piété traditionnelle. Dès qu'il fut gagné par les idées quiétistes, il s'empressa de les inculquer à sa pénitente. Il dut cependant procéder avec une certaine réserve car la voie nouvelle commençait d'éveiller certaines alarmes. Nul doute que ces entretiens particuliers que nous avons vu se tenir dans les entresols de Versailles, initièrent la comtesse à la dévotion secrète. Les lettres n'en sont que les prolongements complémentaires et ne livrent qu'une faible part de cette direction dont le plus intime se traita en tête à tête dans les confidences orales.

Néanmoins les renseignements discrets que nous avons suffisent pour se rendre assez bien compte de l'état intérieur, des dispositions morales de la comtesse de Gramont et de la méthode que lui fait suivre son guide spirituel. Fénelon commence d'abord, comme un bon médecin, par lui déclarer vivement la gravité de son mal afin de l'amener à consentir à l'opération pénible qu'il a dessein de lui proposer. Il lui découvre avec franchise son défaut dominant.

« Jamais personne n'a eu un plus pressant besoin d'être humiliée par ses fautes que vous. Ce n'est que par là que Dieu écrasera votre orgueil et confondra votre sagesse présomptueuse (1). »

(1) Tome VIII, p. 596. Lettre du 2 octobre [1689]. — I.

« Tout air de mépris et de hauteur, tout esprit de critique et de moquerie marque une âme pleine d'elle-même, qui ne sent point ses misères, qui se livre à sa délicatesse, qui met tout son plaisir dans le mal d'autrui. Rien ne devrait être si propre à nous humilier que ce genre d'orgueil facile à blesser, moqueur, dédaigneux, fier, jaloux de vouloir tout pour soi et toujours implacable sur les défauts d'autrui (1). »

Un point plus délicat qu'il fallait pourtant aborder dans une consultation morale ne pouvait guère se traiter par correspondance. Fénelon l'indique vaguement :

« Jamais personne n'a eu plus de besoin que vous... de défiance d'elle-même et de la pente de son cœur (2). »

Il s'explique ailleurs davantage : « Il y a un autre article sur lequel je vous avoue que je suis en peine et dont nous n'avons point parlé aujourd'hui ; mais il faut le remettre à la prochaine occasion où j'aurai l'honneur de vous voir. Vous le comprendrez aisément. Je suis très convaincu que vous devez y user d'une extrême fermeté contre vous-même et vous défier de vos meilleures intentions (3). »

Pour terminer avec les imperfections de la célèbre comtesse, Fénelon relève son goût immodéré de vie confortable et notamment ses recherches excessives de propreté : une passion anglaise pour les bains, les lavages et les ablutions. Était-il si nécessaire à un directeur spirituel d'étendre son rôle jusqu'à ces minuties? On verra pourtant qu'une telle remarque avait son

(1) Tome VIII, p. 599. — **1.**
(2) *Ibid.*, p. 598. Lettre du 28 mai [avant 1695].
(3) *Ibid.*, p. 612. Lettre du 17 novembre [1694].

à-propos. Avec une si exacte connaissance du caractère, du tempérament de sa dirigée et de ses côtés vulnérables, Fénelon pouvait appliquer sa thérapeutique spirituelle aux bons endroits pour rectifier les travers, fortifier les faiblesses, améliorer la santé morale jusqu'à la vie parfaite. Il s'attaque d'abord à l'esprit médisant.

L'antidote qui amortira chez la pénitente cet esprit moqueur qui s'entend si bien à travestir l'air, les manières, les paroles et les actes du prochain dans des scènes ironiques, dans des historiettes plaisantes et ridicules, sera le silence. « Vous ne pouvez dompter votre esprit dédaigneux, moqueur et hautain qu'en le tenant comme enchaîné par le silence (1). »

Vous ne sauriez trop rudement jeûner des plaisirs d'une conversation mondaine (2). »

Assurément, si la règle était sévère, du moins le remède était radical. En évitant de parler, on supprime absolument les portraits satiriques et les anecdotes piquantes. Mais, de bonne foi cela est-il possible, cela est-il pratique quand on vit à la Cour, quand on tient cercle dans un salon mondain, quand on donne à souper à Racine, à Boileau, aux beaux esprits du temps ?

Fénelon exagère ; il le sent lui-même, en ajoutant un correctif qui ne corrige rien et dont il est le premier à plaisanter. « Parlez quand vous serez seule : vous ne sauriez alors trop parler, car ce sera à Dieu seul que vous parlerez de vos misères, de vos besoins et de vos bons désirs... Je serai ravi [qu'en compagnie] vous parliez pour louer, approuver, complaire, déférer, édifier :

(1) Tome VIII, p. 597. Lettre du 21 mars [1690]. — **1.**

(2) *Ibid.*, p. 598. Lettre du 28 mai [avant 1695].

mais je suis sûr que quand vous ne parlerez que de cette sorte, vous parlerez fort peu et que la conversation vous semblera fade (1). »

Le véritable remède contre la moquerie, n'est pas le silence, car même en se taisant, on ne laisserait pas de railler et de rire en soi-même de l'ineffable prochain, aussi Fénelon abandonne-t-il vite son conseil de silence pour proposer celui d'humilité. « Je n'ai qu'une chose à vous dire..., c'est que l'humilité seule vous rendra traitable là-dessus : la vue seule de vos misères peut vous rendre compatissante et indulgente pour celles d'autrui. Vous me direz : je vois bien que l'humilité doit produire le support du prochain ; mais qu'est-ce qui produira l'humilité ?

» Deux choses mises ensemble la produiront ; ne les désunissez jamais. La première est la vue de l'abîme de misère d'où la puissante main de Dieu vous a tirée et au-dessus duquel il vous tient encore comme suspendue en l'air ; la seconde est la présence de ce Dieu qui est tout : ce n'est qu'en voyant Dieu et en l'aimant qu'on s'oublie soi-même, qu'on se désabuse de ce néant qui nous avait éblouis et qu'on s'accoutume à s'apetisser avec consolation sous cette haute majesté qui engloutit tout. Aimez Dieu et vous serez humble : aimez Dieu et vous ne vous aimerez plus vous-même ; aimez Dieu et vous aimerez tout ce qu'il veut que vous aimiez pour l'amour de lui (2). »

On remarquera l'idée fixe qui traverse ces conseils successifs pour aboutir à recommander le recueillement

(1) Tome VIII, p. 599.

(2) *Ibid.*, p. 596, 597. Lettre du 23 février 1690.

dans un amour de Dieu pour lui-même, qui engloutit tout et contient tout. Comme cela est vague, décousu, flottant et loin de la pratique !

Fénelon demande trop en général et il n'exige rien de précis en particulier : il tourne, il tourne en chantant l'incantation autour de son idole : l'oraison du pur amour.

Et c'est ainsi qu'il en use encore par rapport à certaines inclinations réservées que la comtesse croyait pouvoir retenir dans son cœur en compagnie de l'amour de Dieu. « Voulez-vous lui dit-il, [être en paix avec Dieu] et l'engager à bénir vos travaux ? Ne réservez rien, coupez jusques au vif; brûlez, n'épargnez rien, et le Dieu de paix sera avec vous. Quelle consolation, quelle liberté, quelle force, quel élargissement du cœur, quel accroissement de grâce quand on ne laisse plus rien entre Dieu et soi et qu'on a fait sans hésiter les derniers sacrifices ! Je prie Notre-Seigneur et je le prierai chaque jour, madame, de vous en donner le courage » (1).

Nous ne savons pas si les prières furent exaucées, mais nous savons que la dirigée continua à se plaindre d'une trop grande sensibilité qu'elle éprouvait sans la pouvoir réduire.

« Bien des gens se tourmentent et se chagrinent mal à propos là-dessus, lui répond Fénelon. Cette sensibilité ne dépend point de nous. Dieu nous l'a donnée avec notre tempérament pour nous exercer. Il ne veut point nous en délivrer mais s'en servir au contraire pour nous exercer. Entrons donc dans ses desseins. Les tentations nous sont nécessaires ; il s'agit que de n'y succomber pas...

(1) Tome VIII, p. 612. Lettre du 17 novembre [1694].

» Tâchons d'être fidèles par le fond de la volonté, malgré les répugnances et les ébranlements de la nature et laissons faire Dieu, quand il veut nous montrer par ces tempêtes à quels naufrages nous serions exposés, si sa puissante main ne nous en préservait. Que s'il nous arrive même de tomber volontairement par fragilité, alors humilions-nous, anéantissons-nous, corrigeons-nous sans pitié par nous-mêmes. Ne perdons pas un moment pour nous retourner vers Dieu, mais faisons-le simplement et sans trouble. Relevons-nous et reprenons fortement notre course, sans nous chagriner et nous décourager de notre chute (1). »

Impossible de traiter avec une touche plus exquise un sujet si délicat, mais le directeur contourne la véritable question ; il omet d'indiquer les remèdes recommandés en pareil cas chez tous les auteurs spirituels : la prière, la sainte communion, les mortifications sensibles.

Pour guérir l'infirmité morale, il est trop facile de dire en substance : si vous êtes troublée, modérez-vous, restez tranquille et laissez faire Dieu. Si vous succombez, relevez-vous et marchez de plus belle. On a beau intercaler un « corrigeons-nous sans pitié ». Une pareille direction ne remédie à rien dans la pratique, surtout si le remède consiste à se laisser aller à la dérive dans la nacelle du recueillement du pur amour.

La méthode du recueillement, voilà l'alpha et l'oméga du nouvel évangile. C'est par là que Fénelon résume toutes ses instructions : « Le recueillement est l'unique remède à vos hauteurs, à l'âpreté de votre critique dédaigneuse, aux saillies de votre imagination, à vos

(1) Tome VIII, p. 613, n° 262.

impatiences contre ceux qui vous servent, à votre goût pour le plaisir et à tous vos autres défauts. Ce remède est excellent, mais il a besoin d'être fréquemment renouvelé. Vous êtes une bonne montre (1) mais dont la corde est courte et qu'il faut remonter souvent. »

Au milieu de son ascension dans la voie parfaite, madame de Gramont eut à porter certaines croix pénibles qui accablaient son courage un peu court d'haleine. La première fut la disgrâce de son frère, le duc d'Hamilton qui servait en Irlande dans l'armée du roi Jacques II et qui fut chassé de la cour à la suite de la bataille malheureuse de la Boyne (1690). La fierté susceptible de madame de Gramont, non moins que son amour fraternel se réveillèrent avec violence et brisèrent les entraves de recueillement et de quiétude dans lesquelles on avait cru la tenir.

Voyant à son grand désespoir son œuvre spirituelle menacée et compromise, Fénelon se hâta de prêcher la patience et le sacrifice. « Il faut sacrifier [à Dieu] la chair et le sang, il faut vous sacrifier vous-même (2) ». Impatient de maîtriser l'humeur de la comtesse, il parle ferme et dur. « Dieu vous a touchée au vif en vous humiliant; le médecin charitable a mis le remède sur l'endroit malade et sensible : tant mieux, c'est qu'il veut vous guérir. Taisez-vous, adorez celui qui vous frappe, n'ouvrez la bouche que pour dire : « Je l'ai bien mérité (3). »

(1) Tome VIII, p. 608. Lettre du 21 mars [1692]. *Cf.* ci-dessous, Madame de Montberon. « *La bonne pendule* », p. 306.

(2) *Ibid.*, p. 601. Lettre du 17 novembre [1690].

(3) *Ibid.*

Le zélé directeur partait trop vite et demandait trop à la fois, si bien qu'il dut ensuite rétrograder, faire des concessions et réduire ses premières exigences presque au néant. Il écrivait deux jours plus tard : « Vous pouvez, madame, témoigner à monsieur votre frère beaucoup de tristesse, de douleur et même d'accablement sur les malheurs qui lui arrivent. Vous pouvez y ajouter un grand empressement pour chercher les moyens innocents de le secourir; mais il faut éviter de lui montrer du ressentiment contre les gens qui sont contre lui (1) ».

Ces tempéraments n'étaient point du goût de l'irascible pénitente; elle continua plus que jamais à déblatérer contre le roi, contre la reine, contre tous ceux qu'elle soupçonnait d'en vouloir à son frère. Fénelon se vit bel et bien obligé de descendre de ses nuages et de mettre pied à terre pour lui parler simplement raison. « Pourquoi vous irritez-vous contre le roi et la reine d'Angleterre? Peut-être sont-ils, par des raisons secrètes, dans l'impuissance de faire ce que vous voudriez; peut-être demandez-vous trop; peut-être ont-ils d'autres idées que vous, par la prévention où on les aura mis. Quoi! la prévention est-elle chez vous un crime irrémissible? N'est-ce pas une faiblesse ordinaire aux hommes? et où sont ceux qui s'en garantissent, quelque bonne intention qu'ils aient? N'avez-vous jamais été prévenue en rien? ne sauriez-vous pardonner aux autres de l'être? Revenez, madame, aux sentiments d'humanité, en attendant que la charité dompte votre cœur (2). »

(1) Tome VIII, p. 602. Lettre du 19 novembre [1690].

(2) *Ibid*, p. 603. Lettre du 17 juin 1691.

Il paraît que cette éloquence toute de bon sens fit plus d'impression que le langage de la mysticité. Peut-être aussi que la comtesse, à bout de fatigue, finit par s'apaiser d'elle-même. Toujours est-il qu'à quelque temps de là, son directeur la trouva assez sage pour la remettre au régime ascétique de la soumission et du crucifiement.

« Je ne puis, madame, être aussi sensible que je voudrais l'être à votre douleur. J'y vois tant de marques de miséricorde et une si grande moisson de grâce pour vous, que si la nature s'en afflige, la foi doit s'en réjouir. Vous perdez l'espérance et sans espérance vous trouvez la paix par la soumission et par le sacrifice sans réserve. Voilà précisément comme Dieu vous veut ; il vous pousse jusque là pour vous détacher de tout ce qui n'est point lui-même. Que reste-t-il que d'embrasser la croix qu'il vous présente et de vous laisser crucifier? Quand il vous aura bien crucifiée, il vous consolera » (1).

C'est ce qui arriva. Le duc d'Hamilton fut peu de temps après rappelé de l'exil et remis en faveur. Voilà madame de Gramont enchantée et reprenant avec une nouvelle allégresse la voie douloureuse. Hélas! le diable qui ne laisse jamais en repos les enfants des hommes fut jaloux de ses progrès et lui joua un tour de sa façon qui fait penser à l'histoire du saint homme Job que Dieu, à la requête de Satan, affligea de la peste. Une épreuve analogue fut réservée à la comtesse de Gramont.

Dieu, ce semble, permit au Malin de la frapper dans

(1) Tome VIII, p. 603. Lettre du 23 juin 1691.

ce qui lui était le plus sensible et le plus cher : dans la fleur de sa beauté. « Elle avait, dit le duc d'Hamilton, le front ouvert, blanc et uni. Une certaine fraîcheur que les couleurs empruntées ne sauraient imiter formait son teint. Ses yeux n'étaient pas grands, mais ils étaient vifs et ses regards signifiaient tout ce qu'elle voulait; sa bouche était pleine d'agréments et le tour de son visage était parfait. Un petit nez délicat et retroussé n'était pas le moindre ornement d'un visage tout aimable (1). » Or ces dons agréables entretenus et conservés, on s'en souvient, par des ablutions incessantes et des parfumeries sans fin se trouvèrent tout à coup fanés, flétris, souillés par une sorte de lèpre horrible et répugnante. Il fallut se cacher, il fallut se sauver en province et se prendre soi-même en horreur.

Quel fléau bizarre, humiliant et ridicule pour une dévote encore assez mondaine! « Dieu vous a donné une rude croix, lui écrira Fénelon qui lui avait reproché naguère ses goûts excessifs de propreté, le mal que vous souffrez est opiniâtre, il est douloureux; outre les douleurs du mal, vous avez celles des remèdes. Mais la douleur n'est pas ce qui vous fait le plus de peine; vous êtes courageuse et dure contre vous-même pour souffrir patiemment; mais Dieu vous a prise par un autre endroit plus sensible, qui est votre faible: il attaque votre délicatesse et votre propreté. Vous qui êtes d'un goût si exquis et si dédaigneux, vous êtes réduite à être dégoûtée de vous-même et à craindre que les autres ne s'en dégoûtent. C'est Dieu qui le fait et tout ce qu'il fait est bien et tout ce qu'il fait est miséri-

(1) *Mémoires du Chevalier de Gramont.*

corde. Il faut qu'il écrase notre amour-propre et notre orgueil. Adorons sa main et humilions-nous (1). »

La patiente cette fois ne regimba plus et plia sans résistance sous la volonté divine. Rien n'est tel que la maladie pour nous humilier, car c'est alors qu'on sent sa propre impuissance sur le présent et que l'on craint tout de l'avenir.

Cette épreuve à peine calmée, un nouvel accident amena de nouveaux troubles ; le comte de Gramont tomba dangereusement malade. Ce courtisan expert, cet arbitre des élégances mondaines se vit brusquement arraché au théâtre de ses brillantes prouesses et mis en tête à tête avec l'effrayante perspective d'une mort prochaine. Cruelle angoisse de madame de Gramont qui connaissait l'irréligion de son mari et qui appréhendait pour lui l'impénitence finale ! Il n'était pas commode d'aborder la question du salut éternel avec un esprit endurci et qui pis est, rieur et frivole.

Fénelon, toujours aux aguets pour convertir les gens illustres, ambitionna la gloire d'une pareille conquête et il se proposa timidement comme le sauveur de l'infidèle. « Si je croyais, écrivait-il à madame de Gramont, que je pusse voir [le malade] sans l'incommoder, je tâcherais de me dérober un de ces jours dans l'entre-deux de nos études du matin et du soir pour aller le féliciter sur ses bonnes intentions ; mais je ne voudrais aller faire l'empressé, pour courir sur le marché des autres, ni prendre un ton de harangue. D'ailleurs, je ne sais même si ma santé me le permettra ; car elle est assez mauvaise depuis quinze jours. Ayez donc,

(1) Tome VIII, p. 605. Lettre du 15 novembre [1691].

s'il vous plaît, madame, la bonté de pressentir doucement M. le comte, sans m'engager à rien. Il a tous les meilleurs secours que vous pouvez lui souhaiter. Si je faisais ce voyage, ce serait non pour son besoin, mais pour vous témoigner mon zèle et avoir simplement l'honneur de vous voir tous deux. Mandez-moi sans façon ce que vous pensez là-dessus (1) ».

Remarquez le ton modeste et insinuant qui va doucement à son but; il semble dire qu'il veut et qu'il ne veut pas. Ce qui est certain, c'est qu'il voudrait qu'on l'appelât sans qu'il fût obligé de s'offrir avec insistance. On ne le manda point. La comtesse fit les premières démarches de cette conversion et ce fut elle, après Dieu, grâce à ses soins dévoués et à ses douces paroles, qui en eut le mérite. Un bon mot du malade rapporté par Dangeau nous garantit le fait.

Dangeau était venu de la part du Roi pour engager le malade à penser à son salut. Pendant qu'il s'acquittait de sa mission, à grand renfort d'éloquence : « Comtesse, dit Gramont en se tournant vers sa femme, si vous n'y prenez garde, voilà Dangeau qui va vous escamoter ma conversion ». En définitive, madame de Gramont fut complètement dédommagée de ses peines et de ses inquiétudes. Son mari revint promptement à la santé, et qui l'aurait cru ? à la dévotion.

A quelque temps de là, Fénelon devint archevêque de Cambrai et se trouva d'ailleurs embarrassé dans les affaires du quiétisme. Il simplifia alors sa direction épistolaire et se contenta d'écrire pour sa Philothée un aperçu général et comme le résumé de toute sa mys-

(1) Tome VIII, p. 609. Lettre du 12 novembre 1692. — I.

tique. Le morceau témoigne d'une composition admirablement soignée et Fénelon en garda une copie que l'on retrouve imprimée parmi ses lettres spirituelles. C'est une conception de la vie humaine, envisagée dans l'esprit du pur amour.

Tant que nous demeurons renfermés en nous-mêmes, nous sommes troublés par les passions du prochain et par les nôtres. Il n'y a nulle paix à espérer de soi ni d'autrui. L'unique remède pour trouver la paix et partant pour être heureux, c'est de sortir de soi, de se renoncer et de s'abandonner à Dieu. Voilà le secret de la paix et de la liberté. L'originalité du jour nouveau, sous lequel le moraliste considère la vie, intéresse moins peut-être que la curieuse et savante analyse des idées partielles, déroulant en riche tissu la pensée générale, et que l'argumentation légère, vive, séduisante qui enchaîne dans la trame les raisons et les preuves les plus courtes et les plus décisives.

Mais rien ne remplace les paroles de Fénelon lui-même, si l'on veut sentir l'éloquence coulante, lumineuse, cadencée et peu à peu captivante de son style, lorsqu'il écrit avec soin sur des matières ascétiques : « Il n'y a nulle paix à espérer en soi, où l'on vit à la merci d'une foule de désirs avides et insatiables et où l'on ne saurait jamais contenter ce moi si délicat et si ombrageux sur tout ce qui le touche.

» De là vient qu'on est dans le commerce du prochain, comme les malades qui ont langui longtemps dans un lit : il n'y a aucune partie du corps où l'on puisse les toucher sans les blesser. L'amour-propre malade et attendri sur soi-même ne peut être touché sans crier

les hauts cris. Touchez-le du bout du doigt, il se croit écorché. Joignez à cette délicatesse la grossièreté du prochain plein d'imperfections qu'il ne connaît pas lui-même ; joignez-y la révolte du prochain contre nos défauts qui n'est pas moins grande que la nôtre contre les siens : voilà tous les enfants d'Adam qui se servent de supplice les uns aux autres ; voilà la moitié des hommes qui est rendue malheureuse par l'autre et qui la rend misérable à son tour. Voilà dans toutes les nations, dans toutes les villes, dans toutes les communautés, dans toutes les familles et jusqu'entre deux amis le martyre de l'amour-propre.

» L'unique remède est donc de sortir de soi pour trouver la paix. Il faut se renoncer et perdre tout intérêt, pour n'avoir plus rien à perdre, ni à craindre, ni à ménager. Alors on goûte la vraie paix réservée aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire à ceux qui n'ont plus d'autre volonté que celle de Dieu qui devient la leur. Alors les hommes ne peuvent plus rien sur nous ; car ils ne peuvent plus nous prendre par nos désirs ni par nos craintes : alors nous voulons tout et nous ne voulons rien.

» C'est être inaccessible à l'ennemi, c'est devenir invulnérable. L'homme ne peut que ce que Dieu lui donne de faire, et tout ce que Dieu lui donne de faire contre nous étant la volonté de Dieu est aussi la nôtre. En cet état, on a mis son trésor si haut que nulle main ne peut y atteindre pour nous le ravir. On déchirera notre réputation ; mais nous y consentons, car nous savons combien il est bon d'être humilié quand Dieu humilie. On trouve du mécompte dans les amitiés ; tant mieux :

c'est le seul véritable ami qui est jaloux de tous les autres et qui nous en détache pour purifier nos attachements. On est importuné, assujetti, gêné, mais Dieu le fait et c'est assez. On aime la main qui écrase ; la paix se trouve dans toutes ces peines : heureuse paix qui nous suit jusqu'à la croix ! On veut ce qu'on a ; on ne veut rien de ce qu'on n'a pas.

» Plus cet abandon est parfait, plus la paix est profonde. S'il reste quelque attache et quelque désir, la paix n'est qu'à demi : si tout lien était rompu, la liberté serait sans bornes. Que l'opprobre, la douleur, la mort viennent fondre sur moi, j'entends Jésus-Christ qui me dit : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ensuite ne peuvent plus rien.* O qu'ils sont faibles, lors même qu'ils ôtent la vie ! Que leur puissance est courte ! Ils ne peuvent que briser un pot de terre, que faire mourir ce qui de soi-même meurt tous les jours, qu'avancer un peu cette mort qui est une délivrance ; après quoi on échappe de leurs mains dans le sein de Dieu, où tout est tranquille et inaltérable (1) ».

Nos lecteurs ne nous en voudront pas trop d'avoir copié pour eux ces pages admirables bien qu'un peu longues. Est-ce un grand mal de coudre par-ci par-là quelques superbes lambeaux de pourpre à notre terne tapisserie, pour la rendre plus voyante ?

Cependant les événements se précipitèrent. Fénelon dut quitter Versailles et se retirer dans son diocèse sur l'ordre de Louis XIV. La direction de la comtesse s'arrêta court. Ce n'est pas que de part ou d'autre, il fût survenu quelque cause de mésintelligence et de désunion

(1) Tome VIII, p. 613-614, n° 263.

qui brisât des liens d'amitié formés depuis si longtemps. Non, car madame de Gramont et son mari soutinrent hautement l'archevêque de Cambrai dans sa disgrâce.

C'est une lettre de Fénelon, datée de Cambrai, qui nous l'apprend. « J'ai toujours été très sensible, madame, aux marques de votre bonté. Jugez si ma sensibilité diminuera, lorsque vous redoublez si obligeamment vos attentions dans des circonstances où le reste du monde manque de mémoire. C'est le pur amour que d'aimer les gens qui ne sont plus à la mode. L'amour intéressé est celui de la cour. C'est le pays du monde où l'on entend plus mal et où l'on devrait mieux entendre cette distinction...

» Je ne puis finir, madame, sans vous supplier de dire à M. le comte de Gramont que je n'oublierai de ma vie qu'il n'a point rougi de moi et qu'il m'a confessé sans honte devant les courtisans à Marly... Souffrez, madame, que je dise aussi deux mots pour la bonne compagnie que je laissai dans votre chambre la dernière fois : ce sont des gens que j'aime et que j'honore. Il n'y a que vous, madame, qui n'aurez aucun compliment de moi. Je me contente de vous souhaiter un cœur abaissé sous la main de Dieu et adouci pour le prochain, un esprit simple comme la colombe et prudent comme le serpent, pour écarter tout ce qui peut vous dissiper, enfin un véritable détachement du monde et de vous-même dont la pratique soit réelle et constante (1). »

Ces souhaits de Fénelon définissent ce que sa direction aurait voulu réaliser chez madame de Gramont. Ils

(1) Tome VIII, p. 615. Lettre du 12 septembre 1697.

rappellent sous une forme optative la consultation morale qu'il avait pronostiquée dix ans auparavant quand la comtesse était venue se mettre sous sa conduite.

Il semble maintenant après dix ans d'un pareil régime que la perfection n'eût guère avancé et qu'on n'ait fait que tourner sur place, pendant que les belles paroles disaient toujours : En avant !

Est-ce uniquement la faute de la voie nouvelle? Ce qu'il y a de certain, c'est que la comtesse cessa d'appartenir à la confrérie du pur amour dès que les visites et les lettres de son directeur cessèrent.

On dirait que les racines d'ailleurs peu profondes, que la dévotion quiétiste avait fixées dans son cœur se desséchèrent, quand les avis de Fénelon ne firent plus sentir, comme une rosée du ciel, leur douce influence. Il est curieux que l'archevêque n'ait pas cherché, par l'intermédiaire de ses amis de Paris, à la retenir dans sa petite congrégation. Avait-il douté de sa persévérance? Avait-il pressenti qu'il y perdrait sa peine?

Livrée à son humeur inquiète, madame de Gramont retourna bientôt sous la bannière des jansénistes, ses premiers maîtres et professa depuis pour eux le même zèle qu'elle avait affiché pour Fénelon. Quand les religieuses de Port-Royal furent dispersées, elle ne craignit pas d'encourir la colère de Louis XIV en leur faisant visite. Fénelon prit ouvertement son parti à cette occasion, dans une lettre qu'il envoya au duc de Beauvilliers. « Ce qu'on a fait contre madame la comtesse de Gramont (1) ne me paraît pas assez mesuré. Dire qu'on

(1) Le Roi l'avait biffée de la liste de ses invités pour Marly.

a Port-Royal en abomination, c'est dire trop, ce me semble. Il n'y avait qu'à avertir madame la comtesse de Gramont qu'elle n'allât plus à Port-Royal, maison suspecte, et laisser savoir au public qu'on lui avait fait cette défense. Ce n'était pas elle qu'il fallait humilier; elle a obligation à ce monastère, elle n'y croit rien voir que d'édifiant; elle a devant les yeux l'exemple de Racine qui y allait très souvent, qui le disait tout haut chez madame de Maintenon et qu'on n'en a jamais repris (1). »

On voit à l'accent de ses paroles que l'ancien directeur n'a pas oublié sa pénitente et qu'il lui sait gré d'être restée fidèle à l'amitié, pendant sa disgrâce. Sous des dehors délicats, moqueurs et légers, c'était une femme de courage. Trouva-t-elle dans la spiritualité janséniste le perfectionnement de son âme et le repos de son cœur? Eut-elle une mort édifiante? Nous aimons à le croire. Mais des preuves authentiques nous feraient grand plaisir. C'est un coin du dix-septième siècle, on peut dire encore inexploré, que la direction spirituelle de Port-Royal. Que de noms illustres, que de figures aimables vécurent sous la discipline religieuse de ces hommes pourtant si secs et si renfrognés !

(1) Tome VII, p. 220. Lettre du 30 novembre 1699. — **1.**

CHAPITRE IV

LE MARQUIS DE SEIGNELAY

Fénelon le prend d'un peu haut avec le malade. — Deux choses bien difficiles qu'il lui demande. — L'anxiété du pénitent et ses scrupules. — Les consolations chrétiennes. — Le marquis perd confiance. — Le remède unique. — Paroles encourageantes et propos amers. — Une singulière oraison funèbre du marquis et de son frère, l'archevêque de Rouen. — Ce qu'il y avait de surhumain dans le détachement du pur amour.

Avec le marquis de Seignelay nous en sommes encore au temps de la direction spirituelle de l'abbé de Fénelon, quand il était précepteur du duc de Bourgogne. Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelay était le fils du grand Colbert et le frère de Jacques Nicolas Colbert, archevêque de Rouen, membre de l'Académie française, et des trois duchesses de Mortemart, de Beauvilliers et de Chevreuse. Il entra tout jeune aux affaires, devint secrétaire d'État puis ministre titulaire de la marine, à la mort de son père.

C'était non seulement un habile organisateur, qui multiplia les forces de notre marine et la rendit la plus belle de toute l'Europe, mais à l'occasion, il savait

diriger lui-même une opération navale, ainsi qu'il parut au bombardement de Gênes en 1689. Esprit plus vaste encore que son père, plus brillant et plus cultivé, il protégeait les arts et les lettres. Boileau lui dédia son Épître sur le Vrai :

> Dangereux, ennemi de tout mauvais flatteur
> Seignelay.....

Comme presque toute la jeune noblesse de son temps, Seignelay avait abandonné la pratique de la religion pour celle des plaisirs. Le brusque affaiblissement de sa santé le ramena aux pensées graves. Fénelon averti par les sœurs du marquis des premiers ébranlements de sa conscience vint à la rencontre de la brebis perdue. On verra que tout en la portant sur ses épaules au bercail du pur amour, il ne laissa pas de lui enfoncer dans le cœur par manière de remords quelques traits acerbes, mêlés à de belles protestations. Le nouveau pénitent ne fit guère que passer sous sa conduite et leur relation spirituelle dura quelques mois à peine, de juillet à novembre 1690. Ils se connaissaient cependant tous les deux depuis des années, s'étant rencontrés de bonne heure chez les duchesses. Fénelon, en mission chez les protestants de la Saintonge avait entretenu avec le Secrétaire d'État une correspondance officielle qui montre — dans les lettres qui nous restent — sur quel pied d'estime et de confiance réciproque, ils se traitaient l'un l'autre.

Une fois devenu son maître spirituel, les rôles furent intervertis ; le marquis se fit humble et l'abbé se fit hardi jusqu'à la sévérité. C'est le ton ordinaire des lettres spirituelles qu'il lui adresse ; un ton qui surprend et qui choque quand on songe d'un côté à la jeunesse

du directeur et de l'autre à la triste situation de Seignelay et à la mort prochaine qui devait bientôt briser ses grandes espérances.

Mais Fénelon en ce moment se trouve ébloui par un système de dévotion anéantissante. Il est victime de son zèle amer. Il applique sa méthode avec une ardeur aveugle sans bien s'apercevoir de l'état infirme de son patient, de sa personne, de son rang, sans savoir biaiser avec les multiples circonstances qui font que la réalité des choses ne cadre jamais avec la justesse logique et abstraite des principes de l'ordre spéculatif.

Sans doute, à ses premiers mots avec un homme du monde qui jusque-là peut-être riait encore dans sa barbe de la mysticité du pur amour, Fénelon se garde bien de commencer par l'abandon et le crucifiement. Il affecte au contraire de s'en tenir à la manière traditionnelle.

Il cherche premièrement à ouvrir le cœur du converti aux consolantes idées de la miséricorde divine, aux joies immuables de l'avenir et secondement à le séparer du passé et de ses attaches captivantes et funestes.

« Revenez, monsieur, lui dit d'abord Fénelon, comme l'enfant prodigue : formez au fond de votre cœur cette invocation pleine de confiance : *O Père ! j'ai péché contre le ciel et contre vous !* Il n'est pas possible d'éviter les déchirements de cœur que vos passions vous feront sentir avant que d'être bien étouffées. Vous sentirez tous les plaisirs en foule qui viendront vous tirer, comme saint Augustin le dit de lui-même ; vous les entendrez qui vous diront d'une voix secrète : « Quoi » donc ! vous nous dites un éternel adieu ! vous ne nous » verrez plus ! et toute votre vie ne sera plus que gêne et

» que tristesse! » Voilà ce qu'ils diront; mais Dieu parlera aussi à son tour; il vous fera sentir la joie d'une conscience purifiée, la paix d'une âme que Dieu réconcilie avec lui et la liberté de ses vrais enfants...

» Fermerez-vous votre cœur ou ne l'ouvrirez-vous qu'à demi, pendant que Dieu vient lui-même avec tant de patience vous demander tout entier?

» Quel est, dit Jérémie de la part de Dieu, l'époux qui n'a horreur de son épouse, quand il la voit infidèle courir avec impudence après des amants? Croyez-vous, dit-il, que l'époux la reprenne, si elle revient à lui après tant d'abomination? Et moi, continue-t-il, *ô mon épouse, ô fille d'Israël, quoique tu aies abandonné mon alliance, quoique tu aies violé scandaleusement la foi nuptiale, quoique tu aies couru dans tous les chemins après des amants étrangers, reviens, reviens, ô mon épouse, et je suis prêt à te recevoir* (1). »

Ainsi parle le véritable esprit de Dieu dans les Livres saints et chez les Pères de l'Église. Rien de plus consolant, de plus onctueux que ce langage de la piété traditionnelle. Fénelon aurait dû le garder toujours. Quel dommage que le plaisir d'innover, l'ambition d'être un docteur singulier dans les choses mystiques et l'empire de la séduction l'aient égaré du bon chemin!

Cependant, en dehors de ses rêveries lorsqu'il ne traite que des points de la morale pratique et des réalités de la vie humaine, il retrouve aussitôt sa manière naturelle de penser et de dire si douce, si facile et si aimable.

Voyez par exemple les conseils si sages qu'il donne à Seignelay sur l'attitude qu'il devra prendre désormais

(1) Tome VII, p. 203. [1690]. — **1.**

avec le monde : « Laissez dire [le public] et contentez-vous de ne rien montrer que de ce qu'on ne saurait cacher. Dieu portera le fardeau pour vous et son ange aura soin que vous ne heurtiez pas même du pied contre les pierres semées dans votre chemin. Le principal est de ne regarder jamais derrière soi. Coupez tous les chemins par où ce qui pourrait vous attendrir reviendrait allumer le feu. La moindre chose rouvrirait toutes vos plaies et les envenimerait. Qu'aucun domestique ni ami n'ose vous donner des lettres ou vous lise des choses touchantes de la part des personnes... Il vous est aisé avec l'autorité que vous avez de couper court là-dessus ; il n'y a qu'a le vouloir...

» Pour la pente aux plaisirs, elle me ferait trembler pour vous, si je n'étais bien persuadé que Dieu ne commence son œuvre que pour l'achever. Vous êtes environné de gens de plaisir ; tout ne respire chez vous que l'amusement et la joie profane. Tous les amis qui ont votre confiance ne sont pleins que de maximes sensuelles. Par nécessité, il faut changer de ton.

» Demandez donc à Dieu un front d'airain contre l'iniquité... Il n'est pas question de prêcher, ni de baisser les yeux, mais il s'agit de se taire, de tourner ailleurs la conversation, de ne témoigner nulle lâche complaisance pour le mal, de ne jamais rire d'une raillerie libertine ou d'une parole impure. Qu'on croie tout ce qu'on voudra, il faut prendre le dessus ; c'est à quoi vous doit servir l'autorité de votre place et de vos talents naturels. Mais souvenez-vous, monsieur, que si vous vous laissez entamer, vous êtes perdu (1). »

(1) Tome VII, 204-205.

Si le directeur fût demeuré dans les bornes de cette sagesse modérée et tangible, son pénitent eût pu le suivre avec confiance et sans effroi.

Mais qui devinerait qu'après un début si raisonnable et si chrétien, Fénelon pris d'un accès de ferveur rigoriste ordonne tout à coup à ce pauvre infirme encore tout meurtri de ses chutes, encore tout saignant de ses blessures les plus difficiles prescriptions ?

« Pour le changement de votre cœur, lui dit-il, voici ce qui est essentiel et que je vous demande au nom de Dieu ; c'est que vous soyez pleinement résolu de faire deux choses : la première, de recevoir sans hésiter toutes les lumières que Dieu vous donnera peut-être dans la suite pour aller plus loin que vous ne vous proposez d'aller d'abord ; par exemple, promettez à Dieu de bonne foi, que si vous ne connaissez pas encore tout ce que vous lui devez, soit pour la réparation des scandales ou des injustices, soit pour l'usage de vos biens et de votre autorité, vous ne fermerez jamais les yeux à la lumière et qu'au contraire vous serez ravi d'avancer toujours dans la connaissance de vos devoirs (1). »

Ce premier article n'est pas commode, si l'on se rappelle combien sont rares les restitutions chez ceux qui ne se convertissent pas et même chez ceux qui veulent se convertir. Cependant, on n'est pas encore un saint parce qu'on aura expié ses vols et payé ses dettes.

Fénelon qui désirait pour le pénitent la dévotion parfaite, l'abandon courageux et absolu de sa volonté au bon plaisir de Dieu, l'engage à faire le vœu héroïque de ne jamais résister aux inspirations surnaturelles.

(1) Tome VII, p. 205.

« La seconde chose que je vous demande, lui dit-il, est une ferme et sincère résolution de suivre toujours, et quoiqu'il vous en coûte, la lumière que Dieu vous donnera ; en sorte que s'il vous découvre dans la suite plus de devoirs à remplir et plus de victoires à remporter sur vous, vous ne résisterez jamais au Saint-Esprit, mais qu'au contraire vous foulerez aux pieds tous les obstacles pour ne jamais manquer à Dieu (1). »

De suivre, quoi qu'il en coûte, la lumière que Dieu donne : c'est beaucoup demander à un ministre d'État, à un homme de plaisir, hier encore dans les enchantements et la fascination de la vanité.

Comme on devait s'y attendre, Seignelay se cabra à la vue de toutes les conséquences auxquelles sa résolution l'engageait pour l'avenir. Il s'épouvanta d'avoir à faire l'impossible, il appréhenda ses faiblesses, les luttes difficiles avec la nature et dans son angoisse, il essaya d'amener son directeur à quelque composition, le consultant s'il pouvait se sauver sans toutes ces rigueurs et en pratiquant la religion dans la mesure où il l'avait connue jusqu'alors.

Rien n'est plus fantasque que la réponse de Fénelon. C'est un tissu de principes sévères, d'arguments bizarres entremêlés de promesses et de pieuses menaces, quelque chose comme le langage d'un fervent qui veut agir sur un disciple et avec la préoccupation tenace d'inculquer une idée chère.

« Vous voudriez bien, lui répondit Fénelon, qu'il vous fût permis de vous contenter [en fait de devoir] de ce que vous en avez connu, sans vous embarrasser pour

(1) Tome VII, p. 205.

en connaître davantage, mais je vous avoue que je ne puis entrer dans votre sentiment ». A cette dénégation catégorique, Fénelon associe habilement les palliatifs propres à ne pas décourager son pénitent. « A Dieu ne plaise, monsieur, que je veuille vous engager dans ces dévotions si timides et si gênées où l'on croit que Dieu ne pardonne rien et qu'il ne cherche qu'à nous surprendre dans nos moindres fautes pour nous confondre ; Non, non, je ne crains rien davantage que cette conduite ; et, bien loin de vouloir vous y jeter, je ne songe qu'à *vous tourner vers le pur amour*, qui est toujours libre, simple, gai, courageux, marchant avec largeur et animé par la confiance (1). »

Le pur amour que Fénelon présente ici sous un visage gai, facile et riant, est-ce bien le pur amour de son cru, ce pur amour qui veut qu'on aime Dieu, sans retour sur soi-même, sans consolation terrestre et s'il le faut, sans espérance du ciel? Est-ce bien ce pur amour qui est le sacrifice d'holocauste et le martyre incessant et perpétuel de tous les intérêts de l'amour-propre? S'il en est ainsi pourquoi le déguiser ? Pourquoi lui mettre un masque jovial et séduisant? Pourquoi ajouter ensuite qu'une autre voie que celle du pur amour n'est qu'un chemin de gêne et de trouble. « Dieu est témoin que je crois que les conducteurs qui conduisent par cet autre chemin de gêne et de trouble se trompent grossièrement et risquent de gâter tout. »

La réfutation des scrupules de Seignelay sous la forme de paraboles manque son but. « Que diriez-vous si votre ami à qui vous avez confié vos intérêts, négligeait de

(1) Tome VII, p. 206.

bien s'en instruire? si étant chargé par le Roi de garder une place ou une armée, vous vous mettez peu en peine de rechercher les moyens de la défendre? » Tout cela ne prouvera jamais la nécessité de suivre toujours et quoi qu'il en coûte ce qu'il y a de plus parfait.

Que vient faire encore ici la raison de l'institution du dimanche invoquée pour prouver à Seignelay qu'il faut s'instruire de la loi de Dieu dans tous ses détails? La question n'est pas d'apprendre des vérités religieuses qu'il connaît très bien; il s'agit de savoir s'il doit en conscience obéir effectivement à toutes les lumières et réaliser toutes les inspirations que Dieu lui enverra. C'est là-dessus qu'il fallait éclairer ses difficultés et lui répondre avec Jésus-Christ : *Non omnes capiunt verbum istud*. tout le monde n'est pas appelé à la pratique de certains conseils, et avec saint Paul : « Il ne faut pas vouloir être sage outre mesure mais être sage avec une certaine sagesse », et qu'enfin pour faire son salut, il n'est pas besoin de marcher par la voie extraordinaire d'une spiritualité quelconque. Le grand chemin que les apôtres après Jésus-Christ ont tracé depuis des siècles et que l'Église enseignante continue d'entretenir peut suffire à tous.

Mais le directeur est prévenu de son système et il faut coûte que coûte que le nouveau dirigé s'en accommode. Pour arriver à ses fins, il frappera le grand coup ; il affectera de se montrer indifférent à conduire la dévotion du marquis, il feindra même de céder la place à un directeur mieux entendu et plus agréable : « Faites pour votre âme, lui dira-t-il, ce que l'on fait pour la santé. Ne vous arrêtez qu'aux conseils que vous croirez

les plus sages, les plus adroits, les plus désintéressés. Fuyez les gens qui sont rigoureux par chagrin, ou par ostentation, ou par entêtement de nouveauté. Mais prenez garde aussi de ne chercher pas, comme les Israélites, des conseils flatteurs et intéressés, des gens amollis par des considérations mondaines, *qui mettent*, comme dit l'Écriture, *des coussins sous les coudes des pécheurs*, au lieu de les assujettir à la pénitence; enfin, des personnes peu éclairées et qui vous tromperont en se trompant elles-mêmes. »

Remarquez ces insinuations défavorables accompagnant le conseil simulé de choisir un directeur à sa guise. Ainsi font les marchands, quand pour mieux retenir un acheteur, ils lui conseillent ironiquement de s'adresser à des voisins.

Fénelon se garde bien de laisser son pénitent faire l'essai d'un autre choix. Sa lettre commencée sous une forme consultative se conclut par le ton absolu du commandement et contient les injonctions les plus ardentes et les plus catégoriques.

« Il n'y a qu'une seule manière d'aimer [Dieu] de bonne foi qui est de ne faire aucun marché avec lui et de suivre avec un cœur généreux tout ce qu'il inspire... Tous ceux qui vivent dans ces retranchements, qui veulent aimer Dieu de peur qu'il ne les punisse, mais qui voudraient bien être un peu sourds pour ne l'entendre qu'à demi, quand il leur parle de se détacher du monde et d'eux-mêmes, courent grand risque d'être de ces tièdes dont Jésus-Christ dit qu'il les vomira...

» *Malheur*, dit l'Écriture, *aux cœurs partagés !* En effet, ils sont sans cesse déchirés, d'un côté par le monde et

par leurs passions encore vivantes, de l'autre par les remords de leur conscience et par la crainte de la mort suivie de l'éternité. Heureux ceux qui se jettent tête baissée et les yeux fermés entre les *bras du Père de miséricorde et du Dieu de toute consolation*, pour parler comme saint Paul ! Ceux-là, bien loin de craindre de voir trop clair, ne craignent rien tant que de ne voir pas assez ce que Dieu demande. Sitôt qu'ils découvrent une nouvelle lumière dans la loi de Dieu, *ils sont transportés de joie*, dit l'Écriture, *comme un avare qui trouve un trésor*. »

Tout ce morceau présente un échantillon remarquable de cette éloquence sinueuse, qui s'approche et qui semble reculer, qui contourne et qui aborde, qui exige et qui mitige, qui glisse sur les objections pour éviter l'embarras d'y répondre, pour les faire oublier à celui qui les propose et pour insinuer de nouveau l'opinion contestée. On a beau aimer l'écrivain, on a beau admirer son esprit, il est un souvenir que certaines de ses pages rappellent bon gré mal gré : il semble en les lisant qu'on entend parler un de ces sophistes qui paradent dans les dialogues de Platon.

Sûr de sa victoire, Fénelon se flattait sans doute d'avoir enfermé dans le petit bercail un nouvel élu qui lui ferait honneur plus tard et qui couvrirait le petit cercle des initiés de sa haute influence officielle. Mais il se trompait. Son mal s'aggrava, ruinant toutes les espérances qu'on aurait pu étayer sur sa fortune et ne laissa à tous que la triste perspective de sa mort prochaine.

Croyez-vous que maintenant Fénelon va modifier sa méthode ascétique et l'approprier avec douceur et

miséricorde à l'état pitoyable du pauvre malade? Au contraire, on dirait que son prosélytisme profite de l'accablement de Seignelay pour mieux l'assujettir à la discipline de l'abandon du pur amour. « J'apprends, monsieur, que vous souffrez, lui dit Fénelon, et que Dieu vous met à une très rude épreuve par la longueur de vos maux. Si je me laissais aller à mon cœur, j'en serais véritablement affligé. Mais je conçois que Dieu vous aime en vous frappant et je suis persuadé que vos maux seront dans la suite de très grands biens. Il vous impose une pénitence que vous n'auriez jamais pu vous résoudre à faire et qui est pourtant ce que vous devez à sa justice pour l'expiation de vos péchés.

» Il vous arrache ce que vous auriez eu bien de la peine à lui donner. En vous l'arrachant, il vous ôte la gloire de la lui sacrifier; en sorte que vous ne pouvez vous faire honneur de ce sacrifice. Ainsi, il vous humilie en vous instruisant. D'ailleurs, il vous tient dans un état d'impuissance qui renverse tous les projets de votre ambition (1). »

On aimerait de rencontrer dans cette manière toute surnaturelle, ou plutôt tout à fait selon le pur amour avec laquelle Fénelon envisage les souffrances des autres, un adoucissement pour la nature, par exemple, l'espérance banale que l'on donne toujours à un malade que ses maux finiront.

Il est vrai que cette doctrine sur l'expiation cruelle par les souffrances généreusement consenties se termine par une protestation hyperbolique de dévouement verbal.

« Je prie [Dieu] de vous donner une patience sans

(1) Tome VII, p. 209.

bornes dans des maux aussi longs et aussi douloureux que les vôtres. Que ne puis-je, monsieur, les partager avec vous et être votre garde-malade! Vous n'en pourriez avoir de plus zélé que moi. »

Seignelay, bien entendu, ne put savourer d'aussi aigres consolations. Il se désespéra, perdit confiance et se trouva au milieu d'une nuit noire et profonde qu'il aurait voulu que son directeur perçât de quelques rayons d'espoir, de quelques lueurs d'apaisement. Il s'en ouvrit timidement à son Père spirituel, sollicitant quelque motif de confiance.

Dans sa réponse, celui-ci semble piqué de l'indocilité du malade et fort surpris de le voir si peu gagné à ses belles maximes de résignation.

« Vous demandez, lui dit-il, quelque motif de confiance mais ne voyez-vous pas que vos maux sont eux-mêmes la plus sensible preuve des bontés de Dieu qui doivent ranimer votre confiance? Quel bonheur de faire une pénitence que vous n'avez point choisie et que Dieu vous impose lui-même (1)! »

C'est toujours la même considération qui sert de recette au directeur pour calmer quelqu'un qui souffre, qui s'afflige, qui se trouble et qui aurait besoin en somme de sentir un peu ce bonheur de souffrir.

Fénelon est un de ces praticiens qui croyant posséder une formule et un remède souverains n'usent jamais d'un autre. Tant pis si le malade s'en trouve plus mal, il suffit, logiquement parlant, qu'il doive s'en trouver mieux. Ce n'est pas la méthode qui a tort, c'est le patient.

Il faut donc l'appliquer encore, encore et toujours

(1) Tome VII, p. 210.

quoi qu'il arrive. « Oui, lui répète Fénelon, soyez heureux de souffrir car si vous souffrez, c'est que Dieu vous aime ! O que vous êtes un objet propre aux bontés de Dieu ! elles paraissent en vous plus que dans un autre. Un autre pourrait s'imaginer que sa régularité de mœurs lui aurait attiré quelque grâce. Mais vous, monsieur, qu'avez-vous fait à Dieu, sinon l'offenser, et l'offenser par des rechutes scandaleuses ? Que vous doit-il ? rien que l'enfer, mais l'enfer bien plus rigoureux qu'à un autre. »

D'espérance de guérir, il évite de lui en parler, puisque c'est par le mal surtout que se manifeste la gloire de Dieu et que s'élabore le salut spirituel du malade.

Qu'est-ce que la santé, qu'est-ce que la mort aux yeux des théoriciens du pur amour et de l'abandon ? « Que tardez-vous, monsieur, à rendre gloire à Dieu en vous livrant à lui sans condition et sans réserve ? » La formule qui termine la lettre : « Je prie Dieu de tout mon cœur de vous faire sentir la paix et la consolation qu'il y a à espérer en lui seul » n'adoucira pas l'amertume de son contenu.

Quand on vient de dessécher le cœur avec une doctrine inhumaine et désolante, quelle ironie d'ajouter : « Je prie Dieu de vous faire sentir la paix et la consolation ! »

Il y a lieu d'excuser l'intransigeance du praticien, car, en ce temps-là, il venait de recevoir l'initiation du quiétisme. Il prêchait le sacrifice de la vie avec une ferveur de novice qui ne voit que la lettre de son dogme. Ce zèle farouche s'apprivoisa dans la suite par les difficultés qu'il rencontra dans la conversion des adeptes et perdit sa rudesse quoique non toute.

Le pauvre Seignelay servit trop tôt de matière à l'enthousiasme récent d'un homme systématique. Quelques jours après cette lettre si curieuse, Fénelon lui envoya sept sujets de méditation (1). Mais la vivacité de la douleur et la faiblesse qui en résulta rendit pénible au malade la moindre application d'esprit.

C'est à peine si son âme ensevelie dans la douleur des sens pouvait se mettre vaguement en la présence de Dieu. Cette impuissance d'éprouver un recueillement attristait Seignelay ; il conjura son directeur de lui enseigner quelque moyen de conserver la présence de Dieu au milieu des souffrances. Fénelon fut contrarié de sa sécheresse ; il semble la lui reprocher, il trouve lui, qu'il est très naturel et très facile, quand on souffre, d'élever son cœur à Dieu et d'implorer sa guérison. Ignorait-il donc que la maladie aiguë amortit la vigueur de l'âme et ne lui laisse qu'une demi-existence? Seignelay se plaint de son incapacité à sentir la présence de Dieu et on lui dit : « Appelez à votre secours le médecin d'en haut qui peut d'autant mieux connaître et guérir vos maux que c'est lui qui les a faits par miséricorde. Appelez l'unique ami, le vrai consolateur, le père tendre qui vous portera dans son sein et qui

(1) On trouve, dans les *Œuvres spirituelles* sept méditations qui ont l'air de s'adresser à un malade en train de revenir à Dieu et qui s'accordent avec les lettres que nous étudions. Ce sont les suivantes : Qu'il n'y a que Dieu qui puisse apprendre à prier ; — Sur l'amour de Dieu ; — Que rien ne saurait manquer à celui qui s'attache à Dieu ; — Que Dieu doit être l'unique portion du cœur de l'homme ; — De quelle manière Dieu veut être glorifié ; — De la douceur et humilité du cœur.

Tous ces morceaux recommandent au fond la soumission absolue du pur amour.

vous donnera ou l'adoucissement de vos maux, ou le courage de les souffrir patiemment dans toute leur amertume » (1).

Ce langage de la bonne piété arrive un peu tard. Il eût été plus à propos quand Seignelay au début de son mal et maître encore de ses forces morales, sollicitait des encouragements et des espérances. Mais alors on lui prêchait uniquement l'expiation et le sacrifice, sans parler de guérison et de retour à la vie.

D'ailleurs, après ces encourageantes paroles, voici revenir les propos amers : « Demeurez tranquille et humilié sous la main de Dieu, à la vue de votre hauteur, de votre impatience, de vos délicatesses et de vos chagrins. Rien n'est plus propre à vous confondre que la réflexion que Dieu vous a fait faire... Vous [souffrez] si mal que cela doit suffire à vous ôter toute confiance en vous-même. Combien d'innocents qui souffrent des maux plus grands que les vôtres et qui n'ont aucun des soulagements que vous avez, quoique vous n'en méritiez aucun. Demeurez souvent devant Dieu à repasser doucement toutes ces choses. »

Il est étrange comme Fénelon oublie la question.

On lui demande un moyen de penser à Dieu au milieu des souffrances et il reprend : « Demeurez souvent devant Dieu ». Peut-être ce qui explique une pareille distraction sont-ce les grandes occupations qui l'excédaient en ce temps-là. Rappelons-nous la correspondance avec la comtesse de Gramont, l'abbé surmené par les études du duc de Bourgogne et ses loisirs accaparés par les conférences sur le pur amour dans

(1) Tome VII, p. 211.

les entre-sols de Versailles. Quelle part pouvait-il bien réserver à son pénitent dans des journées si remplies? Alors il rachetait le temps en écrivant très vite et il oubliait à la fin de sa lettre le sujet qu'il avait pris au commencement.

La seule chose à laquelle il pensait toujours, c'était sa formule invariable : « Le silence est très nécessaire et à votre corps et à votre âme. C'est dans le silence et dans l'espérance, comme dit l'Écriture, que sera votre force. » Ce mot d'espérance sauve tout. On voit que Fénelon a dès maintenant sous la main les textes qui viendront plus tard au secours de son système quand il sera en but à la contradiction

Cette lettre fut-elle la dernière qu'il écrivit à Seignelay? S'il y en eut de nouvelles, nous ne les avons pas. Le malade fut-il content de la réponse? Nous l'ignorons. Comment se comporta-t-il à ses derniers instants? Fit-il vraiment honneur à la dévotion de l'amour pur?

Ce que nous pouvons dire et ce que nous osons dire, c'est que Fénelon porta le deuil de son pénitent avec assez de désinvolture. Peut-être l'indépendance et l'indocilité du marquis avaient rendu sa personne un peu désagréable. Rien n'est plus agaçant pour un médecin systématique qu'un patient qui fronce le sourcil à la lecture de ses ordonnances ou qui fait la grimace à la première dégustation de ses drogues.

Quoiqu'il en soit, il ne parla plus du défunt, ou plutôt la seule fois qu'il en parla dans la suite, ce fut pour l'associer avec son frère, l'archevêque de Rouen, dans une singulière oraison funèbre.

Cet archevêque de Rouen, second fils de Colbert, était pourtant l'ami de Fénelon et un ami généreux et point susceptible, si l'on en juge par les remontrances que l'abbé, alors simple ecclésiastique, lui adressa, avec sa franchise de réformateur intransigeant.

« J'apprends, lui écrivait Fénelon en 1692, que M. Mansard vous a donné de grands dessins de bâtiments pour Rouen et pour Gaillon. Souffrez que je vous dise étourdiment ce que je crains là-dessus. La sagesse voudrait que je fusse plus sobre à parler, mais vous m'avez défendu d'être sage et je ne puis retenir ce que j'ai sur le cœur. Vous n'avez vu que trop d'exemples domestiques des engagements insensibles dans ces sortes d'entreprises... Qui corrigera la fureur de bâtir, si prodigieuse en notre siècle, si les bons évêques mêmes autorisent ce scandale ? Ces deux maisons, qui ont paru belles à tant de cardinaux et de princes, même du sang ne vous peuvent-elles pas suffire ? N'avez-vous point d'emploi de votre argent plus pressé à faire? Souvenez-vous, monseigneur, que vos revenus ecclésiastiques sont le patrimoine des pauvres, que ces pauvres sont vos enfants et qu'ils meurent de tous côtés de faim. Je vous dirai, comme dom Barthélémy des Martyrs disait à Pie IV, qui lui montrait ses bâtiments : « *Dic ut lapides isti panes fiant.* Dites à ces pierres qu'elles deviennent du pain (1). »

Quand le bon archevêque mourut, Fénelon envoya à son beau-frère, le duc de Chevreuse la lettre suivante : « Je ne veux point, mon bon duc, fatiguer notre bonne duchesse par une lettre de condoléances. Elle ne veut

(1) Tome VIII, p. 442.

de moi aucun compliment, et elle ne doute pas, si je ne me trompe, de la sincérité avec laquelle je m'intéresse à tout ce qui la touche. J'ai véritablement senti la perte qu'elle vient de faire de monsieur son frère ; mais j'y ai adoré la main de Dieu. Ce prélat avait un fonds de foi qui était mêlé de goûts naturels et de dissipation. Dieu l'a préparé par une longue maladie, et il l'a *enfin arraché à tout ce qui était dangereux pour lui.* Nous savons, mon bon duc, combien nous avons *vu de miséricordes semblables dans la même famille :* il faut en bénir Dieu et *tourner ces pertes à profit* pour se détacher de tout (1). »

Voilà comment on parle d'un ami qui vient de mourir, d'un collègue dans l'épiscopat, d'un confrère de l'Académie française. Mais ce qu'il importe ici de souligner dans cette lettre, c'est l'allusion maussade au pauvre Seignelay, que nous venons de voir dans ses peines, dans ses tristesses, dans ses souffrances, si peu consolées par la discipline crucifiante de Fénelon.

Répétons une fois de plus le souvenir que lui consacre son ancien directeur : « Nous savons, mon bon duc, combien nous avons vu de miséricordes semblables dans la même famille ». On avouera que le *Requiescat in pace* n'est pas précisément trempé dans l'eau bénite. Pas le moindre soupir de compassion humaine sur un mort qui reçut ses derniers avis ! Et pourtant Fénelon sait s'attendrir sur les vers d'Homère, d'Horace et de Virgile dans sa *Lettre à l'Académie française.* Il pleure les fleurs délicates que la charrue d'un laboureur impie déracine ; il s'attriste sur les jeunes guerriers qui péris-

(1) Tome VII, p. 262.

sent dans le champ de Troie, loin de leurs épouses chéries. Oh ! nous comprenons ces larmes romanesques. *Sunt lacrymæ rerum.* Mais pourquoi Fénelon, si sensible pour les êtres imaginaires, l'est-il si peu à l'égard d'un ami qui vécut sous ses yeux et près de son cœur ?

Nous croyons que ce fut la faute de son système spirituel. Lorsqu'il s'y enfermait pour écrire comme dans une tour brumeuse, à cette hauteur, la couleur humaine des choses ne lui arrivait plus ; il les voyait sous un jour mystique. La mort de Seignelay lui apparaissait uniquement comme un acte de la volonté de Dieu, comme une grâce de sa miséricorde. Il n'y avait qu'à se résigner, qu'à remercier et même qu'à se réjouir.

On avouera que ce détachement de pur amour n'est pas un martyre aussi terrible qu'on semble nous le dire, du moins pour se détacher de la personne des autres. La raison murmure cependant contre cet ascétisme stoïque qui voudrait annihiler les plus nobles sentiments de la nature sous prétexte de les purifier. L'Évangile proteste contre une pareille dévastation en nous racontant que l'unique et divin modèle de toute perfection chrétienne, Jésus-Christ, pleura sur les hommes et sur les choses, sur son ami Lazare et sur les murs de Jérusalem.

C'est pourquoi Fénelon demeure, à notre avis, trop surhumain pour avoir eu si peu regret à son pénitent. Encore que le marquis de Seignelay n'eût pas goûté les prescriptions de son directeur avec un bien vif plaisir, encore qu'il se fût traîné en soupirant sur le chemin de l'abandon, au lieu d'y courir avec allégresse, Fénelon

aurait dû lui tenir compte de son bon vouloir et de sa patience.

Il semble qu'un néophyte, s'il est le marquis de Seignelay, mérite des ménagements, et s'il est malade, beaucoup de douceur, d'indulgence et de miséricorde, et quand il meurt, quelque regret, bien que sa mort soit une grâce de salut éternel.

CHAPITRE V

LE DUC DE CHEVREUSE

LA DIRECTION DÉVOTE

Le Tuteur de la petite confrérie.— Le genre et l'esprit de la direction spirituelle de Fénelon, avant le quiétisme. — La nouvelle méthode de spiritualité, à partir de 1690.— Le diable en discrédit.— Enthousiasme du duc de Chevreuse pour le pur amour. — Sa confiance en madame Guyon et ses inaptitudes intellectuelles pour le nouveau mysticisme. — Les recommandations et les avis du directeur. — Sa peur de voir son cher disciple retourner aux Jansénistes. — La monition fraternelle des quiétistes. — La duchesse de Beauvilliers, monitrice spirituelle de son beau-frère.— Mort du chevalier d'Albert. — Une admirable lettre de consolation. — Stérilité de la méthode fénelonienne.

Charles Honoré d'Albert, duc de Chevreuse était le beau-frère du marquis de Seignelay. Il naquit en 1646, fit de bonnes études à Port-Royal, sous la direction de l'humaniste Lancelot. Son père, le duc de Luynes avait été l'insigne bienfaiteur et protecteur du monastère. Sa mère figurait comme sainte dans les Nécrologes de l'abbaye et ses sœurs, Mme d'Albert et Mme de Luynes qui devaient être un jour les pénitentes de Bossuet, prirent le voile à Port-Royal des Champs. Toute la

5.

famille était janséniste. Après avoir suivi quelque temps la carrière des armes, le duc de Chevreuse se maria avec la fille aînée de Colbert et devint ainsi le beau-frère du duc de Beauvilliers auparavant son ami. Il « était assez grand, bien fait, et d'une figure noble et agréable » (1). Son esprit pénétrant, son savoir, sa naissance le rendaient capable d'exercer les premiers emplois, mais pendant des années, le roi ressentit à son égard une certaine méfiance anti-janséniste. Le grief de quiétisme arrivant là-dessus accrut encore ce refroidissement. A la fin pourtant, Louis XIV oublia et se laissa influencer par cet homme aimable, probe, religieux, instruit et fort entendu dans les choses de gouvernement. Il en fit incognito son ministre et son conseiller intime (2).

Ce fut le membre le plus distingué et le plus agissant de la petite confrérie secrète du pur amour. Mme Guyon l'avait surnommé le *Tuteur*. C'est sous ce nom qu'on le désignait familièrement parmi les adeptes et il le portait bien. Grand champion de Fénelon et de Mme Guyon à l'époque de la persécution du quiétisme, il continua depuis d'être le plus fervent de leurs disciples. Absolument dévoué à l'archevêque, on peut dire qu'il resta son représentant à la Cour après que Louis XIV l'eut exilé à Cambrai. Grâce à lui, chose incroyable ! l'ancien précepteur disgracié put se donner, du fond de son exil, la satisfaction suprême d'exercer en quelque sorte dans le Conseil du Roi le rôle d'un premier ministre.

(1) Tome XXIII, p. 188. — **1.**

(2) *Ibid.*, tome XV, pp. 402-404, et tome XXIII, p. 421.

De là le double aspect dévot et politique qui différencie les lettres de leur correspondance, suivant que Fénelon dirige son ami dans la vie intérieure ou qu'il le fait agir comme son lieutenant dans les affaires d'État. Cependant, à vrai dire, il n'y a en tout cela qu'une variété de nuance; au fond, c'est la même pensée religieuse qui inspire cette double direction que nous allons successivement exposer.

La direction dévote du duc de Chevreuse remonte à l'époque où Fénelon n'était encore que le Supérieur des Nouvelles-Converties. Une lettre bien datée du 28 mai 1687, la première du recueil, nous remet en vue sa manière de traiter la spiritualité avant le quiétisme. C'est une réponse à des nouvelles de conscience.

« Je suis très aise, mon cher seigneur, d'apprendre que l'agitation du voyage ait laissé madame la duchesse dans la même situation. Il y a toujours à craindre que ces grands mouvements ne nous dérangent un peu. Mais, dans le fond, quand on se tient attaché à Jésus-Christ par la prière et par la fréquentation de ses mystères, l'agitation ne sert souvent qu'à nous affermir. Cet arbre dont parle David, qui est planté le long des eaux et qui est profondément enraciné, selon les termes de l'Apôtre, dans l'humilité et dans la charité, n'est pas ébranlé par les vents qui arrachent les plantes sans racines. Cet arbre est même plus affermi à mesure qu'il paraît plus agité. Les occasions de vanité, de dissipation, d'ambition, de jalousie, sont pour ces âmes des occasions d'un nouveau mérite. Mais, je conviens avec vous, mon cher seigneur, qu'on a besoin, dans ces rencontres,

(1) Voir le chapitre consacré à madame de Gramont, p. 34.

de s'observer avec grand soin et de se tenir fortement attaché à Dieu. Pour peu que Dieu se détourne de nous pour punir notre négligence ou nos infidélités, nous nous trouvons bientôt dans l'état où était David au milieu de sa cour. Hélas ! je me croyais affermi dans le bien, disait ce prince selon le cœur de Dieu ; je ne serai jamais ébranlé dans mes résolutions, disais-je en moi-même, me voilà fixé pour l'éternité. Mais vous n'avez fait que détourner vos yeux un moment, ô mon Dieu, et je suis tombé dans le trouble... Qui nous peut soutenir sur le penchant d'un précipice où nous roulons déjà de nous-mêmes? C'est votre seule grâce, ô mon Dieu ! c'est vous seul, ô Jésus, qui avez vaincu le monde, et en nous, et hors de nous, en répandant des douceurs infiniment plus grandes que celles qui nous séduisent. Mais cette grâce, mon cher seigneur, ne se communique, dans la voie ordinaire, que par la prière fréquente et par les sacrements (1) ».

C'est la doctrine traditionnelle que traduit Fénelon dans le charme de son style : la nécessité de la grâce, la prière et les sacrements qui en sont les sources ou du moins les fontaines communicatives.

Malheureusement, ajoute Fénelon, on ne sent pas les besoins spirituels comme ceux du corps et de la santé. « Souvent, dit-il, nos forces spirituelles sont presque entièrement épuisées, avant que nous connaissions notre mal. On attribue à un premier mouvement, à une légère négligence, à une petite faiblesse, ce qui est souvent l'effet et la marque d'une passion dominante et d'un cœur corrompu. On aime le monde et ce qui est

(1) Tome VII, p. 199-200. Lettre du 28 mai 1687. — **I.**

dans le monde par une vraie affection et l'on s'imagine qu'on n'a que des vues passagères qui ne laissent aucune impression dans le cœur. Qui est-ce qui peut discerner, mon cher seigneur, l'impression passagère que fait le monde sur une âme exposée à son commerce dangereux d'avec l'affection permanente qu'il imprime? Qui est-ce qui peut discerner, si c'est par nécessité et avec répugnance qu'il sert à la vanité, ainsi que parle l'Ecriture, ou si c'est de bon gré et avec plaisir? Que faire donc dans cette incertitude terrible? S'humilier, gémir, prier, soupirer incessamment vers Jésus-Christ (1). »

Cette fine analyse s'arrête pour donner essor à une prière ardente, à une éloquente paraphrase d'un verset des Psaumes, *Averte oculos meos, ne videant vanitatem.* Les tentations du démon n'y sont pas oubliées : « Faites, Seigneur, que lorsque cet esprit séducteur me tentera, ou par la sensualité, ou par la curiosité, ou par l'ambition, je ne sois non plus ébranlé que vous le fûtes dans le désert. S'il me montre la gloire du monde, en me flattant qu'il m'en fera part pourvu que je l'adore, détournez alors mes yeux de la vanité; faites-moi sentir l'illusion de ses vaines promesses et gravez vivement et profondément au fond de mon cœur ces vérités par où vous dissipâtes la vanité de Satan (2), qu'il ne faut *adorer que Dieu et qu'il ne faut servir que lui seul.* »

Tout ceci comme doctrine et comme genre de direction précède évidemment la conversion de Fénelon au quiétisme. Plus tard, sous l'empire d'une dévotion mé-

(1) Tome VII, p. 200. — 1.

(2) *Ibid.*, p. 201.

taphysique, il semblera ignorer l'intervention du démon dans les péripéties de la vie spirituelle. Il ne voudra voir le plus souvent dans les phénomènes malsains de la conscience que l'action délétère de l'amour propre et le diable échappera à ses regards, comme un être odieux qu'on ne cherche pas et qui fait peur. Il écrivait un jour au duc de Chevreuse : « Je ne crois pas qu'il faille toujours attribuer au démon les résistances et les répugnances de la volonté inférieure à rompre les obstacles qui vous empêchent d'aller à Dieu, car cette répugnance est comme identifiée avec notre nature qui ne peut souffrir ce qui l'arrache à ses amusements et à ses plaisirs (1). »

On dirait déjà une pointe de cet esprit moderne qui, chez des chrétiens même dévots, tend à réduire au minimum les phénomènes surnaturels dans la conscience et à leur préférer des équivalents humains et rationnels. Ces braves gens ne demanderaient pas mieux qu'une bonne explication allégorique, d'ailleurs approuvée par l'Église, exorcisât tous ces démons qui se promènent comme pour les narguer dans les pages des Évangiles, des écrits apostoliques et du reste chez tous les maîtres les plus célèbres de la vie spirituelle.

A partir de 1690, nous n'aurons plus dans les lettres de direction que de rares mentions de l'esprit malin mais par contre, l'amour-propre, le pur amour, le recueillement, l'abandon et toute la gamme des expressions quiétistes viendront émailler les passages édifiants.

Nous n'aurons plus guère aussi cette piété tendre et onctueuse, pétrie d'élévations et de prières et comme parfumée par la bonne odeur des citations des Écritures,

(1) Tome VII, p. 216, n° 17. — I.

la piété qui rappelle saint François de Sales, moins sa bonhomie, avec la grâce élégante et flatteuse en plus. Un ton ferme d'assurance et d'autorité succédera à la modestie obséquieuse que Fénelon observe ici avec son pénitent, en finissant son joli sermon. « Vous me pardonnerez bien, mon cher seigneur, lui dit-il, cette petite digression. Je suis si touché du danger où je me trouve quelquefois que je dis à Dieu tout ce qui me vient alors en pensée et comme je ne distingue pas trop l'amour que j'ai pour mon salut de celui que j'ai pour le vôtre, vous ne devez pas être surpris que je parle pour vous comme je parle pour moi. Il faut pourtant finir, de peur que le zèle ne devienne indiscret (1). »

Laissez faire; l'abbé de Fénelon est jeune, il n'a que trente six ans et d'ailleurs aucune situation relevée. Encore quelques années et le moment viendra que le grand seigneur se laissera mener par lui avec un fil de laine. Ce moment coïncide avec l'entrée en scène de madame Guyon, 1689-1690.

Le mysticisme de cette visionnaire tenta l'esprit du duc de Chevreuse, amateur de curiosités et gagna son cœur épris de vie parfaite; Fénelon séduit lui-même, quitta son ancienne manière et conduisit dorénavant son noble dirigé dans la voie nouvelle qu'il avait apprise dans le *Moyen court*.

Quoi de plus doux en effet, quoi de plus attirant que le *Moyen court* pour faire oraison! On se jette entre les bras de Dieu, on lui abandonne sa volonté dans un silence d'adoration. On ne veut rien, on ne désire rien, on ne fait rien, mais on demeure dans cette soumission

(1) Tome VII, p. 201. — **1**.

paisible à la volonté divine et la transformation spirituelle s'accomplit. Dieu éclaire l'âme ; il lui parle, parfois aussi, il se dérobe dans l'obscurité sans rien lui dire. Mais l'âme recueillie et désappropriée d'elle-même ne laisse pas d'être unie à son Bien-aimé. C'est lui qui la corrige, qui la purifie, qui la sanctifie jusqu'à un degré de perfection éminente et jusqu'au divin, sans qu'elle s'en préoccupe autrement que de le vouloir ou plutôt de vouloir ce que Dieu veut.

Cette dévotion spécieuse que les petits papiers de Fénelon traduisaient pour les affiliés dans des expositions charmantes avait beau porter au front la flétrissure de l'erreur. On n'y regardait point de si près. Le duc de Chevreuse partageait là-dessus l'inconscience tranquille de son directeur, sa foi robuste en la mission divine de madame Guyon et en sa méthode. Son enthousiasme pour l'état du pur amour ne s'était pas démenti d'un iota depuis le jour que donnant une lettre de madame Guyon à Bossuet, il le priait très sérieusement de ne pas résister aux mouvements de la grâce qu'il ressentirait en la lisant (1).

(1) *Première partie*, p. 89. — **5**.

Le fait mérite d'être cité. « [M. le duc de Chevreuse] était si persuadé que madame Guyon avait le pouvoir de communiquer la grâce, qu'en rendant la lettre, il pria très sérieusement M. de Meaux de ne résister point aux mouvements de la grâce qu'il ressentirait en la lisant. Le Prélat accepta la condition, et après l'avoir lue attentivement, il l'assura qu'il n'avait rien senti d'extraordinaire. « Eh bien, répliqua le duc de Chevreuse, quand vous serez assis auprès d'elle, vous ressentirez infailliblement les mouvements de la grâce, si vous n'y mettez point d'obstacle ». Quelques jours après, il eut la simplicité d'en demander au Prélat des nouvelles. « J'ai eu, répondit le Prélat, de grands mouvements, mais d'horreur et d'indignation pour ses erreurs et ses illusions ».

Ces admirables dispositions mystiques laisseraient croire qu'on va trouver dans la vie spirituelle du duc de Chevreuse le récit de ses extases, de ses prophéties et de ses miracles ! Hélas ! l'expérience de Fénelon ne fut pas plus heureuse avec lui qu'avec d'autres. Le duc n'était engoué du nouveau mysticisme qu'en imagination. En réalité, son esprit subtil, curieux, analytique, insatiable d'idées claires et de bonnes preuves répugnait foncièrement à une méthode de recueillement intérieur où l'on devait laisser tomber tout raisonnement, toute réflexion, où l'on étouffait dans une espèce de sommeil dévot toute activité intellectuelle.

Le directeur s'avisa des difficultés de son pénitent et son premier souci se tourna à le prémunir contre les tendances de son esprit, et contre toute fréquentation qui ne pouvait que l'entretenir dans son goût pour les raisonnements à perte de vue et pour les discussions théoriques. Cet esprit raisonneur et critique était chez lui un ennemi dans la place et un ennemi inquiétant et dangereux pour son avancement spirituel, car ce besoin de tout éclaircir risquait de compromettre sa piété et ses convictions naïves, s'il allait se heurter dans les choses de la vie intérieure à des difficultés insolubles. Chevreuse, du reste, ne tarda pas à s'y buter et dans son impuissance à les résoudre, il invoqua les lumières de son maître spirituel.

« J'ai fait attention, mon bon duc, lui répondait Fénelon, à votre difficulté pour discerner les mouvements de la grâce d'avec ceux de la nature déguisée. Nous ne saurions avoir de règle précise là-dessus au-dedans de nous-mêmes. Nous avons seulement la règle

extérieure de nos actions, qui est la conformité aux préceptes, aux conseils, aux bienséances chrétiennes. Si nous avions de plus au dedans une règle pour discerner avec certitude le principe surnaturel d'avec celui de la nature, nous aurions une certitude de notre sainteté et une infaillibilité pour nous conduire nous-mêmes par inspiration. C'est ce qui est précisément contraire à l'obscurité de la vie de foi, à l'incertitude du pèlerinage et à la dépendance où nous devons être à l'égard de nos supérieurs.

» Nous ne devons point chercher ce que l'état présent ne nous permet pas de trouver : je veux dire cette règle certaine pour discerner les mouvements de la grâce d'avec ceux de la nature, qui peuvent imiter la grâce même. D'un autre côté, il semble que rien n'est si capital dans la pratique contre l'illusion, que de faire ce discernement et d'avoir une règle sûre pour le faire. Il faut, dira-t-on, suivre l'attrait de la grâce. Y manquer, c'est résister à Dieu, c'est contrister le Saint-Esprit, c'est s'éloigner de la perfection à laquelle on est appelé.

» Mais comment suivra-t-on l'attrait de la grâce si on n'a pas une règle sûre pour la distinguer des mouvements spécieux de la nature déguisée? Le défaut de certitude à cet égard met dans un danger continuel de faire tout le contraire de ce qu'on veut et d'agir à tout moment par nature croyant agir par grâce. Voilà l'inconvénient ; cherchons le remède (1). »

C'est bien un remède en effet plutôt qu'un éclaircissement, ce sont des consolations que le maître donne à son disciple.

(1) Tome VII, p. 217, n° 19. — I.

« Faut-il s'étonner, ajoute-t-il, que nous ne puissions pas savoir si nous agissons pour notre perfection par une pure impression de grâce, puisque nous ne savons jamais si nous suivons la grâce ou si nous sommes dominés par le péché? Le péril des illusions vénielles sur les pratiques de perfection n'est pas étonnant dans un état où l'on doit être accoutumé à l'incertitude même sur les plus dangereuses illusions de l'amour-propre, qui fait prendre la mort intérieure pour une vie véritable, Que faire dans cette profonde nuit? Ce qui dépend de nous et nous en contenter.

» Cette conduite de fidélité et de paix tout ensemble, dans une si pénible incertitude est le plus grand martyre des âmes qui sont vives et sensibles pour les choses de Dieu. Il est vrai qu'il y a, malgré l'obscurité du pèlerinage, certaines apparences sans certitude qui servent à nourrir dans le cœur une humble confiance qu'on est en état de grâce.

» Il y a aussi certaines lueurs de grâce dans les ténèbres de la plus obscure foi, qui font entrevoir de temps en temps qu'on va à la perfection suivant l'attrait de l'amour. Mais quand Dieu veut mêler la lumière et les ténèbres, pour donner à une âme de quoi éviter l'égarement sans trouver néanmoins la pleine sécurité, il tempère tellement ces deux choses, qu'on ne saurait les démêler, ni y trouver aucun appui certain ni fixe (1). »

Quelle aisance dans cet esprit qui traverse d'un vol léger la région obscure de la conscience en notant de quelques traits rapides les phénomènes religieux qui s'y

(1) Tome VII, p. 217-218. — **1.**

épanouissent un instant, comme des lueurs brusquement éteintes ! Mais la difficulté subsiste et les paroles suivantes l'aggravent au lieu de l'expliquer.

« Laissons tomber paisiblement tous les mouvements naturels, autant ceux de paresse que ceux d'empressement, autant ceux qui viennent des goûts raffinés de l'esprit que ceux qui viennent de la chair grossière (1). »

N'est-ce pas là tout remettre en question ? Car comment discerner ces mouvements naturels qui viennent de l'esprit, sans s'observer minutieusement, sans s'analyser à toute heure ? Fénelon prévoit fort distinctement le danger qui peut naître de ses propres avis.

« Il faut bien se garder de tomber dans le scrupule, dans la gêne intérieure, dans un trouble très dangereux, en voulant arranger toutes ces choses pour s'assurer, qu'on les fait par grâce. Car ce serait éteindre la grâce à force de vouloir s'assurer qu'on la suit ; ce serait rentrer, sous prétexte de sûreté, dans toutes les recherches d'amour-propre qu'on prétend éviter...

» Pour vous dire quelque chose de propre et de personnel, mon bon duc, il faut vous faire souvenir qu'en vous la pente de la nature et le piège de l'illusion n'est point dans les désordres grossiers mais dans l'intempérance de la sagesse et dans l'excès du raisonnement (2). »

Tout cela conviendrait à une autre méthode de vie intérieure ; mais dans la voie du pur amour qui consiste précisément à éliminer dans ses pensées, dans ses désirs, dans ses goûts, dans ses actes libres, toute trace

(1) Tome VII, p. 218. — 1.

(2) *Ibid.*

d'amour-propre, toute vibration d'un mouvement naturel pour n'y laisser que la pure volonté de Dieu et son amour absolu, comment se passer d'une vigilance continuelle, d'un usage perpétuel d'analyse psychologique, si l'on veut exécuter un triage si délicat?

Et alors à quoi bon crier gare sur les excès de raisonnement et sur les scrupules, suites inévitables d'un pareil système?

Toujours préoccupé de la tendance raisonneuse de son disciple, Fénelon redoutait pour lui la fréquentation des philosophes et des savants. Leurs écrits et leurs conversations étaient autrement agréables au duc de Chevreuse que l'examen microscopique des atomes de son amour-propre, combinés aux éléments surnaturels, auquel il se livrait dans l'officine obscure de sa conscience. Mais grand danger d'attraper par contagion le scepticisme qui en ce temps là se glissait partout! Qu'arriverait-il si le pénitent raisonneur s'avisait de considérer, à la lumière de la raison, les chères théories mystiques?

Sans aucun doute, la désappropriation, le recueillement passif, la foi pure, sèche et nue, la petitesse décamperaient de son imagination aussi vite que les papillons crépusculaires se dissipent quand on projette, dans les ténèbres où ils tourbillonnent, quelques rayons de vive clarté. « Encore une fois, disait Fénelon, défiez-vous des savants et des grands raisonneurs. Ils seront toujours un piège pour vous et vous feront plus de mal que vous ne sauriez leur faire du bien (1). Il faut que notre philosophie laisse la place à la simplicité

(1) Tome VII, p. 219. — **1.**

évangélique : *Bienheureux les pauvres d'esprit.* D'où je conclus : Malheur aux riches d'esprit, à ces savants qui entassent tant de connaissances, à ces philosophes sages en eux-mêmes, aux esprits qui veulent tout pénétrer et jouir de leurs lumières comme un avare de ses trésors (1). Les raisonneurs, les savants sans oraison éteignent l'esprit intérieur, comme le vent éteint la bougie. Après avoir été avec eux, on se sent le cœur desséché et l'esprit hors de son centre. Craignez ce genre d'hommes : ils sont contagieux pour vous (2). »

Il y avait une autre classe d'ennemis non moins suspects à Fénelon et bien plus dangereux pour son fils spirituel que les savants : c'étaient les Jansénistes. On n'a pas oublié l'origine du duc de Chevreuse et sa première éducation à Port-Royal. Fénelon avait enlevé à la secte cette précieuse conquête. Il eut toujours peur de voir son cher néophyte, cette couronne de son apostolat, lui échapper et revenir à ses premiers amis. L'exemple récent de la comtesse de Gramont (3) qui après avoir demeuré treize ans sous sa conduite spirituelle était retournée à Port-Royal rendait ses appréhensions motivées. Il faut lire ses recommandations et ses instances pleines d'alarmes qu'il lui adressait.

« Les gens que vous avez le plus écoutés autrefois sont infiniment secs, raisonneurs, critiques et opposés à la vraie vie intérieure. Si peu que vous les écoutassiez, vous écouteriez aussi un raisonnement sans fin et une curiosité dangereuse, qui vous mettrait insensiblement hors

(1) Tome VII, p. 223, n° 23. — **1.**

(2) *Ibid.*, p. 228. Lettre du 16 juin 1701.

(3) Voir ci-dessus chap. III, p. 58.

de votre grâce pour vous rejeter dans le fond de votre naturel. Les longues habitudes se réveillent bientôt et les changements qui se font pour rentrer dans son naturel, étant conformes au fond de l'homme se font beaucoup moins sentir que les autres. Défiez-vous, mon bon duc, et prenez garde aux commencements qui entraînent tout (1) ».

Et encore deux ans après : Ne cessez point de vous défier de votre esprit curieux et de vos raisonnements ; craignez ce goût des gens d'esprit et des savants. Vous savez même qu'il y a certains dévots, secs, critiques, dédaigneux et pleins de leurs lumières qui sont d'autant plus à craindre pour vous, que votre goût, votre habitude et votre confiance vous ont tourné longtemps de ce côté là (2) ».

Sans tenir compte d'un ancien pli qui pouvait encore ramener le duc de Chevreuse vers Port-Royal, il faut avouer que la dévotion janséniste offrait à sa raison une prise autrement tangible que les subtilités de Fénelon.

Ne parlons pas de son servilisme : c'est une dévotion effrayée, qui se courbe, qui rampe en tremblant dans un chemin creux, n'osant lever les yeux au ciel, crainte d'y rencontrer un Dieu terrible qui lance sa foudre. Dans son trajet obscur, elle se frappe la poitrine, elle abîme le corps de mortification et de pénitences, elle s'entretient de son néant et de ses péchés, elle se juge indigne d'obéir à Jésus-Christ qui l'invite à son festin sacré, quoique cette grande humilité

(1) Tome VII, p. 216. Lettre du 31 août 1699. — I.

(2) *Ibid.*, p. 227. Lettre du 24 mars 1701.

ne l'empêche point de décrier la corruption du siècle, de gémir sur la prétendue déchéance de l'Église, et de se croire appelée à les réformer l'un et l'autre.

Cependant elle tient par certains côtés à des maximes fort chrétiennes : notamment celle de la crainte de Dieu, tant recommandée dans l'Écriture (1). Elle garde dans son rigorisme outré des pratiques de mortification très salutaires et toujours en faveur auprès des saints. C'est par là surtout qu'elle offrait des garanties solides à l'esprit d'examen du duc de Chevreuse, plus sérieuses que les subtilités de la dévotion du pur amour. Cette dernière en effet dépouillée de pratiques sensibles et populaires et réduite à une espèce de rêverie métaphysique ne laissait à la réflexion aucun aliment substantiel et ne reposait à vrai dire sur aucun principe dogmatique, puisque l'Église avait condamné le livre du *Moyen court* et les *Maximes des Saints* qui en étaient l'apologie.

Les inquiétudes de Fénelon contre Port-Royal n'étaient donc point vaines : il n'avait pas tort de prêcher la méfiance. Il crut pourtant que ses recommandations ne suffisaient pas et il s'avisa d'une mesure plus efficace. Ne pouvant veiller sur son disciple que de fort loin et ses lettres, pour si fréquentes et pour si persuasives qu'elles pouvaient être, lui paraissant incapables de créer une atmosphère protectrice d'idées et de sentiments autour de son âme, il eut recours à une pratique que nous avons déjà vue employée par la duchesse de Mortemart (2) et qui s'appelle la monition fraternelle.

(1) Philip., II[12].

(2) Voir chap. I, p. 7, chap. II, pp. 14, 25

Il commença d'abord par proposer timidement la chose au duc de Chevreuse en s'excusant de la liberté grande. L'affaire paraissait en effet quelque peu impertinente. Astreindre un homme du monde, grand seigneur et bel esprit à découvrir sa conscience à quelque frère ou à quelque sœur de sa confrérie dévote, l'obliger à dévoiler ses défauts, ses peccadilles, ses petitesses, l'assujettir à recevoir des observations, des remontrances, des critiques comme un novice qu'on veut dresser, quel autre que Fénelon en aurait eu l'idée? Quel autre aurait eu le courage de la proposer? Quel autre aurait réussi à la faire passer? que dis-je, à la faire approuver et à se faire obéir?

« Il faudrait un peu d'entretien, lui écrivait-il, avec quelqu'un qui eût un vrai fonds de grâce pour l'intérieur; il ne serait pas nécessaire que ce fût une personne consommée, ni qui eût une supériorité de conduite sur vous. Il suffirait de vous entretenir dans la dernière simplicité avec quelque personne bien éloignée de tout raisonnement et de toute curiosité. Vous lui ouvririez votre cœur pour vous exercer à la simplicité et pour vous élargir. Cette personne vous consolerait, vous nourrirait, vous développerait à vos propres yeux et vous dirait vos vérités. Par de tels entretiens, on devient moins haut, moins sec, moins rétréci, plus maniable dans la main de Dieu, plus accoutumé à être repris.

» Une vérité qu'on nous dit nous fait plus de peine que cent que nous nous dirions à nous-mêmes. On est moins humilié du fond des vérités que flatté de savoir se les dire. Ce qui vient d'autrui blesse toujours un peu et porte un coup de mort. J'avoue qu'il faut bien prendre

garde au choix de la personne avec qui on aura cette communication. La plupart vous gêneraient, vous dessécheraient et boucheraient votre cœur à la véritable grâce de votre état. Je prie Notre Seigneur qu'il vous éclaire là-dessus. Défiez-vous de votre ancienne prévention en faveur des gens qui sont raisonneurs et rigides. — Toujours ce cauchemar des jansénistes qui offusque la pensée de Fénelon. — C'est, ce me semble, sans passion que je vous parle ainsi. Je vis bien avec eux et eux avec moi en ce pays; mais le vrai intérieur est bien loin de là.

» Pardonnez-moi, mon bon duc, tout ce que je viens de vous dire. Si vous ne le trouvez pas bon, j'aurais tort de l'avoir dit, mais je ne saurais croire qu'après m'avoir écrit avec tant d'ouverture de cœur, vous n'approuvassiez pas mon zèle sans mesure. Quand même je me tromperais, mon indiscrétion, en vous mortifiant, vous ferait du bien, pourvu que vous la reçussiez avec petitesse (1). »

Il semble que le directeur laisse toute discrétion à son pénitent pour se choisir un moniteur à son goût: « C'est à Notre Seigneur, lui dit-il, à l'éclairer là-dessus. » Mais, ne vous fiez pas trop à ce langage. Il ne laissera pas son disciple s'émanciper de sa tutelle, fût-ce sous la garantie d'une assistance divine. Il reviendra à la question quelque temps après, pour la décider lui-même et pour indiquer une confidente de son élection et de sa main.

« Le chapitre le plus difficile à traiter, écrit-il, est le choix d'une personne à qui vous puissiez ouvrir votre

(1) Tome VII, p. 222. Lettre du 30 décembre 1699. — I.

cœur. M... [la duchesse de Mortemart] ne vous convient pas, le bon... [le duc de Beauvilliers] n'est pas en état de vous élargir, étant lui-même trop étroit». — Pauvre duc de Beauvilliers, comme on vous arrange! — mais si lui ne vaut pas, sa femme fera l'affaire.

« Je ne vois que N... [la duchesse de Beauvilliers]... La bonne... (1) est vive, brusque et libre; mais elle est bonne, droite, simple et ferme contre elle-même, dans l'étendue de ce qu'elle connaît. Je vois même qu'elle s'est beaucoup modérée depuis deux ans; elle n'est point parfaite, mais personne ne l'est. Attendez-vous que Dieu vous envoie un ange? A tout prendre, elle est, si je ne me trompe, sans comparaison, ce que vous pouvez trouver de meilleur. Elle a de la lumière, elle vous aime, vous l'aimez; vous lui ferez du bien et j'espère qu'elle vous le rendra, même avec usure...

» Si la bonne... vous parle trop librement et si ses avis ne vous conviennent pas, vous pouvez le lui dire simplement : elle s'arrêtera d'abord. Si les avis que vous lui donnerez la blessent, elle vous en avertira de même. Vous ne déciderez rien de part ni d'autre et chacun pourra, d'un moment à l'autre, borner les ouvertures de cœur. Je me charge de régler tout entre vous deux et de modérer tout ce qui irait trop loin. Dieu ne permettra pas que cette liaison de grâce se tourne mal, pourvu que vous y entriez avec un cœur petit et un esprit désapproprié. Vous verrez même que les obstacles qui paraissent grands de loin, seront beaucoup moindres

(1) La « bonne... » est le surnom de confrérie de la duchesse. On l'appelait encore la P. B., *la petite bonne duchesse*.

de près. Quand même vous y trouveriez quelques peines, n'en faut-il pas trouver et peut-on être aidé à mourir [c'est la mort par métaphore : le quiétisme] sans peine et sans douleur ?

» Je vous réponds que la bonne... fera ce que vous souhaiterez autant qu'elle le pourra, et que pour le reste, elle s'accommodera de ce que je règlerai. Voilà mes pensées, mon bon duc, corrigez-les si elles ne sont pas bonnes (1). »

Qu'on veuille bien remarquer ce que Fénelon dit tout d'abord au duc de Chevreuse en lui proposant un peu d'entretien avec « une personne qui ait un vrai fond de grâce pour l'intérieur » et ce qu'il appelle ci-dessus « une liaison de grâce » et encore « un canal » par où viennent « la lumière et le soutien » (2) et l'on en concluera que la monition dans le système spirituel de Fénelon est quelque chose de plus qu'un exercice purement moral, tel que le recommandaient déjà les stoïciens (3) et après eux les maîtres de la vie intérieure.

La monition acquiert, ce semble, dans la religion quiétiste la valeur d'une communication sacramentelle. Souvenons-nous de cette plénitude de grâce qui produisait chez madame Guyon les curieux effets que l'on sait (4).

Tout fidèle de la confrérie du pur amour se trouve

(1) Tome VII, p. 226-227. Lettre du 27 janvier 1700. — **I.**

(2) *Ibid.*, p. 228. Lettre du 16 juin 1701. — **I.**

(3) Voir le passage de Galien cité par le P. Rodriguez. *De la correction fraternelle. Traité de la perfection.*

(4) Voir ci-dessus, pp. 13, 88.

par l'effet de l'oraison dans un état analogue ; il possède, selon l'expression du maître, « un vrai fond de grâce pour l'intérieur », il devient un réceptacle de grâce. Cette grâce se transmet réciproquement d'un affilié à l'autre, à la faveur de la monition fraternelle. Chacun reçoit de son frère ou de sa sœur mystique des lumières, des consolations, des forces surnaturelles, selon la mesure de « son fond de grâce ».

A l'ordinaire, cette édification mutuelle peut dispenser de toute autre direction. Néanmoins, le directeur se réserve d'intervenir dans les cas difficiles, sans doute parce que « sa grâce » est d'un ordre plus élevé. Que s'il survient maintes rencontres particulièrement critiques et qu'il s'imagine que « sa grâce » alors ne suffit plus, il n'hésite pas à recourir, soit pour son propre compte, soit pour celui de ses dirigés, à la grâce suréminente de la Mère Générale de la Confrérie, madame Guyon, que l'on va consulter à Blois.

Voilà donc le duc de Chevreuse mis en garde contre la dangereuse pente de son esprit qui le porterait à la périlleuse fréquentation des savants et des jansénistes, le voilà placé sous la surveillance d'un ange gardien, une ardente zélatrice du petit cénacle mystique de Paris. Il peut maintenant courir à son aise dans la voie intérieure, sous les yeux rassurés de son prudent directeur.

Et vraiment il s'y élança avec son bel enthousiasme, passant par les étapes qu'on lui avait tracées : « Oraison sur un livre... qui vous portera le plus à une simple présence de Dieu, qui fasse cesser l'activité de votre esprit. Pour le temps de l'oraison : une partie le

matin, une autre vers le soir. Faites oraison en carrosse. Pour la durée : Faites là-dessus ce qu'on fait en prenant des eaux ; commencez par quelque chose de médiocre et accoutumez-vous peu à peu à augmenter la mesure. Ensuite vous me ferez savoir quelles seront là-dessus vos expériences.

» Pour vos communions, j'approuve fort que vous les fassiez deux ou trois fois la semaine... suivre le besoin plutôt que l'extérieur de certains jours ; varier les lieux pour ne faire de peine à personne. Pour vos confessions, ne pas les faire souvent, mais quand le besoin en est un peu marqué (1). »

Dans le temps de cette ferveur initiale, la Providence vint troubler son allégresse, en le frappant d'un coup terrible par la mort de son fils le chevalier d'Albert, tué le 9 juillet 1701 au combat de Carpi, à la tête de son régiment de dragons. C'était une occasion solennelle pour pratiquer héroïquement le sacrifice du renoncement et d'abandon à la volonté divine tant recommandé dans la dévotion nouvelle.

Fénelon en lui écrivant après ce malheur, lui parle de sa résignation comme d'un fait hors de doute et comme d'un acte de vertu qui lui semble élémentaire.

« J'ai appris, dit-il, avec une sensible douleur, mon bon duc, la perte que vous avez faite. Dieu l'a permis et il faut se taire. Il ne nous reste qu'à prier Dieu pour celui que nous avons perdu. Vous savez que je l'aimais beaucoup et que j'ai toujours été sensible à ce qui le regardait. Je suis persuadé que vous portez en paix cette

(1) Tome VII, p. 226. Lettre du 27 janvier 1700. — **1.**

croix et que vous avez d'abord sacrifié à Dieu le cher enfant qu'il lui a plu de reprendre (1). »

Dans une seconde lettre, quelques jours plus tard (2), il affirme à nouveau sa conviction que le cœur paternel a supporté l'épreuve avec une paix inaltérable. « Je ne saurais être en peine de votre cœur, écrit Fénelon, ne doutant pas qu'il ne soit dans la vraie paix qui est toujours inséparable de l'amour de toutes les volontés de Dieu. »

Et comme le père très chrétien avait laissé poindre quelque inquiétude sur le sort de ce cher enfant frappé d'un coup mortel à l'improviste et en pleine jeunesse, son ami le rassure dans une page admirable qui mériterait une place d'honneur parmi un choix de lettres de consolation. « Il ne faut pas se laisser aller, lui dit-il, à des pensées trop affligeantes. Les fragilités d'un âge si tendre et d'une vie si dissipée n'ont pas un aussi grand venin que certains vices de l'esprit, que l'on raffine et que l'on déguise en vertus, dans un âge plus avancé. Dieu voit la boue dont il nous a pétris et a pitié de ses pauvres enfants. D'ailleurs quoique le torrent des passions et des exemples entraîne un peu un jeune homme, nous pouvons néanmoins en dire ce que l'Église dit dans les prières des agonisants : *Il a néanmoins, ô mon Dieu, cru et espéré en vous.*

» Un fond de foi et des principes de religion qui dorment, au bruit des passions excitées, se réveillent tout à coup dans le moment d'un extrême danger. Cette extrémité dissipe soudainement toutes les illusions de la vie.

(1) Tome VII, p. 228. Lettre du 1er août 1701. — **1.**

(2) *Ibid.*, p. 229, 18 août 1701.

tire une espèce de rideau, ouvre les yeux à l'éternité et rappelle toutes les idées obscurcies. Si peu que Dieu agisse dans ce moment, le premier mouvement d'un cœur accoutumé autrefois à lui est de recourir à sa miséricorde. Il n'a besoin ni de temps, ni de discours pour se faire entendre et sentir. Il ne dit à Magdeleine que ce mot : *Marie;* et elle ne lui répondit que cet autre mot : *Maître;* c'était tout dire. Il appelle sa créature par son nom et elle est déjà revenue à lui. Ce mot ineffable est tout puissant : il fait un cœur nouveau et un nouvel esprit au fond des entrailles. Les hommes faibles et qui ne voient que les dehors, veulent des préparations, des actes arrangés, des résolutions exprimées. Dieu n'a besoin que d'un instant où il fait tout et voit ce qu'il fait (1). »

Le bon duc de Chevreuse continua son train dévot, étant un peu remorqué, il est vrai, par sa monitrice, la bonne petite duchesse de Beauvilliers. « Je suis plus content que jamais, mandait-il à Fénelon, de la B. P. D. J'y trouve le même esprit de conduite qu'elle a reçu de vous, avec une simplicité et une lumière merveilleuse (2) ». Un nouveau deuil, la mort d'un autre fils, le comte de Montfort, tué au combat de Bellikeim, près de Landau, en 1704, fut pour ce chrétien admirable l'occasion d'un second sacrifice héroïque de son amour paternel à l'amour divin, comme on le voit par la lettre que Fénelon lui écrivit alors (3).

Il faut attendre jusqu'en 1705 pour obtenir d'autres

(1) Tome VII, p. 229. — **1.**

(2) *Ibid.*, p. 241. Lettre du 16 mai 1703.

(3) Tome VIII, p. 591, n° 225.

nouvelles sur son état intérieur: la lutte contre les Jansénistes, les affaires politiques commençaient à réduire un peu la part de la spiritualité proprement dite dans les relations des deux amis. De plus à partir de l'automne de 1703, Fénelon et Chevreuse se rencontrèrent chaque année au château de Chaulnes (1). Les confidences orales, les explications vivantes qu'ils se firent l'un à l'autre dans leurs longs entretiens les dispensaient d'écrire.

Il paraît que ces éclaircissements plus intelligibles donnés de vive voix révélèrent à Chevreuse une méprise singulière. Il s'était aperçu, en écoutant de ses oreilles les conférences du maître, qu'il n'avait rien compris auparavant au vrai sens de la spiritualité.

Avec sa simplicité candide, il fit part à son directeur de la découverte, un vrai miracle, ma foi, car depuis bientôt seize ans, il faisait du quiétisme à l'aveuglette et maintenant, il voyait clair, il comprenait tout. Fénelon le félicita. « Rien ne m'a tant fait de plaisir, lui disait-il (2), que d'apprendre que vous entendez autrement que par le passé les mêmes choses de la vie intérieure que vous croyiez alors bien entendre ».

En réalité, cette nouvelle illumination de Chevreuse n'était qu'une illusion. Tant que durait l'impression des élévations éloquentes sur le pur amour qu'il avait longuement savourées à Chaulnes, il croyait comprendre; mais quand il ne subissait plus le charme des paroles du maître, quand son âme ravie d'amitié sortait de son extase, il redevenait le profane de jadis,

(1) Petite ville de Picardie, patrie de Lhomond, à une dizaine de lieues de Cambrai.

(2) Tome VII, p. 247. Lettre du 13 janvier 1705. — **1.**

l'esprit tâtillon, le froid discoureur incapable de recueillement mystique. Les avis que Fénelon lui donne en 1707 répètent mot pour mot les avis de 1699 que nous connaissons. « Pour la vie intérieure, je ne saurais vous recommander que deux points : l'un est d'accourcir tant que vous pourrez toutes vos actions et vos discours au dehors ; l'autre de jeûner de raisonnement. Quand vous cesserez de raisonner, vous mourrez à vous-même ; car la raison est toute votre vie. Or que voulez-vous de plus sûr et de plus parfait que la mort à vous-même ? Rien n'est plus opposé à l'illusion de l'amour-propre que ce qui met la cognée à la racine de l'arbre et qui fait mourir cet amour. Plus vous raisonnerez, plus vous donnerez d'aliment à cette vie philosophique. Abandonnez-vous donc à la simplicité et à la folie de la croix (1) ».

Cela s'appelle tourner dans le même cercle et piaffer sur place au lieu d'avancer, au lieu de se corriger, de perdre ses défauts et de gagner en perfection et en vertu. Jusqu'à la fin de sa vie, le bon duc s'escrima dans le système du pur amour sans en recevoir tous les profits qu'il en espérait pour sa correction morale. Pourtant son directeur lui avait garanti que la pratique du pur amour redresserait ses défauts et suffirait à tout. « La pratique du vrai amour, lui disait-il, dès les premiers temps, dissipe tous les doutes et dégoûte de tous les raisonnements spéculatifs (2)... Si vous entrez [dans les choses de la nouvelle dévotion], non en vous rendant ces choses propres et en les possédant,

(1) Tome VII, p. 259, nº 71. — **I.**

(2) *Ibid.*, p. 218, nº 19.

mais en vous laissant posséder tout entier par elles, vous verrez le changement qu'elles feront sur le fond de votre naturel et sur toutes vos habitudes. Croyez et vous recevrez selon la mesure de votre foi (1). L'esprit d'oraison vous rendra simple, concis, décisif, sobre en pensées et en paroles, tranquille dans les embarras (2). »

En dépit de ces promesses, le duc de Chevreuse garda ses défauts et il ne sut jamais faire oraison qu'en s'imaginant la faire. Son erreur ou plutôt celle qu'il avait prise de Fénelon et de madame Guyon fut de croire qu'on apprend à se donner l'oraison de recueillement au moyen d'une méthode technique. Il n'y a pas de recettes ni de *Moyen court* pour entrer dans un état surnaturel comme celui de l'oraison de quiétude. Il y faut un don de Dieu (3).

C'est ce qui condamnait la direction de Fénelon à l'impuissance, lorsqu'elle s'exerçait dans le domaine purement mystique ; sur ce terrain idéal, elle n'obtenait de ses dirigés qu'une activité intérieure, factice et imaginaire, des illusions de sentiment, de vaines pensées et de chimériques aspirations. Mais aussitôt que les disciples étaient ramenés de ce monde de fantaisie dans celui de la vie réelle, Fénelon les tournant alors vers des choses compréhensibles leur faisait exécuter tout ce qu'il voulait. On va voir en effet que la direction domestique et la direction politique du duc de Chevreuse furent autrement efficaces que sa direction dévote.

(1) Tome VII, p. 226. Lettre du 27 janvier 1700. — **I.**

(2) *Ibid.*, p. 228. Lettre du 16 juin 1701.

(3) Voir saint François de Sales. *Traité de l'Amour de Dieu.* L. VI, chap. VII.

CHAPITRE VI

LE DUC DE CHEVREUSE

LA DIRECTION DOMESTIQUE

La morale chrétienne et la vie domestique.— Application de l'oraison de recueillement au maniement des affaires. — L'esprit de chicane au XVIIe siècle et les procès du duc de Chevreuse.— Ses créanciers et comment Fénelon lui fit payer ses dettes. — L'établissement de ses enfants et les précieux conseils de Fénelon pour y aider. — Les belles-filles de Chevreuse. — Comment les gagner à la dévotion ?

Ceux qui oublient que des questions de conscience se trouvent toujours impliquées dans les affaires de ce monde pourront se demander pourquoi Fénelon s'ingéra dans la vie domestique de son pénitent, au risque de s'attirer le reproche qu'on a toujours fait aux directeurs spirituels de vouloir gouverner dans les familles et qu'il a signalé lui-même (1). Il faut se rappeler que le duc de Chevreuse appartient à une confrérie religieuse où Fénelon préside à un double titre, comme un prophète, et aussi comme un ami à qui les affiliés sont dévoués corps et biens.

(1) Voir ci-dessus, p. 9.

Si le directeur fait excursion dans les affaires terrestres de son pénitent, l'amitié l'y autorise à défaut d'un droit spirituel. Mais Fénelon s'attribuait ce droit et se considérait autorisé même par religion, à accompagner le duc de Chevreuse dans le va-et-vient de son existence familiale parce que dans sa pensée, la vie extérieure de ses disciples ne devait être que la prolongation sensible et la manifestation visible de leur vie intérieure.

Il fallait donc que le directeur surveillât, conduisît et favorisât cet épanouissement au dehors des idées et des sentiments mystiques, qu'il avait mis lui-même comme des semences fécondes au fond de leur vie cachée.

Le duc de Chevreuse, étant possesseur de grands domaines et père d'une famille nombreuse, les cas devenaient fréquents où l'intervention de son guide spirituel trouvait sa place. Les procès, les mariages, les transactions de propriétés, choses toujours embarrassantes même pour les esprits les plus déliés et souvent consciencieux, même pour les moins scrupuleux, auraient mis en quatre le bon duc, avec son esprit minutieux et timoré, si Fénelon ne l'eût pas relancé de ses avertissements sur son application trop pointilleuse.

« J'ai souvent remarqué, dit-il, que vous êtes toujours pressé de passer d'une occupation à une autre et que cependant chacune en particulier vous mène trop loin. C'est que vous suivez trop votre esprit d'anatomie et d'exactitude en chaque chose. Vous n'êtes point lent, mais vous êtes long. Vous employez beaucoup de temps à chaque chose, non par la lenteur de vos opérations, car au contraire, elles sont précipitées, mais par la multitude excessive des choses que vous

y faites entrer. Vous voulez dire sur chaque chose tout ce qui y a quelque rapport. Vous craignez toujours de ne pas dire assez. Voilà ce qui rend chaque occupation trop longue et qui vous contraint de passer sans cesse à la hâte et même avec retardement, d'une affaire à une autre. Si vous coupiez court, chaque affaire serait placée au large et trouverait sans peine son rang, sans en être reculée; mais, il faut pour couper court, s'étudier à retrancher tout ce qui n'est pas essentiel et éviter une exactitude éblouissante qui nuit au nécessaire par le superflu. »

Or voici comment la direction de Fénelon intervient naturellement sans quitter son caractère mystique pour dresser l'esprit du duc de Chevreuse au rapide maniement des affaires. « Vous n'irez à la source du mal — défaut de l'agitation, de la minutie —, ajoute-t-il, qu'en faisant taire souvent votre esprit par le silence intérieur. Ce silence d'oraison simple calmerait ce raisonnement si actif. Bientôt l'esprit de Dieu vous viderait de vos spéculations et de vos arrangements. Vous verriez dans l'occasion chaque affaire d'une vue nette et simple ; vous parleriez comme vous auriez pensé ; vous diriez en deux mots ce que vous auriez à dire, sans prendre tant de mesures pour persuader. Vous seriez moins chargé, moins agité, moins dissipé, plus libre, plus commode... D'ailleurs, ce silence — entendez ici l'oraison de quiétude — qui rendrait la manière d'expédier les occupations extérieures plus courte vous accoutumerait à faire les affaires mêmes en esprit d'oraison (2). »

(1) Tome VII, p. 221. Lettre du 30 décembre 1699. — **I**.

(2) *Ibid.*

Ce principe que l'oraison de recueillement doit réagir sur les occupations extérieures, Fénelon l'appliqua à son pénitent à l'occasion d'une série de procès que celui-ci eut à soutenir.

C'est merveille de voir comme au XVIIe siècle les gens prenaient plaisir à chicaner. La vie de tout personnage un peu marquant, prélat, chanoine, seigneur, bourgeois, abbé, abbesse, chanoinesse serait incomplète sans le chapitre de ses procès. Le grand Bossuet eut les siens avec les religieuses de Jouarre. Fénelon lui-même à peine installé comme archevêque faillit se mesurer en cour avec ses chanoines, sans le digne M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, son ancien directeur de conscience qui lui conseilla de céder. « Il me semble, lui écrit-il, qu'il vaudrait mieux payer les cinq mille livres qu'on vous demande que d'entrer dans un procès qui vous rendrait odieux à votre chapitre et qui vous mettrait hors d'état de faire dans votre diocèse tout le bien que Dieu peut demander de vous (1). »

Pour en revenir au duc de Chevreuse, son humeur pacifique ne l'exempta point de participer comme tout le monde aux tribulations de la chicane ; il eut un procès, il le perdit. Il fit instance et tout cela le chagrinait beaucoup, tout cela le jetait dans un trouble fort préjudiciable à la dévotion de quiétude. Devait-il solliciter les juges et faire pencher la balance par son crédit et par celui de ses amis? N'y avait-il pas lieu de craindre que pareilles démarches suborneraient leur conscience et leur extorqueraient une sentence inique? Ou bien

(1) Tome VIII, p. 335. Août 1696. — **1.**

fallait-il s'endormir dans l'indifférence et courir le risque de perdre encore en laissant libre jeu à la partie adverse pour toutes ses machinations ?

Par bonheur, l'ami vint au secours de cette morale timide et la mit tout doucement hors d'une aussi fâcheuse alternative. « On ne peut, mon bon duc, lui écrivait-il, ressentir plus que je le fais la perte de votre procès. Je suis affligé même de ce que vous voilà engagé à aller plaider dans un autre tribunal avec un grand danger de mauvais succès ; l'embarras et le mécompte où cette affaire vous jette me touchent le cœur... (1)

» Pour vos affaires n'y faites que ce qui vous paraîtra devant Dieu dans l'oraison, que vous y devez faire pour l'éclaircissement des difficultés et pour mettre les juges en état de vous rendre justice. Comptez que les arrangements de raisons étudiées, les efforts empressés de sollicitations, les tours persuasifs, etc., ne feront pas autant qu'une application modérée, paisible et simple où vous n'agirez qu'à mesure que la grâce vous fera agir sans ardeur naturelle (2). » Voilà maintenant notre duc bien tranquille; il peut travailler à loisir et manœuvrer sans scrupule pour faire trouver sa cause bonne et, comme le dit finement son Père spirituel, mettre ses juges en état de lui rendre justice. Un recueillement en présence de Dieu dans l'oraison et la grâce lui inspirera ce qu'il faut faire. Nous ignorons si le pénitent bénéficia de cette pratique. La correspondance ne le dit pas ; seulement, neuf ans après nous rencontrons la mention d'un nouveau litige dans une

(1) Tome VII, p. 216. Lettre du 31 août 1699.

(2) *Ibid.*, p. 227. Lettre du 24 mars 1701.

question de Fénelon, jetée comme au hasard au bout d'une lettre: « Comment va le procès? (1) »

La direction touchait à d'autres questions domestiques plus délicates : elle s'aventurait jusqu'à s'enquérir de la situation financière de son pénitent. C'est dans les intimités de Chaulnes que Fénelon mettait son homme sur la sellette; il le questionnait sur son avoir, sur ses dettes, sur ses projets de vente de ses terres et de ses châteaux. Le bon Chevreuse n'avait pas compris tout d'abord où Fénelon voulait en venir.

« Je ne vous répondis, lui dit-il, qu'en passant, dans nos conversations, mon cher archevêque, sur les questions que vous me fîtes touchant mes dettes présentes et mon bien futur; car je ne voyais rien à consulter sur cela et je ne voulais pas vous fatiguer de détails inutiles (2). » Ce qu'on traite de détails inutiles avait, au regard de Fénelon, une gravité que l'autre ne soupçonnait pas, tant c'était la mode alors et peut-être aujourd'hui de dormir sur le crédit de ses créanciers en sûreté de conscience.

Rendons hommage aux prédicateurs de ces temps-là et aux directeurs spirituels qui soutinrent avec courage les droits de la justice. Fénelon ne voulut pas laisser sommeiller son ami sur cet article et ses avertissements furent écoutés. Nous apprenons que le duc de Chevreuse pour payer ses dettes, vendit la superbe forêt de Montfort, aujourd'hui forêt de Rambouillet, au comte de Toulouse. « [Il] a fait durer quinze mois, par des chicanes continuelles l'estimation de Montfort qu'on pouvait ré-

(1) Tome VII, p. 320. Lettre du 8 juillet 1710.

(2) *Ibid.*, p. 253. Lettre du 16 novembre 1706.

gler en six semaines et même en quatre jours, si l'on eût voulu trancher nos offres réciproques... Par cette vente, mes dettes seront payées (1). »

Une fois en humeur de vendre, le duc parla ensuite de se défaire de ses châteaux de Montfort, Dampierre et de son hôtel de Luynes. « Sur tout cela, croyez-vous, mon cher archevêque, disait-il, qu'il vaille mieux garder l'hôtel et Montfort que de les vendre dans l'occasion, et même Dampierre pour augmenter le revenu futur du duc de Luynes ? (2) » L'archevêque, homme d'affaires plus entendu que le grand seigneur, lui répondit : « Je n'ai garde de vouloir vous donner un conseil positif pour vous empêcher de vendre votre hôtel de Paris : vous devez supputer exactement avec vos gens d'affaires, craindre de vous flatter et voir si vous pouvez payer vos dettes et laisser un bien convenable à vos petits enfants...

« M. le duc de Luynes (3) se marierait bien plus avantageusement avec un si bel hôtel, dans le plus agréable quartier de Paris, quand même il n'aurait d'ailleurs qu'un bien médiocre, pourvu qu'il fût liquide, que s'il avait un peu plus de bien sans avoir un tel avantage. J'en dis autant de la maison de Dampierre qui est à la porte de Paris et de Versailles (4). »

On peut rattacher, si l'on veut, aux préoccupations financières du duc de Chevreuse et au souci honorable de payer ses dettes, le désir un peu vain de rehausser la

(1) Tome VII, p. 254.

(2) *Ibid.*

(3) Petit-fils du duc de Chevreuse et fils du duc de Montfort. Voir ci-dessus, p. 104.

(4) Tome VII, p. 255. Lettre du 18 novembre 1706. — **I.**

noblesse de sa famille, en se fabriquant d'illustres ancêtres.

La maison de Luynes dont il sortait, avait, paraît-il, une origine italienne, mais petite et obscure. Son importance toute française datait d'hier et n'était pas uniquement la conséquence de la bravoure et de l'héroïsme. Albert de Luynes, fils d'un gentilhomme campagnard de Provence, étant venu à la cour de Louis XIII, avait captivé l'amitié du jeune roi en lui dressant des oiseaux pour la chasse au vol. On sait le reste et comment il s'éleva au faîte des honneurs et de la fortune. Chevreuse aurait aimé de placer le berceau de ses devanciers dans une antique et royale maison florentine. Il communiqua son idée à son bon archevêque pour s'affranchir du scrupule d'embellir l'extrait de naissance de son premier aïeul. L'autre qui ne badinait pas sur les quartiers nobiliaires trouva les prétentions de son ami exorbitantes : elles n'allaient à rien de moins, paraît-il, qu'à se rattacher à des princes italiens possédant des privilèges royaux.

« Je crois, répondit Fénelon, que vous ne devez point parler des droits royaux à la fin de l'écrit. Une chose qui paraît si forte pourrait exciter la critique. Il vaut mieux exposer simplement le fait, pour le faire passer sans contradiction ; et je serais même tenté de n'y parler point du titre de comté donné à ces fiefs impériaux, de peur des lecteurs malins. Il suffirait peut-être de nommer les fiefs impériaux ; quand on aura apprivoisé le public à cette union des Alberti de Florence avec ceux desquels vous descendez incontestablement, la chose ira d'elle-même. On ne pourra point douter du titre

de comté ni des droits royaux, etc., » — L'etc., est de Fénelon —.

Des événements domestiques plus sérieux que ces fantaisies nobiliaires réclamèrent entre temps les conseils du maître spirituel. Ce furent les établissements des enfants du duc de Chevreuse. Trouver un bon parti, c'est-à-dire deux choses qui même séparées sont toujours rares, à savoir une personne de mérite et une dot avantageuse, quel problème ardu ! Et les suites combien délicates pour un père de famille qui introduit un étranger ou une étrangère dans son domestique !

Ici encore le directeur soulagea son disciple, ici encore Fénelon vint au secours de son ami par les conseils qu'il lui adressa au sujet de ces mariages et ensuite en lui aidant à apprivoiser les belles-filles avec l'intérieur austère et dévot de leur nouvelle famille adoptive. Toutefois, son ingérence en ces questions délicates fut progressive, mesurant les pas de façon à n'avancer qu'à la suite de l'amitié et de la confiance qui la précédaient.

Le directeur semble n'avoir pas eu tout d'emblée voix consultative. Il se borne au commencement à approuver les décisions qu'on lui communiquait après coup.

La fille du duc de Chevreuse s'était mariée, en 1698, avec le comte de Charlus. Fénelon, à l'occasion de leur mariage, envoya simplement des félicitations et des prières. « Le mariage de mademoiselle de Chevreuse m'a fait un grand plaisir, écrivait-il, et je prie Dieu qu'il le bénisse. Je vous remercie de tout mon cœur de l'amitié avec laquelle vous m'en apprenez les circonstances.

(1) Tome VII, p. 329. Lettre du 13 octobre 1710. — 1.

Dieu vous a donné un gendre qui a beaucoup de naissance avec un bien proportionné. On assure qu'il a le mérite de sa profession. Trouver un tel homme dans un temps où presque toute la jeunesse d'une condition distinguée est ruinée et abîmée dans le vice, ce n'est pas un médiocre bonheur (1)».

Faut-il prendre à la rigueur ce qu'il dit de la noblesse de l'époque ? C'est un censeur sévère qui se dégourdit volontiers la main sur le dos d'un peu chacun. Comme tous les réformateurs, il aime à généraliser les abus. En tout cas, le duc de Chevreuse n'eut pas à se repentir de lui avoir confié la commission de trouver un gendre. Qu'on se rappelle celui qu'il avait fait passer au duc de Beauvilliers pour sa fille (2). Un peu plus tard, quand il fut question de marier son fils le vidame, le duc de Chevreuse, alors plus intime avec Fénelon et tout dévoué à ses idées, remit l'affaire absolument entre ses mains, avec une confiance et une bonhomie touchante.

« Le vidame, disait-il, fait des réflexions bien sérieuses sur la religion, qui paraissent des effets de grâce et il désire d'être marié. Aussi nous croyons devoir lui donner une épouse, cet hiver au plus tard, et il n'est question que de la choisir. C'est sur ce choix, mon cher archevêque, que nous vous demandons votre avis, madame de Chevreuse et moi...

» Trois sortes de personnes se présentent à nos yeux : des filles de grande maison ou illustrée, des demoiselles plus riches, des filles de robe ou de bon lieu avec du bien. Parmi les premières, je n'en

(1) Tome VII, p. 215. Lettre du 4 février [1698].

(2) Voir ci-dessus, p. 27.

vois que deux, mademoiselle de Noailles, avec deux cent mille livres, et mademoiselle de Tourbe, avec quatre cent mille... Vous savez mieux que personne les raisons qui m'éloignent naturellement de l'alliance de Noailles (1), mais le bon D. [duc de Beauvilliers] a voulu que je vous la nommasse quand je lui ai dit que je vous écrivais toutes mes vues. Cette demoiselle a quinze ans, est bien faite, douce, spirituelle, sage. Le vidame n'y a pas grand penchant à cause des beaux-frères, mais n'en a néanmoins nul éloignement. Mademoiselle de Tourbe a quatre ou cinq ans de plus que le vidame et est depuis deux ans dans une piété qui se soutient. On doute si son humeur ne tient pas de race : ses amies disent que non ; on le peut approfondir.

» Parmi les demoiselles, on parle de quelques héritières de Guienne, mais dont jusqu'à présent les qualités personnelles ne me sont pas connues. Mais vous avez mademoiselle du Forest dans votre voisinage, dont vous m'avez assuré ce printemps que vous sauriez des nouvelles exactes, et je vous prie de vous en souvenir. Je n'ai pu rien apprendre à Paris de sa maison. Enfin, dans la robe, on parle de mademoiselle de Varangéville, qui sera riche, mais dont la naissance est bien peu de chose, et mademoiselle de Nesmond, fille du marquis qui est lieutenant-général de la marine, laquelle aura cinq à six cent mille livres, et dont on loue l'éducation et l'honneur.

» Je serais fort aise, mon bon archevêque, d'être

(1) L'oncle de la demoiselle, le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, avait poussé à la condamnation de Fénelon à Rome, et maintenant, il aigrissait, disait-on, contre lui madame de Maintenon.

conduit par vous dans le choix d'une de ces personnes, et j'ajouterai seulement, pour n'oublier aucune réflexion sur ce sujet, que le vidame a vingt-cinq ans accomplis dans la fin de cette année et aura environ quarante mille livres de rente, toutes dettes payées (1). »

On aimerait de lire la réponse de Fénelon, pour savoir comment il reçut le projet d'une alliance avec la nièce du cardinal de Noailles, qui n'était pas précisément de ses amis. Du reste, les partis proposés ne durent point convenir, puisque, en 1704, le 21 juillet, le fils du duc de Chevreuse épousa la fille du marquis de Lavardin, nièce, elle aussi, par sa mère, du cardinal de Noailles.

Il y eut nouvelle consultation. en 1710, à l'occasion du mariage de son petit-fils Charles-Albert, duc de Luynes. Il avait à peine quinze ans et la fiancée prétendue en avait seize. Le père de celle-ci était le fils naturel mais légitimé, du comte de Soissons, tué au combat de la Marfée, en 1641. Mais sa mère était noblement issue des Montmorency-Luxembourg.

« J'avoue, répondit Fénelon, que je désirerais une autre naissance, mais elle est des meilleures en ce genre : le côté maternel est excellent. J'avoue aussi qu'il eût été fort à souhaiter qu'on eût pu différer de quelques années ; mais vous pouvez mourir, et il y a une différence infinie entre le jeune homme établi par vous et tout accoutumé sous vos yeux à une certaine règle dans son mariage avec une femme que madame la duchesse de Chevreuse aura formée, ou bien de le laisser, si vous veniez à lui manquer, sans établisse-

(1) Tome VII, p. 230. Lettre du 26 août 1701. — 1.

ment, livré à lui-même dans l'âge le plus dangereux, au hasard de prendre de mauvais partis et avec apparence qu'il se marierait moins bien quand il n'aurait plus votre appui.

» Ce que je crois, par rapport à une si grande jeunesse de part et d'autre, est qu'il convient de gagner du temps le plus que vous pourrez. Si la paix vient, je voudrais faire voyager le jeune homme deux ans en Italie et en Allemagne, pour lui faire voir en détail les mœurs et la forme du gouvernement de chaque pays. Au reste, je suppose, mon bon duc, que vous avez examiné en toute rigueur les biens dont il s'agit. Vous êtes plus capable que personne de faire cet examen quand vous voudrez approfondir en toute rigueur. Mais je crains votre bonté et votre confiance pour les hommes; vous pénétrez plus qu'un autre; mais vous ne vous défiez pas assez.

» Ainsi, je vous conjure de faire examiner à fond toute cette affaire par des gens de pratique, qui soient plus soupçonneux et plus difficiles que vous. Dans un tel cas, il faut craindre d'être trompé et mettre tout au pis aller; les avis des chicaneurs ne sont pas inutiles. J'avoue que j'aurais grand regret à ce mariage, si, après l'avoir fait si prématurément avec une personne hors des règles par son père, il se trouvait quelque mécompte dans le bien. Prenez-y donc bien garde, mon bon duc, car si le cas arrive, je m'en prendrai à vous et je vous en ferai les plus durs reproches. Au nom de Dieu, ne vous fiez pas à vous même et faites travailler des gens qui aient peur de leur ombre (1). »

(1) Tome VII, p. 301. Lettre du 11 janvier 1710. — I.

On n'est pas fâché de voir comme Fénelon parfois se dédouble, comme il passe à son aise du mysticisme raffiné au positivisme vulgaire. Quelle ténacité pour la dot! quelle méfiance des gens d'affaires! L'homme et le grand seigneur se montre bien plus simple, bien plus commode, bien plus désintéressé que l'archevêque.

On notera aussi l'idée rare encore parmi la noblesse de rendre profitables à l'éducation des fils de famille les voyages à l'étranger.

Fénelon reprit ce point quand les jeunes fiancés furent établis.

« Je suis charmé, disait-il, de tout ce que vous me mandez de votre petit joli mariage, qui est encore tout neuf. Dieu, bénissez ces enfants ! Je ne vois rien de meilleur que de les observer sans gêne, de les occuper gaîment, de les instruire chacun de son côté, de régler leur société aux heures publiques des repas et des conversations de la famille. Si la paix vient, vous pourrez faire voyager M. le duc de Luynes ; mais il faudrait trouver un homme bien sensé, qui lui fît remarquer tout ce que les pays étrangers ont de bon et de mauvais pour en faire une juste comparaison avec nos mœurs et notre gouvernement. Il est honteux de voir combien les personnes de la plus haute condition de France ignorent les pays étrangers où ils ont néanmoins voyagé et à quel point ils ignorent, de plus, notre propre gouvernement et le véritable état de notre nation (1). »

Cependant Fénelon n'envisage dans les voyages que ce qui peut intéresser l'avenir politique du duc de

(1) Tome VII, p. 309. Lettre du 20 mars 1710.

Luynes ; il néglige cette formation philosophique plus générale à la Montaigne qui consiste « à frotter et à limer notre cervelle contre celle d'autrui » Il songe encore moins à l'étude des langues étrangères dont l'utilité n'est apparue qu'après la Révolution. On y trouvait alors peu d'usage sinon pour le commerce. La langue française régnait en Europe, dans les cours princières et dans le monde savant, on continuait en général d'écrire en latin.

A la suite de ces alliances, deux belles-filles vinrent habiter la maison de Chevreuse, un milieu assez nouveau et quelque peu étrange pour elles, à cause de la dévotion austère qu'on y professait. Ce fut une occasion au directeur de tracer à son disciple la manière dont il devait s'y prendre pour amadouer les jeunes femmes au lieu de les effaroucher avec des airs de piété rébarbatifs. Fénelon a l'âme grande ; il ne veut pas qu'une jeune personne destinée à vivre à la cour et dans les sociétés du grand monde s'adonne sans discrétion à la spiritualité et s'isole chez elle comme une religieuse dans sa cellule.

Le duc et la duchesse de Chevreuse, par excès de dévotion auraient désiré tenir leur belle-fille, la vidame d'Amiens, dans une solitude austère, fermée à tout divertissement mondain, jusqu'à un âge du moins où son caractère se trouvât plus affermi. Ils s'en formaient un point de conscience.

« Je ne crois pas, mon bon et très cher duc, lui répondit Fénelon, que vous deviez examiner la question qui regarde madame la... [vidame] du côté d'un cas de conscience à décider pour vous. Quoiqu'elle soit fort jeune et dépendante de vous, il est néanmoins vrai

qu'une des plus importantes parties de son éducation est de lui donner peu à peu insensiblement la liberté qu'elle ne devra avoir toute entière qu'à un certain âge. La liberté qu'on donne tout à coup sans mesure à une personne qui a été longtemps gênée, lui donne un goût effréné d'être libre et la jette presque toujours dans l'excès.

» Lorsqu'une personne doit être bientôt sur sa foi, il faut la faire passer de la dépendance où elle est, à cette liberté, par un changement presque imperceptible, comme les nuances des couleurs. La sujétion révolte ; la liberté flatte et éblouit. Il faut faire peu à peu à une jeune personne des expériences modérées de sa liberté, qui lui fassent sentir que sa liberté n'est point du tout ce qu'elle s'imagine et qu'il y a une illusion ridicule dans le plaisir qu'on se promet en mangeant le fruit défendu.

» Je voudrais donc commencer de bonne heure à traiter madame la... [vidame] en grande personne qu'on accoutume à se gouverner et à n'en abuser pas. Ne lui décidez point qu'elle ira à l'opéra ou à la comédie et ne vous chargez jamais de ce cas de conscience qu'elle traitera avec son confesseur : mais laissez entrer un peu d'opéra et de comédie, de temps en temps, dans l'étendue de la liberté que vous lui laisserez. Permettez-lui d'aller avec madame de... ou avec d'autres personnes qui lui conviennent et qui la mèneront peut être quelquefois aux spectacles.

» Ne faites point semblant de l'ignorer : ne déclarez point que vous l'approuvez ; mais, sans affectation, laissez ces choses dans le train de demi liberté où vous commencerez à la mettre. Si elle vous en parle, ne vous

effarouchez de rien et n'autorisez rien; mais renvoyez la à un bon confesseur qui ne soit ni relâché, ni rigoureux. Elle reconnaîtra tout ensemble votre piété ferme et votre condescendance pour attendre qu'elle se désabuse. Voilà, mon bon duc, ce qui me paraît ne charger ni votre conscience, ni celle de notre bonne duchesse et qui pourra toucher le cœur de cette jeune personne. Vous verrez l'usage qu'elle fera de cet échantillon de liberté et vous vous règlerez pour la suite, sur cette expérience (1). »

On sent au fond de cette tolérance la secrète préoccupation qui domine les deux amis : ils aimeraient d'enrôler la vidame dans leur petite confrérie dévote. Mais la jeune femme mordait médiocrement à la spiritualité quiétiste et les conversations édifiantes qu'elle entendait dans la famille n'ont pas l'air de lui sourire. Fénelon conseille au beau-père de la ménager sur cet article et d'essayer seulement l'influence des bons exemples, quoique à vrai dire, il ne comptait guère sur une brève échéance de sa conversion.

« Pour madame la vidame, écrit-il, je ne saurais oublier ce que j'en ai vu à Chaulnes ; il m'y a paru du fonds d'esprit, de la noblesse des sentiments, de la raison, du goût et une certaine force qui est rare dans son sexe. Je prie Dieu qu'il la subjugue, qu'il la rende bonne, petite, docile et souple à ses volontés. Mais c'est un ouvrage que la main de l'homme ne fera point et que celle de Dieu ne fait qu'insensiblement. Il n'y faut toucher non plus qu'à l'arche : il suffit de lui donner bon exemple et de lui montrer une piété simple, aimable

(1) Tome VII, p. 246. Lettre du 13 janvier 1705. — **I.**

et sans rigueur scrupuleuse sur les minuties. Il faut qu'elle voie dans les personnes qui doivent lui servir de modèle, une justice exacte avec une charité délicate pour le prochain, l'horreur de la critique et de la moquerie, le support des défauts du prochain, l'attention à ses bonnes qualités, le renoncement à toute hauteur et à tout artifice, la vraie noblesse qui consiste à être sans ambition et à remplir les vraies bienséances de son état par pure fidélité, enfin le mépris de cette vie, le recueillement, le courage à porter ses croix avec une conduite unie, commode, sociable et gaie sans dissipation. Une personne bien née et qui a quelque principe de religion ne saurait voir et entendre à toute heure et tous les jours de la vie de si bonnes choses, sans en être touchée un peu plus tôt ou un peu plus tard (1). »

Mais la vidame se tint toujours à une distance respectueuse de la dévotion du pur amour sans jamais oser l'embrasser.

Quant au petit ménage du duc et de la duchesse de Luynes qui s'était formé lui aussi, sous les auspices de Fénelon, il semble tenir fort à cœur à l'archevêque. L'éducation de la jeune épouse l'intéresse, il en recommande les progrès à ses beaux-parents avec une tendresse toute paternelle, qui s'inspire d'une connaissance délicate des âmes féminines. On dirait un traité d'éducation en miniature.

« Je crois, leur écrivait Fénelon, que madame la duchesse de Chevreuse doit la traiter fort doucement, ne se presser point de la reprendre sur ses défauts, parce

(1) Tome VII. p. 256. Lettre du 29 décembre 1706.

qu'il faut d'abord les voir dans leur étendue et lui laisser la liberté de les montrer; ensuite viendra peu à peu la correction. Autrement, on lui fermerait le cœur; elle se cacherait et on ne verrait ses défauts qu'à demi. Il faut gagner sa confiance, lui faire sentir de l'amitié, lui faire plaisir dans les choses qui ne lui nuisent pas, la bien instruire sans la prêcher et après l'instruction, s'attacher aux bons exemples, jusqu'à ce qu'elle donne ouverture pour lui parler de la piété: alors le faire sobrement, mais avec cordialité, et la laisser toujours dans le désir d'en entendre plus qu'on ne lui en aura dit.

» Il faut de bonne heure l'accoutumer à compter, à examiner la dépense, à la régler, à voir les embarras et les mécomptes des revenus. Il faut tâcher de lui trouver des compagnies de jeunes personnes sages et d'un esprit réglé, qui lui plaisent, qui l'amusent et qui l'accoutument à se divertir, sans aller chercher et sans regretter de plus grands plaisirs. Il est extrêmement à désirer qu'il n'y ait jamais ni jalousie, ni froideur secrète entre les deux familles qui se forment dans la vôtre. M. le vidame est bon, vrai, noble; madame la vidame me paraît de même. Les intérêts sont réglés, il ne peut y avoir de délicatesse que par rapport aux traitements que vous ferez aux deux familles et aux procédés journaliers qu'elles auront entre elles. C'est sur quoi vous devez veiller en bon père de famille, de concert avec madame la duchesse de Chevreuse; un rien blesse les cœurs et cause des ombrages : l'union ne se rétablit pas facilement dès qu'elle est altérée (1). »

Ces conseils aimables et sages furent respectés; la

(1) Tome VII, p. 309. Lettre du 20 mars 1710. — 1.

plus douce harmonie régna parmi ces trois familles si affectueuses et si chrétiennes. De temps à autre, le souvenir de la petite duchesse de Luynes revient sous la plume de Fénelon. « Peut-on vous demander comment se conduit M. le duc de Luynes dans son jeune ménage? » (1).

Un jour, on chuchotta une nouvelle parmi les amis. Fénelon la crut vraie et il en témoigna sa joie au futur aïeul, le bon duc de Chevreuse. « Est-il certain, lui demanda-t-il, que madame la duchesse de Luynes est grosse? Je serai ravi qu'elle le soit (1). » Il en fallut rabattre. « Je suis bien fâché de ce que la nouvelle qu'on nous avait dite de madame la duchesse de Luynes n'est pas véritable. Je voudrais vous voir patriarche de deux tribus. Peut-être même suis-je un peu trop juif, pour vous désirer la rosée du ciel et la graisse de la terre (3). »

Puis le silence se fait autour de son nom (4). Les événements politiques passent au premier plan et finissent par s'installer en plein dans les pages de la correspondance, en y tenant toute la place.

La direction de Fénelon s'occupe alors à concentrer l'activité et l'influence de son ami sur la formation religieuse et royale du duc de Bourgogne et à se servir de son intermédiaire pour amener le Conseil de Louis XIV à terminer à tout prix la guerre de la succession d'Espagne.

(1) Tome VII, p. 345. Lettre du 9 juin 1711.

(2) *Ibid.*, p. 366. Lettre du 3 décembre 1911.

(3) *Ibid.*, p. 368. Lettre du 2 janvier 1712.

(4) La duchesse de Luynes mourut à vingt-quatre ans, fort regrettée du monde. Tome XI, p. 378, Edit. Chéruel. — **4.**

Nous aurons l'occasion d'apprécier plus tard le rôle important que tint le duc de Chevreuse dans l'éducation du prince. Disons maintenant comment l'archevêque de Cambrai sut faire de lui, son lieutenant fidèle au Conseil du Roi et communiquer par son entremise à l'insu de tous, ses propres maximes et ses propres vues à la cour de Versailles.

CHAPITRE VII

LE DUC DE CHEVREUSE

LA DIRECTION DANS LES AFFAIRES POLITIQUES (1).

Un pacifiste entêté. — L'influence du quiétisme sur les vues politiques de Fénelon. — Le P. Le Tellier refuse de les servir. — L'archevêque recommande les avis d'un fervent janséniste, M. de Bagnols. — Comment Chevreuse fut le mandataire de Fénelon au Conseil du roi.— On consulte la prophétesse, madame Guyon. — Les idées démocratiques de Fénelon.— Une lettre qui respire l'éloquence des anciens prophètes et les déclamations d'un tribun moderne.— Fénelon délibère s'il quittera Cambrai.— Chevreuse, pour une fois, répudie l'oracle de madame Guyon. — Jugement d'ensemble sur le bon duc.

La France se défendait alors contre les puissances coalisées de l'Europe à propos de la succession d'Espagne. Louis XIV soutenait obstinément la lutte, tant par son amour pour la guerre que pour l'amour de son

(1) Voir, sur l'action politique et religieuse exercée par Fénelon autour de Louis XIV, l'étude générale d'un raccourci net et élégant de M. Rébelliau sur les affaires religieuses à la fin du règne. « Quand Chevreuse parle à l'oreille de Louis XIV, dit excellemment l'auteur, c'est Fénélon que Louis XIV écoute ». *Histoire de France* par Lavisse. Tome VIII, 1, Liv. V, p. 285 et seqq.

petit-fils que les Espagnols avaient demandé pour roi, à l'exclusion de l'archiduc d'Autriche.

Or, Fénélon était un pacifiste à outrance, un rêveur de royauté pastorale; il détestait la guerre en général et les guerres de Louis XIV en particulier. Il nourrissait sur ce sujet un système de vues providentielles qui se fait jour pour la première fois dans son fameux factum anonyme de 1694 (1). On peut les résumer comme il suit :

Les guerres de Louis XIV sont des œuvres d'iniquité et d'orgueil. Dieu est irrité à cause d'elles contre le Roi et contre la France; sa colère ne sera apaisée que si Louis XIV demande la paix, renonçant de bon gré à ses injustes conquêtes ou s'il les restitue par force à la suite de quelque désastre. Cette idée de politique mystique semble avoir formé un article du Credo de la petite confrérie. Le duc de Bourgogne n'alla-t-il pas jusqu'à dire un jour, en plein Versailles (2) « le malheur que la France souffre maintenant vient de Dieu qui veut nous faire expier nos fautes passées » ?

Ce qui achève d'accentuer la nuance mystique de la politique de Fénelon, c'est que la prophétesse de Blois, la vénérable mère madame Guyon est appelée à donner ses avis dans les décisions que le père spirituel adresse au duc de Chevreuse sur des questions réputées graves. On s'attendrait aussi que le P. Le Tellier fût mêlé à ces diverses intrigues, comme il avait coutume d'intervenir entre l'archevêque et son ami dans les choses jansénistes. Mais c'est en vain qu'on chercherait son nom

(2) Tome VII, p. 509. — **1**.

(1) *Ibid.*, p. 312. Lettre du 7 avril 1710. — **1**.

dans tout ce qui va suivre. A la vérité, Fénelon et Chevreuse qui profitaient si utilement de son concours contre le parti de Port-Royal crurent un moment qu'il les servirait de même pour leurs autres visées. Mais Chevreuse eut beau le flatter, le caresser. le solliciter ; cet homme droit, véritablement homme de Dieu, si zélé pour les questions de religion, crut toujours que les choses de la politique ne le regardaient point et il n'y voulut jamais profaner l'autorité sacrée de son ministère.

Voilà ce que le duc de Chevreuse raconta d'un air penaud à Fénelon quand il eut compris qu'il n'y avait rien à gagner avec le Père jésuite que les historiens à la suite de Saint-Simon ont si lourdement malmené.

« J'ai parlé à fond, disait-il, de ce qui regarde Gr.-P. [le Grand Père, Louis XIV]. Je crois qu'il [le Père Le Tellier] agit un peu sur ce qui est personnel à ce dernier, mais ne se juge pas en droit de le faire sur certains points qui ne paraissent pas de sa compétence (1). »

On se passa donc de lui. L'activité de Fénelon, son esprit d'entreprise, sa passion d'entrer pour quelque chose dans les événements, son goût extraordinaire à mener les gens et les affaires allaient être contentés à souhait, à l'occasion de la guerre de Succession. Grâce à l'influence et au crédit du duc de Chevreuse auprès de Louis XIV, l'archevêque, en les faisant jouer, put se donner la fantaisie charmante et incroyable d'exercer du fond de son exil à Cambrai une influence réelle sur les délibérations du Conseil du Roi à Versailles.

Comme toujours, Fénelon prépara adroitement son

(1) Tome VII, p. 331. Lettre du 13 novembre 1710. — 1.

entrée dans la politique. Au commencement, il hésite, il fait le modeste, il affirme à son ami Chevreuse qu'il n'y entend rien, qu'il ne veut se mêler de rien. C'est le temps de l'insinuation. Son premier acte est un détour, il propose qu'on écoute à Versailles un homme de sa main, M. de Bagnols (1), intendant des Pays-Bas, qui donnera les meilleurs renseignements sur l'état des choses en Flandre à cette première période des hostilités, 1702-1703. « Il ne veut, écrivait-il à Chevreuse, que vous informer du véritable intérêt du Roi sur les principaux points, afin que vous soyez plus en état de donner votre avis dans le Conseil pour le bon succès des affaires (2). »

Fénelon fait ensuite l'éloge du personnage, éloge pur de toute médisance, contrairement à ses habitudes. A la fin, viennent les assurances de réserve et d'humilité. Le bon Chevreuse dut être ébahi qu'on voulût le mettre en relations avec un homme aussi compromettant. Car ce M. de Bagnols, bien que conseiller d'État et intendant en Flandre, appartenait à la fine fleur janséniste. Son père avait voulu être enterré avec les solitaires de Port-Royal et on le savait lui-même être un protecteur couvert de la secte.

Et c'était lui que Fénelon louait sans parenthèse et qu'il recommandait à Chevreuse, oubliant sans doute, qu'il lui avait défendu naguère toute relation avec ses pareils et qu'il l'avait pressé de parler au Roi des progrès

(1) Dreux-Louis Dugué de Bagnols, bien connu pour sa liaison avec Port-Royal, fut conseiller d'État, puis intendant de Flandre vers 1700, et le demeura jusqu'à sa mort, 9 octobre 1709.

(2) Tome VII, p. 236. Lettre du 22 juin 1702.

et du venin de l'hérésie cachée partout. Avec sa docilité invariable, Chevreuse se rendit au désir de son ami. Il paraît bien toutefois qu'il manifesta quelque méfiance, car Fénelon lui écrit peu après : « Je compte, comme vous, qu'il est très dévoué à un parti que nous n'aimons ni vous ni moi, mais qu'importe? (1) »

Pour s'expliquer une conduite, si peu conforme à ses dispositions intimes, il faut supposer que l'archevêque de Cambrai voulait s'attacher un homme qui exerçait l'autorité dans les Flandres et qui d'ailleurs tenait à sa discrétion les jansénistes, très nombreux le pays. Grâce à ce calcul, il pourrait vivre tranquillement avec eux dans son diocèse, tout en persécutant sous main, au dehors, les livres et les hommes de leur parti.

Au reste, M. de Bagnols ne servit dans les affaires politiques que de petit rouage provisoire, car nous voyons Fénelon, à partir de cette époque, agir par lui-même avec un entrain de plus en plus vif et des prétentions de plus en plus croissantes.

C'est que la visite que lui fit le duc de Bourgogne à Cambrai, lui avait valu un réveil de popularité et de crédit. Son courage s'était réchauffé, ses espérances ravivées, les nuages qui avaient assombri son front de disgracié et d'exilé étaient disparus. Il osa désormais se réunir, chaque année, à Chaulnes, avec le duc de Chevreuse et sa langue se délia dans des colloques intimes et ensuite dans des lettres secrètes pour déclarer librement son opinion à l'égard de ceux qui dirigeaient les affaires politiques, autrement qu'il l'aurait voulu.

(1) Tome VII, p. 237. Lettre du 9 juillet 1702.

Alors, il se mit à donner des conseils au Roi, et aux ministres ; il chercha à leur imposer ses vues avec une assurance imperturbable qui n'était chez lui que la conscience candide d'un génie né pour réformer et pour conduire le genre humain. Maintenant, c'est sans intermédiaire qu'il fait parvenir au duc de Chevreuse les observations que celui-ci transmettra comme siennes à Louis XIV dont il est le ministre secret ou au duc de Beauvilliers qui les appuiera au Conseil.

Il commence d'abord par des gloses sur le gouverneur et sur les garnisons des Pays-Bas.

« L'Électeur [de Bavière] me paraît mou et d'un génie médiocre, quoiqu'il ne manque pas d'esprit et qu'il ait beaucoup de qualités aimables. Il est bien prince, c'est-à-dire, faible dans sa conduite et corrompu dans ses mœurs… Les places frontières n'ont ni canons, ni affûts ; les brèches d'Ath ne sont pas encore réparées. Les soldats sont tout nus et mendient sans cesse. Ils n'ont qu'une poignée de ces gueux. La cavalerie entière n'a pas un seul cheval. M. l'Électeur voit toutes ces choses ; il s'en console avec ses maitresses ; il passe les jours à la chasse, il joue de la flûte, il achète des tableaux, il s'endette, il ruine son pays et ne fait aucun bien à celui où il est transplanté (1). »

Nous avons ici le ton ordinaire de la critique de Fénelon en petit comité : elle est dure et c'est sans pitié qu'elle s'abat sur les plus hautes têtes.

Vient le tour des généraux français.

« Le maréchal de Vendôme est paresseux, inappliqué à tous les détails, croyant toujours tout possible sans

(1) Tome VII, p. 245. S. d. — 1.

discuter les moyens et consultant peu. Il a de grandes ressources par sa valeur et par son coup d'œil qu'on dit être très bon pour gagner une bataille ; mais il est très capable d'en perdre une par un excès de confiance (1).

» Le maréchal de Villars est une tête vaine et légère, qui impose apparemment au Roi mais qui n'a aucun fonds. Le maréchal de Montesquiou, avec plus de raison, n'a que des talents très médiocres et paraît fort usé (2). »

Il revient au maréchal de Villars en 1711 pour dire :

« La réputation du général est avilie ; il n'est ni aimé, ni estimé des principaux officiers... Le général des ennemis [Malborough] a plus d'art, de justesse et de suite que le nôtre. Leurs officiers généraux ont plus d'expérience et manœuvrent beaucoup mieux. Leurs troupes sont moins vives mais mieux disciplinées pour tous leurs mouvements et pour se rallier (3). »

On sent trop à travers ces notes confidentielles l'écho des conversations des officiers qui ont été les convives de Fénelon à sa table. Ce n'est pas d'aujourd'hui, en France, qu'on aime à médire de ses propres chefs et à vanter les étrangers. Ces jugements d'ailleurs, redites impersonnelles, ne comptent pas devant l'histoire.

Fénelon égaré par des propos étourdis l'était plus encore par une idée fixe : la paix et l'horreur de la guerre. Ce désir passionné qui avait fini par produire chez lui l'illusion d'une vue providentielle a bien pu le déterminer à juger en noir les qualités militaires de nos généraux et la valeur de nos troupes.

(1) Tome VII, p. 252. Lettre du 12 novembre 1706.

(2) *Ibid.*, p. 310. Lettre du 20 mars 1710.

(3) *Ibid.*, p. 359. Lettre du 19 septembre 1711.

Après la malheureuse campagne de 1704 qui nous fit rétrograder de la Bavière, après celle de 1706 où nous perdîmes la Flandre jusqu'à Lille, Fénelon affolé ne voit plus le salut de la France que sous l'idée absorbante d'une paix honteuse mais salutaire, d'après sa conception mystique. On dirait que la bravoure de nos généraux l'irrite ; il appréhende comme un grand malheur qu'ils veuillent livrer bataille Il se plaint avec une naïveté plaisante « que le maréchal de Vendôme ne peut souffrir la supériorité des ennemis sur lui : c'est une honte et un dépit personnel (1). »

Les transes de Fénelon furent bien plus vives pendant la campagne de Flandre de 1708 où commandait le duc de Bourgogne, conjointement avec le maréchal de Vendôme. Chaque mouvement du prince avait sa répercussion dans l'âme palpitante de son maître dévoué. On le verra quand nous raconterons la direction du duc de Bourgogne. L'année 1709, avec ses défaites et son hiver terrible, vint malheureusement donner sujet à Fénelon de renchérir sur ses préjugés. Louis XIV accablé par les revers songea à demander la paix. « Il me paraît, écrivait Chevreuse, qu'on est ici absolument résolu de tout faire pour procurer le repos [de la France] et qu'on sent l'absolue impossibilité de soutenir la guerre (2). »

Fénelon se flattait qu'on enverrait peut-être son ami comme second de M. de Torcy pour la négocier. Il pensait que sa réputation de religion et de loyauté lui concilierait l'estime et la confiance des plénipoten-

(1) Tome VII, p. 252. Lettre du 12 novembre 1706. — **I.**

(2) *Ibid.*, p. 290. Lettre du 9 avril 1709.

tiaires. « Je vous condamne, lui disait-il, à accepter, si on le voulait, l'emploi d'aller négocier pour la paix... Je voudrais qu'on choisît un homme d'une droiture et d'une probité qui fût connue de tout le monde et qui inspirât la confiance même à nos ennemis. Je ne voudrais point un négociateur de métier... Au nom de Dieu, raisonnez en toute simplicité avec le bon [duc de Beauvilliers] (1) ». Le duc de Chevreuse tenait un autre avis et il jugeait avec raison, que pour réussir dans une négociation diplomatique, la religion et la vertu ne suffisaient pas.

« J'ai lu en toute simplicité au [bon duc], répondit-il, l'article de votre lettre qui me regarde et où vous me sacrifiez sans pitié, *Non recuso laborem ;* mais je ne le crois pas nécessaire et je doute fort qu'il fût utile, faute d'habitude et d'expérience : car il faut être nourri de bonne heure dans un métier pour s'y rendre propre (2). »

Quel dommage cependant qu'on ne l'ait pas choisi ! quelle occasion pour son maître spirituel de se livrer à la diplomatie, de laisser courir sa plume dans nombre de lettres, de mémoires, de portraits, où nous l'aurions admiré sous un nouveau personnage !

Fénelon essaya néanmoins de s'immiscer dans les négociations courantes en adressant à ses amis, des hommes sûrs, porteurs, disait-il, de renseignements précieux. Il est question d'un nom bien connu, le marquis de Puységur, qui parlera à Chevreuse, à Beauvilliers, au duc de Bourgogne. « Il a d'excellentes vues

(1) Tome VII, p. 292. Lettre du 18 novembre 1709.

(2) *Ibid.*, p. 296. Lettre du 1er décembre 1709.

sur les affaires générales qui méritent un grand examen (1) ». Puis c'est le comte de Beauveau « qui dépeindra au naturel diverses choses importantes (2) », si on veut « bien le faire parler sans ménagement » ; ensuite un certain Thomas qui cache peut-être sous un pseudonyme un personnage de marque.

Nous n'avons pu découvrir quels étaient ces secrets. Cependant la conclusion de la paix retardait toujours, malgré les démarches du marquis de Torcy, envoyé à La Haye, en mai 1709, porter les humbles propositions de la France. Le Roi l'avait fait partir à la suite d'une délibération sensationnelle à laquelle les menées de Fénelon, agissant par ses amis, ne furent pas étrangères.

« Le duc de Beauvilliers, raconte Voltaire, fit une peinture si touchante de l'état où la France était réduite, que le duc de Bourgogne en versa des larmes et tout le Conseil y mêla les siennes. Le chancelier conclut à faire la paix à quelque prix que ce pût être. Les ministres de la guerre et des finances avouèrent qu'ils étaient sans ressources. Une scène si triste, dit le marquis de Torcy, serait difficile à décrire quand même il serait permis de révéler le secret de ce qu'elle eut de plus touchant. Ce secret n'était que celui des pleurs qui coulèrent (3). »

On ne put rien obtenir des ennemis qui élevaient leurs exigences à mesure qu'on s'humiliait davantage devant eux. Il fallut bien continuer cette guerre malheureuse, au grand dépit de Fénelon.

(1) Tome VII, p. 293. Lettre du 23 novembre 1709.

(2) *Ibid.*, p. 297. Lettre du 1er décembre 1709.

(3) *Siècle de Louis XIV*, chap. XXI.

Enfin, les négociations interrompues s'étant renouées au commencement de 1710 à Gertruydenberg, il s'empressa de proposer ses vues à son fidèle représentant à Versailles. Il discute les conditions éventuelles des alliés, comme s'il fût un diplomate accrédité chez eux. Il ajoute gravement : « Voici trois points principaux que je souhaiterais. Le premier est de ne se rebuter d'aucune difficulté, mais de négocier avec une patience sans bornes, pour les vaincre toutes, puisque nous sommes dans une si périlleuse situation, si la paix vient à nous manquer.

» Le second est de ne perdre pourtant pas un moment pour la conclusion, car un retardement amène la campagne et la campagne, dans le désordre où nous sommes, peut culbuter tout.

» Le troisième est de ne se laisser point amuser par de vaines espérances et de tenter l'impossible pour se préparer à soutenir la campagne. Au nom de Dieu, parlez au bon duc, à M. de Torcy, à M. Voysin [ministre de la guerre]. (1) »

Dans son chagrin de voir traîner les choses, il aurait voulu qu'on obtînt au moins un armistice et la dispense d'attaquer le roi d'Espagne. On sait les dures exigences des alliés qui osèrent fixer à Louis XIV, comme une condition essentielle, la promesse formelle de détrôner son petit-fils. « J'aime mieux faire la guerre à mes ennemis qu'à mes enfants », répondit fièrement le grand Roi et la guerre reprit son cours.

Tout d'abord Fénelon avait trouvé cette proposition des alliés odieuse et révoltante. Mais l'obstacle du roi

(1) Tome VII, p. 306. Lettre du 23 février 1710.

d'Espagne ne tint pas longtemps devant la fascination de l'idée qui hantait son esprit. Il ne tarda pas à vouloir sacrifier Philippe V et il composa en grand secret (1) deux Mémoires pour indiquer les moyens de l'engager et même de le forcer à renoncer à la couronne d'Espagne.

Comme la question était capitale, il ne se contenta pas de soumettre ses idées à Chevreuse et à Beauvilliers; il voulut savoir, à sa manière, la pensée divine par l'intermédiaire de l'oracle des circonstances critiques, madame Guyon : « Je vous conjure, mon bon duc, écrivait-il, de bien examiner sans prévention le Mémoire que j'envoie à M. le duc de Beauvilliers pour vous et pour lui. J'envoie le même mémoire à M. Dupuy pour l'envoyer en bon lieu [c'est-à-dire à madame Guyon]. Ceci presse beaucoup... Dieu seul peut y mettre ordre (2) ».

Cet homme extraordinaire écrivait encore une semaine après : « Je vous envoie, mon bon duc, un nouveau Mémoire... Je voudrais bien qu'après l'avoir lu, vous le confiassiez à M. Dupuy pour en envoyer une copie à N. [madame Guyon]. Je souhaite de tout mon cœur qu'il voie tout ce que je pense et qu'il me redresse si le fond de son cœur est opposé à mes pensées. J'ai le cœur déchiré par nos malheurs et mon fonds ne peut consentir à aucun succès... Je donnerais ma vie comme une goutte d'eau pour le Roi, pour la Maison royale, pour P. P. [le petit prince] qui est pour moi le monde entier; mais je crois voir qu'un succès gâterait

(1) Tome VII, p. 159-176. — I.

(2) *Ibid.*, p. 314. Lettre du 24 avril 1710.

tout sans ressource. N. [madame Guyon] dira si je me trompe (1). »

Cette expression de « fond de cœur » appartient à la langue du quiétisme. Fénelon a consulté Dieu dans l'oraison du recueillement et dans le fond de son cœur; l'inspiration lui a dit qu'un succès, qu'une victoire gâterait tout. Madame Guyon à son tour consultera l'inspiration divine et elle éprouvera si le fond de son cœur parle oui ou non dans le même sens. Quelle confiance ! et pour quoi? et pour qui?

Que répondit l'oracle? On l'ignore, mais il est visible, qu'à partir de cette consultation, l'impatience d'en finir avec la guerre échauffe de plus en plus Fénelon et qu'il prêche *opportune*, *importune*, la paix à tout prix.

L'étrange idée ! il semble préférer pour la France un désastre à une victoire, sous un pieux prétexte d'humiliation salutaire. L'aveu, il est vrai, n'arrive qu'après des protestations éloquentes.

« Pour moi, dit-il, je donnerais la dernière goutte de mon sang, comme une goutte d'eau, pour ma nation, pour ma patrie, pour l'État, pour la Maison royale... Mais en souhaitant avec tant de zèle leur conservation, je ne puis désirer des succès qui ne feraient que nous flatter que de vaines espérances et que prolonger notre maladie.

« Je ne puis souhaiter qu'une paix qui nous sauve, avec une humiliation dont je demande à Dieu un saint usage. Il n'y a que l'humilité et l'aveu de l'abus de la prospérité qui puisse apaiser Dieu » (2).

(1) Tome VII, p. 315. Lettre du 3 mai 1710.

(2) *Ibid.*, p. 317. Lettre du 24 juin 1710.

Jusqu'à la fin ses vues sont le fruit de cette conception mystique. Il est persuadé que Dieu en veut à la France; il ne rêve que défaites et catastrophes. Ce sont des jérémiades sempiternelles épanchées dans le cœur de son ami, gagné lui-même à ces tristes présages.

« Je crains, lui dit-il, qu'après la rupture de la paix, [les conférences de Gertruydenberg venaient d'être rompues, le mois précédent] on ne prenne, par impatience, le parti d'une bataille. On se trompe infiniment, si on croit qu'après la bataille perdue, on ne serait pas en pire condition qu'à présent. Les généraux ennemis ne perdraient pas un instant pour passer la Somme et aller droit jusqu'à Paris... Les ennemis iraient piller Paris, *brûler Versailles*, ravager nos provinces. Le Roi se retirerait de ville en ville, le royaume serait ravagé et démembré sans qu'on pût s'arrêter dans cette pente vers le précipice (1). »

C'est dans cette lettre que Fénelon devançant son époque voulait qu'on conseillât à Louis XIV de changer son gouvernement absolu en une sorte de gouvernement représentatif. « Je ne vois aucune solide ressource, disait-il, que celle que vous ne ferez point entrer dans la tête du Roi. Notre mal vient de ce que cette guerre n'a été jusqu'ici que l'affaire du Roi qui est ruiné et décrédité. Il faudrait en faire l'affaire véritable de tout le corps de la nation... Il faudrait que le Roi mît le corps de la nation en part du plan général des affaires, afin qu'elle s'exécutât volontairement de la manière la plus rigoureuse et la plus extrême sur ses propres résolutions. Mais, pour parvenir à ce point, il faudrait que le Roi entrât

(1) Tome VII, p. 321. Lettre du 4 août 1710.

en matière avec un certain nombre de notables des diverses conditions et des divers pays. Il faudrait prendre leurs conseils et leur faire chercher en détail les moyens les moins durs de soutenir la cause commune (1). »

Ces idées républicaines, murmurées déjà par les calvinistes et leurs cousins les jansénistes, avaient fini par s'acclimater chez Fénelon. Cependant, il les jugeait encore un peu trop vertes pour ses contemporains. « J'avoue, ajoutait-il, qu'un tel changement pourrait émouvoir trop les esprits et les faire passer tout à coup d'une absolue dépendance à un dangereux excès de liberté. C'est par la crainte de cet inconvénient que je ne propose point d'assembler les Etats généraux qui, sans cette raison, seraient très nécessaires et qu'il serait capital de rétablir. Je me bornerais donc d'abord à des notables (2) ».

Par une association de sentiments toute naturelle, il ne détestait pas moins le despotisme de la finance que celui du pouvoir.

Il trouve un moyen bref et expéditif pour se procurer des ressources dans les embarras présents. Écoutez-le : « Il resterait à régler le fonds de la guerre. On soulagerait ceux qui sont au dernier degré d'épuisement, et on demanderait tant aux financiers qu'aux usuriers de quoi sauver la France qu'ils ont ruinée. Ce serait le moyen de faire une taxe d'aisés avec justice, sûreté et bienséance. Le Roi a eu le malheur d'ôter l'argent des mains des bonnes familles du royaume et de tout le

(1) Tome VII, p. 321.

(2) *Ibid.*, p. 322.

peuple pour le faire passer, sans mesure, dans celle des financiers et des usuriers. On le ferait alors repasser des mains des financiers et des usuriers dans celles du peuple et des bonnes familles. Ce serait rétablir l'ordre et tourner tout le corps de la nation, par son propre intérêt, pour le Roi contre des gens qui l'ont ruiné et décrédité (1). »

Voici maintenant la péroraison de cette lettre extraordinaire. Jamais peut-être l'écrivain ne s'était montré d'une souplesse et d'une mobilité si éloquente et si lyrique.

« Vous me direz, ajoute-t-il, que Dieu soutiendra la France : mais je vous demande où en est la promesse? Avez-vous quelque garant pour des miracles ? Il vous en faut sans doute, pour vous soutenir comme en l'air; les méritez-vous dans un temps où votre ruine prochaine et totale ne peut vous corriger, où vous êtes encore dur, hautain, fastueux, incommunicable, insensible et toujours prêt à vous flatter. »

Cette apostrophe cinglante, à brûle-pourpoint, qui interpelle Louis XIV dans le lointain, mais si visiblement présent, au regard illuminé de Fénelon, ressemble à un morceau des anciens prophètes. « Dieu s'apaisera-t-il, continue l'écrivain, dominé par un enthousiasme de réformateur, en vous voyant humilié sans humilité, confondu par vos propres fautes sans vouloir les avouer et prêt à recommencer, si vous pouviez respirer deux ans ? Dieu se contentera-t-il d'une dévotion qui consiste à dorer une chapelle, à écouter une musique, à se scandaliser facilement et à chasser quelque Janséniste ! »

(1) Tome VII, p. 322.

Quelle satire inattendue ! Quelle injustice inconsciente de reprocher à Louis XIV l'expulsion des Jansénistes quand c'est lui, Fénelon, qui les dénonce au Conseil et au Roi lui-même par ses lettres et par ses Mémoires ostensibles, non content de les faire dénoncer par ses amis, Chevreuse, Beauvilliers et le P. Le Tellier !

« Non seulement, il s'agit de finir la guerre au dehors mais il s'agit encore de rendre au dedans du pain aux peuples moribonds, de rétablir l'agriculture et le commerce, de réformer le luxe qui gangrène toutes les mœurs de la nation, de se ressouvenir de la vraie forme du royaume et de tempérer le despotisme, cause de tous nos maux. »

C'est déjà le prélude des déclamations révolutionnaires que pousseront plus tard les Rousseau et toute la cohorte philosophique. Puis ce zèle plus fanatique encore que hardi va s'en prendre à l'entourage de Louis XIV. Madame de Maintenon, le duc de Beauvilliers, le P. Le Tellier lui-même passeront à leur tour sous le fouet terrible de ce puritain.

« On applaudit à la dévotion du Roi, parce qu'il ne s'irrite point contre la Providence qui l'humilie.

« On se contente qu'il croie n'avoir commis aucune faute importante et qu'il se regarde comme un saint roi que Dieu éprouve ; ou tout au plus comme un roi qui a péché, comme David, par la fragilité de la chair dans sa jeunesse. Mais lui dit-on qu'il faut qu'il reconnaisse que c'est par le renoncement de tout ordre, qu'il s'est jeté dans l'abîme d'où il semble que rien ne puisse le tirer (1) » ?

(1) Tome VII, p. 323-324.

Si l'on se rappelle que vingt ans auparavant, Fénelon, dans une lettre anonyme, tançait Louis XIV et son entourage avec des douceurs analogues, on concluera que cet homme avait des idées tenaces et des souvenirs persistants.

Les élévations prophétiques continuent, menaçantes, appelant sur le Roi des épreuves satisfactoires et redoutant pour lui le succès avec des louanges, car, disait Fénelon, « nous ne verrions plus, alors, que des torrents de louanges du clergé même ». Néanmoins, l'homme habile qui s'exalte si éloquemment à la surface, qui s'échauffe l'imagination, comme un prophète inspiré, mais un prophète qui soigne son style, saura interrompre à temps les flots de sa verve éloquente pour disposer çà et là des correctifs, des réserves, des airs d'ignorance, d'humilité, de bonhomie qui atténueront les endroits excessifs et les feront bien accueillir.

Il ne manquera pas de tirer de ses cassettes oratoires les beaux sentiments qu'il a toujours en réserve pour ses péroraisons.

« Dieu sait avec quelle tendresse j'aime ma patrie, avec quelle reconnaissance et quel attachement respectueux, je donnerais ma vie pour la personne du Roi... mais je ne puis vous cacher mon cœur; c'est par cette affection vive, tendre et constante que je souhaite que nos maux extrêmes nous préparent une vraie guérison et que cette crise violente ne soit pas sans fruit (1). »

C'est leur vouloir du bien d'une étrange manière. Fénelon, en terminant une lettre si animée, affecte l'indifférence qui est particulière aux artistes qui viennent

(1) Tome VII, p. 324.

de finir un chef-d'œuvre, un tableau, une comédie, une composition musicale, un discours, un sermon. « Allons donc, répondent-ils aux complimenteurs, cela ne vaut pas grand'chose. » « Pardonnez, mon bon duc, toutes mes imprudences, dira à son tour Fénelon, je vous les donne pour ce qu'elles valent (1). »

Son pessimisme ne voulait plus démordre. Les bonnes nouvelles d'Espagne, la victoire du maréchal de Vendôme, à Villaviciosa — 9 décembre 1710 — n'adoucirent pas sa mauvaise humeur ; il se contenta de dire : « Ce qui arrive en Espagne, paraît excellent pour le roi d'Espagne, mais la suite montrera s'il est bon pour nous (2). »

Effectivement, leur échec en Espagne n'arrêta pas en France le succès des ennemis. Malborough s'empara de Bouchain — 13 septembre 1711 — et menaça Cambrai. Fénelon, un timide, un maladif se donna grand'peur. S'imaginant aussitôt que la ville épiscopale serait prise, il fabrique un mémoire par rapport à cette éventualité. Que faire ? restera-t-il à Cambrai ? S'en ira-t-il à Paris ? Quittera-t-il son riche archevêché ? Comme le Roi voudra. En attendant, il est inquiet, il presse Chevreuse de faire approvisionner les magasins de la frontière.

C'était un juif nommé Castille qui avait l'entreprise des fourrages et, comme cela se pratique encore, l'honorable israélite était le fournisseur commun des Français et des ennemis de la France. Là-dessus, Fénelon soupçonna la fidélité du bonhomme et s'empressa de le signaler à Versailles.

« Il me paraît, écrivait-il au duc de Chevreuse, qu'il

(1) Tome VII, p. 324.

(2) *Ibid.*, p. 333. Lettre du 5 janvier 1711.

ne faut ni faire trouver trop de difficultés à Castille, ni l'appuyer trop fortement. Si on lui donne trop d'appui, ce juif ne manquera pas d'en abuser; il vexera tous les paysans pour des charrois... Il fera cette vexation pour épargner son argent. Il ruinera toutes les voitures de la frontière... D'un autre côté, si on ne le soutient pas un peu pour la prompte exécution de ses entreprises, les choses ne pourront pas être prêtes quand les ennemis... viendront peut-être tout à coup investir Cambrai ou Arras (1). »

Mais voyez la bizarre inconséquence! Fénelon qui redoute l'approche des ennemis, ne veut pas qu'on les repousse et qu'on livre bataille. Le brave maréchal de Villars qui se tient prêt à combattre à la tête de nos troupes, afflige la lubie que nous avons vue qui obsédait Fénelon : point de bataille, point de victoire. Plutôt une humiliation qui confonde l'orgueil! qu'on en juge par les aveux suivants :

« Voici une occasion de dire tout, mon bon duc ; j'en profite avec joie. Je sais que M. Voysin écrit à M. le maréchal de Villars des lettres trop fortes, pour le piquer et pour l'engager à des actions trop hasardeuses ; c'est faire un grand mal, si je ne me trompe, que d'écrire ainsi. »

En parlant de la sorte, il ne cache pas les objections qu'on peut lui faire... « On dira, ajoute-t-il, que c'est déshonorer les armes du Roi avec toute notre nation, que c'est décourager les troupes et donner aux ennemis l'audace de tout entreprendre, avec sûreté de le faire impunément, que de laisser voir à toute l'Europe qu'on aime mieux se laisser prendre pied à pied toutes ses

(1) Tome VII, p. 366. Lettre du 3 décembre 1711.

places, que de se défendre courageusement. On ajoutera qu'après ces places prises, il viendra enfin bientôt un dernier jour où il faudra donner au delà de la Somme, cette même bataille qu'on n'ose maintenant donner avec plus d'honneur et d'avantage sur les bords de l'Escaut ; faute de quoi, les ennemis iront droit à Paris. J'avoue que cette objection est forte ; mais je crois qu'on peut, en disputant le terrain, éviter cette bataille décisive... Ma conclusion est qu'il faut acheter la paix à quelque prix que ce puisse être (1) ».

Quelle dualité singulière se joue dans l'imagination de ce rêveur ! Tout prévenu qu'il soit par des idées chimériques, malgré son obstination à les soutenir mordicus et à vouloir les réaliser au mépris des plus graves inconvénients, il garde cependant la vision exacte et pénétrante des idées, des sentiments, des objections qu'on lui opposera, à l'encontre desquelles il s'avance. Il sait les démêler avec finesse et les exprimer dans toute leur force. Personne n'a moins d'illusion sur l'accueil probable qui attend ses vues et ses doctrines. Quand Fénelon propose ses chimères, il y a deux courants d'idées qui circulent simultanément dans son esprit : les unes, radieuses d'évidence intime et personnelle s'emparent de son assentiment et il les fait siennes ; les autres moins évidentes et moins agréables à ses yeux sont les idées probables du public et des lecteurs, les objections possibles contre sa doctrine préférée. Il ne les dissimule point, mais il les expose avant que les lecteurs les formulent eux-mêmes et par là il énerve toute leur force contradictoire.

(1) Tome VII, p. 359-360. Lettre du 19 septembre 1711.

Vers la fin de 1711, des intrigues de Cour amenant la disgrâce de Malborough facilitèrent la reprise des négociations en vue de la paix, en améliorant les chances de la France. Cela n'empêcha point Fénelon de continuer ses gémissements et de s'obstiner dans la défiance de nos meilleurs généraux.

L'année même de la victoire de Denain, il écrivait à Chevreuse: « Il est capital de confier l'armée à un général de bonne tête, qui ait l'estime et la confiance de tous les bons officiers. On court risque d'ouvrir la France aux ennemis en un seul jour, faute de bien peser ceci.

» J'ai plus de liaison avec M. le maréchal de Villars qu'avec les autres, par toutes les avances qu'il a faites vers moi (1). »

Sa peur de la guerre, la conviction mystique que l'ordre providentiel exige que le Roi signe la paix à n'importe quel sacrifice le font soupirer sans cesse et le tiennent dans la plus cruelle incertitude. La visite que lui rendent le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac allant aux conférences d'Utrecht, l'alarme au lieu de le rassurer.

» J'ai vu nos plénipotentiaires, apprend Fénelon à Chevreuse, et j'ai compris, sur leurs discours, que la paix est encore bien en l'air. Je ne puis m'empêcher de vous dire qu'on ne saurait jamais l'acheter trop cher, si on ne peut l'obtenir, comme on l'espère. Le dedans la demande encore plus que le dehors (2). »

La dernière lettre (3) que reçut son ami exprime encore

(1) Tome VII, p. 370. Lettre du 11 janvier 1712.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 377. Lettre du 18 juin 1712.

son ardent désir pour cette paix vers laquelle il aspira toute sa vie. Quand elle arriva, le bon duc de Chevreuse n'était plus de ce monde. Il était mort en décembre 1712 et la paix d'Utrecht ne fut signée qu'en août 1713.

Sa mort survint dans le temps où ils pleuraient tous les trois, Chevreuse, Fénelon et Beauvilliers, ce prince chéri qu'ils avaient élevé de concert avec un soin jaloux, pour le bonheur de la France et de l'Église. Après la perte du Dauphin, Fénelon se flattait que le bon duc pourrait rendre encore d'éminents services à l'État et il lui proposait de faire partie du conseil de régence. « Si l'on fait un conseil de régence, lui disait-il, vous seriez coupable devant Dieu et devant les hommes, si vous refusiez d'en être. Vous vous trouvez le plus ancien duc d'âge et de rang qui puisse secourir l'État; vous savez tout ce que les autres ignorent... Si vous ne daignez pas m'en croire, consultez N [madame Guyon], mandez-lui ma pensée et suivez la sienne (1). »

Chevreuse répondit par un billet énigmatique extrêmement précieux parce qu'il livre la clef du surnom mystique de Fénelon, celle de l'initiale de madame Guyon et d'autres encore : « [Le duc de Beauvilliers], disait-il, mandera quelque chose à N (madame Guyon) pour se confirmer. Je n'en aurais pas besoin et m'en tiendrai pour moi à la décision de St-B. [Saint-Bon, Fénelon], si le cas arrive, préférant la volonté de Dieu par lui connue, à tout (2). »

Tant mieux! C'est une douce joie d'entendre le noble seigneur en écrivant pour la dernière fois à son cher

(1) Tome VII, p. 375. Lettre du 8 mars 1712.

(2) *Ibid.*, p. 376. Lettre du 24 mars 1712.

archevêque, lui déclarer hardiment qu'il préfère s'en rapporter à lui plutôt qu'à l'autre. Heureux, s'il avait su toujours s'affranchir d'un patronage aussi ridicule ! Mais le disciple n'est pas au-dessus du maître et c'est Fénelon qui mérite ici toute responsabilité.

C'est lui qui le convertit ou du moins qui consolida sa crédulité en madame Guyon. C'est lui qui le jeta dans cette dévotion subtile, dont l'unique profit avec des scrupules et tant d'efforts impuissants fut peut-être son courage stoïque, sa résignation admirée des contemporains qui le virent toujours constant, toujours le même au milieu des grandes épreuves de famille et de fortune que ne lui épargna point la Providence.

N'importe ! le duc de Chevreuse fut une âme noble, grande et bonne ; on lui fait grâce volontiers pour un coin de simplicité et de candeur quiétiste. On lui passe en souriant le petit travers d'esprit qui l'égare dans les raisonnements pointilleux, dans les théories sans fin et sa minutie qui le mène se perdre souvent dans le désert des menus détails.

En revanche, quel désintéressement! quelle tendresse! quel amour de la religion et de l'État! quelle sainte vie dans sa famille et dans le monde ! Quel exemple rare de vertu au milieu des courtisans de Versailles! Fénelon l'estima sans réserve et ce fut le seul de ses amis dont il parla avec éloge, sans y mêler la moindre atténuation.

Nous ne le quittons pas définitivement; nous le retrouverons et nous achèverons de le connaître dans les chapitres où nous allons maintenant observer quelle fut la direction donnée par Fénelon au duc de Bourgogne.

CHAPITRE VIII

LE DUC DE BOURGOGNE

LA DIRECTION DE LA VIE PRIVÉE

Dans son exil, Fénelon reste maître du cœur et de l'esprit de son élève. — Le duc de Bourgogne, le Joas de la nouvelle Religion. — Esprit de la formation religieuse du prince et prédication de l'amour pur.— L'amitié humaine et l'amour pur.— L'oraison, centre de tout. — Contre l'application des vertus par le dehors. — La première éducation du jeune prince. — Son peu de goût pour l'oraison quiétiste.

Quand Fénelon après huit ans de préceptorat fut destitué de ses fonctions et relégué à Cambrai, ses ennemis et ses envieux purent croire que son crédit disparaissait avec sa personne et que s'il subsistait encore de lui auprès du duc de Bourgogne un léger souvenir, le temps l'effacerait bientôt. La conjecture était vraisemblable ; les absents sont vites oubliés et la reconnaissance qui subordonne l'obligé à son bienfaiteur gêne l'indépendance d'un prince et il s'en dispense presque toujours.

L'expérience l'avait démontré ; Bossuet, précepteur du Dauphin n'avait recueilli de son ancien élève qu'une parfaite indifférence. Mais les précisions les plus plau-

9.

sibles et les mieux fondées n'engagent point l'avenir et celles-ci se trouvèrent complètement démenties par l'événement.

On n'avait point pris garde que Fénelon était un homme privilégié qu'il ne fallait pas juger selon les idées reçues. Pouvait-on croire en effet qu'un professeur de littérature aurait su s'emparer si définitivement de l'esprit et de la volonté de son royal pupille, que même après l'avoir quitté, il le gouvernerait toujours et qu'absent et de loin, il continuerait à le diriger avec plus d'empire qu'auparavant et cela en dépit de son père le Dauphin, en dépit de sa femme, la duchesse de Bourgogne et en dépit du Roi lui-même qui venait de l'exiler de la Cour?

Or, c'est grâce à ses amis fidèles, le duc de Beauvilliers, gouverneur du duc de Bourgogne, et de son beau-frère le duc de Chevreuse que l'archevêque de Cambrai put poursuivre ce grand œuvre. Il les avait tous les deux sous ses ordres : c'étaient ses représentants secrets à la Cour et au Conseil du Roi. Ils furent les continuateurs souples, intelligents, discrets et dévoués d'une influence religieuse qu'on avait voulu détruire et qui agissait quand même, mystérieusement, à l'insu de tous.

Une correspondance fréquente et soigneusement dissimulée, puis les entrevues de Fénelon avec Chevreuse dans sa résidence de Chaulnes assurèrent les relations entre l'archevêque et son élève. Pendant les deux premières années qui suivirent son départ de la Cour, 1697-1699, Fénelon absorbé par la querelle du quiétisme et d'ailleurs obligé à une excessive réserve,

dut s'astreindre au silence. Cette interruption de correspondance directe lui causait des alarmes. Son zèle toujours inquiet, toujours jaloux, se créait des appréhensions pénibles qui se font jour à la fin d'une lettre adressée à Beauvilliers.

« J'aime toujours, lui dit-il, M. le duc de Bourgogne, nonobstant ses défauts les plus choquants. Je vous conjure de ne vous relâcher jamais dans votre amitié pour lui ; que ce soit une amitié crucifiante et de pure foi ; c'est à vous à l'enfanter avec douleur jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en lui. Supportez-le sans le flatter, avertissez-le sans le fatiguer et bornez-vous aux occasions et aux ouvertures de providence auxquelles il faut être fidèle ; dites-lui les vérités qu'on voudra que vous lui disiez, mais dites-les lui courtement, doucement, avec respect et avec tendresse. C'est une providence que son cœur ne se tourne point vers ceux qui auraient tâché d'y trouver de quoi vous perdre. Qu'il ne vous échappe pas au nom de Dieu (1). »

On surprend les accents de la peur dans cette adjuration ardente. Il n'était pas facile, en effet, de tenir en tutelle un prince de dix-sept ans, assiégé par les flatteurs et sollicité par les séductions ordinaires de l'orgueil et des plaisirs. La piété de l'archevêque interprétait la persévérance du prince comme un effet de la grâce. L'éducation chrétienne d'un futur roi lui paraissait chose plutôt divine qu'un travail humain et politique.

C'est l'idée qu'il recommandait toujours à ses deux amis d'avoir pour règle : « N'agissez point, je vous en conjure, mon bon duc, avec M. le duc de Bourgogne,

(1) Tome VII, p. 219. Lettre du 30 novembre 1699. — I.

par des vues de politique, ni par des prévoyances inquiètes, ni par des arrangements humains, ni par des recherches secrètes de votre sûreté, ni par confiance en sa discrétion naturelle : tout vous manquerait au besoin, si vous agissiez par ces industries. Agissez avec lui tranquillement, sans inquiétude et dans une simple présence de Dieu (1). »

La providence favorisa les vœux de Fénelon : le duc de Bourgogne demeura inébranlablement attaché à Dieu et non moins fidèle à son premier maître. Dès que les agitations du quiétisme furent oubliées et que l'attention de la Cour se détourna sur d'autres matières, il en profita pour se remettre en rapport avec l'archevêque de Cambrai et recommencer à prendre de lui des avis et une direction spirituelle. Quelle joie pour l'exilé de savoir que son prince lui appartenait encore ! Quelle douceur d'en recevoir l'aveu de sa propre bouche dans une lettre touchante. « Enfin, mon cher archevêque, lui écrivait le duc de Bourgogne, je trouve une occasion favorable de rompre le silence où j'ai demeuré depuis quatre ans. J'ai souffert bien des maux depuis, mais un des plus grands a été celui de ne pouvoir point vous témoigner ce que je sentais pour vous pendant ce temps, et que mon amitié augmentait par vos malheurs, au lieu d'en être refroidie (2). »

Cette démarche et ces protestations d'amitié affectueuse rétablissaient secrètement Fénelon dans son ancien emploi sans aucun titre officiel, il est vrai, mais avec toute l'autorité d'un directeur de conscience qui

(1) Tome VII, p. 239. Lettre du 5 octobre [1702].

(2) *Ibid.*, p. 231. Lettre du 22 décembre 1701.

peut désormais réaliser à sa guise ses plans d'éducation religieuse et politique avec un disciple qui lui est soumis sans réserve.

Quel fut précisément le genre de la formation religieuse que Fénelon inculqua au duc de Bourgogne ?

On le devinerait sans preuve, sachant par la vie de madame Guyon écrite par elle-même et par les Mémoires de l'époque que la petite confrérie secrète du pur amour rêva de faire du petit prince, le Joas de la nouvelle religion. La visionnaire eut à son sujet un songe que Fénelon avait fait représenter dans une estampe symbolique (1).

Mais la correspondance de Fénelon ne laisse aucun doute. La dévotion enseignée au duc de Bourgogne fut celle que Fénelon avait fabriquée d'après madame Guyon et qu'il proposait à tous les adeptes. D'ailleurs, fraîchement imprégné du nouveau mysticisme, quand on le nomma précepteur, il fallait bien, même ne l'eût-il pas voulu, qu'il en communiquât quelque chose à son élève. Les sentiments personnels transpirent toujours par différentes issues : l'éloquence muette de la physionomie, la sympathie des âmes, à défaut de la parole et de l'écriture, savent fort bien transmettre l'esprit d'une doctrine et agir par je ne sais quelle mystérieuse contagion. De pareilles influences ne pouvaient manquer au duc de Bourgogne vivant, jour par jour, de longues années avec Fénelon. Mais il en reçut, en outre, un enseignement direct avec toute la mesure que

(1) *Première partie*, p. 198. — **5.**
Masson. *Fénelon et madame Guyon,* p. XIX, XX, et p. 260, note (3). — **3.**

comportait son âge et toutes les précautions que commandait une dévotion contestée.

Louis XIV eut le soupçon de cette initiation secrète et il ne se trompait pas. Dès qu'il eut appris l'existence de la nouvelle spiritualité, il eut peur pour son petit-fils. Les courtisans attisaient ses craintes, publiant tout haut qu'il était « terrible de voir les princes entre les mains de gens d'une religion nouvelle (1) ». Le duc de Beauvilliers parvint, après bien de la peine, à rassurer le Roi en affirmant que Sa Majesté pouvait écarter toute inquiétude sur l'éducation du duc de Bourgogne ; que loin d'avoir les sentiments des quiétistes, il en ignorait même le nom. Cette protestation jointe au désaveu signé qu'il donna contre les livres de madame Guyon et sa doctrine suspendirent les mesures qui se préparaient contre lui (2).

Aujourd'hui, nous savons le cas qu'il faut faire de ces palinodies ! Beauvilliers resta jusqu'à la fin de sa vie, l'admirateur béat de la visionnaire et le catéchiste de sa religion incriminée.

Les dénégations de Fénelon ne valent pas davantage. Il avait déjà enseigné sa méthode au prince et il l'enseignera encore. Sa réponse à la lettre du duc de Bourgogne qui inaugura la reprise de la direction, parle de l'oraison comme d'une pratique dès longtemps familière à son disciple ; elle renferme pour les idées le contenu ordinaire des autres lettres spirituelles qu'il envoyait aux affiliés de sa petite confrérie.

« Jamais rien ne m'a tant consolé, lui disait-il, que

(1) Tome IX, p. 139. Lettre du 15 avril 1697.

(2) Voir sa lettre à madame de Maintenon. *Ibid.*, p. 137.

la lettre que j'ai reçue. J'en rends grâce à celui qui peut seul faire dans les cœurs tout ce qu'il lui plaît, pour sa gloire. Il faut qu'il vous aime beaucoup, puisqu'il vous donne son amour, au milieu de ce qui est capable de l'éteindre dans votre cœur. Aimez-le donc au-dessus de tout et ne craignez que de ne l'aimer pas. Il sera lui seul votre lumière, votre force, votre vie, votre tout. O qu'un cœur est riche et puissant, au milieu des croix, lorsqu'il porte ce trésor au dedans de soi! C'est là que vous devez vous accoutumer à le chercher avec une simplicité d'enfant, avec une familiarité tendre, avec une confiance qui charme un si bon père...

» Au nom de Dieu, que l'oraison nourrisse votre cœur, comme les repas nourrissent votre corps. Que l'oraison de certains temps réglés soit une source de présence de Dieu dans la journée, et que la présence de Dieu devenant fréquente dans la journée, soit un renouvellement d'oraison. Cette vue courte et amoureuse de Dieu ranime tout l'homme, calme ses passions, porte avec soi la lumière et le conseil dans les occasions importantes, subjugue peu à peu l'humeur, fait qu'on possède son âme en patience ou plutôt qu'on la laisse posséder à Dieu (1). »

C'est toujours sa théorie de la perfection intérieure, qui emprunte son ressort le plus efficace, sans négliger la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, à l'oraison du recueillement, « vue courte et amoureuse de Dieu » qui suffit à tout.

Cet état d'oraison se confond avec l'état d'amour

(1) Tome VII, p. 231. Lettre du 17 janvier 1702.

pur que l'on se donne très facilement, d'après Fénelon, et où l'âme respire avec une grande aisance. Là-dessus, l'écrivain mystique, saisissant un thème familier et chéri, exécute, dans une matière si métaphysique et si abstraite, une harmonieuse et suave méditation.

« Les hommes ne connaissent point l'amour de Dieu: faute de le connaître, ils en ont peur et s'en éloignent... L'amour de Dieu leur paraît une dette onéreuse ; ils cherchent à l'éluder par des formalités et par un culte extérieur qu'ils veulent toujours mettre à la place de cet amour sincère et effectif (1). »

Prise à la lettre, cela voudrait dire que le culte extérieur, la religion n'est pas nécessaire pour aimer Dieu et même que c'est une manière de l'aimer assez superficielle et assez grossière. Ces façons de dire ont fait croire aux protestants que Fénelon songeait à faire réformer le catholicisme.

A notre avis, la pensée de Fénelon, comme souvent il lui arrive, exagère dans un sens pour donner au sien plus de relief. Il faut avouer que l'amour pur, comme il va le représenter, forme une religion passablement simplifiée et commode. « Cet amour, ajoute-t-il, ne demande de nous que des mœurs innocentes et réglées. Il veut seulement que nous fassions pour Dieu *tout ce que la raison nous doit faire pratiquer;* il n'est pas question d'ajouter aux bonnes actions qu'on fait déjà : il n'est question que de faire par amour pour Dieu ce que les honnêtes gens qui vivent bien font par honneur et par amour pour eux-mêmes. Il n'y a à retrancher que le mal, qu'il faudrait retrancher quand même nous n'au-

(1) Tome VII, p. 232, n° XXXV.

rions d'autre principe que la vraie raison. Pour tout le reste, laissons-le dans l'ordre que Dieu a établi dans le monde ; faisons les mêmes choses honnêtes et vertueuses, mais faisons-les pour celui qui nous a faits et à qui nous devons tout.

» Cet amour de Dieu ne demande point de tous les chrétiens des austérités semblables à celles des anciens solitaires... Il ne demande d'ordinaire, ni les actions éclatantes et héroïques, ni le renoncement aux biens légitimement acquis, ni le dépouillement des avantages de chaque condition : il veut seulement qu'on soit juste, sobre, modéré dans l'usage convenable de toutes choses. Cet amour n'augmente point les croix ; il les trouve déjà toutes semées dans les conditions des hommes. Nos croix nous viennent de l'infirmité de nos corps et des passions de nos âmes ; elles viennent de nos imperfections et de celles des autres hommes, avec qui nous sommes obligés de vivre. Ce n'est pas l'amour de Dieu qui nous cause ces peines... Si l'amour de Dieu était parfait en nous, en nous détachant de tout ce que nous craignons de perdre, ou que nous désirons d'acquérir, il finirait toutes nos douleurs et nous comblerait d'une paix bienheureuse. »

Cet amour parfait qui ne laisserait à l'âme ni désir, ni crainte, est une chimère du quiétisme. Oter à l'âme ici-bas ses passions, c'est l'anéantir. Son estime du pur amour le rend en second lieu injuste pour l'amitié humaine. Est-il bien vrai qu'elle soit toujours intéressée, quand elle n'est pas surnaturelle ?

« Quand nous aimons les hommes hors de Dieu, dit-il, nous ne les aimons que pour nous-mêmes. C'est

toujours, ou notre intérêt grossier, ou notre intérêt subtil et déguisé que nous cherchons en eux. Si ce n'est pas l'argent, la commodité, la faveur que nous y cherchons, c'est la gloire de les aimer sans intérêt; c'est le goût, c'est la confiance, c'est le plaisir d'être aimé par des gens de mérite qui flatte notre amour-propre, bien plus qu'une somme d'argent ne le flatterait. C'est donc nous-mêmes que nous aimons uniquement dans tous nos amis que nous croyons aimer. Aimer autrui pour soi, c'est l'aimer bien imparfaitement. C'est plutôt amour-propre que vraie amitié.

« Quel est donc le moyen d'aimer ses amis ? C'est de les aimer dans l'ordre de Dieu; c'est d'aimer Dieu en eux, c'est d'y aimer ce qu'il y a mis et de supporter pour l'amour de lui la privation de ce qu'il n'y met pas. Quand nous n'aimons nos amis que par amour-propre, l'amour-propre, impatient, délicat, jaloux, plein de besoins et vide de mérite se défie sans cesse et de soi et de son ami; il se lasse, il se dégoûte, il voit bientôt le bout de ce qu'il croyait le plus grand; il trouve partout des mécomptes; il voudrait toujours le parfait et jamais il ne le trouve; il se pique, il change, il ne peut se reposer nulle part. L'amour de Dieu, aimant sans rapporter ses amis à soi, les aime patiemment avec leurs défauts. Il ne veut point trouver en eux plus que Dieu n'y a mis; il n'y regarde que Dieu et ses dons : tout lui est bon, pourvu qu'il aime ce que Dieu a fait et qu'il supporte ce que Dieu n'a pas fait mais qu'il a permis (1). »

Il y a un piège dans toutes ces jolies subtilités : à

(1) Tome VII, p. 233.

parler ainsi, l'amour parfait de Dieu, l'amitié surnaturelle du prochain qui, même avec la grâce de Dieu, sont pénibles à pratiquer, paraissent à tout venant une perfection facile, un simple état d'esprit où l'on entre par un rapide changement d'intention, en transposant le ton et l'harmonie d'une vie honnête et raisonnable sur le ton et l'harmonie d'une vie religieuse.

Il fallait bien rendre la religion de l'amour pur agréable à son disciple, puisque Fénelon était convaincu que l'amélioration et les progrès du duc de Bourgogne ne pourraient lui venir que de sa vie intérieure, nourrie par le recueillement du quiétisme.

Ce fut le mot d'ordre donné au duc de Beauvilliers, son répétiteur auprès du prince. « Il faut, dit-il, que le vrai bien vienne en lui par le dedans et se répande ensuite au dehors. Il en est de la grâce pour l'âme comme des aliments par le corps. Un homme qui voudrait nourrir ses bras et ses jambes, en y appliquant la substance des meilleurs aliments, ne se donnerait jamais aucun embonpoint. Il faut que tout commence par le centre, que tout soit digéré dans l'estomac... L'oraison est, comme l'estomac, l'instrument de toute digestion.

» C'est l'amour qui digère tout, qui fait tout sien et qui incorpore à soi tout ce qu'il reçoit. C'est lui qui nourrit tout l'extérieur de l'homme dans la pratique des vertus. Comme l'estomac fait de la chair, du sang, des esprits pour les bras, pour les mains, pour les jambes et pour les pieds, de même l'amour dans l'oraison renouvelle l'esprit de vie pour toute la conduite. Il fait de la patience, de la douceur, de l'humilité, de la chasteté,

de la sobriété, du désintéressement, de la sincérité et généralement de toutes les autres vertus autant qu'il en faut pour réparer les épuisements journaliers.

» Si vous voulez appliquer les vertus par le dehors, vous ne faites qu'une symétrie gênante, qu'un arrangement superstitieux, qu'un amas d'œuvres légales et judaïques, qu'un ouvrage inanimé. C'est un sépulcre blanchi : le dehors est une décoration de marbre, où toutes les vertus sont en bon relief ; mais au dedans, il n'y a que des ossements de mort. Le dedans est sans vie, tout y est squelette, tout y est desséché, faute de l'onction du Saint-Esprit. Il ne faut donc pas vouloir mettre l'amour au dedans par la multitude des pratiques entassées au dehors avec scrupule; mais il faut, au contraire, que le principe intérieur d'amour, cultivé par l'oraison, à certaines heures et entretenu par la présence familière de Dieu dans la journée, porte la nourriture du centre aux membres extérieurs et fasse exercer en simplicité, en chaque occasion, chaque vertu convenable pour ce moment-là. Voilà, mon bon duc, ce que je souhaite de tout mon cœur que vous puissiez inspirer à ce prince qui est si cher à Dieu (1). »

L'idéal mystique qui préoccupe Fénelon lui fait craindre que ses adeptes ne pratiquent la religion d'une manière exclusivement formaliste. Voilà pourquoi il recommande tant le culte intérieur et les vertus intérieures. Ce qui ne veut pas dire que l'accroissement de la piété et des vertus ne puisse aussi venir par les actes du dehors. Les actions sensibles réagissent toujours sur leurs principes intérieurs et en multiplient

(1) Tome VII, p. 244. Lettre du 4 novembre 1703.

la force et l'aisance. C'est par la répétition de ces actes qu'on acquiert les vertus.

Il ne faudrait pas imputer à Fénelon les fâcheuses conséquences qu'on pourrait tirer de sa doctrine, conséquences qu'il désavoue lui-même, puisqu'il cultive, après tout, les âmes pour la vie réelle extérieure, quand il forme en elle la vie intérieure principe de l'autre.

Quels furent sur le prince les effets de cette discipline essentiellement dévote et comment s'y comporta-t-il ? A l'époque où nous commençons à étudier la direction du duc de Bourgogne, il avait dix-neuf ans, il était marié. Mais sa formation religieuse datait de plus loin ; elle avait commencé avec le préceptorat de Fénelon. Dans cette première période, l'élève avait admirablement profité entre les mains de son habile précepteur. Sans parler de l'instruction exquise qu'il avait reçue, l'éducation ingénieuse, patiente et pleine d'autorité de son illustre maître avait opéré un véritable prodige sur son naturel irascible, vicieux et hérissé d'ailleurs de tous les défauts du jeune âge. Qui n'a lu le célèbre passage de Saint-Simon ? « Ce prince... naquit terrible et sa première jeunesse fit trembler. Dur et colère jusqu'aux derniers emportements et jusque contre les choses inanimées ; impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, même des heures et des éléments sans entrer en des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps ; opiniâtre à l'excès, passionné pour toute espèce de volupté... Il n'aimait pas moins le vin, la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement et le jeu encore, où il ne pouvait supporter d'être vaincu et où le danger avec

lui était extrême, enfin livré à toutes les passions et transporté de tous les plaisirs...

» De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent et quelquefois au delà de ce que son état pouvait comporter, humble et austère pour soi » (1).

La méthode suivie avec tant de succès par le précepteur semble avoir été en ce temps-là plutôt répressive ; elle consista moins à éperonner le naturel de son élève qu'à élaguer, qu'à tailler, qu'à comprimer les travers et les défauts qui le gâtaient par leur végétation luxuriante et malsaine.

Quant à la religion, Fénelon se contenta, sans doute, de la piété commune habilement unie avec les leçons de la sagesse et de l'expérience. Nous ne pensons pas et nous pourrions cependant nous tromper, que l'enfant fût dès le principe initié au *Moyen court* de faire l'oraison de quiétude. Mais probablement, il ne tarda guère, tout en ignorant le nom du quiétisme, à en apprendre la pratique sous la forme d'exercices de présence de Dieu et de recueillement, tels que les imaginait la mysticité nouvelle.

N'oublions pas la prophétie de Mme Guyon qui annonçait que le petit prince ferait régner avec lui la religion du pur amour. Fénelon se hâta certainement de bonne heure à le préparer à ce grand triomphe. Quoi qu'il en soit de sa première formation quiétiste, ce que nous savons, c'est qu'à l'époque où nous sommes arrivés, sa correspondance avec son directeur nous le montre médiocrement épris de mysticisme. Les autres membres de

(1) Tome XXII, p. 305. — I.

la confrérie, les femmes surtout et le bon duc de Chevreuse lui-même, s'appliquent de toute leur âme à l'oraison du pur amour; ils s'y exercent à l'envi, ils s'y enfoncent avec courage, ils désirent impatiemment, d'en boire les eaux vives; et à cet effet, ils éliminent par de fréquents retours sur eux-mêmes, les éléments impurs de l'amour-propre qui empêchent la source de jaillir.

Il ne paraît pas que le prince ait jamais brûlé de ce beau feu pour la spiritualité nouvelle. Ses lettres de conscience ne manifestent aucunement les transports d'un adepte qui parle avec ravissement d'un système qui le séduit. C'est toujours sur un ton grave et plaintif qu'il s'exprime; à peine si quelquefois un sourire furtif colore ses lèvres moroses.

Des nouvelles du pur amour, pas un mot. Il paraît être touché de la crainte de Dieu plus encore que de son amour. On l'entend sans cesse gémir sur ses fragilités et faire appel aux prières de l'archevêque. Il est donc permis de supposer que le duc de Bourgogne ne réussissait guère dans l'oraison du recueillement. Qui sait même si l'on ne doit pas expliquer par l'impuissance de ses efforts à suivre une voie de spiritualité si subtile et par son découragement, sa pusillanimité et ses scrupules, sa tristesse et sa mélancolie ?

Cet amour absolu pour Dieu, sans mélange d'amour-propre, présenté comme un état facile et une dévotion habituelle peut vite désespérer une âme qui s'aperçoit qu'en réalité ses actions les plus saintes portent toujours le sceau de l'amour de soi, ne serait-ce que l'espérance d'aller au ciel qui les anime.

Il semble donc que cette dévotion épuisante devait même infailliblement paralyser la libre allure et la spontanéité des mouvements et des actes du duc de Bourgogne. Mais la chose ne parut guère dans sa vie extérieure et l'on va voir comme la sollicitude éveillée de Fénelon et de ses amis, leur intervention continuelle dans les moindres événements et dans les plus considérables de l'existence du prince, suppléèrent son indolente activité et remédièrent à son peu d'initiative, en lui prescrivant au fur et à mesure des plans de sa conduite dans les divers états de sa vie, à l'armée, pendant ses campagnes militaires, à la cour, dans ses relations de famille et dans son rôle de prince royal et d'héritier présomptif de la couronne.

CHAPITRE IX

LA DIRECTION DU DUC DE BOURGOGNE

LE PRINCE A L'ARMÉE

Le duc de Bourgogne à la tête des armées de Flandre. — Son entrevue à Cambrai avec Fénelon. — Importance de l'événement.— Sa conduite militaire.— Fénelon se défie de la méthode du pur amour. — Le Duc reparaît à l'armée. — Les transes de Fénelon vérifiées par l'insuccès du duc de Bourgogne. — Indécision, enfantillages du Prince. — Sa dévotion étroite ; il n'en faut pas rendre Fénelon responsable. — Avis et expédients provisoires pour ramener la popularité à son pupille.

Ce fut à l'occasion de la guerre de la succession d'Espagne que le duc de Bourgogne fit sa première apparition en public ; il comptait alors vingt ans. Louis XIV lui avait confié le commandement de l'armée de Flandre : en réalité cette charge était purement décorative puisque le maréchal de Boufflers devait personnellement diriger les opérations de la campagne. Le grand événement de cette guerre, car elle se passa dans l'expectative, fut l'entrevue du prince avec son ancien précepteur.

Imaginez, je vous prie, l'éblouissement de Fénelon

en recevant la lettre suivante : « Je ne puis me sentir si près de vous sans vous en témoigner ma joie et en même temps celle que me cause la permission que le Roi m'a donnée de vous voir en passant. Il y a mis néanmoins la condition de ne vous point parler en particulier : mais je suivrai cet ordre, et néanmoins pourrai vous entretenir tant que je voudrai, puisque j'aurai avec moi Saumery, qui sera le tiers de notre première entrevue, après cinq ans de séparation. C'est assez vous en dire, de vous le nommer, et vous le connaissez mieux que moi pour un homme très sûr et, qui plus est, fort votre ami. Trouvez-vous donc, je vous prie, à la maison où je changerai de chevaux, sur les huit heures ou huit heures et demie. Si par hasard trop de discrétion vous avait fait aller au Câteau, je vous donne le rendez-vous pour le retour, en vous assurant que rien n'a jamais pu diminuer ni ne diminuera jamais la sincère amitié que j'ai pour vous (1). »

Fénelon allait partir en tournée pastorale quand on lui remit ce billet; à l'approche du duc de Bourgogne, il n'avait pas voulu rester à Cambrai, comme ce dernier l'avait prévu. La même réserve lui fit garder un air contraint et gêné dans l'entrevue qui fut courte, malgré le désir du prince de l'entretenir plus longtemps.

En s'imposant cette discrétion, son cœur dut beaucoup souffrir. Il écrivait, le jour même, à sa chère pénitente, la comtesse de Montberon (2) : « J'ai vu aujourd'hui, après cinq ans de séparation, M. le duc de Bourgogne, mais Dieu a assaisonné cette consolation

(1) Tome VII, p. 235. Lettre du 25 avril [1702]. — **1.**

(2) Voir ci-dessous, ch. XIV, p. 288.

d'une très sensible amertume en voyant... — ici le texte est mutilé — Je n'ai aucun plaisir qui ne porte avec lui sa croix (1) ».

Cette condescendance du petit-fils de Louis XIV pour son ancien maître parut aux yeux des courtisans comme l'aurore d'une faveur qui promettait d'être inouie dans un prochain avenir. Le bruit s'en répandit partout. Fénelon, le premier, en saisit l'importance et la souligna, dans une lettre rédigée de sa main, qu'il fit écrire par l'abbé de Chanterac (2), au cardinal Gabrielli.

« Le duc de Bourgogne, prince d'un naturel excellent, d'une vive intelligence, d'une piété sincère, a la plus grande estime pour son précepteur et lui garde une fidèle amitié. A son départ pour la Belgique, il a supplié le Roi, son grand-père, de lui permettre de le voir en passant et de lui parler. Le Roi, qui est bon naturellement et qui n'est indisposé contre le prélat qu'à l'instigation de ses adversaires, y a consenti. Mais le prince craignit que l'évêque, souvent occupé à visiter les paroisses de son diocèse, ne fût alors absent de Cambrai. Crainte bien fondée ; car il allait précisément se mettre en route, quand arriva un exprès que le prince avait envoyé en toute hâte, pour remettre à l'archevêque une lettre écrite de sa propre main. Le royal disciple lui écrivait de ne pas s'absenter, par trop de délicatesse. Il assurait dans les termes les plus affectueux qu'il désirait ardemment de le voir.

(1) Tome VIII, p. 649. Lettre du 26 avril 1702. — **1.**

(2) Gabriel de Chanterac, proche parent de Fénelon, devint son agent à Rome, en 1697, dans l'affaire du *Livre des Maximes,* quand il était déjà grand-vicaire de Cambrai. Il mourut à Périgueux, en 1715. C'était un homme instruit et vertueux.

» Il vint donc à Cambrai, il le vit et il l'entretint, mais brièvement et en public, pour ne pas attiser les rancunes des adversaires. La nouvelle s'en répandit partout et causa la plus heureuse impression en Belgique, à Paris et dans toute la France. Tous les honnêtes gens trouvent cela fort bien et font l'éloge du prince. Seuls, les adversaires semblent s'en offenser (1) ».

Ainsi que le marque Fénelon à la fin de cette lettre, l'opinion publique, muette en sa faveur depuis son exil, se réveilla et recommença à faire de lui l'objet de sa curiosité ou de ses espérances.

Au retour de sa campagne, le prince aurait voulu brûler l'étape de Cambrai, pour épargner à l'archevêque les récriminations de ses adversaires. Il lui écrivit donc qu'il était fâché de partir sans le revoir. « Peut-être

(1) « *Dux Burgundiæ, indolis egregiæ, perspicacis ingenii, et sinceræ in Deum pietatis princeps, magistrum plurimi facit et constantissime amat. Cum autem profecturus esset in Belgium, Regem avum exoravit, ut sibi liceret hunc in itinere videre et alloqui. Annuit Rex suapte natura benignus et sola adversariorum instigatione male affectus in Præsulem.*

» *Sed timuit Princeps, ne antistes, in perlustrandis suæ diœceseos parochiis frequens, tum temporis Cameraco forsan abesset. Neque frustra ; namque jamjam profisciscebatur. Subito Cameracum advenit nuntius quem Princeps ex itinere jam incœpto veredariis celerrime præmiserat, ut epistolam propria manu scriptam ad archiepiscopum ferret. Vetabat regius discipulus ne præsul verecundiùs abscederet ; asseverabat dulcissimis vocibus se illius videndi desiderio flagrare. Transiit, vidit, et allocutus est sed parce ac palam ne recrudescerent adversariorum iræ. Hoc nuntium longe lateque sparsum jucundissime audivit et Belgium et Lutetia et Gallia omnis. Singuli quippe cordati homines id optime factum prædicant et summæ Principis laudi ducunt. Soli adversarii hoc indigno animo tulisse videntur.* »

Tome VII, p. 553.

sera-t-il mieux, lui disait-il, que je ne vous voie pas la veille ou le jour même que j'arriverais à Versailles (1). » Mais Fénelon avait déjà pris les devants et était allé à sa rencontre. Il fallut bien, malgré sa peur du roi, son grand-père, que le duc de Bourgogne se prêtât de bonne grâce à cette occurence inopinée et indéclinable. « J'ai vu notre cher prince un moment, écrivit Fénelon à Beauvilliers. Il m'a paru engraissé, d'une meilleure couleur et fort gai. Il m'a témoigné en peu de paroles la plus grande bonté : il a beaucoup pris sur lui en me voyant (2) ». Ce fut peut-être pour éviter ces démonstrations de sympathies que Louis XIV, l'année suivante (3), changea le quartier de guerre de son petit-fils et l'envoya en Allemagne. Cette nouvelle campagne, dirigée effectivement par le maréchal de Villars, fut signalée par la prise de Vieux Brisach (4).

Ce qui intéresse notre sujet dans ces deux campagnes successives, c'est la façon dont le duc de Bourgogne se conduisit et soutint le contact avec la vie militaire. Au dire des historiens, sa conduite n'accusa extérieurement que des qualités aimables. Dans la campagne de Flandre, « il charma, dit le marquis de Quincey, les officiers et les soldats par ses attentions pour eux et par des manières gracieuses accompagnées de toutes les marques de bonté (5) ».

(1) Tome VII, p. 238. Lettre du 6 septembre 1702. — I.

(2) *Ibid.*, p. 238. Septembre 1702.

(3) 1703.

(4) En 1703.

(5) Bausset. *Histoire de Fénelon.* Liv. VII, n° 6.

Saint-Simon lui ménage encore moins les éloges pour sa campagne du Rhin :

« M. le duc de Bourgogne s'acquit beaucoup d'honneur pendant sa campagne d'Allemagne, par son application, son assiduité aux travaux, avec une valeur simple et naturelle qui n'affecte rien, et qui va partout où il convient, sans s'apercevoir du danger. La libéralité, le soin des blessés, l'affabilité lui acquirent les cœurs de toute l'armée. Il la quitta à regret, sur les ordres du Roi, pour retourner à la Cour (1). »

Si l'on passait sans contrôle sur ces témoignages, il faudrait conclure que la dévotion quiétiste disposait fort bien le prince à la vie publique et que son directeur avait eu raison de lui dire (2) que l'exercice du recueillement nourrit l'amour pur et que dans « cette vue courte et amoureuse de présence de Dieu », on voit tout ce qu'il faut faire et on reçoit le courage pour l'exécuter.

Mais la conduite tant louée du duc de Bourgogne, pendant ces deux séjours à l'armée, loin d'être une conséquence de la méthode du pur amour, a plutôt l'air de ressembler à l'exécution d'un rôle appris par cœur et bien joué, rôle d'ailleurs facile parce qu'il n'exigeait de l'acteur que de la politesse dans les paroles, de l'aménité dans les manières et ne lui imposait d'autre obligation que celle d'être aimable.

A défaut de preuves, cette interprétation reste douteuse par rapport à la première campagne de Flandre,

(1) Tome XI, p. 536. — **4.** Voir aussi la lettre de Beauvilliers, *Ibid.*, p. 536.

(2) Voir ci-dessus, p. 159.

mais elle devient probable pour la campagne d'Allemagne. Nous voyons qu'en dépit de ses belles paroles, Fénelon se défiant de sa mystique pour procurer un succès de popularité à son élève, n'hésita pas à faire infidélité à son système, en lui préférant les procédés tout naturels de la prudence humaine.

Voici les instructions circonstanciées qu'il transmit au duc de Bourgogne, sans attendre que celui-ci les demandât lui-même à l'oraison de quiétude. « Quand M. le duc de Bourgogne sera à l'armée, écrivait-il à Beauvilliers, il lui convient fort de continuer cette longue société de table et cette liberté de conversation pendant les repas, qui a charmé les officiers dans la dernière campagne. Il est bon de continuer cette affabilité aux autres heures de commerce...

» Quand il y aura à l'armée quelque désordre de mœurs, il peut donner des ordres généraux bien appuyés pour les réprimer sévèrement, mais il ne faut point qu'il descende dans les détails ; on l'accuserait de tomber par scrupule dans la rigidité et la minutie... Il faut qu'il n'effarouche point M. le maréchal de Villeroy [c'était le compagnon présumé du prince dans cette campagne] qui est un homme de représentation, de plaisir et de société ; il peut lui témoigner de l'estime, de l'amitié et même de la confiance et du goût ; par-là il l'apprivoisera avec sa piété gaie et sociable et il l'engagera à apprivoiser aussi le public, où ce général sera cru (1). »

Le duc de Bourgogne n'eut qu'à suivre ce plan commode. Il lui suffisait pour cela d'agir, pour ainsi dire, de

(1) Bausset. *Histoire de Fénelon*. Liv. VII, n° 10. Voir aussi tome VII, p. 242. — I.

mémoire et sans se soucier d'établir une correspondance personnelle et vivante entre ces actes d'imitation et le fond vrai de son humeur et de son caractère. A son retour de campagne, il avouait lui-même que son fond et son caractère n'étaient guère changés.

« Ma volonté d'être à Dieu, lui disait-il, se conserve et même se fortifie dans le fond, mais elle est traversée par beaucoup de fautes et de dissipation. Redoublez donc, je vous prie, vos prières pour moi. J'en ai plus de besoin que jamais, étant toujours aussi faible et aussi misérable... J'ai eu aussi depuis quelque temps des scrupules qui quelquefois m'ont fait de la peine. Voilà à peu près l'état où je suis présentement. Aidez-moi donc de vos conseils et de vos prières. Pour vous, vous êtes toujours nommément dans les miennes. Vous croyez bien que ce n'est pas tout haut... Je ne vous dirai rien de ce que je sens à votre égard : je suis toujours le même et désirerais bien que ce ne fût pas à aller en Flandre, ou non, qu'il tînt de vous voir ou ne vous voir pas. Tout cela sera quand Dieu voudra (1). »

Ainsi donc malgré sa tenue parfaite au dehors pendant son séjour aux armées, son caractère restait faible, indécis, scrupuleux. Mais les aveux du prince ne doivent préjudicier en rien à sa piété chrétienne, si modeste, si humble, si résignée, aussi bien qu'aux sentiments si rares pour un prince d'une amitié inaltérable envers son ancien maître. Comme Fénelon dut en être fier et touché !

Après cinq années de vie sédentaire, le prince reparut encore à l'armée, investi cette fois d'un véritable com-

(1) Tome VII, p. 242. Lettre du 28 septembre 1703.

mandement officiel. Il avait vingt-six ans. Certes, il était temps que le Roi laissât agir sous sa propre responsabilité son petit-fils. Les inquiétudes de Fénelon commencèrent. Le duc de Bourgogne était son vaisseau de fortune portant ses espérances les plus caressées, l'honneur de sa dévotion chérie, l'avenir de la France et de l'Église. Tous ces précieux trésors allaient se trouver livrés aux hasards de la guerre et la réputation du prince exposée avec sa vie au sort d'une bataille ! Quelle charge compliquée et ardue pour son inexpérience !

A lui de s'orienter parmi les ignorances et les incertitudes qui accueillent un nouveau chef sur le champ des opérations. A lui de connaître la situation des ennemis, leurs forces, leurs ressources, leur état moral, à lui d'observer le caractère de ses officiers, de leur inspirer de la confiance, de se faire aimer d'eux et de leurs hommes.

Et la partie maîtresse d'un capitaine qui consiste à imaginer un plan d'attaque ou de défense, en tenant compte du dessein et de la tactique probables des adversaires ! Puis dans la crise de l'action, quel sang-froid, quelle décision soudaine, quelle promptitude ! Il faut sur le champ modifier ses calculs stratégiques ou les abandonner même, pour en inventer d'autres tout différents afin de parer aux circonstances qui changent et se renouvellent selon les caprices de la fortune. Comment le jeune homme allait-il suffire aux exigences si variées et si délicates de sa nouvelle situation ? Comment allait-il vérifier dans sa conduite la bonté de la formation dévote qu'il avait reçue jusqu'alors ? La seule consolation du maître, c'est qu'il se trouvait

dans le voisinage de son élève, qu'il pourrait surveiller et diriger ses pas, prévenir ses écarts ou y remédier par de sages mesures. Hélas! le duc de Bourgogne inaugura la campagne de Flandre avec un acte de timidité qui dut être sensible à son ancien maître. Ayant à traverser Cambrai, il n'osa pas s'arrêter chez l'archevêque et il lui donna rendez-vous à Valenciennes.

« Je suis ravi, mon cher archevêque, lui écrivait-il, que la campagne que je vais faire en Flandre me donne lieu de vous embrasser et de vous renouveler moi-même les assurances de la tendre amitié que je conserverai pour vous toute ma vie.

» S'il m'avait été possible, je me serais fait un plaisir d'aller coucher chez vous : mais vous savez qu'il y a des raisons qui m'obligent à garder des mesures et je crois que vous ne vous en formaliserez point. Je serai demain à Cambrai sur les neuf heures ; j'y mangerai un morceau à la poste et je monterai ensuite à cheval pour me rendre à Valenciennes. J'espère vous y voir et vous y entretenir sur diverses choses (1) ».

Fénelon manqua au rendez-vous. Fut-il mortifié que le prince eût passé dans sa ville épiscopale et s'y fût arrêté sans avoir le courage de lui donner une marque publique de considération ? Nous préférons expliquer son absence par la généreuse pensée de ménager le crédit du duc de Bourgogne auprès de son grand-père. Le Roi n'aimait point qu'on fît accueil à ceux qui avaient encouru sa disgrâce, et son petit-fils ne pouvait lui témoigner une plus sensible déférence qu'en lui sacrifiant la visite de Fénelon. Nous n'avons pas la lettre qui

(1) Tome VII, p. 264. Lettre du 15 mai 1708. — **I.**

apporta les excuses de l'archevêque au duc de Bourgogne, mais la réponse qu'y fit ce dernier en indique clairement les détails.

C'étaient, après les explications de son absence, des conseils, des avertissements donnés à son disciple pour le mettre en garde contre ses défauts et ce qui est plus curieux, contre les jansénistes. En ce moment, ils étaient les bêtes noires de ses mauvais rêves.

« Je suis charmé, lui répond le prince, des avis que vous me donnez... Il me paraît que, pour ne guère nous voir, vous ne me connaissez pas mal encore. Quant à l'article qui regarde les jansénistes, j'espère, par la grâce de Dieu, non pas telle qu'ils l'entendent, mais telle que la connaît l'Eglise catholique, que je ne tomberai jamais dans les pièges qu'ils voudraient me dresser. Je connais le fond de leur doctrine et je sais qu'elle est plus calviniste que catholique. Je sais qu'ils écrivent avec esprit et justesse; je sais qu'ils font profession d'une morale sévère et qu'ils attaquent fortement la relâchée; mais je sais en même temps qu'ils ne la pratiquent pas toujours (1). »

Il n'est pas de notre propos — et nous n'avons pour cela d'ailleurs aucune compétence — d'entrer dans les événements militaires de la campagne (2). Nous ne faisons que les citer et nous arrêter sur les conséquences qu'ils entraînèrent par rapport à la direction du duc de Bourgogne. On sait que ces événements furent

(1) Tome VII, p. 264. Lettre du 21 mai 1708.

(2) Il existe un précis très bien fait, *Cæsaris instar*, sur ces campagnes du duc de Bourgogne, dans l'ouvrage du marquis de Vogüé. — **2.**

malheureux. Ils commencèrent par la défaite d'Oudenarde qui permit aux généraux des ennemis, le Prince Eugène et le duc de Malborough de s'avancer jusque sous les murs de Lille et d'en ouvrir le siège.

Croirait-on que ces revers furent accueillis comme une grâce du ciel par Fénelon, comme une épreuve qui valait plus pour son pénitent que les succès ? Ils furent l'occasion d'une pièce d'éloquence sur les avantages de l'adversité. « En vérité, monseigneur, il est bien plus important au vrai bien des princes et de leurs peuples que les princes acquièrent une telle expérience que de les voir toujours victorieux. Ce que je craignais pour vous, était une joie flatteuse de commander une si puissante armée. Je priais Dieu que vous ne fussiez point comme ce roi dont il est dit dans l'Écriture : *Gloriabatur quasi potens in potentia exercitûs sui*... Je fus touché jusqu'aux larmes, lorsque je vous entendis prononcer avec tant de religion ces aimables paroles : *Hi in curribus et hi in equis : nos autem in nomine Domini* (1). Beaucoup de gens grossiers s'imaginent que la gloire des princes dépend des succès : elle dépend des mesures bien prises et non des succès que ces mesures préparent (2). »

Compliments de consolation, soulagements de l'amour-propre mortifié, thème ancien sur les croix et les épreuves. Il y a de tout cela dans la lettre de Fénelon mais il y a quelque chose de plus : la poussée d'une doctrine bizarre, d'une vision obstinée que nous avons

(1) Ps. XIX[8]. Cette maxime était chère à Fénelon, depuis les affaires du quiétisme. Alors, il l'avait sans cesse à la bouche.

(2) Tome VII, p. 268. Lettre du 16 septembre 1708.

signalée auparavant chez l'écrivain mystique (1), savoir que Louis XIV a abusé de la prospérité et qu'une expiation l'attend. L'heure en est déjà sonnée; qu'on fasse la paix à tout prix, sinon la guerre n'enfantera que des désastres. Celui d'Oudenarde et bientôt la capitulation de Lille affermissaient Fénelon dans son prophétisme.

Mais s'il prévoyait des malheurs à venir, il ne s'attendait guère au revirement d'opinion qui se produisit contre le duc de Bourgogne, à la suite de son échec. Son mépris « des gens grossiers qui s'imaginent que la gloire » du prince « dépend des succès » ne put l'empêcher de ressentir vivement la mauvaise opinion de ces « gens grossiers » et les critiques qu'ils répandirent à la cour et dans le royaume contre son royal élève.

Les partisans du maréchal de Vendôme, d'après Saint-Simon (2), rejetèrent sur lui toute la responsabilité de la défaite, ajoutant qu'il s'ennuyait de rester à l'armée et qu'il voulait revenir à Versailles, sans attendre la fin du siège de Lille. Ces propos malveillants survenus après un échec où il pouvait bien être en part, lui aliénèrent un moment la sympathie publique. Fénelon lui-même qui espionnait son élève à force de vouloir se renseigner sur ses moindres mouvements, au lieu de discuter les médisances et les bruits malicieux se fit l'avocat du diable par un excès d'amitié, jalouse de l'honneur de son disciple. On le voit relever une à une les critiques qui couraient contre son élève avec une exactitude, une franchise, une insistance qui ressemblent à l'impatience et à la dureté.

(1) Voir ci-dessus chapitre VII, p. 129.

(2) Tome XVI, p. 204 et seq., pp. 328 et 336.

On sent un directeur spirituel un peu blessé, malgré tout, dans sa gloire par le discrédit que la conduite de son pénitent inflige à sa méthode de dévotion.

Et cependant que de précautions pour déguiser son humeur froissée! Quel art de faire avaler au petit prince les potions amères ! quelle mixture savante de compliments flatteurs, de protestations hyperboliques, d'avertissements éloquents, de leçons exquises habilement dosées pour masquer le mauvais goût des vérités cruelles sans leur rien ôter de leur vertu curative !

La première fois que Fénelon touche ce sujet disgracieux, il le fait avec un certain malaise ; il affecte un air contrit et confus comme s'il commettait une maladresse. Sur le bruit que le duc de Bourgogne allait tout planter pour revenir à Versailles, il lui écrivait :

« Je n'ai garde, monseigneur, de me mêler des affaires qui sont au-dessus de moi et principalement de celles de la guerre que j'ignore profondément; mais la connaissance de vos bontés et un excès de zèle me font prendre la liberté de vous dire, que si Dieu permettait que vous ne pussiez pas secourir Lille, il conviendrait au moins, si je ne me trompe, que vous fissiez les dernières instances pour obtenir la permission de demeurer à la tête des armées jusqu'à la fin de la campagne.

» Quand un grand prince comme vous, monseigneur, ne peut pas acquérir de la gloire par des succès éclatants, il faut au moins qu'il tâche d'en acquérir par sa fermeté, par son génie et par ses ressources dans les tristes événements. Je suis persuadé, monseigneur, que toute la pente de votre cœur est pour ce parti. Il ne dépend pas de vous de faire l'impossible; mais ce qui peut soutenir

la réputation des armes du Roi et la vôtre est que vous fassiez jusqu'à la fin tout ce qu'un vieux et grand capitaine ferait pour redresser les choses. Les habiles gens vous feront alors justice, et les habiles gens décident toujours à la longue dans le public. Souffrez cette indiscrétion du plus dévoué et du plus zélé de tous les hommes (1). »

Le duc de Bourgogne ne s'étant pas fâché à cette première antienne, le directeur enhardi par sa docilité bénigne lui versa alors sur la tête sa pleine corbeille de médisances : « On dit, monseigneur, que vous êtes trop particulier, trop renfermé, trop borné à un petit nombre de gens qui vous obsèdent. Il faut avouer que je vous ai toujours vu, dans votre enfance, aimant à être en particulier et ne vous accommodant pas des visages nouveaux. Quoique je sois persuadé que vous avez, depuis ce temps là, beaucoup pris sur vous par raison et par vertu, pour vous donner au public, qui a une espèce de droit d'aborder facilement ses princes, il peut se faire qu'il y ait encore dans votre fonds quelque reste de ce goût là...

» On dit qu'étant sérieux et renfermé, vous perdez néanmoins du temps pour les choses les plus sérieuses, par un peu de badinage qui n'est plus de saison et que les gens de guerre n'approuvent pas. Si vous avez besoin d'un certain enjouement pour vous délasser l'esprit, tâchez de le proportionner aux bienséances de votre âge et à la grande fonction que vous remplissez. Tout au moins que cette espèce de jeu soit secret et confié à très peu de personnes sages et discrètes (2).

(1) Tome VII, p. 268. Septembre 1708.

(2) *Ibid.*, p. 272. Lettre du 24 septembre 1708.

« Diverses personnes de condition et de mérite se plaignent que vous ne connaissez ni leurs noms, ni leurs visages (1). »

Arrive le propos le plus cuisant à l'amour-propre du directeur de conscience et le plus pénible à son amitié.

[Le public] « croit que vous avez une dévotion sombre, timide, scrupuleuse et qui n'est pas assez proportionnée à votre place (2)... On va jusqu'à rechercher avec une noire malignité les plus petites circonstances de votre vie, pour leur donner un tour odieux : par exemple, on dit que pendant que vous êtes dévot jusqu'à la sévérité la plus scrupuleuse dans des minuties, vous ne laissez pas de boire quelquefois avec un excès qui se fait remarquer... Peut-être que personne n'osera vous dire tout ceci : pour moi, je l'ose et je ne crains que de manquer à Dieu et à vous. Personne n'est plus éloigné que moi de croire tous ces discours (3). »

Le duc de Bourgogne essuya ces critiques avec une mansuétude étonnante chez un jeune homme si bouillant par nature et si chatouilleux par situation ; il ne voulut pas même tâter des louanges avec lesquelles le médecin spirituel avait essayé d'en sucrer le piquant et l'amertume.

« Sur ce que vous dites de mon indécision, lui répondit-il, il est vrai que je me le reproche à moi-même ; et que, quelquefois paresse ou négligence, d'autres, mauvaise honte ou respect humain, ou timidité m'empêchent de prendre des partis et de trancher net

(1) Tome VII., p. 274. Autre lettre du 24 septembre 1708.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 277.

dans des choses importantes. Vous voyez que je vous parle avec sincérité... Pour toutes les louanges que vous me donnez. si elles ne venaient d'un homme comme vous, je les prendrais pour des flatteries, car en vérité, je ne les mérite guère, et le monde se trompe dans ce qu'il pense sur mon sujet. Mais il faut, avec la grâce de Dieu, mériter ce que l'on en croit, du moins en approcher (1).

» Il est vrai que je suis renfermé assez souvent, mais j'écris beaucoup de certains jours. La prière, la lecture prennent aussi du temps, quoique j'y sois moins régulier que je ne devrais être. Je ne nie pas cependant que je n'en perde souvent. Il est vrai aussi que je parle plutôt aux gens à qui je suis plus accoutumé et que je suis trop en cela mon goût naturel... Il est vrai que j'ai quelquefois badiné mais rarement. Pour la perte du temps, elle a été plus considérable; mais souvent il n'y a que moi qui l'ai su...

» Je tâcherai de faire usage des avis que vous me donnez et priez Dieu qu'il m'en fasse la grâce. Demandez de plus en plus à Dieu qu'il me donne cet amour pour lui et de tout et de moi-même, amis et ennemis, pour lui et en lui (2)...

» Je m'attends à bien des discours que l'on tient et que l'on tiendra encore; je passe condamnation sur ceux que je mérite et méprise les autres, pardonnant véritablement à ceux qui me veulent ou me font du mal et priant pour eux tous les jours de ma vie.

» Voilà mes sentiments, mon cher archevêque, et

(1) Tome VII, p. 271. Lettre du 20 septembre 1708. — **I.**

(2) Voir l'*Instruction de Fénelon sur l'amour pur*, p. 159.

malgré mes chutes et défauts, une détermination absolue d'être à Dieu (1). »

Indécision, enfantillage, timidité, tels sont les défauts qu'il se reconnaît de bonne grâce. Ajoutons celui qu'il ignore et le plus grave : une certaine étroitesse d'esprit à laquelle se rattache aussi l'indécision. C'est le vice capital du prince et qui explique les scrupules et les hésitations de sa conduite comme aussi la sévérité et le rigorisme de sa dévotion.

Quand son directeur lui inculque des maximes ou lui donne des avis, l'élève les prend à la lettre et ne sait pas les interpréter bénignement dans la pratique, à la lumière des circonstances de la vie réelle. Par exemple, on lui recommande, à l'ouverture de la campagne de 1708 (2), de respecter les églises et la maison des pasteurs et là-dessus, par défaut de largeur d'esprit, il se fera scrupule de loger dans un couvent de religieuses.

Fénelon lui parle-t-il d'humilité, de petitesse, de renoncement ; il va plus loin que son maître dans cette voie de sacrifice, il accepte les dénigrements avec une indifférence de chartreux, oubliant ce qu'il doit à sa réputation comme prince et personnage public, toujours par suite du même défaut de discernement.

Quand Fénelon lui conseille de vaquer à la prière, à la lecture spirituelle, le duc de Bourgogne en pleine campagne et sous le feu des ennemis, s'enferme (3) en chambre de longues heures avec son confesseur, comme

(1) Tome VII, p. 275-277. Lettre du 3 octobre 1708.

(2) *Ibid.*, p. 264. Lettre du 21 mai 1708.

(3) *Ibid.*, p. 278. 15 octobre 1708.

s'il fût en retraite dans quelque cellule de la Trappe, ne sachant pas ajuster sa piété avec ses devoirs d'état et donner à ceux-ci la préférence qui leur est due sur des exercices de dévotion particulière.

A qui la faute de cet esprit borné et minutieux? Le public qui est sans pitié pour le âmes dévotes fit remonter à la formation religieuse du duc de Bourgogne et à Fénelon lui-même la source de tout le mal. « Il me revient par le bruit public, écrivait Fénelon au duc de Bourgogne, qu'on dit que vous vous ressentez de l'éducation qu'on vous a donnée; que vous avez une dévotion faible, timide, scrupuleuse sur des bagatelles, pendant que vous négligez l'essentiel pour soutenir la grandeur de votre rang et la gloire des armes du Roi...

» On dit même que vos maximes scrupuleuses vont jusqu'à ralentir votre zèle pour la conservation des conquêtes du Roi et l'on ne manque pas d'attribuer ce scrupule aux instructions que je vous ai données dans votre enfance. Vous savez, monseigneur, combien j'ai toujours été éloigné de vous inspirer de tels sentiments (1). » Sans doute, pour ces cas particuliers, Fénelon se trouve hors de cause. Néanmoins, l'esprit mystique de sa piété, se réduisant à une suspension de l'activité intérieure pour écouter la voix divine au fond de la conscience, cadrait-elle exactement avec les devoirs d'un prince obligé d'être sur les champs de bataille ou dans les salons d'une cour mondaine? Ne savons-nous pas que la difficulté de se recueillir profondément et de démêler dans ce silence intime, ce qui venait de la grâce divine et ce qui venait de l'amour-propre aboutissait toujours,

(1) Tome VII, p. 281-282. Lettre du 25 octobre 1708.

chez tous les disciples à des incertitudes de conscience et à des scrupules ?

Admettons pourtant en faveur du duc de Bourgogne qui ne paraissait guère goûter l'oraison de quiétude, que la méthode et la doctrine mystiques de Fénelon contre-balancées du reste par l'influence du confesseur du prince n'entraient pour rien dans ses défauts dominants : l'indécision et l'étroitesse d'esprit.

Mais l'autorité absolue qu'avait prise Fénelon sur son élève, sa direction perpétuelle qui ne l'abandonnait jamais, qui le tenait toujours en bride, qui lui dictait mot à mot le détail de ses pensées, de ses sentiments, de ses actions, ne risquaient-elles point d'énerver sa volonté, de laisser rouiller les ressorts de sa délibération, en sorte que lorsqu'il avait à se décider tout seul et à marcher sans brassières, il était incapable de prendre un parti personnel et de l'exécuter hardiment ?

Ce fut, croyons-nous, une méprise de Fénelon de maîtriser et d'assujettir la personnalité de son pupille en ne croyant faire que la diriger, de lui recommander en parole la largeur d'esprit et de décision, tout en étouffant chez lui l'initiative par son autorité comprimante.

A quoi bon lui écrire : « Vous devez faire honneur à la piété et la rendre respectable en votre personne. Il faut la justifier aux critiques et aux libertins. Il faut la pratiquer d'une manière simple, douce, noble, forte et convenable à votre rang... Un prince ne peut point, à la cour ou à l'armée, régler les hommes comme des religieux. Il faut en prendre ce qu'on peut et se proportionner à leur portée (1) », si on le renvoie, dans la pratique.

(1) Tome VII, p. 279. Lettre du 15 octobre 1708.

à l'inspiration intérieure ? « Accoutumez-vous à rentrer souvent au dedans de vous pour y renouveler la possession que Dieu doit avoir de votre cœur. Si vous dites avec humilité : *Audiam quid loquatur in me Dominus*, si vous n'agissez ni par humeur, ni par goût naturel, ni par vaine gloire, mais simplement par mort à vous-même et par fidélité à l'esprit de grâce, Dieu vous soutiendra (1). »

Comment exiger que le prince conserve encore quelque énergie humaine si on lui ôte les mobiles naturels et légitimes de l'honneur, du goût et de la gloire ?

Il y a une contradiction non moins flagrante à reprocher au duc de Bourgogne sa timidité et son enfantillage et à lui dire ensuite par manière d'encouragement : « Ne craignez rien, tant que vous serez petit sous la puissante main de Dieu. Allez, non comme un grand prince, mais comme un petit berger avec cinq pierres contre le géant Goliath (2). »

La belle règle ! et comme elle est claire, sûre et facile, quand le maître spirituel ajoute : « Pourvu que vous ne vous préveniez ni pour ni contre personne, que vous écoutiez tranquillement tous ceux qu'il convient d'écouter ou de consulter, et qu'ensuite, sans aucun égard à vos goûts ou à vos dégoûts naturels, ni à vos préjugés, vous suiviez ce que Dieu présent et humblement invoqué vous mettra au cœur, vous vous sentirez libre, soulagé, simple, décisif et vous ne ferez des fautes qu'autant que vous manquerez à agir dans cette dépendance continuelle de l'esprit de grâce » (3).

(1) Tome VII, p. 280.

(2) *Ibid.*, p. 271. Septembre 1708.

(3) *Ibid.*

Si Fénelon prévenu par son système ne s'aperçut pas que l'inertie de sa spiritualité et que l'empire trop absolu de sa direction avaient quelque responsabilité dans l'insuccès du prince, devant l'opinion publique, il sentit en tout cas plus vivement que personne et surtout plus vivement que son élève la perte de la faveur populaire. Un directeur spirituel est un peu le père de son dirigé. Il le façonne, il le nourrit, il lui communique ses idées, ses sentiments et ses goûts. Il l'enfante, pour ainsi dire, à sa ressemblance. Et alors la bonne renommée du disciple devient la sienne. Il n'a pas de plus grande joie que celle d'entendre dire qu'il avance dans le chemin de l'honneur et de la considération. Il ne souffre pas non plus de peine plus vive que celle d'apprendre que le monde le critique et le déshonore.

Or, le duc de Bourgogne confondant l'indifférence avec la vertu d'humilité avait pris vite son parti de son discrédit public. Son directeur ne l'entendait pas ainsi.

« J'ose vous dire, monseigneur, lui écrivait-il..., qu'il faut avoir un grand égard à l'improbation du public. J'avoue que rien n'est plus vain que de courir après les vaines louanges des hommes qui sont légers, téméraires, injustes et aveugles dans leurs jugements. Heureux qui peut être ignoré d'eux dans la solitude ! Mais la grandeur, bien loin de vous mettre au-dessus du jugement des hommes, vous y assujettit infiniment plus qu'une condition médiocre. Ceux qui doivent commander aux autres, ne sauraient le faire utilement, dès qu'ils ont perdu l'estime et la confiance des peuples. Rien ne serait plus dur et plus insupportable pour les peuples... qu'un gouvernement de pure autorité, sans l'adoucisse-

ment de l'estime, de la confiance et de l'affection réciproque. Il est donc capital, même selon Dieu, que les grands princes s'appliquent sans relâche à se faire aimer et estimer (1). »

Après avoir ainsi rectifié les vues du prince, Fénelon s'employa de tout son esprit à réparer ses fautes, au moins dans leurs conséquences, en arrêtant le cours de la critique et en détruisant l'impression qu'elle avait pu laisser dans l'esprit de Louis XIV.

Pour rompre le déchaînement des langues contre le duc de Bourgogne, Fénelon imagina une tactique qui ferait honneur au plus fin diplomate. Laissons-le s'expliquer lui-même.

« Je sais, lui écrivit-il, que vous n'avez pris aucun parti de sagesse et de précaution que par les conseils des officiers généraux les plus expérimentés et les plus exempts de timidité : mais c'est là précisément ce que le public ne veut pas croire et par conséquent c'est le point capital qu'il importe de mettre dans un tel point d'évidence, que personne ne puisse plus l'obscurcir. Vous avez, monseigneur, tous les officiers généraux qui sont autour de vous. Rien ne vous est plus aisé que de les prendre chacun en particulier et de les engager tous, sous un grand secret, à vous donner par écrit une courte relation de la manière dont ils ont opiné dans les principales opérations de cette campagne : ensuite vous pouvez leur faire entendre que vous croyez devoir citer au Roi leurs témoignages, afin qu'ils soient tous prêts à soutenir de vive voix leur petite relation écrite.

(1) Tome VII, p. 279. Lettre du 15 octobre 1708.

» Cet engagement les liera et les fera tous parler un langage décisif et uniforme, au lieu que si vous ne le faites pas ainsi, chacun pourra, malgré sa bonne intention, dire trop ou trop peu, varier et obscurcir par des termes faibles ce que vous auriez besoin de rendre clair comme le jour. Après avoir posé ce fondement, vous pourrez nommer au Roi tous vos témoins, en le suppliant de les interroger lui-même l'un après l'autre. C'est aller jusqu'à la racine du mal et ôter toute ressource à ceux qui veulent vous attaquer dans les points les plus essentiels...

» Il est aussi, ce me semble, fort à souhaiter qu'après que vous vous serez bien assuré des témoignages décisifs de tous les principaux officiers, pour éviter les discours politiques et ambigus, vous les engagiez à parler et à écrire dans les occasions naturelles, à leurs amis, la vérité des faits pour détromper toute la France. C'est une chose inouïe, qu'un prince, qui doit être si cher à tous les Français soit attaqué dans les discours publics, dans les lettres imprimées, et jusque dans les gazettes, sans que presque personne ose contester les faits qu'on avance faussement contre lui (1) ».

Nous ne savons pas si le duc de Bourgogne eut la patience de s'astreindre à ces mesures d'ailleurs si prudentes. Il est plus probable que son insouciance laissa courir les critiques à leur guise. Quant au second point, qui était l'apologie du prince auprès de Louis XIV, il était plus malaisé à résoudre, parce que le duc de Bourgogne avait aggravé dans ses lettres les mauvais effets des critiques sur le Roi, en se défendant faiblement et

(1) Tome VII, p. 282. Lettre du 25 octobre 1708.

en se réfugiant dans des considérations dévotes (1) hors de saison.

Fénelon assuma cette tâche pénible ; il traça à son élève pour quand il parlerait au Roi, le plan d'une justification adroite où tout en confessant quelques torts légers, il rejetait les plus graves sur le compte du maréchal de Vendôme et sauvait ainsi habilement l'essentiel et le principal de sa réputation (2). Ce plan fut-il exécuté ? Saint-Simon (3) raconte en effet qu'il se disculpa très bien au désavantage de Vendôme.

Fénelon ne se contenta pas de cette apologie qu'il trouvait trop directe et trop timide. Il fit en outre accabler le maréchal par le marquis de Puységur (4), un de ses fidèles, dans une audience que celui-ci obtint de Louis XIV.

Voici en effet ce que l'on trouve dans une lettre du duc de Chevreuse : « Monsieur de Puységur vous aura sans doute expliqué toute sa conversation avec le Roi, dans laquelle il croit avoir prouvé à Sa Majesté que le prince n'a eu aucun tort pour les faits de guerre, et que M. de Vendôme en est l'unique cause ou directe, ou en plusieurs cas indirecte, en obligeant par son opiniâtreté à recourir au Roi et à laisser échapper l'occasion par ce retardement (5). » La défense de Puységur fut si

(1) Tome VII, p. 277. Lettre du 15 octobre 1708. — **1.**

(2) *Ibid.*, p. 283. Voir la lettre du 16 novembre 1708.

(3) Tome XVI, p. 476. — **4.**

(4) Jacques de Puységur devint maréchal de France en 1734. Il servit avec distinction dans les guerres de Flandre. Il mourut à Paris en 1743. Fénelon lui donne de grandes louanges et il a mérité celles du duc de Saint-Simon.

(5) Tome VII, p. 288. Lettre du 9 avril 1709. — **1.**

rudement poussée que Vendôme, à la suite des explications de Puységur, encourut la disgrâce.

Saint-Simon, qui nous apprend ce fait, (1) n'a pas l'air de savoir que c'était l'archevêque qui, de Cambrai, menait l'intrigue. Toutes ces adresses, tous ces manèges pouvaient bien à la rigueur, donner le change au Roi, aux courtisans, au public, mais le triumvirat Fénelon, Beauvilliers, Chevreuse savait à quoi s'en tenir. En définitive, la campagne de 1708 leur laissait un amer dégoût, non seulement à cause des échecs militaires du duc de Bourgogne mais à cause surtout de ses défaillances morales, qui avaient compromis l'honneur de l'éducation religieuse qu'il avait reçue.

Sur ce dernier article, Fénelon ne pouvait calmer son dépit ; il voulait avoir sa revanche dans la nouvelle campagne que son élève ferait l'année suivante et il en prépara, dans ses combinaisons, l'issue heureuse avant même que la campagne de 1708 eût pris sa fin.

Pour le succès de cette campagne, il comptait peu sur les vertus de son disciple, et encore moins sur les effets de l'oraison de quiétude. Voulant agir plus court et plus sûrement, il plantait là sa piété sublime et utilisait bonnement les expédients plus humbles de la politique.

Eh ! oui ! qu'on donne l'an prochain au duc de Bourgogne un bon général qui lui gagnera des victoires ou qui emboursera ses défaites ; qu'on lui adjoigne un homme sage, un mentor, une doublure de Fénelon qui le mènera en lisière, qui lui soufflera les idées et les paroles, qui lui mimera les gestes, les actes, en un mot

(1) Tome XVII, p. 28, 309, 314. — 4.

l'ensemble de la conduite, le prince certainement fera merveille et son nom applaudi volera comme avant sur les ailes de la renommée.

« La faveur générale reviendrait, écrivait Fénelon à Chevreuse, si on voyait au printemps prochain, un prince moins amusé à des jeux indécents, montant plus souvent à cheval, voulant tout voir et tout apprendre, questionnant les gens expérimentés et décidant avec vigueur. Mais il faudrait qu'au lieu de M. de Vendôme qui n'est capable que de le déshonorer et de hasarder la France, on lui donnât un homme sage et ferme qui commandât sous lui, qui méritât sa confiance, qui le soulageât, qui l'instruisît, qui lui fît honneur de tout ce qui réussirait, qui ne rejetât jamais sur lui aucun fâcheux événement et qui rétablît la réputation de nos armes...

» Il faudrait, de plus, à notre prince, quelque homme en dignité auprès de lui. Plût à Dieu que vous y fussiez, vous auriez pu empêcher tous les badinages qu'on a critiqués et lui donner plus d'action pour contenter les troupes. Ce qui est certain, c'est qu'il demeurera dans un triste avilissement aux yeux de toute la France et de toute l'Europe, si on ne lui donne pas l'occasion et les secours pour se relever et pour soutenir nos affaires (1). »

Nous voilà ici aux antipodes des grandes théories de Fénelon contre la morale du succès : celle « des gens grossiers ». Mais la morale se moque de la morale, quand la gloire l'exige. Maintenant qu'il faut à tout prix ramener la popularité au duc de Bourgogne, on va au plus pressé : un masque de théâtre, une gloire de

(1) Tome VII, p. 285. Lettre du 3 décembre 1708. — **1.**

contrebande feront justement l'affaire. A la bonne heure ! Cela est humain. Il ne nous déplaît pas de voir un utopiste comme Fénelon quitter les abstractions en l'air et marcher vulgairement dans les petits chemins de traverse à l'usage de la politique. Ce n'était là qu'un projet, qu'un moyen provisoire qui pouvait bien pallier l'insuffisance du prince pour l'édification publique, mais le problème de son perfectionnement moral n'était pas conclu.

Il préoccupa anxieusement Fénelon, quand le duc de Bourgogne s'en retourna vivre à la Cour. L'expérience de la campagne de 1708 lui avait ouvert les yeux sur la réalité : le prince répondait mal aux espérances que son rang actuel et son avenir étaient en droit d'exiger.

Et alors comment lui ôter son enfantillage, son étroitesse, son indolence ? Comment lui faire tenir désormais à la Cour une conduite grave, honorée, imposante ? Il semble que Fénelon se ravisa, qu'il songea plus exclusivement à la formation du personnage royal de son disciple, qu'il tempéra sa méthode mystique par des leçons de circonstance et les sentiments de l'honneur et de la gloire.

Essayons donc de nous représenter l'existence du duc de Bourgogne, à la Cour de Versailles, sous cette direction maintenant nouvelle.

CHAPITRE X

LA DIRECTION DU DUC DE BOURGOGNE

LE PRINCE A LA COUR

Le duc de Bourgogne à Versailles. — Pourquoi il s'enfermait souvent chez lui. — Grâces légères de la duchesse de Bourgogne.— Contraste entre les deux époux. — Affection excessive du petit prince. — Fénelon corrige. — Sa morale est celle de l'Introduction de la vie dévote. — Contre les défauts du caractère, Fénelon recourt à son ancienne méthode d'éducation par leçon indirecte. Saint Louis et le roi d'Angleterre, proposés pour modèles. — Le duc de Chevreuse, bien plus que Beauvilliers, seconde admirablement Fénelon. — Zèle impatient de Fénelon pour les progrès tardifs du duc de Bourgogne.

On pense bien que le duc de Bourgogne ne reprit pas le chemin de Versailles avec toute la joie qu'il s'était promise en partant. Ses revers, les critiques des courtisans, le pressentiment de les entendre répéter peut-être encore par le Roi et par le Dauphin son père, durent amasser autour de son cœur qui ne fut jamais parfaitement serein, une recrudescence de mélancolie. Cette tristesse lui ôta le courage de se montrer à Fénelon en quittant les Flandres malgré son désir de le voir,

de lui conter ses peines et de prendre ses conseils. Il eut peur de contrarier le Roi en se détournant exprès de sa route pour passer par Cambrai (1).

Ce départ craintif et silencieux termina tristement cette malheureuse période. Fénelon en sentit plus vivement que personne toute l'amertume. Ah ! s'il eût deviné l'avenir, comme alors il eût pleuré sur ce départ de son cher petit prince qu'il ne reverra plus ! Comme il eût regretté les susceptibilités trop vives de son zèle, comme il se fût reproché son amitié exigeante et ces médisances cruelles dont il l'avait piqué comme d'un aiguillon pour le faire avancer dans la vertu !

Cependant le duc de Bourgogne trouva bon accueil de la part du Roi. La disgrâce de Vendôme désarma les critiques et il reprit sans autre incident son train de vie ordinaire. Ce n'était pas une existence très agréable ni très brillante. Par sa gravité superbe, le Roi imposait à son petit-fils une crainte respectueuse : assujettissement humilié voisin de la servitude. Le grand Dauphin lui-même, esprit lourd, cœur étroit et père égoïste ne flattait guère son fils et avait pris sa dévotion en grippe. Le duc de Bourgogne s'aventurait-il dans un cercle de courtisans, s'il ouvrait la bouche pour commencer un propos, une grêle de brocards fondait sur lui. Le prince naturellement timide, pour échapper à ces injures se réfugiait le plus souvent dans la solitude. Il s'enfermait souvent avec ses intimes (2) ; il passait de longues heures en compagnie de quelques dames impertinentes dont il croyait être l'arbitre, mais qui le flat-

(1) Tome VII, p. 287. Lettre du 5 décembre 1708. — **1**.

(2) *Ibid.* p. 284. Lettre du 17 novembre 1708.

taient malicieusement et le faisaient parfois servir, sans qu'il y prît garde, à leurs badinages et à leurs plaisanteries.

Parfois il s'amusait tout seul à des occupations puériles, à des expériences curieuses de physique et de chimie (1). C'était la mode alors parmi la jeune noblesse de l'époque. La plupart des fils de famille, quand ils n'étaient pas au service, perdaient leur temps avec des souffleurs de cornues, des fabricateurs d'automates et des horlogers.

Saint-Simon interprète le goût de la solitude chez le duc de Bourgogne par des scrupules de conscience et le souci d'éviter les occasions dangereuses ; Fénelon y voit au contraire un prolongement tardif de l'enfance et la paresse qui veut s'épargner la gêne des conversations et l'embarras d'une attitude officielle.

Faut-il ajouter que le prince n'était pas beau, qu'il le savait, qu'il l'oubliait rarement, qu'il ne s'en consola jamais? De petite taille, avec de longues jambes, d'un visage étiré et mal construit, ayant le buste bossu d'une épaule, ce qui le faisait pencher d'un côté en marchant, on se demande si toutes ces disgrâces de la nature n'entraient pas pour beaucoup dans son humeur solitaire et mélancolique.

Quel contraste entre ce caractère timide et farouche du duc de Bourgogne et l'humeur gracieuse, l'entrain charmant et la gaîté communicative de la princesse son épouse?

Tous les auteurs contemporains parlent de sa présence au milieu de la cour de Louis XIV alors vieillissant,

(1) Tome XIX, p. 152. — **4.**

comme de celle d'une jeune fée brillante et légère qui semait autour d'elle la vivacité et le plaisir. « Sa gaieté jeune, vive, active, animait tout, dit Saint-Simon, et sa légèreté de nymphe la portait partout, comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois et qui y donne le mouvement et la vie. Elle ornait tous les spectacles, était l'âme des fêtes, des plaisirs, des bals et y ravissait par les grâces, la justesse et la perfection de sa danse (1). »

Il ne manquait à ces grâces légères, à cette amabilité exquise qu'un peu plus de religion pour lui faire mieux sentir les vertus du prince et rendre leur union plus harmonieuse. Et d'autre part, il manquait aussi au duc de Bourgogne une certaine gaîté, une certaine souplesse, une largeur de dévotion plus humaine pour apprivoiser la duchesse et captiver sa sympathie. On ne peut pas dire qu'elle n'aimait pas son mari; au contraire, elle lui était dévouée. Elle le défendait vivement contre la cabale jalouse qui se groupait autour du duc d'Orléans et autour du Dauphin. On l'avait vu naguère émue et indignée (2) quand les partisans du duc de Vendôme voulaient rejeter sur lui tout l'insuccès de la campagne de Flandre.

Cependant ce qui demeure vrai en dépit de son dévouement, c'est que si elle aimait réellement son mari, elle ne le goûtait guère.

Pour lui, on peut dire qu'il aima la duchesse éperdument dans un siècle où le bon ton consistait, entre gens mariés, à se témoigner en public la plus froide

(1) Tome XXII, p. 282. — **1.**

(2) Tome VII, p. 273. Lettre du 24 septembre 1708.

indifférence, comme s'ils s'étaient brouillés la veille, en s'étant donné parole de ne se réconcilier jamais. Il paraît cependant que la passion du duc de Bourgogne faisait plus que choquer la mode. « M. le duc de Bourgogne, disait madame de Maintenon au duc de Noailles, est extravagant, car on ne peut appeler autrement la passion qu'il a pour sa femme ; et je ne crois pas qu'on en ait jamais vu une si désagréable pour celle qui la cause et pour les spectateurs (1). »

Ce résumé de l'existence du prince à la cour laisse voir les lacunes de son caractère. C'est un jeune homme qui est encore enfant. Le genre d'éducation qu'il a reçu et les contraintes de sa situation humiliée n'ont pas permis à sa volonté, à sa responsabilité, à son jugement de se développer, de s'élargir, de se fortifier faute de prendre un contact direct et personnel avec la vie réelle.

Laissons l'âme du prince se dépouiller, avec le temps, de son écorce rugueuse et malplaisante. Laissons passer la saison des végétations irrégulières et parasites. Qu'il se trouve enfin dans une position plus élevée, plus libre, plus indépendante, plus aérée et vous verrez apparaître sa riche nature, ses qualités heureuses se déployer et ses belles vertus s'épanouir. Une lettre de Chevreuse à Fénelon donne la note juste sur l'état moral du duc de Bourgogne, après la campagne de 1708.

« Pour le prince, lui dit-il, sa conduite n'est point telle que nous la souhaiterions. L'enfance, trop d'ap-

(1) Cité par Bausset. Liv. VII, n° 12. Lettre du 11 juillet 1706.
Voir surtout la correspondance curieuse du duc de Bourgogne avec la marquise de Montgon, publiée par le marquis de Vogüé, p. 165 notamment. — 2.

parences de peu de souci ou d'indolence sur ce qui a coutume d'intéresser les hommes, un manque de discernement pour les connaître ou pour marquer, par des traitements convenables au mérite de chacun, qu'il les connaît bien. C'est ce que tout le monde ne croit voir que trop clairement en lui et que je suis néanmoins comme assuré qui n'y est pas, hors quelques restes d'enfance. Je lui voudrais une certaine vigueur pour entrer dans les affaires et y faire sentir son génie avec prudence, pour marquer au public qu'il n'est ni faible, ni insensible, pour paraître, en un mot, et dans le conseil et à la cour, ce que je suis persuadé qu'il est en effet; mais ce sera l'ouvrage de Dieu. Ce qui est certain, c'est que quand on l'entretient en particulier, on y trouve tout ce qu'on souhaite, même les bonnes résolutions jusqu'à un certain point et d'excellentes qualités pour sa place (1). »

Fénelon n'oublia rien pour retrancher ces restes d'enfantillage qui déconsidéraient le prince dans sa vie privée et qui l'avilissaient en quelque sorte dans la vie publique. Il tâcha de lui inspirer une manière plus large et plus sérieuse d'entendre les choses humaines. Sa piété scrupuleuse s'ingérait lourdement dans les habitudes de la duchesse de Bourgogne. Son directeur lui conseilla de ne plus s'imposer à elle mais de laisser agir la douceur et l'édification. C'est ce que nous apprend un petit mémoire adressé à Beauvilliers. « Je crois, dit-il, que M. le duc de Bourgogne ne devrait pas gêner madame la duchesse. Qu'il se contente de laisser décider son médecin sur la manière dont elle doit

(1) Tome VII, p. 288. Lettre du 9 avril 1709. — I.

faire le carême. Il est bon de renvoyer ainsi toutes choses aux gens qui ont caractère et autorité pour décider. On décharge sa conscience, on satisfait à la bienséance, on évite l'inconvénient de passer pour rigide réformateur de son prochain. Si ce prince veut inspirer de la piété à la princesse, il doit la lui rendre douce et aimable, écarter tout ce qui est épineux, lui faire sentir en sa personne le prix et la douceur de la vertu simple et sans apprêt, lui montrer de la gaîté et de la complaisance dans toutes les choses qui ne relâchent rien dans le fond, enfin se proportionner à elle et l'attendre. Il faut seulement prendre garde de tomber, en tendant la main à autrui (1). »

Une autre recommandation plus risquée, qui consistait à modérer chez le prince une affection violente bien que légitime, pourrait sembler une excursion illicite sur le domaine de la vie privée. Mais Fénelon ne fait ici que rappeler le grave précepte de la tempérance chrétienne, telle que saint Paul la recommandait aux fidèles de Corinthe, la ville la plus voluptueuse de l'univers : *Hoc itaque dico, fratres : tempus breve est. Reliquum est, ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint* (2).

Ce fut Beauvilliers qu'on chargea de notifier des conseils de sagesse sur cette matière délicate. « Il faut tâcher, lui écrivait-on, de modérer la passion du prince pour madame la duchesse de Bourgogne, non en lui inspirant aucun refroidissement, mais en lui représentant ce que Dieu demande dans les amitiés les plus

(1) Cité par Bausset. Liv. VII, n° 12.

(2) I Cor. VII[29].

légitimes : ce qui est nécessaire pour son repos, sa santé, sa réputation ; enfin ce qui est le plus utile à la princesse même, qui est encore si jeune (2). »

Est-ce encore à Beauvilliers que Fénelon adressait cette réflexion pleine de sens qu'on lit dans une lettre spirituelle anonyme? « Il ne faut pas que son mari la gâte par une passion aveugle ; en la gâtant, il se gâterait aussi ; cet excès d'union causerait même dans la suite une lassitude dangereuse et peut-être une désunion. »

Les avis de Fénelon rappellent certains chapitres de l'*Introduction à la vie dévote* où saint François de Sales traite bravement un sujet analogue. Les différences dans l'expression d'une même doctrine sont de plusieurs sortes chez les deux maîtres de la vie spirituelle : la plus notable réside dans l'esprit chrétien qui les inspire. Saint François de Sales s'arrête à peine sur le motif de l'honneur, etc, il s'appuie de tout son poids sur le précepte de saint Paul cité plus haut, il considère uniquement le préjudice que cause à la vie surnaturelle une amitié légitime trop sensible.

Fénelon insiste davantage sur le côté raisonnable et utilitaire de la morale chrétienne. Ce côté sans doute existe toujours dans la religion ; c'est même le plus accessible, le plus démonstratif, quand on parle à des hommes de peu de foi, mais il semble qu'on aurait pu le négliger en s'adressant à un adepte du pur amour. La vie publique du prince, à mesure qu'il approchait du trône, fut une nécessité pour son directeur de sortir des généralités systématiques et de s'arrêter à un idéal de

(2) Tome VII, p. 243. — 1.

perfection plus déterminé, plus vivant et mieux adapté au rang et à la vocation de son élève.

Le modèle qu'il lui met sous les yeux et qu'il recommande de copier, c'est son ancêtre et son patron saint Louis. Les instructions remarquables qu'il lui adressa, probablement au milieu de l'année 1709, en lui envoyant des reliques du saint, constituent, pour ainsi dire, la charte de la direction nouvelle.

« Enfant de saint Louis, imitez votre père. Soyez comme lui doux, humain, accessible, affable, compatissant et libéral. Que votre grandeur ne vous empêche jamais de descendre avec bonté jusqu'aux plus petits, pour vous mettre en leur place et que cette bonté n'affaiblisse jamais ni votre autorité, ni leur respect. Étudiez sans cesse les hommes. Apprenez à vous en servir sans vous livrer à eux. Allez chercher le vrai mérite jusqu'au bout du monde : d'ordinaire, il demeure modeste et reculé... Ne vous laissez point obséder par des esprits flatteurs et insinuants. Faites sentir que vous n'aimez ni les louanges, ni les bassesses. Ne montrez de la confiance qu'à ceux qui ont le courage de vous contredire dans le besoin avec respect et qui aiment mieux votre réputation que votre faveur...

» Il est temps que vous montriez au monde une maturité et une vigueur d'esprit proportionnées au besoin présent. Saint Louis, à votre âge était déjà les délices des bons et la terreur des méchants. Laissez donc tous les amusements de l'âge passé; faites voir que vous pensez et que vous sentez tout ce que vous devez penser et sentir.

» La piété n'a rien de faible, ni de triste, ni de gêné :

elle élargit le cœur, elle est simple et aimable ; elle se fait tout à tous pour les gagner tous. Le royaume de Dieu ne consiste pas dans une scrupuleuse observation de petites formalités ; il consiste pour chacun dans les vertus propres à son état. Un grand prince ne doit point servir Dieu de la même façon qu'un solitaire ou qu'un simple particulier. Saint Louis s'est sanctifié en grand roi : il était intrépide à la guerre, décisif dans les conseils, supérieur aux autres hommes par la noblesse de ses sentiments, sans hauteur, sans présomption, sans dureté. Il suivait en tout les véritables intérêts de sa nation dont il était le père autant que le roi...

» Soyez l'héritier de ses vertus avant que de l'être de sa couronne. Invoquez-le avec confiance dans vos besoins, baisez souvent ses restes précieux (1). Souvenez-vous que son sang coule dans vos veines et que l'esprit de foi qui l'a sanctifié doit être la vie de votre cœur. Il vous regarde du haut du ciel, où il prie pour vous et où il veut que vous régniez un jour en Dieu avec lui. Unissez votre cœur au sien. *Conserva, fili mi, præcepta patris tui* (2). »

Ce retour à la piété familière de l'invocation des Saints sonne, comme une note nouvelle, dans la dévotion transmise au duc de Bourgogne. Il coïncide en même

(1) Le 12 mai 1709, Fénelon écrivait à l'abbé de Langeron : « Je vous conjure de me faire faire à Paris un fort petit reliquaire d'or d'une très belle façon et de me l'apporter quand vous reviendrez. J'y veux mettre un petit morceau de la mâchoire de saint Louis. Vous comprenez bien l'usage que je veux faire de cette relique ».

Après la mort du Dauphin, il demandait à Chevreuse, le 8 mars 1712, si l'on n'avait pas trouvé ce reliquaire.

(2) Tome VII, p. 234, n° XXXVI. — 1.

temps avec une reprise de sa première manière d'éducation par leçon indirecte, comme il la nomme lui-même. Le tableau de saint Louis n'est au fond qu'un résumé des qualités et des devoirs d'un roi, mis en contraste avec les défauts du prince, mais le procédé qui consiste à incarner des leçons ou des critiques indirectes (2), dans un personnage vivant, se trahit plus visiblement encore dans ce portrait du roi d'Angleterre, Jacques III; il date de la même époque que le portrait du roi saint Louis et il en est en quelque sorte le pendant laïque.

« J'ai vu plusieurs fois assez librement le roi d'Angleterre et je crois, monseigneur, devoir vous dire la bonne opinion que j'en ai. Il paraît sensé, doux, égal en tout. Il paraît entendre bien les vérités qu'on lui dit. On voit en lui le goût de la vertu et des principes de religion sur lesquels il veut régler sa conduite.

» Il se possède et il agit tranquillement comme un homme sans humeur, sans fantaisie, sans inégalité, sans imagination dominante, qui consulte sans cesse la raison et qui lui cède en tout. Il se donne aux hommes par devoir et est plein d'égards pour chacun d'eux. On ne le voit ni las de s'assujettir, ni impatient de se débarrasser pour être seul et tout à soi, ni distrait, ni renfermé en soi-même au milieu du public. Il est tout entier à ce qu'il fait. Il est plein de dignité, sans hauteur; il proportionne ses attentions et ses discours au rang et au mérite. Il montre la gaîté douce et modérée d'un homme mûr. Il paraît qu'il ne joue que par raison,

(2) Voir le *Traité de l'Éducation des Filles*, chap. V, et, comme exemples de cette manière : *Le fantasque, Une lettre de Bayle, Voyage aux îles fortunées.*

pour se délasser, selon le besoin, ou pour faire plaisir aux gens qui l'environnent. Il paraît tout aux hommes sans se livrer à aucun.

» D'ailleurs, cette complaisance n'est suspecte ni de faiblesse ni de légèreté : on le trouve ferme, décisif, précis; il prend aisément son parti pour les choses hardies qui doivent lui coûter...

» En un mot, le roi d'Angleterre se prête et s'accommode aux hommes; il a une raison et une vertu toute d'usage. Sa fermeté, son égalité, sa manière de se posséder et de ménager les autres, son sérieux doux et complaisant, sa gaîté, sans aucun jeu qui descende trop bas, préviennent tout le public en sa faveur (1). »

Il est clair que nous avons ici un portrait retourné du duc de Bourgogne, où chaque qualité attribuée au roi d'Angleterre répète un travers du prince. Il est difficile que le prétendant, le petit chevalier de Saint-Georges, aussi estimable qu'on le voudra, ait résumé si à propos dans sa physionomie, tant de qualités formant contraste avec les imperfections, les faiblesses et les défauts du prince. Car lisez au rebours son éloge en retournant les louanges du côté de leur revers contradictoire, vous aurez le portrait satirique du duc de Bourgogne, tel que Fénelon entendait le suggérer à son élève.

Afin de compléter ces leçons vivantes et de l'obliger à se les appliquer une à une par la réflexion, Fénelon dressa pour lui un examen détaillé sur *les Devoirs de la Royauté* (2). C'est un questionnaire où l'on passe en

(1) Tome VII, p. 291. Lettre du 15 novembre 1709. — **1.**

(2) *Ibid.*, pp. 85-102.

revue les obligations d'un roi, semblable à ces formulaires qui servent à préparer une confession et à contrôler la conscience avec les règles morales. Bien des articles n'étaient pas encore obligatoires pour le jeune prince, mais il pouvait d'ores et déjà s'y conformer, du moins en ferme propos et en résolution.

Tout ce que Fénelon y signalait de répréhensible, relativement aux dépenses ruineuses, aux dames d'honneur, aux guerres injustes, aux flatteurs, à la rapacité des ministres, au cumul des charges, à l'oubli des intérêts du petit peuple désignait d'avance au duc de Bourgogne les abus qu'il devait commencer dès lors à détester.

Enfin pour que ces divers avis et ces leçons de conduite ne demeurassent pas des paroles vaines et fussent réellement observés par le prince et exécutés dans la pratique, Fénelon recommanda l'exécution de son programme à la vigilance, à l'adresse et au dévouement de ses intermédiaires, le duc de Beauvilliers et surtout le duc de Chevreuse.

Le duc de Chevreuse était devenu, sur les derniers temps, l'ami de prédilection et on peut le dire presque sans figure, sa seconde âme. Qu'on se rappelle tout ce que Fénelon a remué d'intrigues, de projets, de plans religieux et politiques, en compagnie de cet admirable auxiliaire. C'est lui qui maintenant après Fénelon et avant Beauvilliers joue le second rôle dans la direction du Prince. Saint-Simon n'a pas remarqué les progrès de son crédit auprès de l'archevêque, à la suite des conférences de Chaulnes, d'où le bon duc revenait tout imprégné d'amitié, de dévotion et de lumière, comme s'il sortait d'un colloque ineffable avec la Divinité. Il ne

connaissait pas comme nous ces lettres secrètes où les deux amis échangeaient librement leurs peines, leurs vues mutuelles et aussi leurs tristes pressentiments. Il croyait que Beauvilliers passait le premier. Mais il se trompait. Fénelon ne l'aima jamais sans réserve (1). Il le regardait comme un esprit timide, une âme vertueuse, candide mais étroite qui ne s'était jamais complètement réveillée depuis le jour que ses parents l'avaient emporté tout endormi du séminaire de Saint-Sulpice, pour en faire le continuateur de leur race et le successeur de leur fortune.

Cependant Saint-Simon a fort bien démêlé le genre d'esprit du duc de Chevreuse. « Le liant naturel et la douceur de l'esprit de Chevreuse, son savoir et sa manière de savoir et de s'expliquer, ses vues fleuries, quoique sujettes à se perdre, furent des qualités faites exprès pour plaire au duc de Bourgogne... en sorte que le prince avait pris beaucoup de goût et de confiance au duc de Chevreuse, qui depuis longtemps était bien reçu à lui dire tout ce qu'il pensait de lui et ce qu'il désirait sur sa conduite, et toujours avec des intermèdes d'histoire, de science et de piété (2). »

C'est ce dernier trait, entre autres, tout à fait dans le goût de Fénelon qui lui donnait la préférence sur Beauvilliers et qui le rendait si utile à l'œuvre de la formation du duc de Bourgogne : « Ne vous reposez point sur le bon [duc de Beauvilliers], lui écrivait l'archevêque, pour cultiver le P. P. [petit Prince], mais

(1) Voir la lettre à Louis XIV, tome VII, p. 513, et aussi le jugement de Chevreuse sur son beau-frère. *Ibid.*, p. 289.

(2) Tome XXI, pp. 309-310. — **1.**

faites le vous-même simplement dans les occasions, et suivant toute l'ouverture que Dieu vous en donnera (1). »

Fénelon lui-même saisissait les occasions au passage, pour intercaler, parmi les leçons de ses amis un peu sèches d'expérience militaire et politique, les entretiens plus substantiels et plus vivants des personnages habiles, déliés et professionnels dans la guerre et la diplomatie. C'est ainsi qu'il envoya au duc de Bourgogne, en qualité de moniteur occasionnel, le marquis de Puységur dont il prisait beaucoup la valeur politique. « Il est important, écrivait-il à Chevreuse, qu'on procure [à M. de Puységur] une ample audience de M. le duc de Bourgogne; outre la capacité et l'expérience pour la guerre, M. de Puységur a d'excellentes vues sur les affaires générales qui méritent un grand examen : des conversations avec lui vaudront mieux que la lecture de la plupart des livres... Je vous recommande donc instamment M. de Puységur, moins pour lui que pour notre prince. Souvenez-vous que vous m'avez promis de cultiver le prince (2) ».

La direction de Fénelon flotta ainsi de 1709 à 1711, avec une orientation précise tournée vers un idéal de perfection royale, ayant pour but de fortifier et de mûrir la volonté du duc de Bourgogne. De temps en temps, Chevreuse tenait Fénelon au courant des progrès accomplis, mais celui-ci ne voulait pas y croire. « Je suis ravi, répondait-il, de ce que vous êtes content du P. P.; pour moi, je ne le serai point jusqu'à ce que je le saurai libre, ferme et en possession de parler avec

(1) Tome VII, p. 292. Lettre du 18 novembre 1709.

(2) *Ibid.*, p. 293. Lettre du 23 novembre 1709.

une force douce et respectueuse. Dites-lui : *Dabo vobis os et sapientiam cui non poterunt resistere*, etc. ; autrement, il demeurera avili comme un homme qui a encore, dans un âge de maturité, une faiblesse puérile (1). »

Cet homme très lucide savait le fond de son élève : le manque de résolution, la débilité de caractère et il ne croyait pas que ces défauts du naturel jusque-là si persistants pussent sitôt se guérir.

A quelques jours d'intervalles, il revient de nouveau avec impatience aiguillonner la lenteur de son disciple. « Si P. P. [petit Prince], écrit-il à Chevreuse, ne sent pas le besoin de devenir ferme et nerveux, il ne fera aucun véritable progrès ; il est temps d'être homme. La vie du pays où il est, est une vie de mollesse, d'indolence, de timidité et d'amusement ; il ne sera jamais si subordonné à ses deux supérieurs [le Roi et madame de Maintenon], que quand il leur fera sentir un homme mûr, appliqué, ferme, touché de leurs véritables intérêts et propre à les soutenir. Qu'il soit de plus en plus petit sous la main de Dieu, mais grand aux yeux des hommes (2). »

Ce petit grain de mysticité quiétiste, qui s'appelle la petitesse, mêlé à des vues si positives témoigne que le directeur ne démordait pas de son système. Mais quel besoin avait donc le duc de Bourgogne d'être encore petit ? N'était-il pas assez désapproprié de sa volonté personnelle ?

Malgré les dires de son ami, Chevreuse persistait dans ses belles espérances. C'était le médecin tant-mieux qui

(1) Tome VII, p. 319. Lettre du 3 juillet 1710.

(2) *Ibid.*, p. 320. Lettre du 8 juillet 1710.

trouvait toujours dans le tempérament de son pupille les plus heureux symptômes et qui augurait merveille de sa santé future. Fénelon réfutait ses pronostics. « Le P. P. raisonne trop, répliquait-il, et fait trop peu. Ses occupations les plus solides se bornent à des spéculations vagues et à des résolutions stériles. Il faut apprendre à parler avec force et acquérir une autorité douce. Les amusements puérils apetissent l'esprit, affaiblissent le cœur, avilissent l'homme et sont contraires à l'ordre de Dieu (1). »

On sent un maître qui s'exprime sous une impression d'impatience et avec la tristesse causée par l'insuccès de son disciple. Souvenons-nous, pour excuser ce ton un peu âpre, qu'en ce moment, il avait l'âme accablée de chagrin et tourmentée par de graves préoccupations. Son ami bien-aimé, l'abbé de Langeron, venait de mourir (2). Les armées de Malborough et du prince Eugène menaçaient Cambrai et au surplus, c'était la crise de sa lutte contre les jansénistes et le cardinal de Noailles (3). En faut-il tant pour aigrir le cœur même le plus doux?

A la fin, son impatience n'y tenant plus, il voulut savoir la vérité sur la conduite du prince qu'il croyait que Chevreuse lui déguisait. Il avait à Paris des confidents très sûrs.

Ce furent eux probablement, Dupuy, Leschelle, la duchesse de Mortemart, tous affiliés fervents de sa petite confrérie mystique qui firent une enquête sur le duc de Bourgogne. Elle fut vraiment fâcheuse. Fénelon re-

(1) Tome VII, p. 332. Lettre du 5 janvier 1711.

(2) Novembre 1710.

(3) Voir passim. les lettres à Chevreuse.

procha alors à son ami son trop de candeur, en le conjurant de ne plus s'en tenir à de belles phrases. « Ne vous contentez pas des belles maximes en spéculation, lui disait-il, et des bons propos de P. P. Il se paie et s'éblouit lui-même de ces bons propos vagues. On dit qu'il est toujours également facile, faible, rempli de puérilités, trop attaché à la table, trop renfermé. On ajoute qu'il demeure content de sa vie obscure, dans l'avilissement et le mépris public. On dit que madame la duchesse de Bourgogne fait fort bien pour le soutenir, mais qu'il est honteux qu'il ait besoin d'être soutenu par elle ; et qu'au lieu d'être attaché à elle par raison, par estime, par vertu, par fidélité à la religion, il paraît l'être par passion, par faiblesse, par entêtement ; en sorte qu'il fait mal ce qui est bien en soi... Au nom de Dieu, voyez le P. P. le plus souvent que vous le pourrez, pour l'enhardir insensiblement (1). »

Si ce réquisitoire était vrai, il faudrait conclure que le duc de Bourgogne avait exactement les mêmes travers, les mêmes défauts, les mêmes faiblesses qu'on lui reprochait à l'armée.

Et alors, quel gain retirait-il de cette direction nouvelle que Fénelon maintenant lui appliquait ? Quelle récompense les trois amis recueillirent-ils de leurs sollicitudes, de leurs efforts et de leurs peines ? On sent dans les plaintes de Fénelon l'exagération de l'impatience. Il voulut toujours faire vite et triompher sans contradiction. Il oubliait, dans certains moments de vivacité, ce qu'il savait très bien de la lenteur avec laquelle s'opèrent les modifications du caractère. On ne

(1) Tome VII, p. 334. Lettre du 15 février 1711.

quitte pas ses défauts aussi vite qu'un vêtement. Et pour que l'âme une fois dépouillée du vieil homme, puisse se vêtir à neuf de qualités nouvelles, il lui faut attendre du Ciel, comme les fleurs des champs, la belle saison et l'occasion propice.

Avant cette époque marquée par la Providence, les soins de la culture morale et religieuse semblent perdus, comme les travaux d'un vigneron faits pendant l'hiver et cependant, ils servent. Il n'y a de perdus que les soucis de l'impatience qui soupire après une récolte hâtive.

La maturité du duc de Bourgogne avait son moment providentiel et rien ne pouvait le prévenir. Il arriva à la suite de la mort de son père, le grand Dauphin. Dès ce moment, le prince prit son essor et ses qualités et sa vertu assoupies jusqu'alors produisirent tout le bien qu'on s'en promettait.

CHAPITRE XI

LA DIRECTION DU DUC DE BOURGOGNE

LE PRINCE PROCLAMÉ DAUPHIN

L'aurore d'un prochain avènement. — Nouveau courant de faveur pour Fénelon quand le prince est proclamé Dauphin. — Félicitations qu'il reçoit des cardinaux et prélats romains. — Le précepteur donne de plus en plus à sa direction une orientation nouvelle. — Les *Tables de Chaulnes.* — Idées de Fénelon sur la noblesse, sur les rapports de l'Église et de l'État.— Ses défiances à l'égard des jansénistes.— Transformation morale du Dauphin; sa soudaineté laisse d'abord Fénelon incrédule. — La méthode mystique toujours recommandée.— Les prières de madame Guyon et son grand penchant pour P.P. (le petit Prince). — La mort de la duchesse de Bourgogne et les regrets assez légers que lui donna Fénelon. — Pourquoi la princesse eut de l'éloignement pour l'archevêque et pour ses deux amis. — Douleur du Dauphin. — Sa dernière maladie et ses derniers jours. — Regrets universels. — Tableau conjectural de son règne, s'il eût vécu, avec Fénelon pour premier ministre.

La disparition du grand Dauphin supprima une subordination défavorable à l'épanouissement de la personnalité du duc de Bourgogne, laissa plus de liberté au développement de son caractère et enfin plaça le

prince dans une situation élevée qui inspirait d'elle même la hardiesse et l'indépendance.

Jusque-là le petit-fils de Louis XIV, dissimulé à l'arrière-plan sur le solennel théâtre de la cour de Versailles, si l'on excepte ses apparitions aux armées, avait mené une existence assez obscure. Maintenant, il sortait de l'ombre, il s'avançait au milieu de la scène jusqu'au pied du trône, il devenait tout à coup l'héritier de Louis XIV, l'homme le plus marquant de la cour et du royaume, après le vieux monarque.

Maintenant, le monde qui l'oubliait, se retournait vers lui s'attendant à le voir bientôt présider à ses destinées. Le prochain avènement de ce jeune roi dont on aperçoit déjà l'aube blanchissante tient tous les esprits en éveil, fait tressaillir tous les cœurs, les uns avec des sentiments nobles et désintéressés, les autres avec des soucis moins purs et plus égoïstes.

Fénelon et ses amis furent les premiers à se réjouir et à saluer avec une joie profonde les premières lueurs de ce grand avenir qu'ils avaient eux-mêmes préparé.

Et pourtant la correspondance du triumvirat témoigne à cette occasion d'une indifférence curieuse. C'est tout au plus, s'il perce un contentement mal déguisé dans les froides condoléances que Fénelon écrivit pour le duc de Bourgogne, à la mort de son père : « Dieu, disait-il, vient de frapper un grand coup, mais sa main est souvent miséricordieuse jusque dans ses coups les plus rigoureux. Nous avons prié dès le premier jour, nous prions encore. La mort est une grâce en ce qu'elle est la fin de toutes les tentations. Elle épargne la plus redoutable

tentation d'ici-bas, quand elle enlève un prince avant qu'il règne (1). »

Voilà une considération très commode pour congédier avec un portez-vous bien le prince défunt dans l'autre monde. « La mort est une grâce quand elle enlève un prince avant qu'il règne. » Fénelon résume à sa manière l'oraison funèbre des gens qu'il n'aime pas. Ils sont morts : tant mieux pour eux et pour nous!

Si la modestie avait pu lui dissimuler tout ce qu'il héritait d'influence, tout ce qu'il gagnait de crédit, de faveur et de popularité par la mort du Dauphin, les lettres de ses amis, les félicitations des étrangers, l'empressement des courtisans le lui apprirent sans réticence. Le P. Lallemant lui annonçait avec allégresse le nouveau courant de l'opinion : « Tout Paris vous attend ici, monseigneur, au premier jour. M. le Dauphin a demandé votre retour au Roi, pour seule grâce qui lui tiendrait lieu de toutes les autres. C'est là, monseigneur, ce que souhaitent vos amis (2). »

De Rome, le cardinal Gabrielli lui envoya ses compliments :

« Je vous félicite de tout mon cœur. J'apprends par la Gazette que votre Seigneurie vient d'être nommée par le Dauphin son premier conseiller ou ministre. Je souhaite que la nouvelle soit confirmée, car, croyez-moi comme un oracle, rien ne pouvait m'être plus agréable, ni plus

(1) Tome VII, p. 341, avril 1711. — **I.**

Cette lettre, écrite vers la fin d'avril 1711 — le fils de Louis XIV était mort le 14 de ce même mois — fut envoyée, pour être lue au duc de Bourgogne et adressée très probablement à son confesseur, le P. Martineau.

(2) *Ibid.*, p. 702. Lettre du 17 mai 1711. — **I.**

sensible, que cette heureuse élévation, qui était bien due à vos mérites éminents et sans nombre (1). »

Le Prélat Bentivoglio, fraîchement nommé à la nonciature de Paris, chantait ses éloges avec l'emphase italienne en se recommandant *piano*, *piano* à sa protection :

« J'ai l'honneur de faire part à V. E. de ma destination, pour la nonciature de France. Le rang distingué de V. E., sa haute dignité, et le crédit dont elle jouit à la Cour, tout me fait un devoir de ce témoignage de respect... Je vais donc m'acheminer vers la France avec le désir le plus impatient de connaître V. E. et de me faire connaître d'elle en qualité de dévoué serviteur et d'admirateur sincère de son mérite (2). »

Les courtisans ne furent pas les derniers à faire leurs petites génuflexions devant l'idole. Le pèlerinage de Cambrai, ouvert à leur dévotion le jour de la visite qu'y fit le duc de Bourgogne en 1702, prit, cette fois, l'allure d'une véritable fureur. « Le printemps, dit Saint-Simon,

(1) *Tibi autem, toto corde gestio gratulari de nuntio ex publicis, ut vulgo dicitur,* Gazette *accepto videlicet quod amplissima Dominatio tua a serenissimo Galliarum Delphino declarata sit ejus primarius consiliarius seu minister, quod fideliori testimonio comprobatum exambio. Oraculi enim loco teneas, mihi nihil gratius, nihil jucundius, nihil acceptius accidere posse, quam tuos felicissimos progressus altissimis et innumeris tuis meritis debitos.*

Tome VIII, p. 13. Lettre du 21 juillet 1711. — **1.**

(2) *Vengo a dar parte a V. E. della mia destinazione a codesta nunziatura. Esigono da me quest' atto di rispetto la condizione distinta di V. E. la sublime di lei dignita, ed il credito ch'ella tiene alla corte...*

Io m'incamminero dunque in Francia con questa impaziente brama di conoscere V. E. e di farmegli conoscere per buon servitore, e veneratore del suo merito.

Ibid., p. 31-32. Lettre du 7 novembre 1711.

qui est la saison de l'assemblée des armées, fit apercevoir bien distinctement à Cambrai le changement qui était arrivé à la Cour. Cambrai devint la seule route de toutes les différentes parties de la Flandre. Tout ce qui y servait de gens de la Cour, d'officiers généraux et même d'officiers moins connus, y passèrent tous et s'y arrêtèrent le plus qu'il leur fut possible.

» L'archevêque y eut une telle cour, et si empressée, qu'à travers sa joie il en fut peiné, dans la crainte du retentissement et du mauvais effet qu'il en craignait du côté du Roi. On peut juger avec quelle affabilité, quelle modestie, quel discernement il reçut tant d'hommages et le bon gré que se surent les raffinés qui de longue main l'avaient vu et ménagé dans leurs voyages en Flandre (1). »

Tant de démonstrations si flatteuses pour l'amour-propre, au lieu d'endormir le zèle du directeur sous le charme d'une vaine complaisance, l'enflammèrent d'un nouveau feu. L'accroissement de son influence ne fit qu'accroître son courage et étendre le champ de ses préoccupations spirituelles. Plus son élève grandissait en crédit et en puissance, et plus il l'entourait de son amitié inquiète et jalouse, plus il l'enveloppait dans les mailles souples et flexibles de son autorité. Sorti déjà, comme on l'a vu, de la manière abstraite d'une méthode purement intérieure, pour répondre aux circonstances et aux particularités concrètes de la réalité, il avait fini par circonscrire dans son domaine, non seulement la vie dévote du prince mais aussi sa vie domestique et sa vie publique.

A la mort du grand Dauphin, la chose était déjà faite.

(1) Tome XXI, p. 308. — 4.

Mais quand le duc de Bourgogne lui succéda comme héritier de la couronne, Fénelon prolongea encore la portée de sa direction spirituelle : il y annexa un département nouveau, celui de la politique.

Continuer à former chez le nouveau Dauphin un caractère vraiment royal, lui inspirer pour l'avenir l'esprit d'un sage gouvernement, lui inculquer des maximes religieuses fermes, solides, précises qui respectent les droits de l'État, sans rien sacrifier de ceux de l'Église : tels furent les points de préférence que Fénelon essaya de gagner dans cette dernière période.

Mais en attendant le résultat final, il s'occupa d'abord du plus pressant. Il soigna l'extérieur du prince ; il chercha à lui composer au dehors un air aimable et populaire. « Le P. P., écrivait-il au duc de Chevreuse, doit prendre sur lui plus que jamais pour paraître ouvert, prévenant, accessible et sociable. Il faut qu'il détrompe le public sur les scrupules qu'on lui impute, qu'il soit régulier en son particulier et qu'il ne fasse point craindre à la Cour une réforme sévère dont le monde n'est pas capable et qu'il ne faudrait même mener qu'insensiblement, s'il était possible.

» Nous allons prier sans cesse pour lui ; je demande pour lui un cœur large comme la mer. Il ne saurait trop s'appliquer à plaire au Roi, à lui éviter les moindres ombrages, à lui faire sentir une dépendance de confiance et de tendresse, à le soulager dans le travail et à lui parler avec une force douce et respectueuse qui croisse peu à peu. Au reste, point de puérilités, ni de minuties en dévotion (1). »

(1) Tome VII, p. 343. Lettre du 12 mai 1711.

La formation politique du duc de Bourgogne, à laquelle Fénelon avait déjà travaillé de fort loin, devint alors la question actuelle. Il s'aboucha à Chaulnes avec son fidèle Chevreuse pour discuter et rédiger un plan de gouvernement à l'usage du prochain règne.

On a tant parlé de ces *Tables de Chaulnes* (1), qu'on nous reprocherait peut-être de n'en pas dire quelque chose. Tout le monde sait qu'on appelle ainsi un long Mémoire en forme de table de matières où sont énumérées les réformes à introduire dans chaque partie du gouvernement : la cour, la noblesse, le parlement, l'armée, la marine, le commerce, la législation, les assemblées provinciales et les impôts.

Ceux qui s'étonnent de l'importance que Fénelon attribue à la noblesse dans ce programme politique, oublient que sous tous les régimes, c'est une élite de la nation qui gouverne les autres et administre leurs intérêts. Cette caste d'hommes, quelque nom qu'on lui donne, est un élément essentiel de toute constitution sérieuse.

Fénelon n'est aucunement blâmable pour avoir maintenu le privilège des nobles dans un plan de gouvernement monarchique ; il faut le louer au contraire de n'admettre parmi la classe des nobles que des gens de grande valeur. Les idées de Fénelon sur la noblesse sont plus dures qu'on ne se l'imagine ordinairement. Et s'il mérite qu'on lui fasse une querelle, ce n'est pas sur le chapitre de ses sentiments aristocratiques. On pourrait le critiquer avec plus de raison sur ses tendances démocratiques très avancées pour l'époque et

(1) Tome VII, p. 182-188.

qui risquaient d'énerver l'autorité d'un gouvernement royal. Son horreur de la guerre, sa haine du luxe, ses préférences pour le menu peuple, pour les petits soldats de la campagne, son humanité pour les prisonniers et les galériens dont il voulait améliorer le triste sort; tout ce fond de sentiments qui constitue l'âme des *Tables de Chaulnes* indique plutôt un esprit démocrate qu'un homme engoué de préjugés nobiliaires.

A part la politique, les *Tables* contiennent un paragraphe très important, une sorte de plan de religion à l'usage du Roi. Fénelon y traite de la distinction entre la puissance civile et la puissance religieuse, de leur indépendance réciproque et de leur rencontre dans les affaires mixtes.

Sur un sujet alors aussi controversé, aussi compliqué, aussi embrouillé par les maximes gallicanes et les préjugés des légistes, la théologie vague, molle et peut-être insuffisante de Fénelon n'a pas su toujours sauvegarder les principes de l'orthodoxie. Ce qu'il dit de l'origine du pouvoir civil, de la liberté de conscience, sa façon encore gallicane de parler du pape ne passeraient pas de nos jours à la douane des théologiens, sans contestation.

Le plus intéressant dans ces maximes de théologie politique, c'est la visible préoccupation de prémunir le duc de Bourgogne contre les empiètements du gallicanisme sur la liberté de l'Église et ses irruptions arbitraires dans sa constitution religieuse.

Il veut que le roi de France protège bonnement l'Église et la laisse vivre chez elle sous sa propre juridiction.

« Protection ne dit ni décision, ni autorité sur l'Église ». Il appelle les libertés gallicanes « libertés à l'égard du Pape, servitudes envers le Roi. Le Roi dans la pratique est plus chef de l'Église en France que le Pape (1) ».

Fénelon fut le premier, dans un siècle où tous les prélats, Bossuet à leur tête, courbaient l'échine devant l'évêque du dehors en tournant le dos au pape de Rome, à réclamer l'indépendance de l'Église au spirituel et à combattre les prétentions inouïes de l'idole païenne du pouvoir civil, qui exigerait qu'on lui sacrifiât outre les tributs légitimes de l'or et du sang, ce qu'il y a de plus précieux que les richesses et que la vie, l'essence de l'âme : sa religion.

Les subtiles doctrines du jansénisme n'inquiétaient pas moins les défiances de Fénelon toujours tremblant pour l'orthodoxie du duc de Bourgogne. L'hérésie était ergoteuse ; ses défenseurs, très intrigants et la plupart en possession des plus grandes charges de la magistrature. Fénelon appréhenda toute sa vie que les jansénistes ne lui enlevassent son petit prince (2). Encore en 1712, il ne pouvait s'empêcher d'écrire à Chevreuse les inquiétudes de sa peur naïve. « Je reçus hier, lui disait-il, une lettre de Rome où l'on m'assure que le parti janséniste chante les louanges de M. le Dauphin, comme d'un prince très pieux et très pénétrant. Ils ajoutent qu'ils

(1) Tome VII, p. 186.

(2) « Vous pouvez, écrit-il à Chevreuse, me mander, en quatre mots de style énigmatique et d'écriture chicaneuse, en quelles dispositions se trouve P. P. [le Dauphin] sur les jansénistes. Ils se vantent hautement de l'avoir gagné ; tirez-moi de cette inquiétude. » Voir *Ibid.*, p. 365. Lettre du 3 décembre 1711.

l'ont enfin persuadé et qu'il entre dans le vrai fond de leur doctrine. Serait-il possible qu'on l'eût surpris? (1) » Sous l'aiguillon de cette crainte, les avis, les recommandations, les Mémoires et toutes sortes de moyens préventifs recommencèrent à courir. Auparavant, Fénelon avait pourvu à l'instruction théologique de son élève, en lui faisant donner par son confesseur de solides conférences sur la doctrine de la grâce. Puis, pour le dégoûter à jamais des écrits de la secte, il lui avait permis de lire les *Provinciales* (2), en compagnie du P. jésuite, son confesseur, qui fournissait les gloses. Il y ajouta un gros mémoire écrit de sa main. Enfin comme armes défensives, il voulait qu'il lût ses Lettres pastorales et les Mandements qu'il écrivait contre la théologie un peu janséniste de Habert, un vieux professeur de séminaire que l'archevêque de Cambrai poursuivait à outrance, parce qu'il était le protégé du Cardinal de Noailles.

« Il serait très bon, disait-il au duc de Chevreuse, que P. P. lût au plus tôt mon Mandement secret contre Habert. Cet ouvrage très court peut le mettre au fait, sur tout le système du jansénisme, surtout si vous lui en faites un bon commentaire (3). »

» Je meurs d'envie que M. Perrault [c'est le nom de guerre du dauphin] lise mon ouvrage [son ordonnance contre la *Théologie* de Habert]; mais je voudrais qu'il ne le lût point superficiellement; qu'il y prît des principes fixes pour le rendre ferme dans le vrai dogme et qu'il y développât tous les subterfuges des

(1) Tome VII, p. 368. Lettre du 2 janvier 1712.

(2) *Ibid.*, p. 362.

(3) *Ibid.*, p. 343. Lettre du 9 juin 1712.

gens les plus mitigés, pour ne pouvoir être ébloui d'aucun faux tempérament (1) ».

Cependant l'action excitante qui s'exerçait autour du prince, la culture intense de serre chaude qu'on lui prodiguait à force de recommandations, de mémoires, d'avis, plans politiques, instructions pastorales et mandements semblèrent à la fin le réveiller de sa nonchalance. Effectivement, le duc de Bourgogne, devenu Dauphin, entra dans une crise de transformation morale. Il renonça à ses niaiseries, il oublia sa timidité, il sortit de son mutisme ; on le vit se produire dans les cercles de courtisans et faire admirer sans pédantisme ses riches connaissances et son goût délicat.

Son bon cœur, son affabilité, ses attentions pleines d'égards et diversifiées suivant les rangs et les personnes dissipèrent les préjugés qu'on avait conçus de sa dévotion. En même temps, un air de liberté, de douceur, de noblesse et d'esprit répandu sur sa physionomie rendirent invisibles l'apparence chétive et les disgrâces physiques de sa personne.

« Il est incroyable, dit Saint-Simon, avec quelle étonnante rapidité l'admiration de l'esprit, l'estime du sens, l'amour du cœur et toutes les espérances furent entraînées, avec quelle raideur les fausses idées qu'on s'en était faites et voulu faire furent précipitées et quel fut l'impétueux tourbillon du changement qui se fit généralement à son égard. La joie publique faisait qu'on ne s'en pouvait taire et qu'on se demandait les uns aux autres si c'était bien là le même homme et si ce qu'on voyait était songe et réalité...

(1) Tome VII, p. 371. Lettre du 2 février 1712.

» De la Cour à Paris et de Paris au fond de toutes les provinces, cette réputation vola avec tant de promptitude que ce peu de gens anciennement attachés au Dauphin en étaient à se demander les uns aux autres s'ils pouvaient en croire ce qui leur revenait de toutes parts (1). »

Fénelon fut un de ces incrédules : il écoutait les louanges avec une pointe d'incrédulité. « Il revient, écrivait-il à Chevreuse, par les lettres de la Cour, que P. P. fait très bien, et que sa réputation qu'on avait attaquée commence à devenir telle qu'elle a besoin d'être pour le bien public. J'en remercie Dieu : persévérance (1). »

Était-ce là une défiance réfléchie ou simplement un de ces désaveux sceptiques qu'on se donne à soi-même et aux autres en présence d'un bonheur inespéré qu'on a peur de voir s'évanouir, en y croyant trop ? Était-ce encore qu'ayant reculé dans un lointain exagéré l'échéance de la perfection de son élève, il ne pouvait se résoudre à reconnaître un changement si prompt ?

Et il semble bien en effet que la soudaineté de cette transformation morale qui s'accomplit dans le Dauphin ne fut pas la conséquence directe et exclusive de l'éducation qu'il avait reçue. Non que cette discipline religieuse et politique n'eût pas profité à l'esprit et au cœur du prince, mais comme nous l'avons déjà observé, l'ascendant excessif de Fénelon, la hauteur du Roi et les moqueries du grand Dauphin avaient comprimé jusqu'à présent chez le duc de Bourgogne les ressorts de son naturel et l'initiative de sa volonté.

(1) Tome XXI, p. 313. — **4.**

(1) Tome VII, p. 345. Lettre du 9 juin 1711. — **1.**

Le Dauphin disparu, le Roi accordant à son petit-fils toute sa bienveillance, la timidité du prince fut immédiatement guérie.

D'autre part, le sentiment de grandeur que lui inspirait sa dignité nouvelle et les énergies mystérieuses qu'on appelle des grâces d'état, fortifièrent son courage et l'affranchirent de la maîtrise trop absolue qu'exerçait sur lui son directeur. Dégagé à la fois de toutes ses entraves, le nouveau Dauphin parut transfiguré.

Comment aurait-il pu ne pas l'être en recevant de Louis XIV les prérogatives d'un futur roi?

« Quelque accoutumé, dit Saint-Simon, que l'on commençât d'être à la complaisance que le Roi prenait dans le Dauphin, toute la Cour fut extrêmement surprise de ce que, l'ayant retenu un matin seul dans son cabinet assez longtemps, il ordonna le même jour à ses ministres d'aller travailler chez le Dauphin toutes les fois qu'il les manderait, et, sans être mandés, encore de lui rendre compte de toutes les affaires dont, une fois pour toutes, il leur aurait ordonné de le faire.

» Il n'est pas aisé de rendre le mouvement prodigieux que fit à la Cour un ordre si directement opposé au goût, à l'esprit, aux maximes, à l'usage du Roi, si constants jusqu'alors, qui, par cela même, marquait une confiance pour le Dauphin qui n'allait à rien moins qu'à lui remettre tacitement une grande partie de la disposition des affaires. Ce fut un coup de foudre sur les ministres, dont ils se trouvèrent tellement étourdis qu'ils n'en purent cacher l'étonnement... Ils n'eurent d'autre parti à prendre que de ployer les épaules à leur tour, ces épaules raidies à la consistance du fer.

Ils allèrent tous, avec un air de condamnés protester au Dauphin une obéissance forcée et une joie feinte de l'ordre qu'ils avaient reçu (1). »

La confiance du Roi pour le Dauphin ne se borna pas à l'initier en second aux secrets de l'État en qualité de conseiller et de témoin. Louis XIV voulut faire l'essai de sa spontanéité, remettant à son arbitrage le désaccord des deux évêques de la Rochelle et de Luçon avec le cardinal de Noailles (2).

Il s'agissait de composer le différend et d'amener les parties à des satisfactions réciproques. Louis XIV espéra sans doute que son petit-fils aurait raison à son aise de prélats débonnaires accoutumés d'ailleurs à prêcher aux autres la réconciliation. Il se flattait de lui procurer, en la personne de ces ecclésiastiques inoffensifs, l'occasion d'une victoire prompte et facile mais il oubliait qu'il y avait dans leur querelle un tout autre grief que des froissements d'amour-propre et qu'au fond la difficulté roulait sur une question de doctrine : une accusation de jansénisme intentée contre le protégé du cardinal de Noailles.

Or si, en règle générale, les esprits sont difficilement réductibles à un accommodement, pour un appointeur de débats, en matière d'opinions divergentes, ce ne sont pas toujours les théologiens qui font exception à la règle. Les trois évêques témoignèrent au Dauphin une politesse fort grande, affectèrent pour ses avis la

(1) Tome XXI, p. 316, 319. — 4.

(2) Ces deux prélats, sur l'instigation de Fénélon, avaient publié un mandement contre le théologien Habert, un protégé du cardinal de Noailles.

plus humble déférence, mais chacun voulait pour soi le beau rôle et l'avantage dans la réconciliation.

Gageons que ces prélats, personnes fort prudentes, souriaient dans leur barbe de voir ce jeune prince, bombardé par la volonté du Roi grand maître en théologie, prendre son rôle en conscience (1) !

Fénelon lui-même sentait le ridicule de cet arbitrage, tout en aidant son élève à se tirer d'affaires : « Est-il bien au fait » ? demandait-il à Chevreuse (2). Le duc de Chevreuse, ce cher optimiste, répondit à Fénelon : « Enfin, mon bon archevêque, M. le Dauphin a fini l'affaire de M. le cardinal de Noailles avec les évêques, etc... » (3) En réalité, le Dauphin avait instrumenté pour néant. Les in-folios dans lesquels il avait fourragé pendant plusieurs mois, afin de voir un peu clair dans ces buissons épineux, le long Mémoire qu'il avait dressé sur l'affaire en litige, tout cela ne lui servit qu'à être récusé par l'Archevêque de Paris qui en appela à Rome. Fénelon était furieux que son petit prince eût été joué par le vieux cardinal. « On l'a amusé pour l'affaire de M. Pochard [le Cardinal] très longtemps, disait-il au duc de Chevreuse ; on n'a voulu suivre sa pensée en rien de réel. Ne devrait-il pas montrer son improbation et la faire sentir, en sorte que le public s'aperçût qu'il ne prend point de change et qu'il ne souffre pas qu'on lui manque (4) ? »

(1) Tome VIII, pp. 12 et 18. Lettres du duc de Bourgogne aux évêques de Luçon et de la Rochelle. 18 juillet et 4 septembre 1711. — **1.**

(2) Tome VII, p. 353. Lettre du 24 août 1711.

(3) *Ibid.* Lettre du 4 septembre 1711.

(4) *Ibid.*, p. 371. Lettre du 2 février 1712.

Heureusement, l'incident ne fit tort qu'à la réputation de Noailles ; il n'empêcha pas le Dauphin de jouir de plus en plus de l'amitié du Roi et de conquérir celle de madame de Maintenon. La duchesse de Bourgogne fut pour beaucoup dans ce dernier succès. Possédant les bonnes grâces de la puissante Dame qu'elle appelait sa tante, elle s'entremit avec toute la finesse et les manières charmeuses qu'elle savait employer, pour procurer à son mari la bienveillance, puis le goût, enfin le dévouement absolu de sa grande protectrice.

Le dernier, après tout le monde, Fénelon se rendit à l'évidence que le Dauphin s'était dénoué, que son esprit naturel maintenant était en fleur et que son caractère s'ennoblirait sous l'empire des circonstances. Il sut voir « les grandes ressources » qu'il avait « dans sa place (1). » On dirait presque qu'il s'avoua à lui-même son erreur d'avoir trop maîtrisé la volonté de son ancien élève. « Au nom de Dieu, écrivait-il à Chevreuse, dans ce ton adjuratif qui lui était familier pour imposer ses avis, que le prince ne se laisse gouverner ni par vous, ni par moi, ni par aucune personne du monde (2) » !

Et alors, que proposait-il pour lui faciliter de plus en plus l'indépendance personnelle ? Rien autre chose que sa méthode de recueillement : « que la vérité et la justice bien examinées décident et gouvernent tout dans son cœur. Il doit consulter, écouter, se défier de soi, prier Dieu, ensuite, il doit être ferme comme une roche, selon sa conscience ».

(1) Tome VII, p. 348. Lettre du 27 juillet 1711.

(2) *Ibid.*

Se défier de soi et prier Dieu, signifie d'ordinaire quand Fénelon parle à ses initiés : «Recueillez-vous, faites taire votre moi et prêtez l'oreille du cœur à la voix intérieure qui vous dictera la décision ».

Si Fénelon avait laissé quelque temps à l'écart sa chimère mystique, pour mettre son pénitent au régime de la dévotion de saint Louis, et de l'éducation positive et rationnelle, il se gardait bien d'y renoncer, il la croyait maintenant plus que jamais nécessaire pour élever le prince au sommet de la perfection. N'oublions pas que les destinées sublimes qu'on avait jadis prédites au duc de Bourgogne semblaient alors se vérifier. Madame Guyon priait pour lui dans sa solitude de Blois ; elle lui copiait de sa main des manuscrits de l'Evangile, (1) elle lui adressait peut-être simultanément avec les billets spirituels de Fénelon, les inspirations de « sa grâce ». Nous trouvons sur ce point un passage significatif dans une lettre de Chevreuse.

Fénelon avait demandé à la prophétesse sous quelle forme il devait arranger le livre qu'il méditait sur saint Augustin. Chevreuse lui écrit la réponse de l'oracle et ajoute, dans un paragraphe subséquent : « PP [petit prince] continue à très bien faire. N... a plus que jamais un grand penchant pour lui (2) ». N. est la même initiale dont il s'était servi pour désigner quelques lignes plus haut madame Guyon. Or, si Chevreuse eût voulu citer la duchesse de Bourgogne ou madame de Maintenon, dans une lettre intime envoyée par un courrier spécial, la chose ne souffrait pas ce mystère.

(1) Voir Maurice Masson. Introduction, p. L, note (1). — **3.**

(2) Tome VII, p. 352. Lettre du 21 août 1711. — **1.**

Pouvait-on dire d'ailleurs que ces deux dames avaient toujours eu un grand penchant pour le prince? Et pourquoi? « parce qu'il fait très bien » parce qu'il rend honneur à la piété devant le monde? Il n'y a que le nom de madame Guyon qui donne un sens raisonnable à la phrase et qui ne jure point avec le contexte. Et vraiment c'eût été dommage que l'assentiment de la Mère générale de la confrérie eût manqué au concert d'éloges qui acclamait le futur roi du pur amour.

Ainsi le Dauphin, accompagné des espérances du public et de ses amis en Dieu, voguait sur le vent de la bonne fortune, vers un règne de gloire et de félicité, lorsqu'un grand malheur arrêta sa course si prospère. Une épidémie de rougeole infectieuse emporta la duchesse de Bourgogne, et si tôt, qu'on put croire que sa mort était la suite d'une pratique criminelle. Le prince qui chérissait éperdument son épouse, fut abîmé tout à coup dans une immense douleur.

En apprenant cette mort, Fénelon se montra plus sensible au chagrin de son élève qu'à la perte de la princesse. Ce qui l'affectait particulièrement dans ce chagrin, c'étaient surtout les suites dangereuses qui pouvaient en résulter pour la dévotion de son pupille.

Il écrivit à son ami Chevreuse : « On ne peut être plus touché que je le suis de la perte que P. P. vient de faire et de la vive douleur qu'on dit qu'il en ressent... Je prie et fais prier Dieu pour le repos de l'âme de la princesse, pour la santé et pour la consolation du prince. Vous connaissez son tempérament : il est très vif et un peu mélancolique. Je crains qu'il ne soit saisi

d'une douleur profonde et d'une tristesse qui tourne sa piété en dégoût, en noirceur et en scrupule (1). »

Admirez maintenant l'homme de système! Il est en ce moment obsédé par sa vision de la paix à outrance. Celui qui porte sa lettre au duc de Chevreuse est l'intendant de Flandre, M. de Bernières (2), son ami et son agent. Il a mission d'expliquer et de transmettre à Beauvilliers et à Chevreuse les idées de l'archevêque et d'entretenir ensuite le Dauphin. Vous croyez peut-être que la catastrophe récente fera reculer l'impatience de Fénelon, ce politicien passionné. Non, il faut que le pauvre prince fasse trêve le plus tôt à son terrible chagrin, qu'il donne audience au chargé d'affaires et qu'il écoute ses longues jérémiades sur le mauvais état de l'armée, sur l'incapacité des généraux, sur la nécessité de conclure la paix au plus vite. « Je comprends bien, dit Fénelon dans la même lettre, que M. le Dauphin, ne sera d'abord ni en santé, ni en tranquillité d'esprit pour écouter M. de Bernières; mais j'espère qu'au bout de quelques jours sa santé se rétablira et que Dieu lui donnera, malgré sa juste douleur, la force de rentrer dans les besoins très pressants des affaires de l'État (3). »

Ce n'est qu'après avoir amplement recommandé son envoyé que Fénelon ajoute au bout de sa lettre « le

(1) Tome VII, p. 372. Lettre du 18 février 1712.

La Dauphine mourut le 12 février et peut être quand Fénelon écrivait cette lettre, le Dauphin rendait le dernier soupir.

(2) Il existe une correspondance de Fénelon avec M. de Bernières. Voir tome VIII, p. 339 et seq. — **1.**

(3) Tome VII. p. 373. — **1.**

papier ci-joint qu'on montrera à P. P., si on le juge à propos (1) ».

Voici quelque chose de ce morceau. Après un extrait des *Confessions de Saint Augustin*, « ce n'est pas tout, ajoute Fénelon, que de n'aimer que ce qu'on doit aimer. Dieu jaloux veut qu'on ne l'aime que pour lui et de son amour... Dieu n'afflige que par amour. Il est le *Dieu de toute consolation ;* il essuie les larmes qu'il fait répandre, il fait retrouver en lui ce qu'on croit perdre. Il sauve la personne que la prospérité mondaine aurait séduite et il détache celle qui n'était pas assez détachée (2). »

Comparez maintenant avec cette froideur stoïque l'accent ému de Saint-Simon, parlant de la mort de la duchesse de Bourgogne. « Avec elle s'éclipsèrent joie, plaisirs, amusements mêmes, et toutes espèces de grâces; les ténèbres couvrirent toute la surface de la cour. Elle l'animait tout entière, elle en remplissait tous les lieux à la fois ; elle y occupait tout, elle en pénétrait tout l'intérieur ; si la cour subsista après elle, ce ne fut plus que pour languir. Jamais princesse si regrettée, jamais il n'en fut si digne de l'être (3). »

Osons le dire, Fénelon regretta placidement la duchesse de Bourgogne parce qu'il sentait, parce qu'il savait qu'elle ne l'aimait pas. Il existait de l'un à l'autre une antipathie de caractère ; elle, rieuse, amusée, mondaine, point bigote et très libre dans sa vive et légère indépendance ; lui, grave fondateur d'une confrérie

(1) Tome VII.

(2) *Ibid.*

(3) Tome XXII, p. 295. — **1.**

mystique, chasseur d'âmes pour les mettre dans sa volière et taxant d'esprit mal fait quiconque était sourd à son appel.

Comme il aurait voulu enrôler la princesse en compagnie de son mari dans les rangs des adeptes ! Il essaya bien au début de l'attirer à la dévotion, il mit bien le duc de Beauvilliers en sentinelle. « Tenez-vous à portée, lui écrivait-il, de pouvoir dans la suite devenir un lien de concorde entre le prince et madame la duchesse de Bourgogne, si la Providence y dispose les choses (1) ». Tout fut inutile : la sémillante duchesse montra toujours un dégoût visible pour l'oraison de quiétude et un éloignement manifeste pour l'archevêque de Cambrai et pour ses amis. En revanche, ceux-ci la regardaient comme une profane, comme un obstacle même (2) à la piété de son époux et lui dérobèrent à tout jamais la porte de leur petite chapelle.

C'est ce mystère qu'elle soupçonna, qu'elle entrevit dans les agissements secrets, dans les conférences occultes des amis de Fénelon avec le duc de Bourgogne. C'est cette liaison intime et inaltérable qu'elle savait entre eux et l'archevêque sans qu'on ne la mît jamais au courant de rien. C'est la discrétion de son mari avec elle sur cette partie obscure de son existence, c'est son mutisme sur les sentiments les plus sacrés de son cœur qui provoquaient sans doute, chez elle, contre ceux qui l'accaparaient, cette attitude froide, défiante et jalouse

(1) Tome VII, p. 239. Lettre du 5 octobre 1702. — **I.**

(2) Lettre de Fénelon à Dupuy, du 15 février 1712.
« Son affliction lui servira comme d'un éperon ; c'est un obstacle qui lui a été arraché ». Tome VIII, p. 47. — **I.**

d'une femme qui s'aperçoit qu'on lui ravit quelque chose de la confiance de son époux.

Qui oserait l'en blâmer et qui ne jugerait quelque peu exorbitante une direction qui s'empare de l'âme tout entière, sans réserver même à l'amitié conjugale sa part légitime de confidence ?

Un jour Fénelon répéta à Chevreuse qu'on disait qu'il était honteux que le duc de Bourgogne eût besoin d'être soutenu par sa femme. Était-il plus honorable, aux yeux de la duchesse, que Beauvilliers, que Chevreuse, que Fénelon menassent son mari, à son âge, à son rang et dans son état, comme un vieil enfant en brassières ? N'y a-t-il pas là de quoi excuser la contrainte de son amitié à l'égard d'un prince qui l'aimait tant ?

Car il y eut ce trait de caractère fort curieux chez le duc de Bourgogne. Il nourrit jusqu'à la fin de sa vie dans son âme deux passions rivales, sans jamais les trahir ni l'une ni l'autre et sans les mettre en conflit. Il aima l'archevêque de Cambrai, qui pourrait dire combien ? et simultanément il aima sa femme d'un amour si ardent que l'affliction de sa mort brisa son cœur et consuma ses forces.

« La douleur de la perte de la duchesse de Bourgogne pénétra ses plus intimes moelles, dit Saint-Simon. La piété y surnagea par les plus prodigieux efforts. Le sacrifice fut entier mais il fut sanglant. On voyait un homme hors de soi qui s'extorquait — se composait avec effort — une surface unie et qui y succombait. Ses jours en furent tôt abrégés (1). »

(1) Tome XXII, p. 332. — **4.**

Tandis que Fénelon froidement passionné par ses vues politiques attendait avec impatience une entrevue du Dauphin pour son émissaire, le malheureux prince, frappé à son tour par l'épidémie implacable était couché dans son lit pour n'en plus se relever.

Nous emprunterons, pour raconter ses derniers moments, le récit de Saint-Simon : « Le mardi 16, le Dauphin se trouva plus mal ; il se sentait dévoré par un mal consumant auquel la fièvre ne répondait pas à l'extérieur, mais le pouls enfoncé et fort extraordinaire était très menaçant. Les marques de son visage s'étendirent sur tout le corps ; on les prit pour des marques de rougeole. On se flatta là-dessus, mais les médecins et les plus avisés de la cour n'avaient pu oublier si tôt que ces mêmes marques s'étaient montrées sur le corps de la Dauphine... Le mercredi, les douleurs augmentèrent comme d'un feu dévorant plus violent encore. Le soir fort tard, le Dauphin envoya demander au Roi la permission de communier de grand matin sans cérémonie et sans assistants, à la messe qui se dirait dans sa chambre... J'étais dans une désolation extrême ; je ne faisais qu'aller plusieurs fois le jour aux nouvelles, et uniquement chez M. et Madame de Chevreuse pour ne voir que gens aussi touchés que moi et avec qui je fusse tout à fait libre. M. de Chevreuse non plus que moi, n'avait aucune espérance. M. de Chevreuse toujours équanime, toujours espérant, toujours voyant tout en blanc essaya de nous prouver, par ses raisonnements de physique et de médecine qu'il y avait plus à espérer qu'à craindre, avec une tranquillité qui m'excéda et qui me fit fondre sur lui avec assez d'indécence, mais au

soulagement de madame de Chevreuse et de ce peu qui était avec eux.

» Le jeudi matin 18 février, j'appris dès le grand matin que le Dauphin, qui avait attendu minuit avec impatience, avait ouï la messe bientôt après, y avait communié, avait passé deux heures après dans une grande communication avec Dieu, que la tête s'était après embarrassée, et madame de Saint-Simon me dit ensuite qu'il avait reçu l'extrême-onction, enfin, qu'il était mort à huit heures et demie...

» Grand Dieu, quel spectacle vous donnâtes en lui, quelle imitation de Jésus-Christ sur la croix! on ne dit pas seulement à l'égard de la mort et de ses souffrances; elle s'éleva bien au-dessus. Quelles tendres mais quelles tranquilles vues! Quel surcroît de détachements! Quels vifs élans d'actions de grâces d'être préservé du sceptre et du compte qu'il en faut rendre! Quelle soumission et combien parfaite! Quel ardent amour de Dieu! Quel perçant regard sur son néant et ses péchés! Quelle magnifique idée de l'infinie miséricorde! Quelle religieuse et humble crainte! Quelle tempérée confiance! Quelles lectures, quelles prières continuelles! Quel ardent désir des derniers sacrements! Quel profond recueillement! Quelle invincible patience! Quelle douceur, quelle constante bonté pour tout ce qui l'approchait! Quelle charité pure qui le pressait d'aller à Dieu! La France tomba enfin sous ce dernier châtiment; Dieu lui montra un prince qu'elle ne méritait pas. La terre n'en était pas digne, il était mûr déjà pour la bienheureuse éternité (1). »

(1) Tome XXII, pp. 301-303, 333. — **4.**

Cette mort fondit sur Fénelon comme un coup de foudre qui le réveilla en sursaut au milieu de ses rêves, déchirant son cœur et ruinant le magnifique édifice de ses espérances. « Hélas! mon duc, écrivait-il à Chevreuse, Dieu nous a ôté toute notre espérance pour l'Eglise et pour l'État! Il a formé ce jeune prince; il l'a orné, il l'a préparé pour les plus grands biens; il l'a montré au monde et aussitôt il l'a détruit. Je suis saisi d'horreur et malade de saisissement sans maladie (1). »

Les regrets furent universels et durèrent pendant tout le XVIIIe siècle. La France vit s'évanouir avec le duc de Bourgogne un gouvernement idéal de justice, de liberté, de repos vers lequel soupiraient volontiers les esprits après les guerres, les impôts, le despotisme de Louis XIV.

On s'est plu à prolonger par la fantaisie l'existence du Dauphin et à se figurer quelle eût été l'image de son gouvernement, les uns pour louer, les autres pour censurer. Il semble que la question ainsi rattachée aux qualités ou aux défauts du Prince soit mal posée. Demandons-nous plutôt comment Fénelon eût gouverné la France sous le règne de son élève, car avec son humeur dominatrice et l'ascendant qu'il exerçait sur lui, il est évident que le nouveau Dauphin imbu de ses maximes et plié dès l'enfance à le consulter en tout, eût continué, devenu roi, à se conduire d'après ses avis.

Or, les plans de gouvernement de Fénelon nous étant connus, il n'y a qu'à les réaliser par la pensée; il n'y a qu'à transporter le quiétisme, du domaine de la dévotion

(1) Tome VII, p. 373. Lettre du 27 février 1712.

dans celui de la politique, pour voir en imagination le nouveau règne.

Le Roi a suspendu ses armures dans les musées publics. Comme sceptre, il a pris une petite houlette dorée. C'est le pasteur des peuples des temps jadis. Plus de guerre : une vie douce et pastorale a succédé aux tumultes des armes et aux éclats bruyants des fêtes et des carrousels. Plus d'exactions commises par les seigneurs et les maltôtiers; les taxes maintenant sont légères, car les Assemblées provinciales les fixent à l'amiable. Plus d'iniquités sanctionnées par les décisions des tribunaux. La nomination des magistrats ne tombe que sur des hommes de conscience et désintéressés qui n'achetant plus leurs charges ne sont pas obligés de rattraper leurs dépenses, en vendant leurs décisions aux plus offrants.

Le Roi est devenu « le père des peuples, la consolation des affligés, le père des pauvres ». Ces derniers, sûrs de leurs droits et confiants dans la protection du pouvoir royal, ne regardent plus au-dessus d'eux avec envie la classe des nobles dont ils ne craignent point les violences, et dont ils savent les privilèges justifiés par des emplois difficiles pour lesquels ils se reconnaissent eux-mêmes parfaitement incapables.

Quand à l'Église, elle est tranquille sous ce nouveau roi. Les libertins vantent la douceur du premier ministre et célèbrent la tolérance de son gouvernement. Les protestants et les déistes citent élogieusement ses écrits de spiritualité et beaucoup se convertissent à son système. Les jansénistes amadoués par les sourires et satisfaits par les faveurs que Fénelon leur prodigue, s'empressent de renier la grâce de Jansénius

et de Quesnel, pour des grâces royales plus efficaces et plus sensibles. Les évêques ont fini d'incidenter sur les Bulles du Pape et ne sont pas loin de reconnaître la suprématie du Souverain Pontife sur les conciles généraux et même son infaillibilité personnelle.

Seuls quelques légistes réchauffent encore des prétentions secrètes et croient toujours *in petto* que le pouvoir civil peut légiférer sur les matières spirituelles.

A tout prendre, il semble que la paix religieuse coule à plein bord.

Et cependant le Pape n'est pas content : le nouveau Roi lui cause de gros ennuis et c'est Fénelon qui en est l'objet en même temps que la cause. Il vient, au nom de son souverain, d'expédier à Rome un ambassadeur extraordinaire, flanqué d'une députation de prélats et de théologiens. L'ambassadeur porte une lettre autographe du Roi, les ecclésiastiques un grand Mémoire écrit de la main du premier ministre, plus une longue pétition échaffaudée sur des colonnes de signatures, paraphées par tous les évêques de France à l'unanimité, par tous les Supérieurs des ordres religieux, par tous les docteurs de Sorbonne. Le Roi, les Évêques, les Théologiens, les Moines supplient le Pape en latin et en français, de vouloir bien prononcer définitivement sur la doctrine spirituelle de Fénelon, telle qu'il l'a exposée en simplicité et toute évidence dans son Mémoire, écrit en beau latin et traduit du reste en italien pour les examinateurs qui préféreraient le lire, dans leur langue nationale.

Arrêtons-nous là, car à quoi bon préjuger d'un avenir qui ne devait jamais être?

La Providence écrit à sa guise l'histoire vivante de l'humanité et n'a pas à tenir compte des prévisions humaines. Si le duc de Bourgogne eût régné, si Fénelon avait dirigé la politique, comment les choses se seraient-elles passées? Autant de questions insolubles. Mais il nous a semblé qu'on pouvait présenter ainsi, par manière de réalisation hypothétique des idées de Fénelon et de ses vues religieuses, le tableau du règne du duc de Bourgogne avec son directeur de conscience pour premier ministre.

CHAPITRE XII

LA DIRECTION DU VIDAME D'AMIENS

Un disciple longtemps convoité par Fénelon. — Le moyen court et efficace d'être à Dieu. — La difficulté qui arrêtait la conversion du vidame. — Fénelon le remet à la direction spirituelle de son père. — Un assaut d'éloquence pour emporter la place qui ne se rend pas. — Le gentilhomme à la campagne de 1708. — Sa bouillante ardeur militaire. — Réunion familiale avec Fénelon à Chaulnes. — Les années et les deuils ont attendri l'archevêque. — Les « chers petits hommes » du vidame, prenant leurs ébats dans le palais de Fénelon. — Le duc de Chaulnes réfractaire jusqu'au bout au système du pur amour.

Louis-Auguste d'Albert, vidame d'Amiens, puis duc de Chaulnes, était le cinquième fils du duc de Chevreuse. Nous l'avons déjà entrevu pendant la campagne de Flandre, remplissant entre le duc de Bourgogne et Fénelon le rôle d'intermédiaire et de confident. Il sauva la maison du Roi et une partie de l'armée en rompant les ennemis à la retraite d'Oudenarde (1).

On voudrait connaître un peu sa figure, ses gestes, son attitude avant de le considérer dans son intérieur et dans sa vie religieuse; malheureusement, les détails

(1) En 1708. Voir Saint-Simon, tome XVI, p. 190, 191. — **4.**

de sa physionomie sensible nous manquent (1), et il nous faut contenter, en l'observant sous la direction religieuse à laquelle le soumit Fénelon, de tracer de lui une esquisse morale et un crayon de son caractère.

Sa conversion commença assez tard et longtemps elle flotta entre les bonnes résolutions et les reculades. Fénelon qui aurait voulu qu'il imitât son père dans la piété nouvelle le poursuivit de ses instances avec un zèle ardent mais sans impatience et en l'enveloppant au contraire d'une amitié charmante qui alla s'attendrissant de jour en jour.

Son naturel docile, sa bonté d'âme, son esprit cultivé (2), un fonds religieux, qualités par lesquelles il ressemblait beaucoup au duc de Chevreuse, le firent choisir par Fénelon qui le guetta longtemps pour l'agréger à sa petite confrérie, sans trouver le moment favorable.

Enfin, à l'époque de son mariage qui est celle où la jeunesse se range et fait mine de s'assujettir à une conduite régulière, le maître spirituel essaya de lui présenter le joug de la dévotion par l'entremise de son père. Il réduisait la chose au principe familier de l'amour pur et à la pratique prétendue facile de l'oraison de recueillement. Il commençait par déjouer les prétextes sur lesquels le jeune homme appuyait ses hésitations. « Je ne sais pourquoi, écrivait-il au duc de Chevreuse, on se met dans l'esprit qu'il faut quitter ses amis pour être à Dieu. Je ne vois pas pour quelle raison M. le vidame s'imagine que pour être à Dieu, à son âge, il

(1) Fénelon parle à son neveu, de son abord froid qui cachait un cœur excellent.

(2) Tome VII, p. 265. Lettre du 28 mai 1708. — **I.**

faille quitter les compagnies qui ne sont ni dangereuses ni criminelles, ni même trop attachantes (1) ».

On verra mieux tout à l'heure que le vidame avait ses raisons de résister et que Fénelon, qui les savait bien, lui prête avec ironie un vain et futile prétexte, en passant sous silence les forts et les véritables. Quant à être à Dieu, et à devenir dévot, si le vidame veut l'en croire, le « moyen en est court, facile et efficace. »

» S'[exposer tous les jours quelques moments devant Dieu, non en raisonnant, mais après avoir dit ces paroles : *Fiat voluntas tua*, donner [sa] volonté à Dieu, afin qu'il en dispose et l'exposer ainsi devant lui sans lui dire autre chose que de rester quelques moments dans un silence respectueux où le cœur seul prie sans le secours de la raison ni de la parole.

» Je lui demande cette petite pratique tous les jours quelques moments et je réponds bien qu'il ne la fera pas longtemps sans en sentir l'effet. Je prie Dieu qu'il lui donne l'expérience, que ce conseil qui semble si peu de chose en soi et qui est si facile, lui fera un bien si réel dans la suite et peu à peu, qu'il en sera lui-même surpris. Il n'aura plus besoin de bien des choses pour entrer dans ce que Dieu veut, parce que Dieu lui fera faire sa volonté. » (2)

La Providence ménagea bientôt à Fénelon une ouverture pour parler directement au cœur du néophyte toujours indécis : ce fut la mort de son frère aîné, le duc de Montfort, tué dans le combat de Landau (3).

(1) Tome VII, p. 216, n° 16.

(2) *Ibid.*

(3) 9 septembre 1704.

A cette occasion, l'archevêque lui adressa des appels touchants : « O que vous auriez le cœur content, lui disait-il, si vous aviez rompu tous vos liens ! O que vous béniriez Dieu de vous avoir arraché à vous-même, si ce coup était achevé! L'opération est douloureuse mais la santé qu'elle donne rend heureux (1). »

Cette opération douloureuse que le vidame n'osait envisager sans frémir et pour laquelle Fénelon voudrait lui donner du courage indique assez la caractéristique de son état moral à cette époque où il avait repris la vie sérieuse. Le jeune homme récemment marié gardait des restes de l'ancien esclavage. Il éprouvait encore un certain attachement qui lui plaisait et qu'il reniait, qu'il eût voulu conserver et qu'il ne pouvait pas. C'était le grand obstacle qui lui barrait l'accès de la vie parfaite et qui le retenait de l'autre côté de la dévotion.

Le vidame qui était capitaine-lieutenant (2) dans les chevau-légers, fit la campagne de 1705 ayant cette blessure au cœur mais Fénelon l'avait gagné et il ne le lâcha plus. La direction qu'il lui donna pendant son séjour aux armées de Flandre, eut d'abord pour objet le point délicat que nous savons. Sa manière au début, se borna à répéter avec douceur des exhortations incessantes. « Je ne veux ni vous flatter, ni vous décourager sur l'affaire en question ; vous n'aurez de vrai repos que quand elle sera achevée » (3). « Rendez ma joie

(1) Tome VII, p. 246. Lettre du 22 octobre 1704.

(2) Les chevau-légers étaient un régiment de nobles dont le Roi était le capitaine d'honneur. Le capitaine d'office s'appelait pour cela capitaine-lieutenant.

(3) Tome VII, p. 247. Lettre du 28 mai 1705.

complète, je vous en conjure... Mettez-vous donc en liberté (1). »

Un peu plus loin le grave mystique qui est si avare des paroles des autres et qui ne cite l'Ecriture que par occasion et pour autoriser ce qu'il dit lui-même, en appelle au témoignage d'Horace : « Horace, quoique païen et libertin, a dit : *Sapere aude;* et encore : *Dimidium facti, qui cœpit, habet*. Voulez-vous qu'il ne vous en coûte rien, pour vous délivrer de tout ce qui vous coûte tant? Je vous attends de pied ferme et vous n'aurez pas aussi bon marché de moi que du milord Marleborough (2). »

A ces encouragements qui émoustillaient la volonté, Fénelon associait le remède spécifique qui entretenait sa force, nous voulons dire, l'oraison de quiétude. « Réservez-vous, lui recommandait-il, un quart d'heure de liberté le matin et autant vers le soir pour vous accoutumer à puiser dans la vraie source. Si vous le faites fidèlement, vous serez tout étonné de vous trouver beaucoup plus fort et plus décidé que vous n'oseriez l'espérer (3) ».

Cette peine de cœur n'était pas l'unique obstacle qui arrêtait la détermination du vidame; il s'y joignait celui qu'on appelle le respect humain. On ne se retire jamais de la vie mondaine sans mécontenter ses anciens camarades et sans s'exposer à leurs moqueries. Or l'appréhension des railleries qui, devait, ce semble, faire honte à la fierté et à l'indépendance, ne manque guère en réalité d'exercer un mouvement rétrograde sur les

(1) Tome VII, p. 248. Lettre du 30 octobre 1703.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 247. Lettre du 28 mai 1705.

esprits les plus indépendants. Fénelon tâcha d'aguerrir son capitaine de chevau-légers contre cet épouvantail absurde. « Ne craignez point, lui écrivait-il, les ennemis qui se déchaînent. Leurs discours n'ont rien que de méprisable. Méprisez-les, ils vous estimeront bientôt. Soyez simple et vrai, doux, modéré, commode, appliqué à tous vos devoirs, réservé pour l'essentiel, sans affectation; chacun se taira bientôt et vous fera justice (1) ».

Le prosélyte recevait ces belles paroles sans trop se mettre en peine d'y conformer sa conduite. A la fin, il laissa dire et il crut échapper à son moraliste en le décourageant par un obstiné silence. Cependant, quand la saison d'hiver le ramena à Paris dans sa famille, il n'osa point traverser Cambrai sans rendre visite à Fénelon, et celui-ci l'eut vite regagné et de telle sorte qu'il lui persuada de se mettre sous la monition spirituelle de son propre père, pendant ses quartiers d'hiver à Paris.

Ce trait seul peint la bonhomie de ce brave enfant. Voici dans quels termes Fénelon recommandait au duc de Chevreuse la formation religieuse de son fils :

« M. le vidame me permet de vous dire ce que je connais de son état. Il voit clairement tout ce qu'il doit à Dieu; sa volonté même est touchée; mais elle est si faible et le pays où il retourne est si périlleux pour sa fragilité, que je n'espère rien, à moins que vous ne l'accoutumiez à vous dire tout sans réserve, que vous ne le ménagiez avec une patience infinie, et que vous ne le gardiez pour ainsi dire, à vue contre lui-même.

(1) Tome VII, p. 247-248. Lettre du 16 juin 1705. — **I.**

Il ne faut ni le flatter, ni le pousser au désespoir. Dieu vous montrera le milieu (1) ».

Bien que son disciple se trouvât sous la surveillance d'un excellent moniteur, Fénelon le suivait toujours de loin et l'entretenait de ses bons avis. Que se passa-t-il dans cet intervalle? Nous ignorons si le vidame fut en progrès, mais nous savons que la séparation délicate à laquelle il n'avait pas eu le courage de procéder, s'effectua malgré lui. « Il ne reste plus, lui disait Fénelon, qu'à la laisser durer (2) ».

Une fois libre, le cœur du jeune homme se livra à ses sentiments généreux et à son goût de plus en plus vif pour le bien. Il venait de franchir ce premier degré de la conversion où l'on rougit de ses faiblesses, tout en les flattant encore, où l'on voudrait s'en affranchir, tout en craignant la main du chirurgien qui cherche à en opérer le retranchement. Il se trouvait dans cet état de courage et de sincérité qui précède immédiatement la vertu ; on avoue alors ingénument ses fautes ; on se fâche contre ses passions, on en repousse les avances perfides, on se tient bravement et fermement sur la défensive.

Au lieu de fuir le médecin spirituel, alors on le recherche comme un allié, on veut qu'il nous importune malgré nous-même et qu'il nous guérisse en dépit de notre mauvaise grâce et de nos secrètes répugnances (3).

La campagne de 1706 ne paraît pas avoir dérangé ces

(1) Tome VII, p. 249. Lettre du 5 novembre 1706.

(2) *Ibid.*, p. 249. Lettre du 25 juin 1706.

(3) *Ibid.*, p. 250. Lettre du 5 juillet 1706.

bonnes dispositions ; cependant, il avait sans doute besoin qu'on le soutînt encore contre ses faiblesses (1), car Fénelon le recommanda de nouveau à son père, pour le temps qu'il prendrait à Chaulnes son repos d'hiver.

Ce régime de piété tendre et familiale, cette vie de retraite religieuse au milieu des siens, acceptée de bon gré par cet officier de la garde royale accusent chez lui, un respect filial, une bonté naïve, un amour de la religion bien dignes de notre estime.

Que ces âmes du XVII[e] siècle finissant sont encore belles !

Aux derniers moments de sa veillée d'armes, avant le combat, lorsque le jeune guerrier fut sur le point d'aller rejoindre sa troupe, Fénelon le croyant bien et dûment conditionné par les sages entretiens de son père et les bons exemples de sa famille, voulut essayer contre ses dernières résistances, de faire un assaut de zèle éloquent, sinon pour emporter définitivement la place, du moins pour la décider de plus en plus à se rendre à l'amour divin,

Il arrangea pour cet effet une pièce véhémente qu'il soumit auparavant à l'examen du duc de Chevreuse ; car il craignait que ses paroles dont le ton parfois grondait en menaces effrayantes, ne portassent des coups trop forts, au risque d'écraser le courage qu'il se proposait de relever. Voici quelque chose de cette lettre qui fut remise au vidame. On y verra avec quelle insinueuse adresse l'écrivain balance alternativement, pour ainsi dire, les sentiments contraires de confiance et d'effroi.

(1) Tome VII, p. 251. Lettre du 12 novembre 1706.

« Le temps de cet hiver, disait-il, est précieux pour vous. Que savez-vous si ce ne sera pas le dernier de cette vie ? Peut-être que les entretiens pleins de foi et de zèle, mais assaisonnés de tendresse et de modération, que M. votre père emploie pour vous affermir dans le bien, sont les dernières paroles de la vérité pour vous ! Peut-être que les impressions de grâce que vous sentez encore, sont les dernières grâces que la miséricorde de Dieu fait à votre cœur ! *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.*

» Voici les temps périlleux qui s'approchent [la reprise des hostilités]. Vous ne craignez point pour votre corps ; mais au moins craignez pour votre âme. Méprisez les armes des hommes, mais ne méprisez pas les jugements de Dieu. Hélas ! je crains pour vous jusqu'à ses miséricordes. Tant de grâces foulées aux pieds se tourneront enfin en vengeances. Rien n'est si terrible que la colère de l'Agneau !

» Que tardez-vous à chercher la paix et la vie dans leur unique source ? *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* Combien Dieu est-il patient avec vous ! combien l'avez-vous fait attendre ? combien l'avez-vous rebuté pour des amusements indignes ! O, mon cher vidame, ne tardez plus, ouvrez-lui votre cœur (1). »

Le vidame parut cette fois gagné définitivement à la vie dévote : il reprit la campagne de Flandre, décidé en passant par Cambrai, de régler avec son directeur, d'une manière irrévocable l'affaire de son salut. Ne l'ayant pas rencontré, il lui exposa par lettre, ses sentiments bien arrêtés et sollicita ses avis.

(1) Tome VII, p. 258. Lettre du 9 février 1707.

Fénelon, qui considérait la démarche du vidame comme une première victoire de son zèle et de son amitié ne put retenir sa satisfaction : il se répandit en protestations de tendresses et en offres de services les plus absolus.

« Ce qui me console [d'avoir perdu l'occasion de votre passage], lui répondit-il, est la bonne lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; elle m'a rempli de joie... au reste, s'il vous arrivait d'être blessé ou malade, faites-le moi savoir promptement. Je vous enverrai un carrosse doux et Cambrai sera votre infirmerie. S'il le fallait, j'irais moi même vous chercher. Dieu nous préserve de telles occasions de vous témoigner, monsieur, à quel point je vous suis dévoué pour toute ma vie ! (1) »

Il fallait surtout profiter au plus vite des bonnes dispositions du jeune homme et battre le fer, comme on dit, quand il était chaud. On dressa à la hâte un règlement succint contenant la méthode de l'oraison du recueillement à l'usage de la vie intérieure et quelques sages leçons relatives à la vie militaire. Rien de plus commode d'après le maître spirituel que de s'unir à Dieu dans l'exercice de l'oraison. On lui parle comme à un bon ami à qui on décharge son cœur et on l'écoute ensuite parler. Pour entendre sa voix, il n'y a qu'à se recueillir et faire silence. Ce silence intérieur consiste « à faire taire son imagination vaine, inquiète et volage ; il consiste même à faire taire son esprit rempli d'une sagesse humaine (2) ».

Et s'il survient des distractions, des imaginations, des

(1) Tome VII, p. 259. Lettre du 25 mai 1707.

(2) *Ibid.*, p. 260. Lettre du 31 mai 1707.

réflexions pendant lesquelles mon oraison m'échappe et que je la passe toute entière à m'apercevoir que je ne la fais pas ?

« Je vous réponds, monsieur, que c'est par le cœur que nous faisons oraison et qu'une volonté sincère et persévérante de la faire est une oraison véritable. Les distractions qui sont entièrement involontaires n'interrompent point la tendance de la volonté vers Dieu. Il reste toujours alors un certain fonds d'oraison que l'École nomme *intention virtuelle*...

» Ne vous rebutez donc point de l'oraison quoiqu'elle vous paraisse sèche, vide et interrompue par des distractions. Ennuyez-vous y patiemment pour l'amour de Dieu, vous ne laisserez d'y faire beaucoup de chemin. » (1)

Mais comment entrer en oraison ? Prendre pour cela des endroits de l'Evangile, ou de l'Imitation de Jésus-Christ qui vous touchent le plus. Lire lentement et savourer les paroles, comme on fait d'une conserve qu'on laisse longtemps dans sa bouche pour l'y laisser fondre (2).

Ne dirait-on pas que Fénelon oublie vers la fin ce qu'il écrivait au commencement ? L'oraison qu'il représente d'abord comme union cœur à cœur avec Dieu, où l'on écoute en silence, semble ensuite redevenir un exercice rationnel où l'on exprime par la réflexion le suc et la moelle d'une parole de l'Evangile ou d'un livre ascétique. Mais il est facile de lever une contradiction qui n'est qu'apparente. Cette considération méditée d'un texte spirituel ne constitue que le préliminaire, que le préambule de l'oraison de quiétude. Cette médi-

(1) Tome VII, p. 261.

(2) *Ibid.*

tation initiale d'un passage choisi d'un livre sacré n'est qu'un motif, qu'une sorte d'entraînement mystique. C'est comme un prélude de musique que l'on jouerait pour se procurer la rêverie ou le sommeil.

On croira peut-être que le néophyte enflammé de beaux sentiments se jeta à corps perdu dans la conquête du pur amour et y accomplit des merveilles Hélas ! Fénelon dut encore une fois se mécompter : son disciple laissa s'évaporer ses grandes résolutions et les belles théories du recueillement ne lui servirent de rien.

Il est vrai que cette oraison sèche et ennuyeuse qu'on lui prônait n'était pas feu qui dure et capable de réchauffer longtemps son jeune enthousiasme. La vie des camps et la vie de Paris offrirent à sa dissipation des attraits plus souriants et plus durables que les pieuses subtilités de la dévotion quiétiste. Il s'y laissa un peu séduire.

Et c'est pourquoi, l'année suivante, à l'ouverture de la campagne, il éprouvait grand'honte en songeant à la visite qu'il allait faire à son maître de dévotion. Avoir manqué si légèrement de parole, avoir trompé si vite les espérances qu'il avait annoncées par tant d'empressement à réclamer lui-même des conseils de perfection ! Sans doute, l'archevêque qu'il vénérait comme un saint, qu'il admirait comme un grand homme, qu'il aimait comme le cher ami de la famille, allait le honnir et l'excommunier de sa petite Église.

Heureusement qu'il se trompait ; le père en Dieu accueillit l'enfant prodigue avec une bonté touchante. « Je ne suis pas aussi méchant que vous le croyez, lui disait-il ; je vous plains, je voudrais pouvoir vous sou-

lager. Que ne puis-je souffrir vos peines pour vous en délivrer ! Il n'y a rien que je ne voulusse faire, excepté vous flatter par une mauvaise complaisance. Vous souffrez plus que vous ne souffririez si vous vous jetiez dans le sein de Dieu. Vous n'auriez chaque jour que les mêmes actions à faire et l'amour vous les adoucirait (1). »

Pendant cette campagne de 1708, qui fut si malheureuse pour le duc de Bourgogne, le vidame se trouva naturellement en passe de renseigner Fénelon sur les faits et gestes de son royal élève. Il devint leur intermédiaire confidentiel. C'est lui qui faisait tenir au prince les lettres de son précepteur et qui transmettait de vive voix à ce dernier les explications et les développements qui n'avaient pu entrer dans leurs missives. Quand un méchant bruit courait dans le public, Fénelon s'adressait au vidame pour s'en éclaircir et pour être détrompé.

« J'ai le cœur bien affligé, lui écrivait-il, de tout ce que j'entends dire contre notre prince sur sa campagne. Consolez-moi, si vous le pouvez (2). »

La direction spirituelle du jeune officier alternait avec celle du prince et n'en souffrait aucun préjudice. De temps à autre, le pénitent donnait des nouvelles de sa conscience. Sa noble franchise, ses regrets, ses bonnes intentions adoucissaient à son directeur ce qu'avaient d'amer les dissipations et des fragilités qu'elles lui avouaient.

Il reprenait alors le thème habituel de ses gronderies caressantes, de ses exhortations vives, de ses menaces

(1) Tome VII, p. 263. Lettre du 28 mars 1708.

(2) *Ibid.*, p. 284. Lettre du 13 novembre 1708.

religieuses (1). A ces reproches, l'infidèle répondait toujours par la question que les soldats romains adressaient à saint Jean-Baptiste dans une circonstance analogue: « O Maître, que nous faudra-t-il faire »? Et le prophète leur disait: « Ne maltraitez personne, n'employez point la calomnie pour extorquer de l'argent et contentez-vous de votre solde. »

Mais le doux Fénelon exigeait plus que le Prophète. Saint-Bon (2) renchérissait sur saint Jean-Baptiste. La morale commune et substantielle ne lui suffisait pas; il voulait pour son disciple quelque chose de plus métaphysique et de plus distingué et c'est à l'oraison de recueillement et de silence qu'il le renvoyait d'ordinaire.

A la fin de chaque campagne, le capitaine des chevau-légers allait passer l'hiver à Chaulnes. Fénelon s'y rendait aussi et il avait l'occasion de saisir sur le vif le naturel et la conduite de son disciple. De retour à Cambrai, il n'oubliait pas d'écrire au duc de Chevreuse, son coadjuteur dans la formation spirituelle du vidame ou au vidame lui-même ses observations. C'est une agréable surprise de voir dans ces aperçus comme le fils ressemblait à son père. Soit analogie naturelle et d'hérédité, soit effet d'une éducation imitative, il était comme lui, raisonneur à outrance, théoricien effréné à propos des choses les plus minimes, enfin méticuleux extrême.

Il maniait les paperasses, les entassait à plaisir et

(1) Voir Lettres du 28 mars, 21 septembre, 15 octobre 1708. — I.

(2) On n'a pas oublié que c'était le nom qu'on donnait au Père spirituel, parmi les adeptes de la confrérie du pur amour. Voir p. 6.

s'y enfonçait comme un rat dans une meule de paille. Il adorait les curiosités de la mécanique et les expériences. Que de journées perdues à monter, à démonter, à remonter des horloges et des machines ! Ce goût passionné le rendait solitaire, renfermé et ennemi des visites. Par sa bonté, son désintéressement, sa générosité sans mesure, il dépassait la bonhomie paternelle et tombait dans un excès de sagesse. « Ses défauts, disait de lui Fénelon, sont ceux du meilleur homme du monde (1). »

Cet homme pointilleux, retiré, timide en société, devenait vaillant et brave sur le champ de bataille. A Oudenarde, son audace avait ménagé la retraite aux troupes françaises en grand péril ; à Malplaquet (2) sa témérité faillit lui coûter la vie. Malade et alité, choyé comme un fils dans le propre palais de Fénelon, « dans une maison, disait l'archevêque au duc de Chevreuse, où il est plus maître que moi (3) ». Le moindre mouvement de l'armée des ennemis l'inquiète et le met en sursaut ; il veut à tout prix aller se battre (4), il se consume d'impatience.

En vain, Fénelon écrit à son père de modérer son ardeur ; en vain le menace-t-on de le faire rappeler par ordre du Roi, il part quand même promettant de revenir bientôt et ne revient point. Fénelon réitéra ses prières. « Je vous conjure très instamment, monsieur, lui écrivait-il, de revenir ici sans perdre un moment, supposé que

(1) Tome VII, p. 290. Lettre du 24 octobre 1709.

(2) Lettre du 10 février 1710.

(3) Lettre du 24 juin 1710, p. 318.

(4) Lettre du 20 juillet 1710.

vous ne soyez point dans l'occasion prochaine d'une bataille. M. votre père me mande que le Roi, instruit de votre état, vous rappellera à Paris si vous n'êtes pas sage; revenez donc, mais tôt, tôt à Cambrai. Au nom de Dieu, ne faites pas le rétif... Nous vous désirons tous. Venez. Venez! (1). »

Un exprès de la Cour eut finalement raison du récalcitrant qui retourna à Chaulnes dans son « château enchanté », septembre 1710 (2). Il y séjourne jusqu'au mois d'août 1711, sans que Fénelon acceptât cette année l'invitation d'aller voir ses amis, de peur de compromettre par sa présence une affaire en préparation. Le duc de Chevreuse sollicitait alors de Louis XIV la grâce d'ériger la terre de Chaulnes en duché-pairie (3), en faveur du vidame. Mais aussitôt que la requête fut accordée, Fénelon courut chez ses amis les féliciter pour la nouvelle gloire de leur maison. Quel accueil! Quelles joies! Quels entretiens délicieux! Quels splendides festins! On le reçut, on le traita comme une divinité. Il quitta la chère famille, le cœur attendri et l'âme triste.

On l'est toujours en sortant d'un rêve enchanteur. « O que la vie de Chaulnes est trop douce! s'écriait-il, elle gâte tout autre état. Je veux être ermite dans le

(1) Tome VII, p. 320. Lettre du 18 juillet 1710.

(2) *Ibid.*, p. 324. Lettre du 13 septembre 1710.

(3) Le vidame avait recueilli, par substitution, les biens de l'ancien duc de Chaulnes, Albert d'Ailly, cousin germain du duc de Luynes, son grand-père, et mort sans successeur. Louis XIV érigea, au mois d'octobre 1711, la terre de Chaulnes de nouveau en duché-pairie, et le vidame prit désormais le titre de duc de Chaulnes, et son fils aîné, celui de vidame.

bout du parc (1). Cet ermitage sera trop joli et l'ermite ne sera guère en solitude, quand vous serez tous au château . »

Pendant ce temps la direction spirituelle continuait avec l'allure que nous avons vue, en s'accommodant aux fluctuations du prosélyte toujours les mêmes. Les bons propos aboutissaient à des défaillances lesquelles attiraient des petits coups d'éperon et ces derniers amenaient la question anxieuse du pénitent : Que me faudra-t-il faire ? La réponse ne variait que dans la forme.

Il faut se recueillir, mortifier « le ragoût de l'amour-propre (2) », s'abandonner à l'esprit de Dieu.

On dirait qu'une note plus tendre d'affection accentue la direction du vidame et qu'une préoccupation plus directe de ses intérêts temporels et de ses succès politiques anime le zèle de Fénelon, depuis que le nouveau duc de Chaulnes est devenu l'espérance de sa famille. Ceci frappe surtout dans les lettres qui suivirent la mort du duc de Chevreuse (3).

L'archevêque de Cambrai s'attendrit à mesure que les années l'approchent de la vieillesse. Il s'attendrit pour ses amis, pour ses disciples, pour les jeunes surtout. Il a dans l'expression une touche moins âpre, moins sèche et moins dure. Son ton de voix quitte l'accent autoritaire et se fait bénin et gracieux. Son zèle a perdu ses froncements passagers de dureté et

(1) Plus d'un lecteur pensera ici au parc d'Ermenonville. Ce n'est pas l'unique endroit chez Fénelon qui rappelle J.-J. Rousseau, son disciple posthume et son admirateur passionné.

(2) Tome VII, p. 366. Lettre du 3 décembre 1711. — **1.**

(3) *Ibid.*, p. 369. Lettre du 4 janvier 1712.

d'intolérance mal déguisés sous des caresses cérémonieuses et de froids sourires.

Cela s'explique très honorablement par le progrès de sa vertu. On peut y voir aussi l'effet ordinaire de l'âge, arrivé à son déclin où l'on aime alors à se donner l'illusion de recommencer sa vie en rajeunissant son caractère pour gagner l'amitié de la nouvelle génération, comme si l'affection d'un cœur ancien entée sur des âmes tendres et neuves, pouvait se prolonger indéfiniment dans les avenirs de ces jeunesses.

Une dernière raison plus personnelle : Fénelon venait de perdre coup sur coup ses amitiés les plus chères : son petit abbé Langeron, son petit prince, son bon duc de Chevreuse.

Son cœur, privé de ses amis les plus précieux et les meilleurs, embrassait avec une sorte de passion jalouse les rares amis qui lui restaient encore. Chaque fois que la mort lui avait arraché quelqu'un de ses biens aimés, on l'avait vu se cramponner comme un naufragé à l'amitié des survivants, redoublant pour eux de prosélytisme dévot, d'empressements officieux et de tendresse presque féminine (1).

C'est ainsi que maintenant il reportait sur le vidame, duc de Chaulnes l'amitié qu'il avait eue pour son père, le duc de Chevreuse. Cette recrudescence d'affection se manifesta par l'intérêt ardent qu'il prit dès lors à son avancement dans les honneurs du monde.

A côté des recommandations pieuses, on trouve tou-

(1) Voir sa lettre à la mort de l'abbé de Laugeron, 15 novembre 1710, tome VII, p. 332 et sa lettre à la mort du duc de Chevreuse, 28 novembre 1712. *Ibid.*, p. 380. — **1**.

jours en effet dans les lettres de ce temps-là, quelque petit conseil d'ambition. Ordinairement plus succinctes que par le passé, ces lettres sont de simples billets, des examens rapides en forme interrogative. Les questions ne varient guère : comment va sa santé ? Comment mène-t-il sa vie ? Et là-dessus, le père spirituel entonne sa petite complainte.

« Au nom de Dieu, ne demeurez point enfoncé dans les monceaux de papier. Examinez en gros, faites des plans : voyez l'exécution, qu'on vous rende compte. Mais ne vous noyez point dans les détails. Réservez-vous du temps libre pour prier, pour lire, pour vous nourrir intérieurement; ensuite pour les devoirs de la société, pour les bienséances de votre rang, pour les liaisons qui vous conviennent... et pour tout ce qui peut vous rendre utile dans les temps qu'on peut... Vous vous devez au Roi et à la patrie, il faut sans ambition se rendre propre à tout pour le bien public (1). »

Dès qu'il soupçonnait que le duc de Chaulnes ne pensait plus à ses morales, il les redisait encore avec une longanimité qui fait sourire et dont il souriait le premier : « Retranchez-vous les menus détails pour abréger, lui disait-il, et pour remplir les grands devoirs de votre état ? coupez-vous court ? prenez-vous les affaires par le gros ? êtes-vous un peu sociable ?... Pour vous, mon très cher duc, je vous étoufferai en vous embrassant, à la première vue, si vous ne faites pas tout ce que Dieu veut (2). »

En même temps que la correspondance épistolaire se

(1) Tome VII, p. 383. Lettre du 21 mai 1713.

(2) *Ibid.*, p. 385. Lettre du 1er mars 1714.

faisait plus fréquente et plus intime, les relations se multipliaient entre Chaulnes et Cambrai, devenus sur la fin une seule et même famille. Au printemps de 1714, Fénelon désira avoir dans son palais la petite troupe des enfants du château de Chaulnes. Il les garda tout l'été en se fâchant contre la discrétion de son ami qui craignait de l'importuner. « Laissez-moi vos chers enfants, lui répondait-il, ils sont les miens, ils me font plaisir. Je tâcherai de ne leur pas être inutile (1). Votre discrétion est injurieuse et j'en suis blessé (2). » On aimera peut-être à faire connaissance avec ces « chers petits hommes » (3) qui plaisaient tant à Fénelon.

Il y avait premièrement un neveu du duc de Chaulnes (4), puis son fils aîné et son cadet.

Le comte de Montfort, le neveu, avait onze ans. Fénélon le trouve « sage, raisonnable et sensible à la piété, quoiqu'il soit un peu léger et inappliqué par le goût du plaisir. Il est prévenu de la grâce et j'espère que Dieu le formera pour l'état ecclésiastique (5) ».

Le fils aîné appelé M. le vidame, avait neuf ans : intelligent, décidé, âpre, mais docile et affectueux. « C'est un très joli enfant, disait Fénelon, qui donne de grandes espérances : chacun l'aime céans (6). »

Le petit comte de Piquigny, âgé de sept ans à peine,

(1) Tome VII, p. 386. Lettre du 6 juin 1714.

(2) *Ibid.*, p. 387. Lettre du 12 août 1714.

(3) *Ibid.*, p. 390. Lettre du 5 décembre 1714.

(4) C'était le fils du comte de Montfort, tué pendant la campagne d'Allemagne de 1704. Il devint plus tard évêque de Bayeux, archevêque de Sens et cardinal.

(5) *Ibid.*, p. 386.

(6) *Ibid.*

était le plus mutin de la bande; il s'emportait, il regimbait contre le précepteur; il battait son frère aîné et lui aurait fait du mal, si on l'avait laissé faire; avec cela spirituel, hardi et bon parleur. « C'est un naturel très fort, écrivait Fénelon à ses parents; il n'est question que de l'adoucir. L'âge qui fortifie la raison, l'exemple, l'instruction, l'autorité tempéreront cette impétuosité enfantine; il faut la réprimer (1). »

Fénelon ramena les enfants à Chaulnes au temps de ses vacances, c'est-à-dire en octobre. Il lui tardait de voir son cher duc qui venait d'être malade (2), mais qui était guéri. Ce fut le dernier séjour que l'archevêque fit chez ses amis. Il les quitta, le cœur noyé dans la tendresse et les tristes regrets. Peut-être avait-il le pressentiment qu'il ne devait plus revenir! « Chaulnes a gâté Cambrai, leur écrivait-il, à son retour. Je commence à m'ennuyer de ne voir plus la bonne compagnie, de n'avoir plus ce grand parc et d'avoir perdu ces beaux jours. Je m'en prends à Cambrai de ce froid noir et âpre. Sérieusement, je suis touché de la vie, peut-être trop douce, que j'ai menée auprès de vous (3). »

Suivant son habitude, il avait rapporté de son voyage des impressions prises au vif, sur la conduite de son pénitent et d'après ces impressions, il formula des conseils, des encouragements et d'affectueux reproches qu'il envoya au duc de Chaulnes en guise de merci pour son hospitalité princière. Ces remontrances

(1) Tome VII, p. 386.

(2) *Ibid.*, p. 388. Lettres du 23 septembre et du 2 octobre 1714, à la duchesse de Chaulnes.

(3) *Ibid.*, p. 389. Lettre du 23 novembre 1714.

témoignent que le noble seigneur persistait dans son inertie spirituelle. Il s'était assis sur le premier degré de la dévotion sans pouvoir monter plus haut, bien qu'il l'eût désiré. Il observait les pratiques de la piété commune, fréquentait les sacrements, mais, pour l'oraison de quiétude, chanson ! encore qu'on la lui recommandât comme le souverain remède de ses défauts naturels.

Son moniteur gronde toujours contre sa manie de paperasser, ses détours interminables dans les affaires, son goût pour les curiosités et les niaiseries, son attachement à la vie obscure et indépendante.

« Au nom de Dieu, lui disait-il, mandez-moi au plus tôt un vrai changement. Je le croirai quand vous m'écrirez la chose déjà faite et pas plus tôt. Que ne donnerais-je point, mon bon et cher duc, pour vous voir dégagé, prompt et expéditif ! Il faut aussi être sociable, lié avec des gens dignes de vous, instruit des affaires et connu pour tel. Vous allez dire que je suis un rude créancier : oui, je gronderai par excès de tendresse, jusqu'à ce que vous soyez en votre place, faisant ce que Dieu veut (1). »

Il répétait sans se lasser, les mêmes plaintes quelques jours avant sa mort. « Je suis en peine de vous. Ne vous fatiguez plus sur vos paperasses. Faites-vous, pour l'emploi de votre temps, ce que vous savez bien que Dieu demande de vous et que vous lui avez promis tant de fois ?... Quel affreux ensorcellement !... Que ne donnerais-je point pour vous voir un nouvel homme ! Je le demande à Dieu dans ce saint temps où il faut renaître

(1) Tome VII, p. 389.

avec Jésus-Christ... Accoutumez-vous, par le recueillement, à dépendre de son esprit (1). »

Le dernier mot de Fénelon à son ami fut, comme l'on voit, celui du commencement : l'oraison de quiétude. Décidément, le vidame d'Amiens fut de tous les dévots du pur amour, le plus réfractaire à la vie mystique. N'importe ! il est si chrétien et si honnête homme !

D'autre part, il lui aurait fallu plus d'élan et plus de constance pour réussir dans la carrière politique. Son humeur solitaire, sa timidité, sa minutie, son indépendance ne s'accommodaient point avec l'activité, l'esprit d'intrigue, l'ardeur ambitieuse qui sont les conditions essentielles pour faire figure dans le monde. Et pourtant quel courage, quelle rapidité de décision sur le champ de bataille, à Oudenarde et à Malplaquet ! et après tout quelle exquise nature !

(1) Tome VII, p. 391.

CHAPITRE XIII

LA DIRECTION DU MARQUIS DE FÉNELON

Un neveu doublement aimé. — Ce qui lui valut le surnom de Fanfan. — La grande maxime de son oncle, pour parvenir. — Fénelon travaille à l'avancement du jeune marquis tout en lui disant de « mériter les honneurs sans les avoir ». — Une blessure mal cicatrisée et la clairvoyante sollicitude de l'archevêque, pour guider les chirurgiens de son neveu. — La direction spirituelle et l'illuminisme personnel. — Communication et circulation de grâce entre les membres de la petite confrérie du pur amour. — Le bon Put, le confident et le messager secret de Fénelon auprès de madame Guyon. — Le marquis confié aux amis de grâce, de la capitale. — Son entrée en communication avec la Prophétesse. — Il devient son fils spirituel, « son petit frère ». — Les scrupules de Fanfan. — Culte religieux du neveu pour son oncle. — Il fut le meilleur adepte de la confrérie secrète du pur amour.

L'archevêque de Cambrai le prit chez lui dès l'âge le plus tendre et l'éleva avec les soins que méritaient les hautes espérances que son âme pieuse, son esprit grave et son cœur noble laissaient prévoir. Étant d'ailleurs son neveu, le représentant de son nom, le meilleur de sa race, Fénelon l'aima non seulement comme un fondateur d'ordre religieux aime un disciple qui continuera son école, mais comme un oncle âgé, noble et

ecclésiastique aime le neveu qui doit perpétuer l'éclat de sa maison.

Cette double affection à la fois religieuse et familiale trace un double courant dans sa correspondance. On y suit l'ardeur d'un zèle dévot qui désire l'avancement spirituel du jeune homme ; on y distingue aussi la préoccupation d'un zèle ambitieux, relevé par des considérations mystiques, qui s'inquiète également de son succès terrestre.

C'est par ce côté humain que nous voudrions d'abord montrer la direction, excessivement dévote par ailleurs, que reçut le marquis.

La première lettre qui le concerne dans la correspondance de son oncle nous reporte à l'époque où il débutait, à vingt et un ans, comme tous les aînés de famille par la carrière militaire. Il venait d'acheter le régiment de Bigorre, au titre de colonel. Comme il était brave, il eût aimé qu'on l'envoyât en Flandre, centre des opérations de la campagne de 1709. Son oncle mieux avisé préférait l'Allemagne, croyant que le duc de Bourgogne devait y commander. Ce fut le Dauphiné qui fut assigné à son neveu.

Dès ce moment, la pensée de Fénelon l'accompagna, comme un ami fidèle, comme un protecteur infatigable, comme un conseiller avisé pour le soutenir, pour le consoler, pour l'éclairer, pour l'aider à parvenir, de son crédit, de sa faveur et de son argent.

Le jeune homme, doucement dorloté jusqu'alors dans le palais de son oncle, choyé par un entourage ecclésiastique d'abbés et de chanoines bénins, dut trouver pénible de falloir s'habituer à la vie des camps

et à la fréquentation du monde. Extérieurement, il manquait de souplesse, il était timide, modeste en contenance, quoiqu'il eût pris dans l'atmosphère d'une cour de grand prélat un petit air de douceur coquette, qui se trahit dans le surnom mignard de Fanfan que son oncle lui avait appliqué.

Au fond, il tenait de race une âme digne, froide et dure. Grand obstacle pour parvenir, car si pour cela, il faut être aimable, qu'il est difficile de le paraître, quand on ne l'est guère! Se faire aimer : la grande maxime qui avait tant souri à l'oncle, il la prêta à son tour à son neveu. « Tâchez de vous faire aimer, lui écrivit-il pour son premier conseil, dans l'art de réussir; soyez doux et obligeant, distinguez le mérite parmi vos officiers sans blesser personne (1) ». Cette attention au mérite qui toujours se cache et qu'il faut chercher et récompenser, Fénelon y revient souvent, comme à un lieu commun favori. L'observation se trouve fréquemment répétée dans ses livres. Il faut avouer que le moyen est infaillible pour s'attacher les bons esprits, fiers à l'ordinaire mais se donnant volontiers à qui sait les reconnaître, les apprécier, les prévenir et leur rendre justice.

Le jeune colonel semble avoir profité des leçons de son oncle, car deux mois après son entrée en campagne, Fénelon le félicite : « On ne peut avoir plus de joie, lui dit-il, que j'en ai de savoir que vous avez bien commencé avec votre régiment et que les officiers sont contents de vous (2). »

(1) Tome VII, p. 428. Lettre du 6 avril 1709. — **I**.

(2) *Ibid.* Lettre du 6 mai 1709.

L'année suivante, il fut à la guerre, dans le voisinage de Cambrai. Il rencontra, dans ces parages, des amis de son oncle, haut placés, entre autres M. de Puységur et le chevalier de Luxembourg, frère du maréchal. Le colonel leur fit sa cour, en y mettant un peu trop de cérémonie, à ce qu'il paraît. Fénelon, arbitre expert en élégances, l'en reprit doucement et lui indiqua la bonne manière qui était la sienne. « M. le chevalier de Luxembourg me mande, lui disait-il, qu'il a une vraie amitié pour vous et que vous avez trop de politesse envers lui. Gardez-vous bien de vous en corriger; vous ne sauriez lui témoigner trop de déférence et de respect: mais il faut éviter une certaine cérémonie empesée et un sérieux qui le gênerait. Il y a un petit badinage léger et mesuré, qui est respectueux et même flatteur avec un air de liberté. C'est ce qu'il faut tâcher d'attraper (1) ».

Le marquis, naturellement timide et ami de son particulier — peut-être aussi que la dévotion le rendait encore plus farouche — n'eût pas voulu de tant de visites, de tant de cérémonies; il s'en dispensait le plus souvent qu'il le pouvait. L'oncle qui pénétrait ses sentiments et ses prétextes, tâchait de réveiller son ambition, en lui présentant l'usage du monde comme un devoir d'état et ses scrupules comme des tentations de paresse et d'amour-propre.

Tout cela est dit avec souplesse, avec insinuation et aussi avec une ironie souriante qui voudrait donner le change en présentant les avis au lecteur, comme sans y toucher, sous forme de remarques générales.

« Je ne puis m'empêcher, lui écrit Fénelon, de vous

(1) Tome VII, p. 430. Lettre du 7 juillet 1709.

gronder un peu sur ce que vous ne voyez pas assez les gens que vous devriez cultiver. Il est vrai que le principal est de s'instruire et de s'appliquer à son devoir ; mais il faut aussi se procurer quelque considération et se préparer quelque avancement. Or, vous n'y réussirez jamais et vous demeurerez dans l'obscurité, sans établissement sortable, à moins que vous n'acquériez quelque talent pour ménager toutes les personnes en place, ou en chemin d'y parvenir. C'est un soin tranquille et modéré, mais fréquent et presque continuel, que vous devez prendre, non par vanité et par ambition, mais par fidélité pour remplir les devoirs de votre état et pour soutenir votre famille...

» Souvent, il n'y a que paresse, que timidité, que mollesse à suivre son goût dans cette apparente modestie, qui fait négliger le commerce des personnes élevées. On aime par amour-propre à passer sa vie avec les gens auxquels on est accoutumé, avec lesquels on est libre et parmi lesquels on est en possession de réussir ; l'amour-propre est contristé quand il faut aller hasarder de ne réussir pas et de ramper devant d'autres qui ont toute la vogue.

» Au nom de Dieu, mon cher enfant, ne négligez point les choses sans lesquelles vous ne remplirez pas tous les devoirs de votre état. Il faut mépriser le monde et connaître néanmoins le besoin de le ménager ; il faut s'en détacher par religion, mais il ne faut pas l'abandonner par nonchalance et par humeur particulière(1). »

Fénelon joignait les actes aux belles paroles. Par madame Voisin, femme du ministre de la guerre, il

(1) Tome VII, p. 432. Lettre du 23 août 1710.

obtint que le régiment de son neveu fût transféré dans les environs de Cambrai où se trouvait réunie la meilleure noblesse. Ce déplacement valut de la gloire au colonel de Bigorre, car il fut blessé assez grièvement à la jambe, le 30 août 1711, au combat de Landrecies.

En 1712, nous voyons le jeune homme très avancé dans les relations officielles et lié avec les personnages de première marque, le duc de Condé, le prince de Rohan, le duc de Guise, d'Aligre, de Hautefort, les ducs de Chaulnes, de Mortemart et de Saint-Aignan. Son oncle le pousse de plus en plus, le presse de faire sa cour et la fait quelquefois pour lui, en allant dîner chez le maréchal de Villars, en envoyant son neveu chez lui et chez le maréchal de Montesquiou.

« Tu as besoin de les accoutumer à toi, lui disait-il, en parlant des deux maréchaux, et toi à eux, pour les engager peu à peu à dire que tu sers bien. Il faut, pendant que je suis encore au monde, que mon ombre te facilite quelque accès (1). » L'archevêque jugea même nécessaire qu'il vînt passer une saison à Paris, afin de se montrer de temps en temps dans les antichambres de Versailles, pour s'y faire des protecteurs et rencontrer l'occasion de quelque précieuse aubaine.

Le neveu, n'ayant pas l'aisance de son oncle pour esquisser des révérences ni la langue aussi déliée pour tourner des compliments, ces pratiques mondaines l'ennuyaient. Sa dévotion autant que son humeur s'en trouvaient mal. Mais Fénelon accourait vite, avec ses gronderies charmantes et ses conseils d'innocente ambition, exciter le paresseux. « Je ne m'étonne point, lui

(1) Tome VII, p. 442. Août 1712.

écrivait-il, de votre embarras et de votre dégoût : on est gêné avec les gens qu'on connaît peu ou point... L'amour-propre s'ennuie de se contraindre beaucoup avec peu de succès. Vous êtes accoutumé à une vie simple, libre et flatteuse par l'amitié de la compagnie qui vous environne : cette douceur vous gâte. Il faut s'accoutumer dans le monde à la fatigue de l'esprit, comme à la fatigue du corps dans un camp. Plus vous retarderez ce travail pour votre entrée dans le monde, plus il vous deviendra dur et presque impossible. Si vous y renoncez pour toujours, vous passerez votre vie dans l'obscurité, sans amis de distinction, sans crédit, sans appui, sans ressource pour faire valoir vos services et sans aucun moyen de soutenir votre famille.

» Il est donc capital que vous rompiez tout au plus tôt cette glace avec courage et patience, sans écouter votre amour-propre contristé. La facilité viendra peu à peu avec l'habitude. Vous ne serez plus si embarrassé quand vous connaîtrez tout le monde, quand tout le monde vous connaîtra, quand vous serez accoutumé aux choses qu'on fait en ce pays-là et quand vous aurez de quoi entrer à propos dans les conversations familières... De proche en proche vous irez peu à peu à tout ce qui vous conviendra... Il ne faut pas chercher [dans les amis] la seule vertu ; il faut tâcher d'en trouver quelques-uns qui joignent à un vrai mérite la condition et même quelque rang (1). »

Ce dernier avis laissa-t-il un petit scrupule à l'archevêque ? Eut-il un remords d'avoir effarouché le timide jeune homme en le poussant à la fortune avec tant

(1) Tome VII, p. 446. Lettre du 7 janvier 1713.

d'insistance ? Il le semble, à lire les considérants qu'il lui adressa cinq jours après. « Tu dois bien croire, lui disait-il, que je serais ravi de t'avoir ici, mais il convient que tu t'accoutumes à Versailles et qu'on s'y accoutume à toi. Je suis vieux et éloigné. La famille ne peut plus avoir ni soutien, ni espérance que par ton avancement dans le monde. Tu ne t'avanceras jamais à Cambrai... Je t'aime pour toi et non pour mon amusement. A Dieu ne plaise que je veuille te rendre ambitieux ! Je voudrais te voir mériter les plus grands honneurs, sans les avoir et te contenter d'un état médiocre selon la médiocrité de notre condition. (1) »

Comme le bon oncle concilie à la fin de sa lettre, autant qu'il le peut, les soucis de l'esprit de famille avec les scrupules de l'esprit de dévotion ! Cela est d'une délicatesse charmante. Mais franchement, si l'on veut se contenter de mériter les plus grands honneurs, sans les avoir — ce qui était en toute apparence l'humeur du jeune marquis — pourquoi obliger ce bon jeune homme à rompre la glace, à s'ennuyer dans les galeries de Versailles, attendant chape-chute, à la porte des ministres et des autres puissances ?

Un incident vint subordonner les préoccupations ambitieuses à des soucis d'un ordre plus grave.

La blessure du marquis de Fénelon s'étant mal cicatrisée, lui causait des douleurs si intolérables qu'il fallut recourir à une opération, rouvrir la plaie et refaire le pansement. Pendant que dura le traitement barbare et interminable que la chirurgie de l'époque infligeait à ses martyrs, Fénelon avec une tendresse

(1) Tome VII, p. 448.

exquise envoie de charmantes lettres à son neveu, pour le consoler, pour l'encourager, pour lui indiquer avec une clairvoyance de praticien les meilleures précautions à suivre dans la guérison de son mal. « Choisissez, sans ménager la dépense, le meilleur des chirurgiens, lui disait-il ; régime exact, grand repos, nul égard, nulle gêne, nul devoir que celui d'obéir aux maîtres de l'art. L'argent ne vous manquera pas (1). »

L'opération commença au mois de février 1713 ; les plus fameux chirurgiens de la cour y travaillèrent. Fénelon les surveillait de loin, suivant très attentif tous les détails de l'opération. On entama la plaie déjà cicatrisée par les caustiques. Il se forma une escarre qui tomba et qui mit la chair vive à découvert. Fénelon exigea une description précise de l'état de la plaie (2).

Avec cette divination qui est l'attribut des hommes de génie, même quand ils raisonnent sur des objets étrangers à leur compétence, il soupçonnait l'existence d'un abcès au fond de la blessure ; il se mit à éveiller là-dessus l'attention des chirurgiens qui n'en finissaient jamais avec leurs emplâtres et leurs cautères, au lieu d'inciser la plaie à coups de bistouri. « Ce que je désire le plus, écrivait-il, est que ces messieurs profitent au moins du mal qu'ils ont été obligés de vous faire si longtemps, pour découvrir s'il n'y a point, outre les deux esquilles qu'ils ont cru sentir, quelque corps étranger que le coup ait enfoncé bien avant ou quelque sac de pus et quelque carie de l'os (3). »

(1) Tome VII, p. 452. Lettre du 27 janvier 1713.

(2) Voir les lettres de Fénelon à son neveu, février et mars 1713.

(3) *Ibid.*, p. 456. Lettre du 19 mars 1713.

Enfin, après quatre mois de torture, il se trouva que l'archevêque avait deviné juste. Maréchal (1) découvrit l'abcès.

Voici les avertissements techniques que Fénelon transmettait adroitement par le marquis au célèbre Chirac (2), pour guider ses pansements, sans en avoir l'air. « Il faut, si je ne me trompe, faire un grand usage des injections pour purifier le fond des chairs ... M. Chirac, qui a tant d'amitié et de pénétration, examinera, sans doute, si le pus qui a tant séjourné n'a point rongé quelque vaisseau sanguin, jusqu'à en affaiblir les tuniques; si ce pus n'a point fait quelque fusée; s'il ne reste point des esquilles embarrassées dans les chairs ou dans les membranes. Je parle en ignorant; cela m'est permis : je parle pour un homme qui excusera tout, et qui saura tourner à bien ce que je dis mal (3). »

Le traitement ayant coûté fort cher, l'oncle pourvut à toutes les dépenses avec une largesse de grand seigneur. « Ne manques-tu point d'argent, écrivait-il au malade (4) ? Je ne veux point que tu fasses de façon avec moi pour prendre de l'argent selon ton besoin. Je ne te l'offre point par cérémonie: tu dois faire de même avec simplicité pour le recevoir (5). »

(1) Premier chirurgien du Roi; Saint-Simon parle souvent de lui dans ses Mémoires.

(2) Médecin du duc d'Orléans. Ce fut lui qui accourut de Paris, auprès de Fénelon mourant. Voir Saint-Simon, tome VII p. 273, *édition Chéruel*.

(3) Tome VII, p. 466. Lettre du 28 mai 1713. — **1.**

(4) *Ibid.*, p. 464. Lettre du 21 mai 1713.

(5) *Ibid.*, p. 467. Lettre du 1er juin 1712.

Les chirurgiens furent payés noblement sans parler de riches cadeaux. « Ne crains aucune dépense de vraie nécessité, disait encore Fénelon au marquis ; ton père selon la chair n'est pas autant ton père que moi. C'est ton principal père qui doit payer tout ce que l'autre ne peut payer. Dieu nous le rendra au centuple. Pour les sommes nécessaires à ces messieurs, je veux les payer noblement et sans faste : il vaut mieux faire un peu trop que de s'exposer au moindre risque de trop peu, avec tout le monde et surtout avec de telles gens (1). »

Cette amitié si tendre, si généreuse, si vive tressaillait d'impatience, maintenant que la blessure allait vers sa guérison, au plaisir qu'elle se forgeait sur le retour du cher malade. Fénelon comptait les heures, goûtait sa joie d'avance, la racontait au marquis, en lui avouant qu'il l'aimait trop. « Je suis peut-être un peu trop occupé de toi, lui disait-il ; mais en vérité, je suis assez tranquille et je me porte mieux que je n'aurais cru. Je me porterai encore mieux, quand tu seras guéri et que je te reverrai dans la petite chambre grise à côté de moi (2). » Cette aimable perspective était gâtée par un petit nuage. « Un grand malheur que je vous annonce est que vous n'aurez point de vin d'Alicante : il y a déjà quelque temps que la fontaine en est tarie dans cette maison. M. le curé de Dunkerque m'a assuré qu'on n'en trouve à Dunkerque ni pour or ni pour argent (3). » Le retour tant désiré s'effectua dans la dernière quinzaine de septembre 1713.

(1) Tome VII, p. 469. Lettre du 5 août 1713.

(2) *Ibid.*, p. 468. Lettre du 3 juillet 1713.

(3) *Ibid.*, p. 463. Lettre du 17 mai 1713.

O qui complexus et gaudia quanta ! (1)

L'amitié de Fénelon pour son neveu a un autre aspect que celui que nous venons de considérer, lorsque ce n'est plus l'oncle qui parle, mais le directeur spirituel qui guide son disciple chéri dans les choses mystiques.

Le marquis n'était pas un novice dans le pur amour : les longues années qu'il avait vécu à Cambrai l'avaient suffisamment renseigné sur la dévotion quiétiste. C'était un fervent qui avait grandi dans le sanctuaire de la confrérie secrète fondée par son oncle et par cette dame qu'il devait connaître un jour et appeler sa mère.

Maintenant qu'il s'agit pour lui de traverser brillamment la carrière des armes et d'arriver aux honneurs, il faut qu'il utilise les ressources de la dévotion, pour vivre dans son nouvel état et qu'il tire de l'exercice du recueillement des forces et des lumières pour en acquitter les obligations. Fénelon complétera les conseils de fin moraliste et d'adroit courtisan, en y ajoutant la règle des règles : « agissez, lui dit Fénelon, non par goût naturel, ni par les empressements de l'amour-propre, mais par grâce en présence de Dieu, le laissant décider (2) ».

Ce recours à l'inspiration divine dans l'oraison fut ordonné au marquis dans une occasion importante.

Le jeune colonel, brave, audacieux, ayant déjà à son compte une blessure à la jambe, suivait avec une grande application les opérations stratégiques de la campagne de Flandre de 1712, sans se soucier, s'il était de service ou non pour aller au feu, au grand dépit de l'archevêque,

(1) Hor. Sat., I[43].

(2) Tome VII, p. 439. Lettre du 10 août 1712. — **1.**

qui ne voulait pas qu'il s'exposât hors de son tour, qu'il fît « le volontaire et l'aventurier... pour chercher mal à propos des coups de fusil (1) » dans le poste des autres. On lui avait écrit déjà trois fois de revenir à Cambrai et d'attendre que son régiment fût commandé pour aller en guerre; il se faisait tirer l'oreille.

Alors Fénelon, pour en finir, lui conseille de se décider par la voie du recueillement : « Laissez tomber tout empressement naturel, lui dit-il, et écoutez en paix et en silence ce que Dieu demande de vous ; ensuite, faites-le simplement (2). »

C'est l'illuminisme introduit dans la dévotion. A quoi bon dans ce cas la direction spirituelle et les conseils reçus de la bouche des hommes, si l'on a en soi-même l'oracle de Dieu ? La direction cependant n'est pas tout à fait inutile ; elle multiplie au contraire les lumières de l'inspiration personnelle, car dans le système de Fénelon, un directeur devient une source de grâce et d'illumination pour son disciple. Non seulement le directeur particulier mais les frères et sœurs de la petite confrérie ont des grâces, des facilités surnaturelles pour se communiquer les uns aux autres les avis, les éclaircissements, les décisions et surtout l'onction, la ferveur dévotes. On se rappelle leur usage entre initiés de se raconter des nouvelles de conscience et de confesser leurs petites misères morales (3).

(1) Tome VII, p. 439. Lettre du 12 août 1712.

(2) *Ibid.*, p. 440. Lettre du 14 août 1712.

(3) Voici un passage significatif d'une lettre de Fénelon à son neveu :

« Il faut réserver la vraie ouverture et la sincère union de cœur pour les vrais amis qui sont les seuls enfants de Dieu : par exemple,

Voilà pourquoi, quand son neveu vint à Paris pour faire sa cour et pour soigner sa blessure, Fénelon s'empressa de confier le candide jeune homme aux plus dévots de sa confrérie, à madame de Mortemart, l'évangéliste du pur amour, à la bonne duchesse de Chevreuse et au bon Put. Ce dernier surtout fut le moniteur préféré que l'oncle recommanda. Nous le connaissons déjà, nous l'avons vu portant les oracles de madame de Guyon au duc de Chevreuse. Il vaut la peine d'être mieux connu.

On sait que tous les grands hommes se choisissent, dans le nombre des adorateurs qu'ils ont subjugués par le prestige de leur génie ou simplement par le bruit de leur renommée, un ami unique, humble, soumis, discret, habile et dévoué sans limite qui fait fonction de confident et d'homme d'affaires et qui devient leur génie familier.

Le bon Put ou M. Dupuy fut à la lettre le *famulus* de Fénelon. Il gérait ses finances, lui procurait des prêteurs d'argent, lui cherchait de bons domestiques, des secrétaires, des maîtres d'hôtel, des cuisiniers; il achetait les nouveaux livres, il marchandait les meubles de luxe et les tapisseries d'occasion (1). Son rôle le plus

tu trouveras, dans madame la duchesse de Mortemart et dans un très petit nombre d'autres personnes, ce que les plus estimables amis mondains ne peuvent te donner. Il faut t'ouvrir avec ces bonnes personnes, malgré ta répugnance à le faire. D'un côté, cet effort sert à élargir le cœur, à mourir à la propre sagesse, et à se déposséder de soi. D'un autre côté, vous avez besoin de *trouver à Paris des amis de grâce, qui remplissent le petit secours que je tâche de vous donner, quand vous êtes ici, et qui vous nourrissent intérieurement* ». C'est nous qui soulignons.

Tome VII, p. 458. Lettre du 28 mars 1713. — **1.**

(1) Voir *passim* et tome VII, p. 468. Lettre du 28 juin 1713.

important, quoique le plus caché était de faire la navette entre Blois, Paris et Cambrai. Il était l'ange de Fénelon et de la prophétesse. Cette mission délicate, son attachement à la religion quiétiste, ses services de tout genre l'avaient mis à la fin sur un pied d'intimité avec Fénelon, que personne peut-être n'obtint jamais. Son éloge toujours sincère, sa mention toujours affectueuse ne cessent de revenir sous la plume de l'archevêque dans les lettres les plus intimes. C'est selon lui, le meilleur homme qu'on puisse voir, « c'est un cœur excellent (1) » ; quand il venait à Cambrai, on ne voulait plus le laisser partir.

L'heure de la séparation déchirait son cœur : « Le bon Put, écrivait-il à son neveu, commence à nous importuner sur son départ. Il veut faire tous ses arrangements mais je le dérangerai le plus longtemps qu'il me sera possible. Il est trop bon homme : quel moyen de le laisser aller sitôt ! On trouve en lui un exemple sensible du prix de la bonté du cœur. Il est comme une chaise de commodité ; on s'y repose à toute heure, on s'y délasse du reste. Les bons amis sont une ressource dangereuse dans la vie ; en les perdant, on perd trop. Je crains les douceurs de l'amitié (2). »

On entend le cri d'une âme qui les avait savourées, ces douceurs exquises ! en dépit de l'amour pur. Il ne nous déplaît pas de voir le bon cœur de Fénelon protester ici encore à son insu contre des théories abstraites et surhumaines.

Aussitôt que Put revint à Paris, l'oncle lia définitive-

(1) Tome VII p. 461.

(2) *Ibid.* Lettre du 19 avril 1713.

ment son neveu avec lui. La chose avait du se concerter à Cambrai entre les deux intimes : il s'agissait, nous pouvons aujourd'hui le conjecturer assez sûrement (1), d'engager le marquis à franchir le dernier degré de l'affiliation mystique à la confrérie secrète du pur amour. Ce point décisif et solennel n'était autre que l'entrée en communication spirituelle avec la mère, la vénérable prophétesse, madame Guyon.

Il y a des choses où une délicatesse de parenté met dans la gêne, quand il faut les dire à un neveu. Le bon Put et les amis de Paris furent chargés d'expliquer le mystère à l'initié.

Fénelon écrivit à ce dernier sur un ton décisif qu'il voulait qu'il donnât désormais toute confiance à M. Dupuy. « Je veux, cher petit Fanfan, lui disait-il, que tu soies lié de vraie amitié et confiance avec le bon Put. J'ai besoin de cette liaison : Put la mérite et elle te convient. Fais donc de ta part toutes les avances pour achever cette union. C'est pour toi, et non pour moi, que j'en veux faire usage (2). »

On profita du temps de souffrance, si favorable à la piété parce qu'elle dompte les sens et rend la liberté à l'esprit pour entendre la voix de ses propres aspirations. Pendant que les chirurgiens lui brûlaient la jambe avec la pierre infernale, Fénelon aidé de ses fidèles de Paris, lui insinuait en guise de narcotique ses théories les plus raffinées.

(1) Voir les lettres de madame Guyon au marquis de Fénelon, publiées dans la *Revue Fénelon*, Septembre et Décembre 1910, d'après un Recueil d'extraits formé par le marquis de Fénelon, en vue de l'impression.

(2) Tome VII, p. 462. Lettre du 3 mai 1713. — **1.**

Ecoutez ce billet consolateur: « Tu souffres, mon très cher petit Fanfan, lui disait-il, et j'en ressens le contre-coup avec douleur; mais il faut aimer les coups de la main de Dieu. Cette main est plus douce que celle des chirurgiens ; elle n'incise que pour guérir ». Ces paroles sont de la piété chrétienne ; voici celles de la piété quiétiste. « Je veux que tu sois patient sans patience et courageux sans courage. Demande à la bonne duchesse [l'une des trois sœurs, fille de Colbert, probablement madame de Mortemart] ce que veux dire cet apparent galimatias. Un courage qu'on possède, qu'on tient comme propre, dont on jouit, dont on se sait bon gré, dont on se fait honneur, est un poison d'orgueil.

« Il faut au contraire se sentir faible, prêt à tomber, le voir en paix, être patient à la vue de son impatience, la laisser voir aux autres, n'être soutenu que de la seule main de Dieu d'un moment à l'autre et vivre d'emprunt. En cet état, on marche sans jambes, on mange sans pain, on est fort sans force, on n'a rien en soi et tout se trouve dans le bien-aimé. On fait tout et on n'est rien, parce que le bien-aimé fait lui seul tout en nous ; tout vient de lui, tout retourne à lui. La vertu qu'il nous prête, n'est pas plus à nous, que l'air que nous respirons et qui nous fait vivre (1). »

On comprendra aisément qu'après une pareille infusion de quiétisme le marquis pouvait faire connaissance avec l'auteur du « Moyen court » dont on lui inculquait si bien la doctrine.

Ses rapports avec la dame Guyon commencèrent à cette époque, sous les auspices de la petite confrérie

(1) Tome VII, p. 458-459. Lettre du 1er avril 1713.

parisienne. Il lui écrivit d'abord pour demander des prières; il la consulta sur ses peines intérieures, enfin il la pria de l'adopter comme son fils spirituel. Nous avons les réponses de la prophétesse, (1) les premières sans date mais visiblement écrites quand le marquis est souffrant et attaché à la croix par ses médecins, en 1713. Les autres sont datées des années suivantes, 1714,1715, toutes insignifiantes en fait de langage et de doctrine, mais curieuses parce qu'elles nous révèlent l'état d'esprit de ce brave colonel qui partage sans difficulté l'étrange prévention de son oncle pour une visionnaire en décrépitude.

Pourquoi s'étonner ? Un goût bizarre de dévotion, une aptitude spéciale à revêtir par imagination certaine mentalité mystique, une amitié docile pour les idées et les admirations de son oncle et de son père spirituel, il n'en faut pas tant pour embrasser par sympathie les plus étonnantes singularités.

Les relations du marquis avec la mère de la petite confrérie du pur amour, qu'on appelait dans le petit cercle des initiés, « la mère des Enfants du P. M. [du petit maître] » passèrent vite à une tendre familiarité. La dame lui disait « mon fils, mon petit frère ». Lui, répondait : « ma chère mère »; il lui confessait ses ennuis les plus délicats. En se rendant aux eaux de Barèges, il ne manqua pas de l'aller voir. Il en revint la jambe guérie, mais boîteux. Depuis lors, la dame imitant l'archevêque, l'appelait « mon petit boîteux » : *quanta simplicitas!* Cette haute culture mystique fut sur certains points préjudiciable au caractère du marquis. Il est vi-

(1) Voir ci-dessus, p. 282, note (1).

sible que chez lui, comme chez tous les disciples du pur amour, le triage minutieux des atomes de l'amour propre le rendit d'une circonspection scrupuleuse.

Qu'on se figure le jeune officier en train de causer dans les cercles élégants de Paris ou dans les antichambres de Versailles, qui se croyait tenu par sa dévotion, à mesure que ses pensées lui venaient de leur faire passer une revue pour s'assurer si elles n'étaient pas les contrebandières de l'amour-propre, si elles ne cachaient pas au fond de leurs replis quelque essence prohibée de vaine gloire, de complaisance ou d'ambition personnelle! Quel supplice ! Or, comme les pensées les plus gracieuses et les plus souriantes, celles qu'on aime à dire et à entendre sont précisément celles-là où se blottit le goût de l'esprit, la coquetterie et la vanité, on devine ce que serait devenu l'agrément de ses conversations, s'il en avait épluché par rigorisme les plus jolies fleurs.

Heureusement, la nature se montrait plus fine et plus forte que lui et toutes ses précautions ne l'empêchaient point d'être aimable. Mais les scrupules, après réflexion, l'agitaient ; il gémissait à son oncle des surprises de son esprit récalcitrant.

Fénelon le rassurait. « Ne soyez point en peine de ce que vous avez dit de trop, lui écrivait-il, il faut laisser tomber tous ces menus détails ; autrement on ravauderait et on tournerait sans fin tout autour de soi-même (1). Ne soyez point surpris de vos légèretés et de vos vaines complaisances... ne devenez point scrupuleux. (2) » Un second défaut, oh ! bien léger ! qui lui vint aussi proba-

(1) Tome VII, p. 473. Lettre du 29 avril 1714.

(2) *Ibid.*, p. 480. Lettre du 12 juillet 1714.

blement par la dévotion quiétiste fut cet amour exagéré de la solitude, une petite sauvagerie paresseuse, contre laquelle Fénelon fit souvent la guerre.

Tous les jeunes disciples de Fénelon. le duc de Bourgogne, le vidame d'Amiens manifestèrent une répugnance instinctive pour les sociétés mondaines. L'habitude de se recueillir, de se concentrer dans sa conscience, porte naturellement le contemplatif à fuir le bruit des compagnies et leur dissipation. Ce sont les seuls inconvénients que le vertueux jeune homme rencontra dans ce genre de spiritualité. Quant aux avantages et aux profits spirituels qu'il en retira directement, qui saurait les dire?

Heureusement, les pratiques de la piété chrétienne, la confession, la communion fréquente venaient au secours de cette mysticité creuse et abstraite. Chose rare! Fénelon parle une fois de l'espérance et du bonheur du ciel à son disciple, sans craindre d'altérer le dogme de l'amour pur.

C'est l'amitié, ce jour là, qui l'inspirait. « O que nous serons heureux, lui disait-il, si nous sommes un jour tous ensemble au ciel devant Dieu, ne nous aimant plus que de son seul amour, ne nous réjouissant plus que de sa seule joie et ne pouvant plus nous séparer les uns des autres!... Nous sommes déjà heureux au milieu de nos peines, par l'attente prochaine de ce bonheur. Qui ne se réjouirait pas dans la vallée des larmes même, à la vue de cette joie céleste et éternelle ? (1) »

De cette dévotion singulière mêlée aux pratiques du christianisme et aux conseils larges et clairvoyants d'une

(1) Tome VII, p. 461. Lettre du 19 avril 1713.

sagesse très pratique, de cette amitié à la fois si tendre, si naturelle et familiale, enveloppées vers les derniers temps de considérations métaphysiques les plus subtiles il sortit en définitive, un dévot trop crédule, il faut bien l'avouer, mais aussi un gentilhomme distingué et valeureux, un neveu extrêmement dévoué à son oncle et lui portant dans le cœur un véritable culte de vénération et d'amour (1).

C'est son culte religieux pour le souvenir de son oncle, qui lui fit entreprendre la publication de ses œuvres. Il faut voir dans l'histoire de Fénelon le courage et l'adresse dont il fit preuve pour réussir à mettre au jour les lettres spirituelles, en les sauvant de la censure. (2) S'il fut le disciple le plus chéri, ce fut aussi celui dont les progrès mystiques répondirent le mieux à la culture religieuse qu'on lui avait donnée. Fénelon appréciait sérieusement ses qualités naturelles : il disait de lui à l'abbé de Beaumont « Mon neveu a un vrai mérite, un bon cœur, du talent. Il peut faire honneur à sa famille (3) ».

Le marquis justifia l'éloge. Il se distingua comme ambassadeur en Hollande et toujours brave et valeureux, il mourut sur le champ d'honneur à Raucoux, tué par un boulet de canon (11 octobre 1746).

(1) Voir çà et là, dans les formules d'amitié des dernières lettres de 1714.

« Soyons souvent ensemble, malgré la distance des lieux, par le centre qui rapproche et qui unit toutes les lignes ». 24 mai 1714.

(2) *Bausset*. Voir pièces justificatives du livre IV, art. III, tome X, p. 350. — **1**.

(3) Tome VII, p. 474. Lettre du 6 mai 1714. — **1**.

CHAPITRE XIV

LA COMTESSE DE MONTBERON.

Une dévote bizarre, « la bonne pendule ». — L'apprentissage discret de la dévotion du pur amour. — L'exhortation à l'esprit d'enfance, sous le couvert de saint François de Sales. — Les confesseurs de la comtesse. — Progrès de la néophyte, ses appréhensions. — Elle est tout à fait conquise à l'oraison de recueillement. — Son prosélytisme. — Témoignage de confiance réciproque. — Le fils de madame de Montberon. — Brusque arrêt dans la voie du pur amour. — Premiers scrupules. — Appréhensions de Fénelon qui recourt à la méthode d'autorité mais en vain. — La visite du duc de Bourgogne à Cambrai fait de l'archevêque le confesseur attitré de la comtesse. — Les accès de dépit ombrageux reprennent la pénitente. — Elle veut quitter son directeur. — On consulte la Mère de la petite Église. — Ses manies furent un long exercice de patience et de douceur pour Fénelon.

Marie Gruyn de Valgrand, comtesse de Montberon complètera le petit groupe d'âmes dévotes que nous avons choisies pour étudier la direction de Fénelon dans la confrérie secrète du pur amour.

Elle vivait à Cambrai avec son mari qui était gouverneur de la ville, lorsque Fénelon y arriva. Le nouvel archevêque sut vite prendre le comte de Montberon, quoiqu'il fût difficile à un homme fraîchement dis-

gracié d'obtenir d'un représentant officiel du roi, des marques de sympathie et des relations cordiales; il les obtint, il devint même bientôt le conducteur spirituel de sa femme.

Comment naquit cette direction de conscience? Il est facile de le présumer. La comtesse se piquait de bel esprit, elle était excessivement dévote, elle se mêlait même d'écrire sur la spiritualité. Les visites officielles de l'archevêque à son mari lui furent des occasions excellentes pour causer dévotion avec un auteur célèbre. Fénelon trouvant une personne de piété et de mérite dont l'influence pouvait être utile au gouvernement de son diocèse et non moins utile à la petite Église, s'attacha sérieusement à la convertir.

Hélas! que de traverses, que d'ennuis secrets, que d'orages confidentiels il affrontait en essayant de conduire cette femme bizarre, qui en proie à des accès de scrupules et de noires défiances, fut pour lui une menace perpétuelle de la voir revenir à ses premiers sentiments et trahir la cause du pur amour après en avoir été l'ardente évangéliste et l'une de ses ferventes propagatrices!

La dévotion commença par une période d'apprentissage discret, sous le couvert de saint François de Sales. Fénelon choisit précisément la fête du saint qui était aussi la sienne (1) pour entamer la conversion de la comtesse.

(1) C'était principalement l'anniversaire de sa rencontre avec madame Guyon à Beynes. « Il me fut donné à Beynes, dit madame Guyon ». Ce fut vers la saint François d'octobre 1688. Fragment de biographie publié par M. Masson, p. 5. — 3

Elle comptait alors une cinquantaine d'années, avait un fils colonel dans le régiment Dauphin et une fille qui était mariée au comte de Souastre. Il n'était pas trop tôt, comme on voit, pour entreprendre la réforme de son intérieur. Car le passé dévot de la dame ne comptait guère au regard de son nouveau maître. Comme tous les innovateurs, Fénelon ne construisait jamais sur la maçonnerie des autres; il rasait d'abord les murs anciens et dressait à neuf son édifice d'après un plan personnel. Tout ce qu'avaient bâti les premiers directeurs de la comtesse, tout ce que ses confesseurs actuels pouvaient faire encore ne signifiait à ses yeux pas grand'chose.

Il semble ignorer complètement leurs travaux et il procède à l'initiation mystique de sa dirigée comme si jusqu'à cinquante ans, elle avait vécu dans une religion étrangère. Son premier travail consiste à préparer les voies au pur amour, en nivelant le terrain c'est-à-dire en corrigeant les saillies de l'amour-propre. Madame la Gouvernante avait donné, ce semble, à son directeur l'impression d'une personne un peu romanesque, engouée des délicatesses de l'esprit et des beaux sentiments. Il alla tout droit à l'encontre de cette vanité si ennemie des vertus les plus en vogue chez les quiétistes : la petitesse, la simplicité, l'enfance chrétienne. Seulement, il fut sage à son ordinaire, il fit la leçon à la comtesse en louant les vertus de saint François de Sales qui la condamnaient.

« Le jour de saint François de Sales est une grande fète pour moi, madame, lui écrivait-il ; je prie aujourd'hui de tout mon cœur le saint d'obtenir de Dieu pour

vous l'esprit dont il a été lui-même rempli... Notre bon saint était autant désabusé de l'esprit que du monde, et en effet, ce qu'on appelle *esprit* n'est qu'une vaine délicatesse que le monde inspire. »

Il terminait sa lettre en disant : « O que la délicatesse dont le monde se glorifie est grossière et basse en comparaison de celle que je vous souhaite de tout mon cœur ! (1) » C'était lui promettre quelque chose d'éminemment raffiné. L'amorce une fois présentée, il attendit. Sa maxime voulait qu'on se fît désirer et qu'on laissât d'abord venir les gens à soi. Du reste, ne fallait-il pas dans sa disgrâce, éviter de compromettre en trop s'affichant la situation politique du comte de Montberon ?

La dame qui goûtait déjà beaucoup le mérite de son nouveau conseiller fut surprise de sa réserve et de son médiocre empressement envers elle. Elle s'en plaignit doucement. Ce fut un encouragement pour Fénelon. Il revint, mais avec plus d'autorité et plus de hardiesse, en se faufilant à travers des formules de politesse, de protestations sentimentales, de promesses exorbitantes où perce cependant une pointe d'ironie gasconne.

A l'en croire, il aimerait mieux mourir que de négliger une âme comme la sienne qui lui est si chère en Notre-Seigneur. Pourquoi se défier ainsi de la Providence ?

« Fussiez-vous abandonnée de tous les hommes dans un désert inaccessible, lui disait-il, la manne y tomberait du ciel pour vous seule et les eaux abondantes couleraient des rochers. » Ces douceurs spirituelles n'étaient que les premières fleurs d'un chemin qui finissait par

(1) Tome VIII, p. 616. Lettre du 29 janvier 1700. — **1.**

quelques épines. « Devenez grossière, non par vraie grossièreté, mais par renoncement à toutes les délicatesses que le goût de l'esprit donne. »

Comment aurait-on pu refuser ce sacrifice que le directeur demandait d'elle, comme un vœu de bonheur personnel ? « O que je serais ravi, disait Fénelon en terminant sa lettre, si je vous voyais négligée pour l'esprit, comme une personne pénitente l'est pour les parures du corps ! (1) »

Il paraît que la comtesse de Montberon accorda plus encore qu'on ne voulait ; elle soumit tous les points de sa conduite à l'approbation de l'archevêque jusques et y compris sa manière de se vêtir.

Ce dernier détail provenait d'un malentendu occasionné par les derniers mots de la lettre. Cette méprise ne déplut pas à Fénélon en lui montrant qu'il était déjà maître de la place, mais il avait trop d'esprit pour se mêler de réformer le vestiaire de sa pénitente. Il la renvoya donc sur cet article au bon plaisir de son mari, non sans la plaisanter un brin. « A l'égard de vos habits, il me semble, lui répondit-il, que vous devez avoir égard au goût et à la pente de M. le comte de Montberon; c'est à lui à décider sur les bienséances... J'ai ouï dire qu'on vous a vue autrefois vêtue comme les sœurs de communauté. C'est trop en apparence et c'est trop peu dans le fond (2). » Avec la même réserve, il approuva les pratiques religieuses de la comtesse, en se défendant de ne rien dire par rapport aux choses de conscience et de confession.

(1) Tome VIII, p. 617. Lettre du 22 février [1700].

(2) *Ibid.*, p. 618. Lettre du 3 mars 1700.

Ce n'est pas qu'il n'eût envie de prendre en mains la direction absolue de madame la Gouvernante, mais son élégance aimait les transitions. Il n'osait pas déposséder brusquement les confesseurs de la comtesse de la confiance d'une pénitente qu'ils conduisaient depuis des années; il préférait attendre qu'elle les expédiât elle-même. Mais d'autre part, la flétrissure de ses opinions mystiques encore récente (1) obligeait Fénelon à ne découvrir sa spiritualité qu'à bon escient.

Il lui répugnait de s'expliquer là-dessus par correspondance; il était plus libre et plus sûr dans un entretien oral. Il répondit donc à madame de Montberon qui s'intéressait de jour en jour davantage à la piété nouvelle. « Nous aurons, madame, quand il vous plaira une conversation particulière sur vos exercices de piété. Je la crois à propos... Une demi-heure de conversation simple fera plus que cent lettres et nous mettra à portée de rendre toutes les lettres utiles, en les rendant proportionnées aux vrais besoins (2). »

Cette conférence particulière et d'autres qui la suivirent, l'initièrent aux idées du maître. Au bout d'un mois, son noviciat parut terminé. Elle savait faire l'oraison des adeptes, elle était digne d'entrer dans la petite confrérie de l'amour pur. Le 15 avril 1700, au sortir d'un entretien où il avait reconnu dans cette âme la marque divine, Fénelon lui écrivait, transporté de joie : « J'ai ressenti, madame, dans la conversation d'aujourd'hui, une joie que je ne puis vous exprimer

(1) Le Bref « *Cum alias* » d'Innocent XII qui les condamnait avait paru le 12 mars 1699.

(2) Tome VIII, p. 618. Lettre du 15 mars [1700].

et que vous auriez peine à croire. Il me paraît que Dieu agit véritablement en vous et qu'il veut posséder votre cœur (1). »

Et en effet, la néophyte entrait en oraison avec une facilité surprenante et un goût merveilleux. Mais comme elle était d'une santé frêle, d'un tempérament fébrile, Fénelon tâchait de mesurer son ardeur avec l'exiguïté de ses forces, car rien, d'après lui, ne minait tant la santé que l'oraison de recueillement où l'âme s'abandonne dans une vague et métaphysique présence de Dieu sans détermination précise, « où l'on veut tout et l'on ne veut rien ».

Par une sage précaution, il a soin de bien spécifier à sa Philothée quelle doit se nourrir de la présence amoureuse de Dieu, des personnes de la Sainte-Trinité et de l'humanité de Jésus-Christ. Les confesseurs de la comtesse n'auront rien à retoucher, si on prend leur avis, sur une oraison où l'on s'entretient comme dans les autres de l'humanité de Jésus-Christ. Au reste, ces confesseurs ne préoccupaient pas autrement Fénelon qui les laissait accomplir leur ministère à leur guise. Tout ce qu'il se permit de désagréable avec eux, fut de les discréditer un brin en faisant leur éloge. Voici comment il les qualifie devant la comtesse qui lui avait demandé son opinion.

« Les deux hommes que vous voyez sont bons. L'un vous aide moins ; mais aussi il court moins de risque de vous gêner et de vous retarder dans votre voie.

» L'autre entend mieux et est plus secourable, mais faute d'expérience en certaines choses, il pourrait vous

(1) Tome VIII, p. 618. Lettre du 15 avril [1700].

embarrasser et vous rétrécir le cœur. Si cet inconvénient vous arrivait, avertissez-m'en et tâchez de le prévenir, en ne retouchant point avec lui les choses déjà réglées (1). »

Il écrivait encore, le 30 avril 1700 : « L'homme qui vous a parlé est bon, sage, pieux, et solide dans ses maximes ; mais il n'a pas l'expérience des choses sur lesquelles vous le consultez, et faute de cette expérience, il vous retarderait en vous gênant, au lieu de vous aider (2). » On ne saurait mieux préparer de loin le congé de ces bons Pères.

En attendant, madame de Montberon reçut les soins empressés et la culture hâtive qu'on applique dans une serre chaude à un cerisier dont on veut cueillir au plus tôt les cerises. On la réchauffait de colloques fréquents, on la nourrissait de lectures fortement mystiques : les écrits affectueux de saint François de Sales, les livres de sainte Catherine de Gênes, la vie du Frère Laurent et, sans doute, les opuscules de Fénelon n'étaient pas, dans le nombre, les moins feuilletés.

Tout cela plongea la comtesse dans le recueillement le plus profond, si profond qu'elle eut peur du quiétisme et en manifesta quelque scrupule à son nouveau docteur. Celui-ci la rassura : « Ne craignez rien, madame, lui dit-il ; il n'y a point d'illusion à suivre l'attrait de Dieu pour demeurer en sa présence, occupé de son admiration et de son amour... N'hésitez donc point, recevez le don de Dieu, ouvrez-lui votre cœur, nourrissez-vous-en (3) ». Fénelon ne manquait pas de fixer

(1) Tome VIII, p. 618. Lettre du 15 avril [1700].

(2) *Ibid.*, p. 620. Lettre du 30 avril [1700].

(3) *Ibid.*, p. 621. Lettre du 13 juin [1700].

certaines bornes à cet état de silence et de l'assujettir à l'obéissance des préceptes et des conseils dans la pratique.

« Prenez garde, ajoutait-il, à la fin de la lettre, que le corps ne souffre de ce que l'esprit fait au dedans. L'oraison la plus simple, la plus facile, la plus douce, la plus bornée au cœur et la plus exempte de raisonnement ne laisse pas de miner sourdement les forces, corporelles. Voilà ce que je crains et non pas l'illusion, dans une conduite aussi droite et aussi régulière que la vôtre (1). »

Ainsi rassurée, la dévote se livra à son paisible sommeil avec la plus grande confiance. C'était un état demi-transparent qu'elle décrivait à Fénelon comme « des moments de recueillement et de paix où l'on ne peut qu'aimer et se livrer à la grâce qu'on reçoit, où l'on croit sentir que notre travail doit cesser, quand Dieu veut bien agir par lui-même (2) ».

Ces dernières expressions contenaient le pur quiétisme ; elles impliquaient la suppression de toute activité morale. Fénelon fit preuve d'une grande prudence. en recevant les aveux de sa pénitente. Les réfuter comme des erreurs, c'eût été donner l'éveil à sa foi inquiète et lui disqualifier l'oraison qui aboutissait à de tels sentiments. D'autre part, les accepter sans mot dire, c'était laisser porte ouverte aux plus fâcheuses conséquences. Le sage conducteur trouva un juste milieu : ce fut de paraphraser dans sa réponse les assertions contestables en leur donnant dans la glose un sens très édifiant et très orthodoxe.

(1) Tome VIII, p. 621. Lettre du 13 juin [1700].

(2) *Ibid.*, p. 621-622. Lettre du 17 juin [1700].

Voici par exemple l'ingénieux commentaire de ces mots : « Dans ces moments, on ne peut qu'aimer et se livrer à la grâce », c'est-à-dire, répond Fénelon, « que l'âme fait les actes les plus simples et les plus paisibles, mais les plus réels d'amour et de foi pour l'Epoux qu'elle écoute intérieurement... » Ces actes, quoique très réels, ne paraissent qu'une disposition de l'âme ; et ils sont si généraux qu'ils paraissent confus ; mais ils ne laissent pas de contenir dans cette généralité le germe de chaque vertu particulière pour les occasions (1).

L'esprit du quiétisme, propagé par Fénelon, après avoir pénétré l'oraison de la comtesse, s'étendit jusqu'à sa piété liturgique. Fénelon appropria au goût nouveau de sa pénitente les fêtes de l'Eglise. L'Annonciation (2) devient uniquement l'anéantissement du Verbe. La Noël (3) rappelle exclusivement l'enfance et la vie cachée. La Compassion (4) ne suggère à la piété de Fénelon que des analogies avec ses théories familières. Les Saints qu'on préfère et qu'on recommande sont également ceux en qui l'on croit retrouver les vertus quiétistes, l'amour pur, la petitesse, l'anéantissement : la sainte Vierge, sainte Madeleine, saint Joseph, saint Jean-Baptiste, et le disciple bien-aimé, le docteur de l'amour (5).

C'était, pour madame de Montberon, l'âge d'or de sa vie spirituelle. Elle goûtait en ce temps-là ce qu'on

(1) Tome VIII, p. 621-622, Lettre du 17 juin [1700].

(2) Lettre du [4 avril 1701], p. 630.

(3) Lettre de décembre 1701, p. 641.

(4) Lettre du 22 avril 1707, p. 676.

(5) Lettre du 26 juillet 1700, p. 622-623.

pourrait appeler la lune de miel de son noviciat mystique. Le père se mirait dans le bonheur de sa fille et partageait son enthousiasme avec une complaisance et une candeur ineffable.

« Ce que vous sentez, lui écrivait-il, est une grande nouveauté pour vous ; c'est une vie toute nouvelle et inconnue ; on ne se connaît plus : on croit songer les yeux ouverts. Recevez et ne tenez à rien ; aimez, souffrez, aimez encore (1). »

L'enthousiasme aime à s'épancher quand il a rempli tout ce que la capacité d'une âme en peut contenir : la comtesse voulut décharger son cœur ; elle fit de l'apostolat au profit des dames et des demoiselles qui fréquentaient son salon. C'était madame de Risbourg et sa fille, c'était une demoiselle d'U... C'était mademoiselle Bourdon, la fille de son médecin. Entre toutes, madame d'Oisy fut la préférée. Cette propagande dévote s'accordait merveilleusement avec le tempérament affectueux et sentimental de madame la Gouvernante.

Ces causeries de conscience, ces confidences religieuses, ces initiations secrètes à un état d'oraison si élevé : quels passe-temps plus agréables pour l'amitié ! Et l'amitié était ardente chez la comtesse, dès qu'elle s'attachait à quelqu'un. Son cœur, en dépit des années, conservait tout le feu romanesque de sa jeunesse.

Une de ses amies étant tombée malade, elle en ressentit un inconsolable chagrin. En tout cas, ce n'était pas des consolations dans le genre de celles que lui indiquait son directeur qui pouvaient la calmer : « Offrez à Dieu votre amie, madame, lui écrivait froidement

(1) Lettre du 26 juillet 1700, p. 622-623.

Fénelon; voudriez-vous la lui refuser?... Que sacrifieriez-vous qu'une vie courte et misérable d'une personne qui ne pouvait que souffrir ici-bas et voir son salut en danger?.. Plus votre amie était droite et solide, plus elle est digne de ne vivre pas plus longtemps dans un monde si corrompu (1). »

Une personne si aimante s'était vite affectionnée à son conducteur spirituel. La direction des consciences établit entre les âmes sérieuses et saintes une sorte de filiation spirituelle qui a tous les attributs d'une rare amitié. Comme d'ailleurs l'amitié tenait chez Fénelon, à une idée systématique qu'il fallait gagner les cœurs et s'en faire aimer, pour mieux insinuer la doctrine spirituelle, il n'oublia pas son principe auprès de madame de Montberon.

On n'a qu'à parcourir, pour s'en convaincre, les formules qui servent de refrain à la plupart des lettres qu'il lui envoie. Ce sont de petits airs de musique qui montent *crescendo*, depuis le simple compliment de politesse jusqu'aux plus touchantes déclarations de la tendresse la plus exquise. Un autre procédé, que nous connaissons déjà et qui lui servait à se faire ouvrir le cœur de ses disciples, c'était les confidences et les monitions réciproques qu'il entretenait avec eux. Il en usa avec sa pénitente.

Qu'on imagine l'effet produit, quand un grand prélat et un grand génie comme Fénelon écrivait à une femme vaine et sensible, des endroits tels que ceux-ci : « Pour moi, je suis dans une paix sèche, obscure et languissante; sans ennui, sans plaisir, sans pensée d'en avoir

(1) Tome VIII, p. 620. Lettre du 13 juin [1700].

jamais aucun ; sans aucune vue d'avenir en ce monde, avec un présent insipide et souvent épineux, avec un je ne sais quoi qui me porte, qui m'adoucit chaque croix et qui me contente sans goût... La manière la plus fréquente de recevoir mes croix est de les laisser venir et passer, sans m'en occuper volontairement (1). »

« Je n'ai rien à vous dire aujourd'hui de moi. Je ne sais qu'en dire ni qu'en penser. Il me semble que j'aime Dieu jusqu'à la folie, quand je ne recherche point cet amour. Si je le cherche, je ne le trouve plus. Ce qui me paraît vrai en le pensant d'une première vue, devient un mensonge dans ma bouche, quand je le veux dire. Je ne vois rien qui soulage mon cœur ; et si vous me demandiez ce qu'il souffre, je ne saurais vous l'expliquer. Je ne désire rien ; il n'y a rien que j'espère ni que j'envisage avec complaisance. Mon état ne me pèse point ; je suis surmonté des moindres bagatelles.

» D'un autre côté, les moindres bagatelles m'amusent, mais le cœur demeure sec et languissant. Dans le moment que j'écris ceci, il me paraît que je mens. Tout se brouille. Dans ces changements perpétuels, je ne sais quoi ne change point, ce me semble (2). »

A ces témoignages écrits d'affection et de confiance, Fénelon ajoutait des preuves réelles et palpables de son dévouement. Il s'occupait des intérêts de famille. Il avait son mot dans l'éducation et l'établissement des enfants. La petite-fille de la comtesse, sur son avis, ne fut pas mise en pension. « Évitez, si vous le pouvez, un

(1) Tome VIII, p. 625. Lettre du 8 novembre [1700].

(2) *Ibid.*, p. 640. Lettre du 20 novembre 1701.

couvent. Le meilleur la gênera, l'ennuiera, la révoltera, la rendra fausse et passionnée pour le monde (1). »

Madame de Montberon avait aussi un fils qui était colonel au régiment Dauphin. Une histoire dont il fut le héros comique dans un bal à la cour, qu'a racontée Saint-Simon (2) tendrait à le montrer comme un maladroit qui serait venu se fourvoyer dans un monde qui n'était pas fait pour lui. Mais cette mésaventure ne signifie rien et le malicieux conteur avoue lui-même que M. de Montberon était un homme de beaucoup d'honneur et de courage.

Fénelon qui se connaissait en mérite, le jugea digne de lire son *Traite de l'Existence de Dieu* en manuscrit. Il n'aurait pas certainement livré ces pages brillantes à un lourdaud. C'était un fils de famille comme ceux de l'époque, plus ou moins religieux, plus ou moins réglé. Ses parents désiraient le mettre en règle par un bon mariage et l'archevêque fut appelé dans leur conseil. De tous les partis qui étaient en vue, il opina pour le plus riche : une fille qui possédait de belles terres chez les auvergnats et dont la mère, disait Fénelon (3), était hors d'apparence d'avoir d'autres enfants. La question de dot et d'argent en primait beaucoup d'autres, à ses yeux, sans toutefois les exclure. Il est probable que le colonel de Montberon se déroba, par certain point d'honneur, on ne sait lequel, à un projet qui contrariait peut-être son indépendance.

L'archevêque qui l'encourageait d'abord au mariage,

(1) Tome VIII, p. 619. Lettre du 15 avril [1700].

(2) Tome I, p. 97-99. — 4.

(3) Tome VIII, p. 640. Lettre du 20 novembre 1701.

approuva aussi qu'il ne voulût point se marier. « Mariez-vous, ne vous mariez pas ». Peut-on se montrer plus conciliant, peut-on rien dire de plus sage sur une question aussi pleine d'incertitudes? Pendant que Fénelon se croyait le plus heureux des directeurs spirituels en voyant comme on l'écoutait, comme on l'aimait, comme on lui traduisait ses chères théories mystiques par des expériences heureuses et vivantes, il fut tout à coup réveillé en sursaut, au milieu de son bonheur, par un brusque arrêt de sa Philothée dans la voie du pur amour.

L'enthousiasme de madame de Montberon après avoir rapidement dévoré l'activité de son imagination, ne trouvant plus pour se nourrir que des abstractions creuses et des mots exsangues, s'aplatit comme un ballon qui n'a plus de force ascensionnelle.

La dévote tomba du sublime du pur amour dans la sécheresse du terre à terre. Son exaltation s'éteignit et les scrupules la saisirent. Fénelon s'aperçut avec effroi (1) de ce changement soudain ; il pressentit qu'on accuserait bientôt la dévotion nouvelle d'être cause de ces peines de conscience et il se hâta de parer le coup en expliquant ces contrariétés par le naturel de sa pénitente. « J'ai toujours pour vous, madame, au cœur ces paroles », lui écrivait-il, « Comme l'eau éteint le feu, le scrupule éteint l'oraison. Ne vous écoutez point vous-même sur vos scrupules et vous serez en paix... C'était une tentation reconnue pour telle avant que vous fissiez oraison : l'oraison n'y doit rien ajouter (2). » Et

(1) Tome VIII, p. 625. Lettre du 8 novembre 1700.

(2) *Ibid.* Lettre du 12 décembre 1700.

cependant, il est à croire que ces troubles de conscience communs à tous les adeptes de la confrérie provenaient ici encore de la même origine: de l'habitude de s'analyser pour extirper de ses actes les plus imperceptibles racines de l'amour-propre.

Quoi qu'il en soit, la comtesse dominée par le scrupule n'osait plus se mêler à la conversation, crainte d'y prononcer des paroles oiseuses ou médisantes. Elle avait même peur de l'oraison, à cause du danger de consentir par amour-propre aux consolations pieuses qu'elle y trouvait quelquefois (1).

Fénelon, bien loin de soupçonner dans ses appréhensions une conséquence de sa méthode, la recommandait hautement pour combattre le mal dont elle était en partie la cause. « Le seul remède, disait-il est de se faire taire et de se tourner d'abord vers Dieu. C'est l'oraison et non pas la confession qui guérit alors le cœur (2). »

« Laissez tomber toutes vos pensées de doute et de scrupule : laissez-les bruire dans votre imagination, comme des mouches dans une ruche: si vous les excitez, elles s'irriteront, et vous feront beaucoup de mal; si vous les laissez sans y mettre la main, vous n'en aurez que le bourdonnement et la peur. Accoutumez-vous à demeurer en paix dans votre fond, malgré votre imagination agitée (3). »

Le conseil est joli mais c'est une pétition de principe dont les médecins du corps et de l'âme sont coutumiers. Vous souffrez. Ne sentez plus la douleur et vous serez

(1) Tome VIII, p. 633. Lettre du 16 juin 1703.

(2) *Ibid.*, p. 625. Lettre du 8 novembre 1700.

(3) *Ibid.*, p. 661. Lettres du 21 mai 1703.

guéri. C'est à peu près ce que l'on dit à des malades et c'est ce qui est recommandé ici à madame de Montberon.

Il fallut bien cependant, en présence d'un mal moral qui ne faisait qu'empirer, recourir à des remèdes plus efficaces que les conseils de quiétisme. Fénelon eut la sagesse de revenir à la tradition ancienne : l'autorité ferme et impérative dans la direction et l'usage de la communion fréquente. Comme les scrupules proviennent d'un attachement opiniâtre à des idées fausses, ou sont suggérés d'autres fois par l'esprit malin, l'obéissance à un directeur qui impose sa volonté, dissipe l'orgueil et l'usage de la Sainte Eucharistie chasse les influences diaboliques.

Le directeur se mit à parler ferme à la pénitente, à commander, à menacer de la quitter si elle n'obéissait pas à ses ordres. « Venons à vous dont je suis fort en peine, lui écrivait-il... Le scrupule vous dévore et c'est ce scrupule qui ne vous laisse ni joie, ni repos, ni soulagement, ni respiration. En même temps, il vous jette dans des confessions perpétuelles de vétilles, qui doivent casser la tête à vous et à votre confesseur. Il n'y aurait que l'obéissance qui pourrait remédier à un mal si pressant ; mais elle vous manque et j'avoue que j'en suis scandalisé...

» Je n'ai garde d'entrer dans votre conduite, ni même de demeurer uni à vous si vous ne me promettez les choses suivantes :

» 1° Vous ferez tout ce qu'on vous dira pour augmenter votre sommeil et votre nourriture...

» 2° Vous suivrez les règles du P. R. pour vos confessions ;

» 3° Vous chercherez simplement les consolations et les soulagements d'esprit qui vous conviennent.

» Je demande là-dessus une réponse, prompte, franche et décisive. Dieu sait la peine que vous me faites (1). »

Plaignons Fénelon qui avait cru tenir par l'autorité un esprit si revêche et si capricieux, et qui ne fit qu'agraver les difficultés en voulant les emporter de force. Ses paroles sévères, ses menaces, finirent par tourner la tête à la pauvre femme. Elle crut voir au fond des rigueurs purement politiques de son directeur, une impression de lassitude et de dégoût, un signe indubitable que son estime pour elle s'évanouissait et que son amitié était perdue.

Ce soupçon se fixa malheureusement dans son esprit comme une idée lancinante, incurable. Surtout l'insistance avec laquelle Fénelon la renvoyait à son confesseur lui persuada qu'il ne voulait plus se charger de son âme et cela la jeta dans un noir chagrin. Elle bouda quelque temps, puis elle éclata contre l'archevêque. Celui-ci s'empressa de la rassurer. « Votre vivacité, lui répondit-il, vous fait imputer aux hommes comme à Dieu, ce qu'ils n'ont jamais pensé. Sur quel fondement pensez-vous que je veuille me décharger de votre conduite et vous renvoyer au père ?... Je n'ai, en vérité, jamais eu cette pensée. Je crois bien qu'il peut vous être fort utile pour vous soutenir en mon absence contre vos scrupules et contre vos impatiences de vous confesser : mais je ne vais pas plus loin ; et si vous vouliez me quitter pour vous mettre absolument dans ses mains, je crois que je vous dirais avec simplicité :

(1) Tome VIII, p. 634. Lettre du 30 juillet 1701.

Ne le faites pas. Quoique j'estime fort sa grâce et son expérience, il me semble qu'il ne vous convient pas tout à fait et que vous manqueriez à Dieu en quittant l'attrait qu'il vous a donné pour me croire (1). »

Cette lettre prudente apporta un calme momentané. Fénelon l'entretint par un redoublement de douceurs et de caressantes protestations. « J'aime de tout mon cœur la femme forte et vous n'avez rien à souhaiter de moi là-dessus (2).

« Je ne saurais révérer ni chérir en Notre Seigneur, plus que je le fais, la femme forte. Il me semble qu'elle va toujours uniment comme une bonne pendule (3). »

Ce nom de « pendule » qui avait échappé à la bonhomie de l'archevêque, ne fut pas perdu ; il parut fin et il servit désormais en surnom à la dame qui, sans doute, aimait fort ces innocentes fadaises.

Mais le grand moyen que le directeur cherchait à mettre à contribution pour conduire la comtesse avec plus d'autorité et plus de profit, c'était de devenir son confesseur officiel.

Il l'avait déjà confessée, mais en cachette, car il fallait ménager dans le public la situation du gouverneur de Cambrai. Ce rôle de confesseur secret ne souriait guère, on le comprend, à un archevêque dans sa propre ville épiscopale. Il eût désiré que le comte de Montberon mît au large sa délicatesse, en approuvant d'une façon explicite qu'il devînt le confesseur attitré de sa femme. Il reçut donc cette fois encore

(1) Tome VIII, p. 636. Lettre du 21 août 1701.

(2) *Ibid.*, p. 638. Lettre du 9 septembre 1701

(3) *Ibid.*, p. 638. Lettre du 27 septembre 1701.

la comtesse par charité et pour apaiser ses troubles, mais il coupa court à d'autres audiences et la renvoya à son confesseur habituel.

La scrupuleuse qui pensait que l'archevêque serait dorénavant son grand pénitencier fut mécontente ; elle se plaignit. Fénelon s'expliqua alors franchement sur ce chapitre : « Vous me faites entendre, lui dit-il, que vous avez souffert parce que je n'ai pas continué à vous confesser et que vous avez remarqué en moi une répugnance pour vous donner ce secours. Souffrez que je vous représente, que quand on croit qu'une liaison est de Dieu, comme vous supposez la nôtre, il faut s'éclaircir simplement et ne vouloir jamais deviner. Toute mon hésitation ne regardait que M. le comte de Montberon, par rapport à la cour et au public. Si vous m'eussiez ouvert votre cœur sur votre désir, je vous aurais répondu que de ma part, je n'avais aucune mesure à garder pour vos confessions et que toute ma pente était de vous donner les secours nécessaires. C'eût été à vous à prendre vos mesures du côté de M. le comte de Montberon (1). »

Fénelon tenait d'autant plus à lever toute équivoque qu'il s'était aperçu que le comte nourrissait des méfiances contre la haute spiritualité. Ne lui avait-il pas dit un jour que la lecture de sainte Thérèse et des autres livres spirituels avait réveillé les scrupules de sa femme par des idées de perfection (2) ?

La permission se fit attendre et l'archevêque persévéra dans sa réserve. Madame de Montberon se croyant

(1) Tome VIII, p. 643. Lettre du 18 janvier 1702.

(2) *Ibid.*, p. 637. Lettre du 21 août 1701.

abandonnée par son directeur passa du mal au pire. Elle tomba du scrupule dans un égoïsme ombrageux et jaloux. L'excès de délicatesse de conscience avait produit l'aberration de son jugement; l'excès de son estime et de son amitié pour Fénelon causait maintenant sa noire jalousie. Elle s'imaginait qu'on lui préférait des rivales et ce soupçon qui la dévorait depuis un an avait détruit chez cette femme fantasque et valétudinaire tout le goût qu'elle éprouvait auparavant pour le recueillement de l'amour pur.

Elle vivait en dehors de la piété sans que Fénelon s'en doutât le moins du monde. Enfin, ne pouvant plus retenir ses amers ressentiments et n'osant pas les avouer elle-même, Madame d'Oisy, son amie et sa confidente, s'interposa pour raconter à Fénelon les choses pénibles : les griefs imaginaires, les reproches, les plaintes de la dolente, puis ses prières, ses sollicitations pour qu'on la consolât et qu'on voulût bien la confesser encore et la conduire. En homme avisé, Fénelon dissimula sa surprise, il accepta provisoirement les récriminations, il fit des excuses et promit son dévouement avec chaleur, non sans toutefois corriger doucement les sentiments trop humains de la dévote.

« Dieu voit, lui disait-il, que je ne saurais aimer en lui une sœur plus cordialement et que je donnerais ma vie pour vous ; il voit combien vos peines m'affligent et à quel point je souhaite de les guérir.

» Prenez moi tel que je suis, sec, rebutant, irrégulier, négligent, manquant d'attention et de délicatesse. Je veux me corriger pour vous et l'envie de bien faire à votre égard me redressera. Mais enfin, regardez en moi,

non mes défauts naturels mais le dessein de Dieu dont je ne suis que le vil et indigne instrument... Si vous cherchez à satisfaire votre goût, vous manquez à Dieu. Si vous ne cherchez que Dieu seul, il faut me regarder d'une vue de pure foi et sacrifier toutes les délicatesses de votre amour-propre. Je n'ai aucune peine à vous confesser ; je vous donnerai avec plaisir tout le temps nécessaire (1). »

Quelques jours après ces concessions apparentes, Fénelon se reprit vivement quand il jugea que, devenue raisonnable, elle pouvait profiter d'une remontrance sévère. Elle le fut en effet. « Est-ce ainsi, lui écrivait-il, que vous vous désappropriez de vous même ? Est-ce ainsi que vous regardez l'instrument de Dieu en pure foi ? Est-ce ainsi que vous mourez à toute vie au dedans de vous-même ? A quoi vous servent les lectures sur l'amour le plus pur et vos oraisons fréquentes ? Comment pouvez vous lire ce qui condamne le fond de votre cœur ? Non seulement l'intérêt propre, mais l'intérêt d'un orgueil raffiné vous domine jusqu'à vous faire rejeter le don de Dieu parce qu'il ne vous vient pas d'une manière à contenter votre délicatesse... Oseriez-vous dire à Dieu dans l'oraison : Je suis jalouse ? Ne vous répondrait-il pas ? Et moi, je suis jaloux ; mais la jalousie n'appartient qu'à moi seul et c'est à la mienne qu'il faut sacrifier la vôtre ? O mon Dieu ! ramenez ce cœur ; montrez-lui l'horrible danger de cette tentation (2). »

La révoltée se soumit, fit amende honorable, promit

(1) Tome VIII, p. 645. Lettre du 13 mars 1702.

(2) *Ibid.*, p. 646. Lettre du 18 mars 1702.

d'être sage. Une petite entrevue survenant ramena les beaux jours du passé. L'enfant revint à sa mère. « *Vous marchiez si bien*, lui écrivait son père spirituel, dans le style de saint Paul, *vous auriez arraché vos yeux pour me les donner. Qui est-ce qui vous a enchantés, afin que vous n'obéissiez plus à la vérité* ?... Il faut remettre peu à peu votre cœur flétri et resserré, comme on remet peu à peu un malade, en l'accoutumant par un régime presque insensible aux aliments solides dont sa langueur l'avait privé.,.

Notre *pendule* [la comtesse elle-même] est excellente ; elle m'édifia et me contenta infiniment, quand je la vis dans votre cabinet (1). »

Un événement considérable cimenta cette réconciliation, nous voulons dire, la visite que fit le duc de Bourgogne à Fénelon, en passant à Cambrai. La comtesse fut ravie de l'honneur qui en revenait à l'archevêque et fière plus que jamais d'être sa pénitente. Le comte jusque-là indécis et peut être gêné se mit immédiatement à l'aise et lui écrivit de confesser sa femme tant qu'elle le voudrait. Fénelon resta digne. Il répondit un « oui tout simple et sans façon, de très bonne grâce » (2). Mais la coïncidence de cette permission avec la visite du Prince ne lui échappa point.

Le Gouverneur, sous l'influence de ce nouveau zèle, lui ayant fait parvenir quelque temps après la correspondance de madame de Montberon, par un exprès, « Voyez, disait Fénelon à celle-ci, jusqu'où va la vivacité de ses soins. Vous devez en prendre la principale

(1) Tome VIII, p. 646. Lettre du 30 mars 1702.

(2) *Ibid.*, p. 650. Lettre du 11 mai 1702.

partie sur votre compte, mais j'ose en prendre un peu sur le mien (1). »

Ainsi la politique, l'amitié semblaient maintenant conspirer avec le désir de Fénelon pour conduire la comtesse sans plus d'obstacle. Son autorité avait désormais la main libre pour assujettir plus étroitement sa conscience aux principes du pur amour, grâce à son rôle de confesseur devenu officiel.

Et cependant les ennuis recommencèrent. Les scrupules de la comtesse reprirent, ses accès de dépit ombrageux se réveillèrent. La pauvre femme ne voulait plus sortir dans le monde pour s'épargner les paroles de médisance (2). Elle se voyait toujours poursuivie par le spectre d'un directeur dégoûté d'elle, se moquant de ses travers et gardant pour d'autres son dévouement et son estime. Fénelon essaya tous les expédients pour apprivoiser son humeur noire. Tantôt, il lui conseillait le renoncement à l'amour-propre (3), tantôt il cherchait à l'amadouer par des procédés aimables, la priant de disposer de son carrosse et de son argent, quand elle faisait des voyages (4). D'autres fois, il la reprenait doucement (5), il lui découvrait l'injustice et la malséance de sa conduite. En dernier lieu, il fit venir de Paris la

(1) Tome III, p. 650. Lettre du 13 mai 1702.

(2) *Ibid.*, p. 651. Lettre du 23 juin 1702.

(3) *Ibid.*, p. 662. Lettre du 10 juin 1703.

(4) *Ibid.*, p. 649. Lettre du 27 janvier 1702.

(5) « J'ai plusieurs carrosses et huit chevaux qui ne font rien. Le temps ne me permet pas d'aller me promener. De plus, je n'y vais jamais qu'à deux chevaux ; ainsi, je puis vous en prêter six avec un carrosse, sans me priver de rien pour mes promenades ». *Ibid.*, p. 662. 24 juin 1703.

duchesse de Mortemart, croyant qu'elle pourrait par son langage persuasif assagir l'inconstante. Les familiers de l'archevêque, le petit abbé Langeron, le grand abbé de Beaumont s'employèrent tour à tour à la guérison de cette sœur infirme. Qui sait si madame Guyon en dernière instance n'écrivit pas de Blois quelque billet consolateur ?

A la fin, l'archevêque semble avoir cru qu'une amie de la comtesse, madame d'Oisy n'était pas étrangère à son dégoût pour la dévotion quiétiste. C'était pourtant une pénitente très estimée de Fénelon qu'il avait confiée à madame de Montberon pour la diriger en seconde main. Tout à coup, il brisa leur relation dévote (1). Que s'était-il donc passé ? La comtesse l'avait dénoncée à Fénelon. Mais de quoi ? (2) Ce que l'on peut conjecturer d'un endroit d'une lettre, c'est que leur amitié réciproque nuisait à leur avancement dans le pur amour (3). Il semble que madame d'Oisy qui était malicieuse avait critiqué les raffinements et les subtilités de la voie qu'on leur enseignait. Toujours est-il que madame de Montberon subissait son ascendant et redoutait sa désapprobation comme une idée insupportable. Elle voulait même s'éloigner de son voisinage.

Fénelon lui répondait : « saint François ne se serait guère mis en peine des jugements de madame d'Oisy. O mon Dieu, que vous êtes encore vaine dans vos délicatesses, puisque l'idole d'un cœur généreux et romanesque est ce que vous ne pouvez sacrifier à Dieu

(1) Tome VIII, p. 665. Lettre du 3 novembre 1703.

(2) *Ibid.*, p. 663. Lettre du 23 août 1703.

(3) *Ibid.*, p. 662. Lettre du 24 juin 1703.

et que vous voulez lui manquer, plutôt que de paraître une amie imparfaite ! (1) »

Pendant qu'elle s'abandonnait à ces chagrins d'imagination, sans écouter personne, parce qu'ils plaisaient peut-être à sa mélancolie, et qu'elle y trouvait en dehors de la satisfaction de son goût bizarre pour les amertumes, un prétexte pour se faire plaindre et se faire aimer, la Providence lui envoya un malheur réel qui, pris en bonne part, aurait plus servi à sa correction que tous les soins, toutes les adresses et toute la méthode de son médecin spirituel. Son fils unique mourut à Ulm pendant la campagne d'Allemagne, Janvier 1704. C'est Fénelon qui prépara le père à recevoir la nouvelle de ce coup terrible (2). On pense bien que son amitié et son dévouement ne manquèrent pas à la mère désolée.

Peut-être même épargna-t-il trop sa sensibilité qu'il eût fallu laisser se purifier de ses peines irréelles par l'accablement d'une souffrance justifiée. Sa condescendance trop débonnaire, ses ménagements affectueux, ses maximes elles-mêmes si austères en apparence sur le silence d'acquiescement et sur l'esprit d'abandon qu'il fit valoir dans cette circonstance purent bien neutraliser et même étouffer le chagrin de l'épreuve et gâter ainsi l'effet curatif et salutaire qu'enfonce ordinairement dans une âme chrétienne l'aiguillon d'un grand malheur.

Quoi qu'il en soit, la mort de son fils n'occasionna aucune réaction décisive sur l'état moral de la comtesse. Son mal secret la rongeait toujours, en produisant même un nouveau symptôme très alarmant. La jalousie

(1) Tome VIII, p. 664. Lettre du 4 octobre 1703.

(2) *Ibid.*, p. 665. Lettre du 29 janvier 1704.

de cette femme bizarre se tournait à a fin contre son confesseur. Elle voulut à tout prix le quitter. Sa présence lui devint insupportable. Grand émoi de Fénelon, à cette incartade si dangereuse pour son honneur et pour celui de la mysticité. Il fut pourtant intrépide. Il montra une douceur, une longanimité inouïe. Sans rien trahir de la vérité, sans déguiser à l'opiniâtre qui le faisait souffrir, le ridicule, l'injustice et l'odieux de sa manie, il maintint fermement ses principes mystiques dans leur rigueur inflexible.

La première fois que la comtesse de Montberon notifia à son directeur qu'elle ne voulait plus de lui, Fénelon essaya de parlementer avec elle et demanda une explication. Point de réponse. Il lui écrivit en ce temps-là tous les jours et même deux fois par jour, variant ses points d'approche, frappant successivement à plusieurs entrées : le sentiment, le bon sens, la religion.

« Votre lettre d'hier au soir, ma chère fille, m'afflige plus que tout le reste, lui écrivait-il... O si vous ouvriez un moment les yeux, vous verriez la fureur de votre amour-propre ! Il n'en faudrait pas davantage pour vous montrer que ce que vous voulez regarder comme un retour à une règle plus sûre, n'est qu'une illusion grossière et un égarement manifeste... Pour moi, je vous poursuivrai sans relâche. Répondez moi, je vous le demande au nom de Dieu même (1). »

lui mandait encore ce même jour : « Je n'ai aucune peine à croire, ma chère fille, que vous ne trouvez pas en moi ce que vous cherchez selon Dieu. Si je connais-

(1) Tome VIII, p. 668. Lettre du 19 novembre 1704.

sais ici un homme qui vous convînt, je vous le donnerais et je demeurerais aussi intimement uni à vous que je le suis : mais je ne connais personne qui vous soit propre, et à tout prendre, je dois vous dire simplement que je suis ici le plus en état de vous secourir. Je crois même que notre liaison est de vocation et de providence (1). »

Une visite produisit momentanément un peu d'accalmie. Nous voyons par une lettre du 26 janvier 1705, que l'orage n'était pas entièrement dissipé. « Je vous pardonne, disait Fénelon, d'avoir contre moi les pensées les plus outrageantes. Je ne compte, Dieu merci, pour rien ; mais malgré cet outrage que je n'ai jamais mérité de vous, vos charitables intérêts me sont si chers, que je donnerais de bon cœur ma vie pour vous empêcher de détruire en vous l'œuvre de Dieu… Jamais tentation de jalousie et de fureur d'un amour-propre ombrageux ne fut si manifeste. C'est pendant que vous êtes livrée à cette tentation affreuse que vous voulez faire les pas les plus décisifs. Au moins, laissez un peu calmer cet orage ; attendez d'être tranquille, comme les gens sages l'attendent toujours, pour prendre une résolution de sang-froid (2). »

Fénelon tant bien que mal retint la pénitente sous sa conduite à force de douceur, mais sans pouvoir conjurer les crises de jalousie qui la reprenaient par intervalle.

En 1708, la mort du comte (3) son mari acheva de

(1) Tome VIII, p. 669. Lettre du 19 novembre 1704.

(2) *Ibid.*, p. 669. Lettre du 26 janvier 1705.

(3) Il est étrange de ne rencontrer aucune allusion sur cette mort, pas même dans la lettre qu'il écrivit à la comtesse le jour du décès de son mari. *Ibid.*, p. 692. Lettre du 16 mars 1708.

décourager la malheureuse comtesse; elle arriva le 16 mars 1708. L'idée fixe de s'en aller de Cambrai et de fuir Fénelon l'assiégea encore plus vive et plus obsédante. On l'arrêta. On la fit attendre le résultat d'une consultation que Fénelon avait demandée pour elle. A qui? Sa lettre (1) n'en souffle mot, mais on sait bien quel est l'oracle que consultent ordinairement les initiés de la confrérie du pur amour.

Le bon Leschelle, quelque temps après, apporta de Paris la réponse de la mère des enfants du Petit Maître. Il apporta aussi son zèle éloquent qui apaisa la sœur troublée. Elle voulut tout de suite ouvrir son cœur à ce brave homme, selon les usages reçus parmi les Frères et Sœurs de la petite Église. L'autre hésitait cependant à recevoir des confidences ainsi à l'improviste. Il en référa au Père spirituel qui répondit que si madame de Montberon sentait que l'esprit de grâce demandait d'elle cette ouverture, il ne faudrait pas lui résister.

Ces aveux une fois sortis causèrent à la dame, après réflexion, d'amers regrets. Son directeur la rassura : « Comme je suis persuadé, lui disait-il, que vous l'avez fait avec simplicité, pour céder à l'esprit de Dieu, vous ne sauriez jamais vous trouver mal d'une si bonne action. Je ne manquerai pas d'aller vous voir aujourd'hui. En attendant, je vous conjure d'écouter le bon Leschelle qui vous dira avec zèle d'excellentes vérités pour apaiser votre cœur (2). »

On emmaillota comme on put sa lubie et on la fit sommeiller pendant une autre année. Nouveau réveil

(1) Tome VIII. Lettre du 15 avril 1708.

(2) *Ibid.*

en 1709. Madame de Montberon, cette fois, voulait prendre l'avis de son ancien confesseur! Il fallut bien la laisser faire. « Partez, ma chère fille, lui dit Fénelon : que Dieu soit avec vous. Allez donc et parlez à cette personne en esprit de pure grâce (1). » Elle séjourna quelque temps à l'abbaye de Fervaques, près de Saint-Quentin, puis chez sa fille, la comtesse de Souastre à Fremy et chez des amis. Fénelon l'entretenait par ses lettres dans la ferveur de la voie, mais il n'ignorait pas qu'elle y ferait des accrocs, en revenant à l'ancien conducteur. « Ne se console-t-on pas un peu? demandait-il en souriant; voit-on toujours le P. S. (2)? »

Ce changement de direction ne fit qu'embrouiller la conscience déséquilibrée de la scrupuleuse. Ses peines se multiplièrent. Elle mena désormais l'existence d'une âme errante qui cherche partout du repos sans en trouver jamais. Quand les accès d'hypocondrie s'emparaient d'elle, la vue de son directeur lui était odieuse et Fénelon devait s'abstenir de la voir, crainte de la désespérer (3).

Son mal résistait à tous les traitements. Fénelon y avait vu finalement une tentation du démon, une épreuve divine qu'il essayait de combattre par la pratique de la communion fréquente, tout en prêchant le recueillement par fidélité à ses principes mais la comtesse n'écoutait pas toujours. Elle passait de longs intervalles en dehors de la dévotion, puis revenait à des

(1) Tome VIII, p. 701. Lettre du 4 octobre 1709.

(2) *Ibid.*, p. 703. Lettre du 9 juin 1710.

(3) Lettres du 16 février, 8 août 1709, 2 novembre 1713, p. 698, 701, 708.

accès de piété (1). Il est probable qu'elle alla voir sa sœur à Paris, pendant l'été de 1712. Les dernières lettres que lui écrivit Fénelon en 1713, en partant pour ses vacances de Chaulnes, indiquent que madame de Montberon était alors à Cambrai et toujours en proie à sa sombre inquiétude. Espérons qu'avant de mourir, elle trouva enfin la paix que le quiétisme n'avait jamais pu lui assurer pendant sa vie.

Ce n'était pas que Fénelon ne connût admirablement sa maladie.

Son diagnostic dénote la pénétration d'un profond moraliste. Il avait parfaitement saisi le tempérament romanesque de sa pénitente, sa sensibilité morbide, sa jalousie mêlée de raffinements égoïstes. Il lisait dans son cœur, il en avait la clef, il en connaissait exactement le mécanisme. C'est grâce à cette science déliée de son intérieur qu'il avait pu, on sait avec quelles difficultés, avec quelle patience admirable, retenir sous le joug, pendant de longues années cette nature si bizarre et si revêche.

Malheureusement, sa thérapeutique spirituelle, sa méthode uniforme et systématique de traiter tous les cas par l'oraison du recueillement ne correspondit point aux lumières de sa perspicacité morale et à son admirable dévouement. C'est précisément ce désaccord qui rend la direction de madame de Montberon si curieuse. Cette lutte héroïque que Fénelon, armé d'un remède inutile et souvent inopportun, soutint avec obstination, contre les manies de sa pénitente, sans pouvoir en venir à bout, a quelque chose de touchant. Les trésors

(1) Lettre du 5 juin 1713, p. 707.

de patience, d'amitié, d'humble condescendance, d'esprit aussi, d'adresse, d'éloquence qu'il dépensa à vouloir convertir une incurable, témoignent quelle était la force de ce grand esprit et sa prodigieuse souplesse, quand il obéissait à l'inspiration puissante de ses chères idées ; quand il était possédé par le prosélytisme du pur amour.

CONCLUSION

Avant de nous séparer des fidèles de la petite confrérie que nous avons essayé de faire revivre, il convient de résumer nos souvenirs et de les fixer par un dernier regard, si nous ne voulons pas qu'ils s'évanouissent, en fermant ces pages.

Ce sont des âmes du XVIIe siècle, graves, religieuses et dévotes. La nuance particulière à leur groupe provient d'un fond admirable d'amitié qui est la marque des grandes natures. Elles aiment Dieu fortement; elles voudraient en cette vie même le posséder cœur à cœur par voie d'expérience et réaliser le Ciel sur la terre. Ce sont des mystiques du pur amour. Leur goût ardent pour les choses divines et pour les communications surnaturelles explique la crédulité avec laquelle elles embrassent un système de dévotion qui promet de combler leurs aspirations et de les rassassier.

N'est pas crédule qui veut en fait de voies extraordinaires. Le commun des hommes leur préférera tou-

jours les intérêts grossiers et sensibles. Seuls, les innocents, les purs, les rêveurs, les enfants se laissent gagner aux vérités sublimes et quelquefois, hélas ! se laissent tromper par de belles chimères.

Le duc de Chevreuse domine dans la petite troupe par sa grandeur morale. C'est lui qui mène le chœur; il est le tuteur des adeptes, l'ami intime et le coadjuteur fidèle du maître, son lieutenant à Paris et à Versailles, dans les questions de la religion et de la politique, son interprète exact et habile auprès du duc de Bourgogne. Peut-être qu'il s'abîma trop complètement dans la personnalité de Fénelon, séduit par un génie si aimable, mais si dominateur et si visionnaire.

Il n'eut d'autre volonté que la sienne. Il adopta ses principes, ses maximes, ses opinions, jusqu'à ses préjugés. « Je vous suis dévoué plus qu'à moi-même, lui disait-il souvent » et cela n'était que trop vrai.

Son rôle dans les affaires politiques, quoique très actif, très important, reste néanmoins assez peu personnel. A la cour et dans la vie de famille, dans la vie mystique, comme dans la vie intellectuelle, le duc de Chevreuse, si on pouvait le dire, fut enchanté et possédé par Fénelon. Cependant ce défaut d'indépendance qui est une véritable infériorité intellectuelle, lui était-il bien naturel ? On peut croire qu'un homme si intelligent et si instruit abdiqua insensiblement sa volonté entre les mains de son directeur et de son ami intime, par un excès d'humilité, de confiance et d'amitié.

Son grand nom, sa situation éminente à la Cour, son riche savoir, la grâce de sa conversation, son esprit fin, raisonneur, subtil, son activité un peu diffuse, sa probité,

sa candeur le rendent le plus intéressant et le plus remarquable de la petite compagnie.

Le marquis de Seignelay, son beau-frère n'est que l'apparition triste, désolée et touchante d'un homme de grande fortune qui s'est endormi dans les plaisirs et qui se réveille avec des larmes de pénitence quand la maladie vient l'avertir de sa fin prochaine.

Qui pourrait oublier, malgré son apostasie, la gracieuse et spirituelle comtesse de Gramont si dévote et si raffinée en délicatesse mondaine et les conférences à la tombée de la nuit, près de la cheminée de marbre blanc et l'épreuve humiliante qui lui advint si à propos, pour l'enfoncer dans le pur amour?

Madame la duchesse de Mortemart lui ressemble par son grand air, la vivacité de son esprit, et l'attachement très doux qui l'unissait à Fénelon. Quelle parole insinuante! Quel goût pour les remontrances légères où l'on effleure les défauts de son prochain, en les saupoudrant de petits conseils parfumés de grâce et de douceur: des roses qui quelquefois cachent encore leurs épines. Quel dévouement apostolique mis au service du nouvel évangile! Mais surtout quelle bonne humeur! Quelle aisance à porter les croix du pur amour que Saint-Bon [Fénelon] et la Mère [Madame Guyon] disent si terribles! C'est en filant la laine avec sa jolie quenouille d'ébène et d'ivoire, si l'on s'en souvient, que la duchesse endoctrinait le bon père Lami et le gagnait à l'oraison du silence, dans le parloir des Visitandines.

La tristesse plaintive de madame de Montberon l'oppose dans un vif contraste à cette grande dame si gaie et si sémillante. On dirait d'elle, avec quelque

vraisemblance, que c'est un personnage de quelque roman de mademoiselle de Scudéry, qui est venu finir ses jours dans la petite confrérie quiétiste. Le goût du bel esprit, l'affectation d'une amitié distinguée, la curiosité pour les choses mystiques l'ont attirée vers Fénelon qui la supporta avec une patience inouïe. Mais sa conscience timorée ne consentit jamais franchement à la voie nouvelle. Sa direction présente les vicissitudes dramatiques d'une comédie de Marivaux.

C'est un conflit raffiné entre ses sentiments affectueux et ses scrupules de dévotion. A tout prendre, c'est une malade, une névrosée très clairvoyante, une femme très curieuse chez qui l'enfance survécut jusqu'à la fin et qui trafique de ses peines intérieures, de ses scrupules, de ses révoltes, de ses menaces pour se faire supplier, pour se faire obéir, pour se faire aimer plus que les autres.

Les jeunes gens de Fénelon sont des timides et, en un certain sens, des paresseux. La société les ennuie. Ils adorent en secret la liberté d'une vie sédentaire et obscure ; ils aiment les bagatelles, le jeu des machines et des expériences scientifiques curieuses. Mais dans l'occasion et sur le champ de bataille, ces enfants gâtés deviennent hardis et leur courage brave le danger et la mort elle-même.

Quel admirable jeune homme ce petit prince si simple, si doux, si aimant, si résigné et si malheureux !

Les débuts et la fin de sa vie nous le montrent plus vivant, plus lui-même que durant le long intervalle où la direction de Fénelon l'enveloppa de ses bandelettes, comme une momie sacrée. Il fut en ce temps-là une poupée bien sage, en cire blanche et rose que l'on fait

parler et agir : sa physionomie perdit sa fraîcheur et ses linéaments incisifs s'altérèrent et s'effacèrent. Toutefois, il resta encore un cœur très chaud à ce Joas du pur amour (1). Les énergies providentielles et les impulsions mystérieuses qui naissent d'une haute situation, l'aidèrent à briser les liens qui comprimaient sa volonté et son indépendance.

Sur le déclin de sa vie si courte, le prince se ranime, sa personnalité se réveille, ses qualités exquises sortent de leurs boutons et s'épanouissent : il semble que le songe prophétique de madame Guyon va s'accomplir et que bientôt, devenu roi, l'affilié de la petite confrérie « fera fleurir » « l'empire d'union » et « qu'il en sera le chef (2) ».

Puis la mort fauche impitoyablement ces magnifiques espérances. Mais la piété édifiante qui couronna ses derniers jours d'une auréole de saint atténua sans doute les amers regrets de ses amis déçus. Et Fénelon dut trouver qu'une mort si chrétienne ajoutait la conclusion la plus désirable dans l'ordre surnaturel à l'œuvre de la formation religieuse à laquelle il avait travaillé avec tant d'amour, d'adresse et de génie.

Le vidame d'Amiens, devenu plus tard duc de Chaulnes, rappelle l'image du duc de Chevreuse par une bonne copie, mais il n'eut pas son intelligence ouverte, ni sa haute culture, ni son travail considérable, ni sa piété ardente et imaginaire. Sa valeur, sa généro-

(1) Voir ses lettres à madame de Montgon, publiées par le marquis de Vogüé. *Le duc de Bourgogne et le duc de Beauvillier.* — **2.**

(2) Lettre inédite de madame Guyon au duc de Chevreuse du 8 novembre 1694, citée par M. Maurice Masson. Introd., p. L. — **3.**

sité de gentilhomme en faveur de ses camarades, sa manie de paperasser, ses curiosités futiles, ses raisonnements sans fin, travers légers d'une âme bonne et inoffensive, nous le font particulièrement aimer. Ses hésitations persistantes avant de se laisser prendre aux filets de Fénelon qui le guettait avec amour, ses escapades après qu'on l'avait pris, ses belles résolutions si vite oubliées, ses incessantes demandes d'avis, de conseils, de règlements pour n'en tenir ensuite aucun compte, mettent dans son caractère une note douce et amusante. Comment Fénelon n'eût-il pas choyé de toute sa tendresse un homme qui était si charmant?

Cette mobilité morale, cette coloration humaine manquent un peu au portrait du marquis de Fénelon, à celui du moins que retracent les lettres de son oncle, dans l'esprit du lecteur. Son attitude a une raideur encore plus mystique que celle du duc de Bourgogne. On sent que chez lui le naturel subit un état de recueillement profond. N'étaient ses scrupules et ses plaintes contre des épreuves délicates qui viennent troubler son sommeil dévot, on le croirait complètement absorbé dans ce que les auteurs spirituels appellent la mort de l'âme. Mais il vivait encore et il aimait la vie; il voulait faire son petit chemin dans le monde. Il le fit parce qu'il avait de l'esprit, de la probité et du courage.

La faiblesse incroyable de tous les affiliés de la confrérie fut de croire à la mission divine de madame Guyon. Leur excuse est que leur conducteur y croyait bien davantage. La confiance de Fénelon en cette femme tenait réellement d'une séduction prodigieuse.

Le fait avéré de cette séduction inouïe expliquerait à

lui seul quel était Fénelon, avant qu'il eût rencontré la visionnaire et comment son génie se modifia à la suite de cette rencontre. Car pour se laisser ainsi éblouir par des doctrines mystiques et par des idées de réforme religieuse d'une pareille extravagance, ne fallait-il pas qu'il y eût chez lui certaines dispositions préalables, certaines sympathies préliminaires qui rendissent possible une pareille illusion?

Fénelon avait naturellement une vive curiosité pour les choses de la vie mystique. C'était un délicat, un raffiné, un rêveur qui cherchait des voies nouvelles dans l'ordre religieux comme dans les autres domaines de l'activité morale.

Étudia-t-il les auteurs mystiques à Saint-Sulpice, autant qu'on le suppose (1)? Peut-être. En tous cas, ce qui semble plus significatif que les assertions trop vagues qu'on a émises sur ce point, c'est que pendant que Fénelon était encore au séminaire, le quiétisme de Malaval (2) jouissait, dans les petits cercles dévots de la noblesse parisienne, d'une faveur considérable, si l'on s'en réfère aux fréquentes éditions de son livre, *La Pratique facile pour élever l'âme à la contemplation.*

Il est à présumer que l'âme pieuse de Fénelon respira

(1) Fénelon disait un jour à M. Tronson qu'il avait plus appris de madame Guyon que de lui.

(2) François Malaval, né à Marseille, le 27 décembre 1627, aveugle à l'âge de neuf ans, était un homme simple et craignant Dieu. Le principal de ses ouvrages, la *Pratique facile pour élever l'âme à la contemplation*, parut en 1664, sans nom d'auteur et fut condamné le 1er avril 1688. L'auteur se soumit et mourut pieusement, le 15 mai 1719.

Voir *Recherches de science religieuse*, 1912, p. 74. P. Dudon. *Notes et Documents sur le Quiétisme.*

quelque chose de ces influences, car Malaval, malgré sa condamnation, resta cher aux adeptes de la confrérie du pur amour (1). Du reste, il est certain que depuis longtemps, il soufflait en France un large courant de quiétisme. Il existait donc déjà entre Fénelon et madame Guyon par rapport à la doctrine un intermédiaire incontestable.

Quant à la crédulité qu'il témoigna pour sa personne et pour ses prétendues faveurs divines, il y fut doublement préparé et par une candeur ingénue de son âme innocente et par une complaisance naturelle qu'il ressentit toujours à se laisser conduire par certaines personnes qui avaient son cœur.

Les grandes dames dévotes de la cour qui se disputaient l'abbé de Fénelon comme une relique (2), purent aisément lui transmettre un commencement d'estime pour madame Guyon et lui donner envie de la voir. Nous savons que la duchesse de Charost lui facilita une rencontre avec la visionnaire à Beynes (3).

L'innocence candide de Fénelon, sa curiosité pour les états mystiques, l'ambition de réformer et d'innover et aussi les flatteries de la vanité le firent tomber dans le piège que lui tendit cette femme artificieuse. Il s'imagina peu à peu qu'il avait rencontré une sainte, une voyante qui annonçait au monde un nouvel évangile, un être extraordinaire qui communiquait les grâces et les lumières divines à ceux qui lui étaient donnés pour disciples et pour fils spirituels.

(1) Pendant son séjour à Marseille, en 1704, le duc de Bourgogne ne manqua pas de lui rendre visite. Voir p. 379. — **2.**

(2) Voir ci-dessus, p. 41.

(3) Voir, *1re partie*, p. 35. — **5.**

On flatta son esprit novateur de l'espoir qu'une ère de renaissance religieuse allait fleurir et qu'il en serait le messie. On lui promit de grandes destinées pour un avenir imminent et sa nomination à l'emploi de précepteur du duc de Bourgogne, qui se produisit sur ces entrefaites, sembla justifier le commencement de la prophétie. Après quelques entrevues avec madame Guyon et à la suite d'un échange de lettres, la conversion de Fénelon au quiétisme fut consommée.

Une conception nouvelle des choses de la religion et de la vie intérieure s'empara de son esprit et communiqua à sa volonté l'énergie d'un ardent prosélytisme. Son caractère et son génie s'accommodèrent complètement à cet enthousiasme mystique et s'y asservirent non sans en éprouver des modifications plus ou moins heureuses. Son esprit naturellement subtil se raffina encore par l'habitude de s'examiner minutieusement et de se livrer au triage des atomes infiniment petits de l'amour naturel de soi-même.

D'ailleurs les controverses qu'il fallait soutenir pour défendre une doctrine sans consistance rationnelle achevèrent de rendre la pensée de Fénelon déjà si peu scolastique, sinueuse, fuyante, spécieuse et sophistique.

Son style y perdit peut-être, au moins dans les lettres de dévotion, un peu de sa grâce onctueuse, un certain air souriant qu'on remarque dans quelques lettres antérieures au quiétisme.

Cependant le sourire reparaît encore dans les passages affectueux de la dernière époque. Sa manière y gagna

dans un autre sens, en qualités métaphysiques. C'est un style admirable qui sait peindre avec des mots très simples les choses les plus idéales et les plus imaginaires, sous une forme vivante et vraisemblable. Elle y gagna encore en vigueur et en éloquence. Que de pages chaudes et vibrantes Fénelon écrira avant Rousseau, quand il s'abandonnera à son indignation de réformateur ! (1)

Réformateur, il le fut plus que jamais, dès qu'il se crut appelé du ciel pour introduire le parfait amour dans l'Église. Il essaya de tout renouveler ; il fourra partout son système, dans ses livres, dans ses sermons, dans ses opuscules, dans ses écrits apologétiques. L'oraison de quiétude fut le pivot de sa direction spirituelle. Elle servit de méthode et d'idéal pour tous les états : prince, homme politique, homme de guerre, femme du monde. Elle donnait la solution de tous les problèmes et les remèdes à tous les défauts ; elle servait d'inspiration universelle à la religion, à la guerre, à la politique, à la vie de salon, aux affaires domestiques et aux sentiments de l'amitié.

Par contre, on a vu les fâcheux inconvénients et les succès médiocres d'une pareille utopie pour l'amélioration des consciences. Heureusement que des maximes très sages et un sens utilitaire et pratique très clairvoyant cohabitaient dans l'esprit de Fénelon avec les visions chimériques de sa spiritualité et leur servaient de correctifs.

Cet homme intérieur qui se plaisait à vivre dans les idées les plus abstraites savait admirablement se mou-

(1) Voir ci-dessus p. 144.

voir dans le cercle des affaires positives pour servir ses amis. Ce mystique qui les dirigeait dans la voie idéale du pur amour, s'entendait encore mieux à les conduire, nous voulons dire avec plus de succès, dans le chemin réaliste des avantages temporels.

La nécessité d'agir secrètement pour propager une dévotion condamnée par le pape et proscrite par le pouvoir royal exagéra la timidité de son caractère et la poussa en certaines occasions au delà des limites d'une franche sincérité. Ses lettres envoyées aux adeptes ne circulaient que sous le manteau d'un exprès. Il faut voir son inquiétude chaque fois qu'un confrère vient à mourir et l'empressement des autres à mettre en sûreté les papiers du défunt (1).

Comme tous les inventeurs de doctrines suspectes, il n'aimait pas que ses écrits parussent au grand jour de la publicité ; il préférait les feuilles manuscrites que l'on se passe mystérieusement de la main à la main. Aussi quoiqu'étant un écrivain très productif, il ne donna guère ses ouvrages à l'impression, depuis les controverses du quiétisme et la plupart ne furent publiés qu'après sa mort.

Du réformateur, Fénelon avait encore le dur prosélytisme et l'obstination aveugle. Malgré ses efforts pour rester attirant et aimable avec ses disciples, ses lettres manifestent parfois une rigueur outrée et une rudesse inopportune. Il est rude avec le marquis de

(1) Pour les papiers de l'abbé Langeron, voir tome VII, p. 436. Lettre du 8 novembre 1710. Pour le Dauphin. *Ibid.*, p. 375, Lettre du 8 mars 1712.

Pour le duc de Chevreuse. *Ibid.*, p. 383, Lettre du 3 mai 1713.— **I.**

Seignelay qui va mourir, il est rude avec le duc de Bourgogne qui vient de perdre la bataille d'Oudenarde.

Dans ses dernières années, quand son naturel s'attendrit, il ne laisse pas cependant de prêcher à son neveu, pendant qu'on le torture, une résignation inhumaine (1).

A la mort de certaines gens, le cœur de Fénelon nous désespère. Il a des façons de les plaindre qui seraient déconcertantes si nous ne savions que le système défendait qu'on se troublât et qu'on s'émût de ces sortes d'accidents (2).

On est moins surpris de sa rigueur pour les adversaires de la dévotion quiétiste. Fénelon conserva toute sa vie un éloignement inabordable à l'égard de ceux qui avaient persécuté le pur amour. On excuse, humainement parlant, son animosité persévérante contre Bossuet et contre le cardinal de Noailles, car enfin, ils causèrent tous ses malheurs.

Saint-Sulpice lui-même ne put trouver grâce devant sa rancune. M. de Lachétardie, un saint homme de beaucoup de mérite, avait du interroger madame Guyon, par ordre de l'archevêque de Paris. Ce fut un crime. Un jour que le duc de Chevreuse l'avait cité avec éloge, Fénelon lui répondit sèchement :

(1) Voir la lettre du 1er avril 1713, tome VII, p. 458. **1.**

(2) « M. l'abbé de Janson est mort ; je le recommande à vos prières, mais en la manière expliquée à côté de la grande lettre, c'est-à-dire sans vous gêner, et seulement si le cœur vous y porte ; la disposition générale suffit ». Lettre de Fénelon à madame de la Maisonfort, 10 juillet 1692, citée par Phelipeaux. *1re partie*, p. 52. — **5.**

« M. le Curé de Saint-Sulpice n'a pas l'esprit bien fait ». (1)

L'entêtement pour une perfection excessive, joint à l'aigreur de sa disgrâce l'avait rendu à la fin trop pessimiste. Il était mécontent de tout le monde. Le roi, les généraux, le parlement, les évêques, les religieux, passent tour à tour sous le fer rouge de sa censure. (2)

Reconnaissons pourtant que ce théoricien impitoyable, ce réformateur intransigeant se montra, en général, dans la pratique le plus doux des hommes. Il ne se laissa rien pour ses amis. Il mit à leur discrétion son palais, sa table, ses équipages et son argent. S'il paya de ses biens, il paya aussi de sa personne. Il dépensa, il prodigua son temps, il multiplia lettres et visites ; rappelons-nous son admirable patience à l'égard de madame de Monberon. Il n'évita point leurs embarras, il sollicita pour leurs procès ; il favorisa leur avancement, il s'intéressa à leur fortune, il leur chercha des gendres et des belles-filles. Il fit chez lui l'éducation de leurs enfants ; il se donna tout à tous.

Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins certain — et, nous l'avons montré assez — que Fénelon paraît dans sa correspondance intime tout autre qu'il n'est en public. En public et au dehors, il y eut un Fénelon populaire, l'archevêque de Cambrai. Celui-ci très doux, très aimable, très pacifique, très conciliant, adoré dans son diocèse et contesté de personne, ami des protestants, ami des catholiques, ami des jansénistes, ami enfin des ordres reli-

(1) Lettre du 24 février 1710 au duc de Chevreuse. Tome VII, p. 307. — I.

(2) Voir ci-dessus, p. 134 et seq.

gieux de toute nuance qu'il laisse bénévolement jouir de leurs privilèges, sans se soucier qu'ils rognent un peu de son autorité et de ses droits. (1)

Le Fénelon qu'on aperçoit dans les lettres diffère essentiellement de celui-là. De ces deux Fénelon, quel est le véritable? Tous les deux, puisqu'ils ont existé simultanément, mais le plus vrai pourrait bien être encore celui de la correspondance spirituelle, le chef de cette petite confrérie secrète que nous avons essayé de nous représenter, en dépeignant chacun de ses principaux adeptes, en expliquant le régime mystique avec lequel il voulut les conduire à la perfection du pur amour.

On a vu quels efforts malheureux ces nobles âmes perdirent à la poursuite d'un rêve fuyant. Celles qui restèrent dans la confrérie — et il n'y eut que la comtesse de Gramont qui la quitta et le marquis de Seignelay qui ne fit qu'y passer — furent les victimes d'un mirage de perfection spécieuse et vaine. Elles se condamnèrent à une série de cruelles expériences. Car y a-t-il ici bas rien de plus affligeant que de mener l'existence des Danaïdes? Etre continuellement occupé à rejeter hors de soi l'amour naturel de soi-même et s'en trouver tou-

(1) « M. l'archevêque de Cambrai n'est pas aimé des autres évêques de France et des Pays-Bas qui publient à Paris et à la Cour qu'il abandonne les droits de l'épiscopat et qu'il laisse aller la discipline à un point de relâchement indigne de sa piété et du zèle dont il fait profession ; il ajoute qu'il ne fait que flatter les religieux et les magistrats, et que son gouvernement ne paraît qu'une pure politique. C'est ce que j'ai ouï dire à M. l'évêque de Meaux même ». *Journal et Mémoires* de l'abbé Le Dieu. Tome III, p. 160.

jours rempli ? Quel projet hardi d'entreprendre en ce monde d'éliminer de sa conscience son propre moi et de s'unir sans intermédiaire à l'essence divine ! Pauvres âmes ! elles soupiraient dans leur triste impuissance et parfois les angoisses du doute paralysaient leurs élans, mais elles ne se découragèrent jamais. La persuasion qu'elles aimaient Dieu mieux que les autres soutenait leur foi. Leur cœur du reste appartenait après Dieu à celui qui les conduisait en son nom et ce fut cette amitié pour lui tendre et puissante qui entretint leur courage et de leurs peines fit leur bonheur.

Comme on l'aimait cet homme si doux en paroles, si attirant par ses manières flatteuses et si dévoué en toutes sortes de services effectifs ! Et puis c'était un grand seigneur, un grand esprit, un nom célèbre, le précepteur favori d'un prince royal, un grand prélat. Et quand il s'éloigna de la Cour dans son exil, il n'y laissa guère qu'une dignité onéreuse, il n'y perdit aucun rayon de sa gloire. Il en rapporta au contraire un titre nouveau, éminemment recommandable à la vénération des siens : l'auréole d'un innocent persécuté, d'une victime de la jalousie politique, Voilà pourquoi tous ses amis lui furent constants et fidèles. Ils se resserrèrent plus étroitement que jamais autour de sa houlette de pasteur mystique, recueillant avec amour la manne de ses paroles et de ses lettres, attendant avec une belle espérance, dans leur cénacle chéri la Pentecôte de la piété nouvelle, l'apothéose de leur docteur admirable et de leur père bien aimé. Hélas ! quelle déception ! Les colonnes de la petite Eglise tombèrent les unes après les autres : le duc de Bourgogne, Beauvilliers, Chevreuse disparurent;

le pontife vénérable, le Saint, le Bon, le Chef suprême, Fénelon lui-même dut quitter ce bas monde sans avoir pu conduire ses élus dans la terre promise !

Après sa mort, les initiés se dispersèrent dans la grande foule des profanes comme des âmes craintives et gémissantes qui ont perdu leur conducteur sacré : la petite confrérie secrète du pur amour avait vécu.

FIN

INDEX ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

20.

Pages.

CHAPITRE II

LA DUCHEESE DE MORTEMART

CHAPITRE III

LA COMTESSE DE GRAMONT

CHAPITRE IV

LE MARQUIS DE SEIGNELAY

CHAPITRE V

LE DUC DE CHEVREUSE

LA DIRECTION DÉVOTE

CHAPITRE IX

LA DIRECTION DU DUC DE BOURGOGNE

LE PRINCE A L'ARMÉE

CHAPITRE X

LA DIRECTION DU DUC DE BOURGOGNE

LE PRINCE A LA COUR

CHAPITRE XI

LA DIRECTION DU DUC DE BOURGOGNE

LE PRINCE PROCLAMÉ DAUPHIN

CHAPITRE XII

LA DIRECTION DU VIDAME D'AMIENS

CHAPITRE XIII

LA DIRECTION DU MARQUIS DE FÉNELON

Pages.

CHAPITRE XIV

LA COMTESSE DE MONTBERON

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 20864-1-14

Natavel, L.

Fenelon, la confrerie secrete du pur amour.

